



# OEUVRES COMPLETES DE VOLTAIRE.




†

# OEUVRES

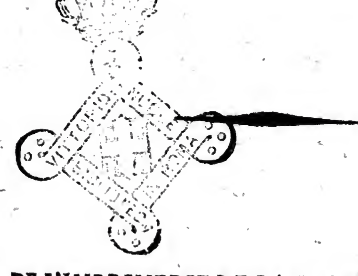
## COMPLETES

## DE




# VOLTAIRE.

TOME QUATORZIEME.





DE L'IMPRIMERIE DE LA SOCIÉTÉ LITTÉRAIRE-TYPOGRAPHIQUE.

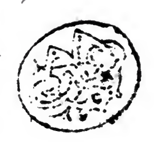
1785.

# CONTES

## EN VERS.

# PREFACE

## DES EDITEURS.



Ce volume renferme des Contes, des Satires, et un recueil de Poëfies mêlées.

On trouve dans les Contes de M. de *Voltaire* une poëfie plus brillante, une philofophie auffi vraie, moins naïve, mais plus relevée et plus profonde que dans ceux de *la Fontaine*. L'auteur de *Joconde* eft un voluptueux rempli d'efprit et de gaieté, auquel il échappe, comme malgré lui, quelques traits de philofophie : celui de *l'Education d'un prince*, eft un philofophe qui, pour faire paffer des leçons utiles, a pris un mafque qu'il favait devoir plaire au grand nombre des lecteurs. Dans un moindre nombre d'ouvrages, les fujets font plus variés ; ce n'eft pas toujours, comme dans *la Fontaine*, une femme féduite, ou un mari trompé ; la véritable morale y eft plus refpectée ; la fourberie, la violation des fermens, n'y font point traitées fi légèrement. La volupté y eft plus décente, et à l'exception d'un petit nombre de pièces échappées

à ſa première jeuneſſe, le ton du libertinage en eſt abſolument banni.

M. de *Voltaire* a fait des ſatires comme *Boileau;* et comme *Boileau*, il a peut-être parlé trop ſouvent de ſes ennemis perſonnels. Mais les ennemis de *Boileau* n'étaient que ceux du bon goût, et les ennemis de *Voltaire* furent ceux du genre-humain. L'un fut injuſte à l'égard de *Quinault* auquel il ne pardonna jamais ni la molleſſe aimable de ſa verſification, ni cette galanterie qui bleſſait l'auſtérité et la juſteſſe de ſon goût. L'autre fut injuſte envers *J. J. Rouſſeau*, mais *Rouſſeau* s'était déclaré l'ennemi des lumières et de la philoſophie. Il paraiſſait vouloir attirer la perſécution ſur les mêmes hommes qui avaient pris ſa défenſe, lorſque lui-même en avait été l'objet. Mais M. de *Voltaire* fut de bonne foi, ainſi que *Boileau*. Ils n'ont méconnu, l'un dans *Quinault*, l'autre dans *Rouſſeau*, que des talens pour leſquels leur caractère et leur eſprit ne leur donnaient aucun attrait naturel.

Si M. de *Voltaire* a pris quelquefois le ton violent et preſque cynique de *Juvénal*, c'eſt qu'il avait à punir, comme lui, le vice et l'hypocriſie.

Dans le recueil des Poësies mêlées, on a évité également d'en multiplier trop le nombre, et d'en insérer qui fussent d'une autre main. Souvent ce choix a été assez difficile. Dans le cours d'un long ouvrage en vers, il eût été presque impossible d'imiter la grâce piquante, le coloris brillant, la philosophie douce et libre qui caractérise toutes les poësies de cet homme illustre: son cachet ne pouvait être aussi reconnaissable dans quinze ou vingt vers presque toujours impromptus. Il était plus aisé, en s'appropriant quelques-unes de ses idées et de ses tournures, d'atteindre à une imitation presque parfaite. D'ailleurs il n'a jamais voulu ni recueillir ces pièces, ni en avouer aucune collection. Celles qu'on en a publiées de son vivant, sous ses yeux, contenaient des pièces qu'il n'avait pu faire, et dont il connaissait les auteurs. C'était un moyen qu'il se réservait pour se défendre contre la persécution que chaque édition nouvelle de ses ouvrages réveillait. Il attachait très-peu de prix à ces bagatelles qui nous paraissent si ingénieuses et si piquantes. L'àpropos du moment les fesait naître, et

l'inſtant d'après il les avait oubliées. L'habitude de donner à tout une tournure galante, ou ſpirituelle, ou plaiſante, était devenue ſi forte, qu'il lui eût été preſque impoſſible de s'exprimer d'une manière commune. Le travail de parler en rimes avait ceſſé d'en être un pour lui dans tous les genres où la familiarité n'eſt point un défaut. Il ne faut donc pas s'étonner qu'il eſtimât peu ce qui ne lui coûtait rien, et que cette modeſtie ait été ſincère.

*N.B.* On n'a pas cru devoir répéter, dans le recueil des Poëſies mêlées, les petites pièces de vers qui ſe trouvent éparſes en aſſez grand nombre dans d'autres parties de cette édition, telles que les Mélanges littéraires, le Dictionnaire philoſophique, la Correſpondance, &c.

# LE CADENAS.

## 1714. (1)

Je triomphais ; l'Amour était le maître,
Et je touchais à ces momens trop courts
De mon bonheur et du vôtre peut-être ;
Mais un tyran veut troubler nos beaux jours ;
C'eſt votre époux : geolier ſexagénaire,
Il a fermé le libre ſanctuaire
De vos appas ; et trompant nos déſirs,
Il tient la clef du ſéjour des plaiſirs.
Pour éclaircir ce douloureux myſtère,
D'un peu plus haut reprenons cette affaire.
Vous connaiſſez la déeſſe Cérès ;
Or, en ſon temps Cérès eut une fille,
Semblable à vous, à vos ſcrupules près,
Brune, piquante, honneur de ſa famille,
Tendre ſurtout, et menant à ſa cour
L'aveugle enfant que l'on appelle Amour.
Un autre aveugle, hélas ! bien moins aimable,
Le triſte Hymen la traita comme vous.
Le vieux Pluton, riche autant qu'haïſſable,
Dans les enfers fut ſon indigne époux :
Il était dieu, mais avare et jaloux ;
Il fut cocu ; car c'était la juſtice.
Pirithoüs, ſon fortuné rival,
Beau, jeune, adroit, complaiſant, libéral,
Au dieu Pluton donna le bénéfice

De cocuage. Or ne demandez pas
Comment un homme avant sa dernière heure
Put pénétrer dans la sombre demeure.
Cet homme aimait, l'Amour guida ses pas:
Mais aux enfers, comme aux lieux où vous êtes,
Voyez qu'il est peu d'intrigues secrètes!
De sa chaudière, un traître d'espion
Vit le grand cas, et dit tout à Pluton;
Il ajouta que même à la sourdine
Plus d'un damné festoyait Proserpine.
Le dieu cornu, dans son noir tribunal,
Fit convoquer son sénat infernal;
Il assembla les détestables ames
De tous ces saints dévolus aux enfers, (2)
Qui dès long-temps en cocuage experts,
Pendant leur vie ont tourmenté leurs femmes.
Un florentin lui dit: Frère et Seigneur,
Pour détourner la maligne influence
Dont votre altesse a fait l'expérience,
Tuer sa dame est toujours le meilleur:
Mais, las, Seigneur! la vôtre est immortelle.
Je voudrais donc, pour votre sureté,
Qu'un cadenas de structure nouvelle,
Fût le garant de sa fidélité:
A la vertu par la force asservie,
Lors vos plaisirs borneront son envie:
Plus ne sera d'amant favorisé.
Et plût aux Dieux que quand j'étais en vie,
D'un tel secret je me fusse avisé!

A ce difcours les damnés applaudirent,
Et fur l'airain les Parques l'écrivirent.
En un moment, feux, enclumes, fourneaux,
Sont préparés aux gouffres infernaux;
Tifiphoné, de ces lieux ferrurière,
Au cadenas met la main la première:
Elle l'achève, et des mains de Pluton
Proferpina reçut ce trifte don.
On m'a conté qu'effayant fon ouvrage,
Le cruel dieu fut ému de pitié,
Qu'avec tendreffe il dit à fa moitié,
Que je vous plains! vous allez être fage.
Or, ce fecret aux enfers inventé,
Chez les humains tôt après fut porté;
Et depuis ce, dans Venife et dans Rome,
Il n'eft pédant, bourgeois, ni gentilhomme,
Qui, pour garder l'honneur de fa maifon,
De cadenas n'ait fa provifion.
Là, tout jaloux, fans craindre qu'on le blâme,
Tient fous la clef la vertu de fa femme.
Or votre époux dans Rome a fréquenté;
Chez les méchans on fe gâte fans peine;
Et le galant vit fort à la romaine.
Mais fon tréfor eft-il en fureté?
A fes projets l'Amour fera funefte;
Ce dieu charmant fera notre vengeur;
Car vous m'aimez; et quand on a le cœur
De femme honnête, on a bientôt le refte. (3)

## NOTES ET VARIANTES.

(1) L'AUTEUR avait environ vingt ans quand il fit cette pièce adreſſée à une dame contre laquelle ſon mari avait pris cette étrange précaution ; elle fut imprimée en 1724 pour la première fois.

La pièce, dans cette édition, commençait par les vers ſuivans :

Jeune beauté, qui ne ſavez que plaire,
A vos genoux, comme bien vous ſavez,
En qualité de prêtre de Cythère,
J'ai débité, non morale ſévère,
Mais bien ſermons par Vénus approuvés,
Gentils propos et toutes les fornettes
Dont Rochebrune orne ſes chanſonnettes.
De ces ſermons votre cœur fut touché;
Jurâtes lors de quitter le péché
Que parmi nous on nomme indifférence:
Même un baiſer m'en donna l'aſſurance;
Mais votre époux, Iris, a tout gâté.
Il craint l'Amour: époux ſexagénaire
Contre ce dieu fut toujours en colère;
C'eſt bien raiſon: Amour de ſon côté
Aſſez ſouvent ne les épargne guère.
Celui-ci donc tient de court vos appas.
Plus ne venez ſur les bords de la Seine
Dans ces jardins où ſilvains à centaine
Et le dieu Pan vont prendre leurs ébats;
Où tous les ſoirs nymphes jeunes et blanches,
Les Courcillons, Polignacs, Villefranches,
Près du baſſin, devant plus d'un Pâris,
De la beauté vont diſputer le prix.
Plus ne venez au palais des Francines, (*)
Dans ce pays où tout eſt fiction,
Où l'Amour ſeul fait mouvoir cent machines,

(*) Ancien directeur de l'opéra.

Plaindre Théſée et ſiffler Arion. (*)
Trop bien, hélas! à votre époux ſoumiſe,
On ne vous voit tout au plus qu'à l'égliſe;
Le ſcélérat a de plus attenté
Par cas nouveau ſur votre liberté.
Pour éclaircir pleinement ce myſtère
D'un peu plus loin reprenons cette affaire.
Vous connaiſſez la déeſſe Cérès;
Or en ſon temps Cérès eut une fille,
Semblable à vous, à vos ſcrupules près,
Belle, ſenſible, honneur de ſa famille,
Brune ſurtout, partant pleine d'attraits:
Ainſi que vous par le dieu d'hymenée
La pauvre enfant fut aſſez mal menée.
Le dieu des morts fut ſon barbare époux:
Il était louche, avare, hargneux, jaloux,
Il fut cocu; c'était bien la juſtice.
*Pirithoüs*, &c.

(2) *Voyez qu'il eſt peu d'intrigues ſecrètes.*

Pluton ſut tout. Certain de ſon malheur,
Peſtant, jurant, pénétré de douleur,
Le dieu donna ſa femme à tous les diables;
Premiers tranſports ſont un peu pardonnables.
Bientôt après devant ſon tribunal
Il convoqua le ſénat infernal;
A ſon conſeil vinrent les ſaintes ames
De ces maris dévolus aux enfers.

(3) *Et le galant vit fort à la romaine.*

Mais ne craignez pour votre liberté;
Tous ſes efforts ſeront pures vétilles;
De par Vénus, vous reprendrez vos droits,
Et mon amour eſt plus fort mille fois
Que cadenas, verroux, portes ni grilles.

(*) Arion, opéra de *Fuſelier*, joué ſans ſuccès en avril 1714.

# L'ANTI-GITON.

## A MADEMOISELLE LE COUVREUR (*).

1714.

O Du théâtre aimable souveraine,
Belle Chloé, fille de Melpomène,
Puissent ces vers de vous être goûtés !
Amour le veut, Amour les a dictés.
Ce petit dieu, de son aile légère,
Un arc en main, parcourait l'autre jour
Tous les recoins de votre sanctuaire ;
Car le théâtre appartient à l'Amour :
Tous ses héros sont enfans de Cythère.
Hélas, Amour ! que tu fus consterné,
Lorsque tu vis ce temple profané,
Et ton rival, de son culte hérétique
Etablissant l'usage anti-physique,
Accompagné de ses mignons fleuris,
Fouler aux pieds les myrtes de Cypris !
Cet ennemi jadis eut dans Gomore
Plus d'un autel, et les aurait encore,

(*) Cette pièce qui est du même temps que la précédente a été imprimée d'abord comme adressée à mademoiselle *Duclos*.

Si par le feu ſon pays conſumé
En lac un jour n'eût été transformé.
Ce conte n'eſt de la métamorphoſe,
Car gens de bien m'ont expliqué la choſe
Très-doctement; et partant ne veux pas
Mécroire en rien la vérité du cas.
Ainſi que Loth, chaſſé de ſon aſile,
Ce pauvre dieu courut de ville en ville;
Il vint en Gréce, il y donna leçon
Plus d'une fois à Socrate, à Platon;
Chez des héros il fit ſa réſidence,
Tantôt à Rome, et tantôt à Florence;
Cherchant toujours, ſi bien vous l'obſervez,
Peuples polis et par art cultivés.
Maintenant donc le voici dans Lutèce,
Séjour fameux des effrénés déſirs,
Et qui vaut bien l'Italie et la Gréce,
Quoi qu'on en diſe, au moins pour les plaiſirs.
Là, pour tenter notre faible nature,
Ce dieu paraît ſous humaine figure;
Et n'a point pris bourdon de pélerin,
Comme autrefois l'a pratiqué Jupin,
Qui, voyageant au pays où nous ſommes,
Quittait les cieux pour éprouver les hommes.
Il n'a point l'air de ce peſant abbé,
Brutalement dans le vice abſorbé,
Qui tourmentant en tout ſens ſon eſpèce,
Mord ſon prochain, et corrompt la jeuneſſe;

Lui, dont l'œil louche, et le mufle effronté,
Font friſſonner la tendre volupté ;
Et qu'on prendrait, dans ſes fureurs étranges,
Pour un démon qui viole des anges.
Ce dieu ſait trop qu'en un pédant craſſeux,
Le plaiſir même eſt un objet hideux.
D'un beau marquis il a pris le viſage,
Le doux maintien, l'air fin, l'adroit langage;
Trente mignons le ſuivent en riant;
Philis le lorgne, et ſoupire en fuyant.
Ce faux Amour ſe pavane à toute heure,
Sur le théâtre aux muſes deſtiné,
Où par Racine en triomphe amené,
L'Amour galant choiſiſſait ſa demeure.
Que dis-je? hélas! l'Amour n'habite plus
Dans ce réduit. Déſeſpéré, confus,
Des fiers ſuccès du dieu qu'on lui préfère,
L'Amour honnête eſt allé chez ſa mère,
D'où rarement il deſcend ici bas.
Belle Chloé, ce n'eſt que ſur vos pas
Qu'il vient encor. Chloé, pour vous entendre,
Du haut des cieux j'ai vu ce dieu deſcendre
Sur le théâtre ; il vole parmi nous,
Quand ſous le nom de Phèdre, ou de Monime,
Vous partagez entre Racine et vous
De notre encens le tribut légitime.
Si vous voulez que cet enfant jaloux
De ces beaux lieux déſormais ne s'envole,

Convertissons ceux qui devant l'idole
De son rival ont fléchi les genoux :
Il vous créa la prêtresse du temple :
A l'hérétique il faut prêcher d'exemple :
Prêchez donc vîte, et venez, dès ce jour,
Sacrifier au véritable Amour.

# LE COCUAGE.

1716.

JADIS Jupin, de sa femme jaloux,
Par cas plaisant, fait père de famille,
De son cerveau fit sortir une fille,
Et dit : Du moins celle-ci vient de nous.
Le bon Vulcain, que la cour éthérée
Fit pour ses maux époux de Cythérée,
Voulait avoir aussi quelque poupon
Dont il fût sûr et dont seul il fût père.
Car de penser que le beau Cupidon,
Que les Amours, ornemens de Cythère,
Qui, quoiqu'enfans, enseignent l'art de plaire,
Fussent les fils d'un simple forgeron,
Pas ne croyait avoir fait telle affaire.
De son vacarme il remplit la maison ;
Soins et soucis son esprit tenaillèrent,

Soupçons jaloux ſon cerveau martelèrent.
A ſa moitié vingt fois il reprocha
Son trop d'appas, dangereux avantage.
Le pauvre dieu fit tant qu'il accoucha
Par le cerveau : de quoi ? de Cocuage.
C'eſt-là ce dieu révéré dans Paris,
Dieu mal-feſant, le fléau des maris :
Dès qu'il fut né, ſur le chef de ſon père
Il eſſaya ſa naiſſante colère ;
Sa main novice imprima ſur ſon front
Les premiers traits d'un éternel affront.
A peine encore eut-il plume nouvelle,
Qu'au bon Hymen il fit guerre immortelle ;
Vous l'euſſiez vu l'obſédant en tous lieux,
Et de ſon bien s'emparant à ſes yeux,
Se promener de ménage en ménage,
Tantôt porter la flamme et le ravage,
Et des brandons allumés dans les mains
Aux yeux de tous éclairer ſes larcins.
Tantôt rampant dans l'ombre et le ſilence,
Le front couvert d'un voile d'innocence,
Chez un époux le matois introduit,
Feſait ſon coup ſans ſcandale et ſans bruit.
La Jalouſie au teint pâle et livide,
Et la Malice à l'œil faux et perfide
Guident ſes pas où l'Amour le conduit ;
Nonchalamment la Volupté le ſuit :
Pour mettre à bout les maris et les belles

De

De traits divers ſes carquois ſont remplis :
Flèches y ſont pour le cœur des cruelles ;
Cornes y ſont pour le front des maris.
Or, ce dieu-là mal-feſant ou propice,
Mérite bien qu'on chante ſon office ;
Et par beſoin ou par précaution,
On doit avoir à lui dévotion,
Et lui donner encens et luminaire.
Soit qu'on épouſe ou qu'on n'épouſe pas,
Soit que l'on faſſe ou qu'on craigne le cas,
De ſa faveur on a toujours affaire.
O vous, Iris, que j'aimerai toujours,
Quand de vos vœux vous étiez la maîtreſſe,
Et qu'un contrat, trafiquant la tendreſſe,
N'avait encore aſſervi vos beaux jours,
Je n'invoquais que le Dieu des amours :
Mais à préſent, père de la triſteſſe,
L'Hymen hélas ! vous a mis ſous ſa loi :
A Cocuage il faut que je m'adreſſe ;
C'eſt le ſeul dieu dans qui j'ai de la foi.

# LA MULE DU PAPE.

FRERES très-chers, on lit dans Saint Matthieu
Qu'un jour le diable emporta le bon Dieu (*a*)
Sur la montagne ; et puis lui dit : Beau fire,
Vois-tu ces mers, vois-tu ce vafte empire,
L'Etat romain de l'un à l'autre bout ?
L'autre reprit, je ne vois rien du tout ;
Votre montagne en vain ferait plus haute.
Le diable dit : Mon ami, c'eft ta faute.
Mais avec moi veux-tu faire un marché ?
Oui-dà, dit Dieu, pourvu que fans péché
Honnêtement nous arrangions la chofe.
Or voici donc ce que je te propofe,
Reprit fatan : Tout le monde eft à moi,
Depuis Adam j'en ai la jouiffance ;
Je me démets, et tout fera pour toi
Si tu me veux faire la révérence.
Notre Seigneur ayant un peu rêvé,

(*a*) Le jéfuite *Bouhours* fe fervit de cette expreffion, JESUS-CHRIST *fut emporté par le diable fur la montagne :* c'eft ce qui donna lieu à ce noël qui finit ainfi :

Car fans lui faurait-on, don, don,
Que le diable emporta, la, la,
Jéfus notre bon maître ?

Dit au démon que quoiqu'en apparence
Avantageux le marché fût trouvé,
Il ne pouvait le faire en confcience :
Car il avait appris dans fon enfance
Qu'étant fi riche on fait mal fon falut.
Un temps après notre ami Belzébut
Alla dans Rome. Or c'était l'heureux âge
Où Rome avait fourmillière d'élus ;
Le pape était un pauvre perfonnage,
Pafteur de gens, évêque, et rien de plus.
L'efprit malin s'en va droit au faint-père,
Dans fon taudis l'aborde et lui dit : Frère,
Je te ferai, fi tu veux, grand feigneur.
A ce feul mot l'ultramontain pontife
Tombe à fes pieds et lui baife la griffe.
Le farfadet d'un air de fénateur
Lui met au chef une triple couronne :
Prenez, dit-il, ce que Satan vous donne.
Servez-le bien, vous aurez fa faveur.

O papegots ! voilà la belle fource
De tous vos biens, comme favez. Et pour ce
Que le faint-père avait en ce tracas
Baifé l'ergot de meffer Satanas,
Ce fut depuis chofe à Rome ordinaire
Que l'on baisât la mule du faint-père.
Ainfi l'ont dit les malins huguenots
Qui du papifme ont blafonné l'hiftoire ;
Mais ces gens-là fentent bien les fagots :

Et grâce au ciel, je ſuis loin de les croire.
Que s'il advient que ces petits vers-ci,
Tombent ès mains de quelque galant homme,
C'eſt bien raiſon qu'il ait quelque ſouci
De les cacher s'il fait voyage à Rome.

# CONTES

DE

# GUILLAUME VADÉ.



# AVERTISSEMENT.

Les Contes ſuivans, juſqu'à celui qui a pour titre *La Bégueule*, parurent en 1762 ſous le nom de *Guillaume Vadé*, avec quelques autres petits ouvrages en vers et en proſe. *Catherine Vadé*, couſine de *Guillaume*, en était l'éditeur : nous avons cru devoir conſerver la préface.

# PREFACE

## DE CATHERINE VADÉ.

Je pleure encore la mort de mon coufin *Guillaume Vadé* qui décéda, comme le fait *tout l'univers*, il y a quelques années. Il était attaqué de la petite vérole; je le gardais et lui difais en pleurant: Ah! mon coufin, voilà ce que c'eſt que de ne vous être pas fait inoculer! il en a coûté la vie à votre frère *Antoine*, qui était comme vous une des lumières du fiècle. Que voulez-vous que je vous dife? me répondit *Guillaume*; j'attendais la permiffion de la forbonne, et je vois bien qu'il faut que je meure pour avoir été trop fcrupuleux.

L'Etat va faire une furieufe perte, lui répondis-je. Ah! s'écria *Guillaume*, *Alexandre* et frère *Berthier* font morts; *Sémiramis* et *la Fillon*, *Sophocle* et *Danchet* font en pouffière. — Oui, mon cher coufin, mais leurs grands noms demeurent à jamais; ne voulez-vous pas revivre dans la plus noble partie de vous-même? ne m'accordez-vous pas la permiffion de donner au public, pour le confoler, les contes à dormir debout dont vous nous régalâtes l'année





paſſée ? ils feſaient les délices de notre famille ; et *Jérôme Carré*, votre couſin iſſu de germain, feſait preſque autant de cas de vos ouvrages que des ſiens : ils plairont ſans doute à *tout l'univers*, c'eſt-à-dire à une trentaine de lecteurs qui n'auront rien à faire.

*Guillaume* n'avait pas de ſi hautes prétentions ; il me dit avec une humilité convenable à un auteur, mais bien rare : Ah ! ma couſine, penſez-vous que dans les quatre-vingt-dix mille brochures imprimées à Paris depuis dix ans, mes opuſcules puiſſent trouver place, et que je puiſſe ſurnager ſur le fleuve de l'oubli qui engloutit, tous les jours, tant de belles choſes ?

Quand vous ne vivriez que quinze jours après votre mort, lui dis-je, ce ſerait toujours beaucoup ; il y a très-peu de perſonnes qui jouiſſent de cet avantage. Le deſtin de la plupart des hommes eſt de vivre ignorés ; et ceux qui ont fait le plus de bruit ſont quelquefois oubliés le lendemain de leur mort ; vous ſerez diſtingué de la foule, et peut-être même le nom de *Guillaume Vadé*, ayant l'honneur d'être imprimé dans un ou deux journaux, pourra paſſer à la dernière poſtérité. Sous quel titre voulez-vous que j'imprime vos *opuſcules* ? Ma couſine, me

dit-il,

dit-il, je crois que le nom de *fadaiſes* eſt le plus convenable ; la plupart des choſes qu'on fait, qu'on dit et qu'on imprime, méritent aſſez ce titre.

J'admirai la modeſtie de mon couſin, et j'en fus extrêmement attendrie. *Jérôme Carré* arriva alors dans la chambre. *Guillaume* fit ſon teſtament, par lequel il me laiſſait maîtreſſe abſolue de ſes manuſcrits. *Jérôme* et moi lui demandâmes où il voulait être enterré ; et voici la réponſe de *Guillaume*, qui ne ſortira jamais de ma mémoire.

„ Je ſens bien que n'ayant été élevé dans „ ce monde à aucune des dignités qui „ nourriſſent les grands ſentimens, et qui „ élèvent l'homme au-deſſus de lui-même; „ n'ayant été ni conſeiller du roi, ni échevin, „ ni marguillier, on me traitera après ma „ mort avec très-peu de cérémonie. On me „ jettera dans les charniers Saint-Innocent, „ et on ne mettra ſur ma foſſe qu'une croix „ de bois qui aura déjà ſervi à d'autres; „ mais j'ai toujours aimé ſi tendrement ma „ patrie, que j'ai beaucoup de répugnance „ à être enterré dans un cimetière. Il „ eſt certain qu'étant mort de la maladie „ qui m'attaque, je puerai horriblement. „ Cette corruption de tant de corps qu'on

„ ensevelit à Paris dans les églises, ou
„ auprès des églises, infecte nécessairement
„ l'air; et comme dit très-à propos le jeune
„ *Ptolomée*, en délibérant s'il recevra *Pompée*
„ chez lui :

.... Ces troncs pourris exhalent dans les vents
De quoi faire la guerre au reste des vivans.

„ Cette ridicule et odieuse coutume de
„ paver les églises de morts cause dans
„ Paris tous les ans des maladies épidé-
„ miques, et il n'y a point de défunt qui
„ ne contribue plus ou moins à empester
„ sa patrie. Les Grecs et les Romains étaient
„ bien plus sages que nous : leur sépulture
„ était hors des villes, et il y a même
„ aujourd'hui plusieurs pays en Europe
„ où cette salutaire coutume est établie.
„ Quel plaisir ne serait-ce pas pour un bon
„ citoyen d'aller engraisser, par exemple,
„ la stérile plaine des Sablons, et de contri-
„ buer à faire naître des moissons abon-
„ dantes ! Les générations deviendraient
„ utiles les unes aux autres par ce prudent
„ établissement ; les villes seraient plus
„ saines, les terres plus fécondes. En vérité,
„ je ne puis m'empêcher de dire qu'on
„ manque de police pour les vivans et
„ pour les morts „.

*Guillaume* parla long-temps ſur ce ton. Il avait de grandes vues pour le bien public, et il mourut en parlant, ce qui eſt une preuve évidente de génie.

Dès qu'il fut paſſé, je réſolus de lui faire des obsèques magnifiques, dignes du grand nom qu'il avait acquis dans le monde. Je courus chez les plus fameux libraires de Paris ; je leur propoſai d'acheter les œuvres poſthumes de mon couſin *Guillaume;* j'y joignis même quelques belles diſſertations de ſon frère *Antoine*, et quelques morceaux de ſon couſin iſſu de germain, *Jérôme Carré*. J'obtins trois louis d'or comptant, ſomme que jamais *Guillaume* n'avait poſſédée dans aucun temps de ſa vie. Je fis imprimer des billets d'enterrement ; je priai tous les beaux eſprits de Paris d'honorer de leur préſence le ſervice que je commandai pour le repos de l'ame de *Guillaume;* aucun ne vint. Je ne pus aſſiſter au convoi, et *Guillaume* fut inhumé ſans que perſonne en sût rien. C'eſt ainſi qu'il avait vécu ; car encore qu'il eût enrichi la foire de pluſieurs opéra comiques qui firent l'admiration de tout Paris, on jouiſſait des fruits de ſon génie, et on négligeait l'auteur ; c'eſt ainſi, (comme dit le divin *Platon*) qu'on ſuce l'orange, et qu'on jette l'écorce ; qu'on cueille les

fruits de l'arbre, et qu'on l'abat enfuite. J'ai toujours été frappée de cette ingratitude.

Quelque temps après le décès de *Guillaume Vadé*, nous perdîmes notre bon parent et ami *Jérôme Carré*, fi connu en fon temps par la comédie de l'*Ecoffaife* qu'il difait avoir traduite pour l'avancement de la littérature honnête; je crois qu'il eft de mon devoir d'inftruire le public de la détreffe où fe trouvait *Jérôme* dans les derniers jours de fa vie : voici comme il s'en ouvrit en ma préfence à frère *Giroflée* fon confeffeur :

,, Vous favez, dit-il, qu'à mon baptême ,, on me donna pour patrons S^t^ *Jérôme*, ,, S^t^ *Thomas* et S^t^ *Raimond de Pennafort*, et ,, que quand j'eus le bonheur de recevoir ,, la confirmation, on ajouta à mes trois ,, patrons S^t^ *Ignace de Loyola*, S^t^ *François-* ,, *Xavier*, S^t^ *François de Borgia* et S^t^ *Régis*, ,, tous jéfuites, de forte que je m'appelle ,, *Jérôme-Thomas-Raimond-Ignace-Xavier-* ,, *François-Régis Carré*. J'ai cru long-temps ,, qu'avec tant de noms je ne pouvais ,, manquer de rien fur terre. Ah! frère ,, *Giroflée*, que je me fuis trompé! il faut ,, qu'il en foit des patrons comme des valets,

» plus on en a, plus on eſt mal ſervi. Mais » voyez, s'il vous plaît, quelle eſt ma » *déconvenue*, (car ce terme eſt très-bon, » quoi qu'en diſe un poliſſon; *Montagne*, » *Marot* et pluſieurs auteurs très-facétieux » en font ſouvent uſage, il eſt même dans » le dictionnaire de l'académie.) Voici donc » mon aventure :

» On chaſſe les révérends pères jéſuiſtes » ou jéſuites, pour ce que leur inſtitut eſt » pernicieux, contraire à tous les droits » des rois et de la ſociété humaine, &c. &c. » Or *Ignace de Loyola* ayant créé cet inſtitut » appelé *Régime*, après s'être fait feſſer au » collége de Sainte-Barbe, *Xavier*, *François* » *Borgia*, *Régis*, ayant vécu dans ce régime, » il eſt clair qu'ils ſont tous également » répréhenſibles, et que voilà quatre ſaints » qu'il faut néceſſairement que je donne à » tous les diables.

» Cela m'a fait naître quelques ſcrupules » ſur S[t] *Thomas* et S[t] *Raimond de Pennafort*. » J'ai lu leurs ouvrages, et j'ai été confondu » quand j'ai vu dans *Thomas* et dans *Raimond* » à peu-près les mêmes paroles que dans » *Buſembaum*. Je me ſuis défait auſſitôt de » ces deux patrons, et j'ai brûlé leurs » livres.

» Je me ſuis vu ainſi réduit au ſeul nom

„ de *Jérôme ;* mais ce *Jérôme*, le ſeul patron
„ qui me reſtait, ne m'a pas été plus utile
„ que les autres; eſt-ce que *Jérôme* n'aurait
„ pas de crédit en paradis ? J'ai conſulté ſur
„ cette affaire un très-ſavant homme ; il
„ m'a dit que *Jérôme* était le plus colère de
„ tous les hommes, qu'il avait dit de groſſes
„ injures au ſaint évêque de Jéruſalem
„ *Jean*, et au ſaint prêtre *Rufin ;* que même
„ il appela celui-ci *hydre* et *ſcorpion*, et qu'il
„ l'inſulta après ſa mort : il m'a montré les
„ paſſages. Je me vois obligé de renoncer
„ enfin à *Jérôme*, et de m'appeler *Carré*
„ tout court, ce qui eſt bien déſagréable „.

C'eſt ainſi que *Carré* dépoſait ſa douleur dans le ſein de frère *Giroflée*, lequel lui répondit : Vous ne manquerez pas de ſaints, mon cher enfant, prenez S[t] *François d'Aſſiſe*. Non, fit *Carré*, ſa femme de neige me donnerait quelquefois des envies de rire, et ceci eſt une affaire ſérieuſe. — Hé bien, prenez S[t] *Dominique*. — Non, il eſt l'auteur de l'inquiſition. — Voulez-vous de ſaint *Bernard ?* — Il a trop perſécuté ce pauvre *Abélard* qui avait plus d'eſprit que lui, et il ſe mêlait de trop d'affaires ; donnez-moi un patron qui ait été ſi humble que perſonne n'en ait jamais entendu parler, voilà mon ſaint.

Frère *Giroflée* lui remontra l'impossibilité d'être canonisé et ignoré. Il lui donna la liste de plusieurs autres patrons que notre ami ne connaissait pas, ce qui revenait au même; mais à chaque saint qu'il proposait, il demandait quelque chose pour son couvent, car il savait que *Carré* avait de l'argent. *Jérôme Carré* lui fit alors ce conte, qui m'a paru curieux.

„ Il y avait autrefois un roi d'Espagne qui „ avait promis de distribuer des aumônes „ considérables à tous les habitans d'auprès „ de Burgos, qui avaient été ruinés par la „ guerre. Ils vinrent aux portes du palais, „ mais les huissiers ne voulurent les laisser „ entrer qu'à condition qu'ils partageraient „ avec eux. Le bon homme *Cardéro* se pré- „ senta le premier au monarque, se jeta à „ ses pieds et lui dit : Grand roi, je supplie „ votre altesse royale de faire donner à „ chacun de nous cent coups d'étrivières. „ Voilà une plaisante demande, dit le roi; „ pourquoi me faites-vous cette prière? „ C'est, dit *Cardéro*, que vos gens veulent „ absolument avoir la moitié de ce que „ vous nous donnerez. Le roi rit beaucoup, „ et fit un présent considérable à *Cardéro*. „ De-là vint le proverbe, qu'*il vaut mieux* „ *avoir affaire à* DIEU *qu'à ses saints* „.

C'eſt avec ces ſentimens que paſſa de cette vie à l'autre mon cher *Jérôme Carré*, dont je joins ici quelques opuſcules à ceux de *Guillaume;* et je me flatte que meſſieurs les Pariſiens, pour qui *Vadé* et *Carré* ont toujours travaillé, me pardonneront ma préface.

*Catherine Vadé.*

# CE QUI PLAIT AUX DAMES.

OR maintenant que le beau Dieu du jour
Des Africains va brûlant la contrée,
Qu'un cercle étroit chez nous borne ſon tour,
Et que l'hiver alonge la ſoirée,
Après ſouper, pour vous déſennuyer,
Mes chers amis, écoutez une hiſtoire,
Touchant un pauvre et noble chevalier,
Dont l'aventure eſt digne de mémoire.
Son nom était meſſire JEAN ROBERT,
Lequel vivait ſous le roi Dagobert.
Il voyagea devers Rome la ſainte,
Qui ſurpaſſait la Rome des céſars;
Il rapportait de ſon auguſte enceinte,
Non des lauriers cueillis aux champs de Mars,
Mais des agnus avec des indulgences,
Et des pardons, et de belles diſpenſes:
Mon chevalier en était tout chargé,
D'argent fort peu; car dans ces temps de criſe
Tout paladin fut très-mal partagé;
L'argent n'allait qu'aux mains des gens d'Egliſe.
Sire ROBERT poſſédait pour tout bien
Sa vieille armure, un cheval, et ſon chien;
Mais il avait reçu pour apanage
Les dons brillans de la fleur du bel âge,
Force d'Hercule, et grâce d'Adonis,
Dons fortunés qu'on priſe en tout pays.

Comme il était affez près de Lutèce,
Au coin d'un bois qui borde Charenton,
Il aperçut la fringante Marthon,
Dont un ruban nouait la blonde treffe :
Sa taille eft lefte, et fon petit jupon
Laiffe entrevoir fa jambe blanche et fine.
ROBERT avance, il lui trouve une mine
Qui tenterait les faints du paradis.
Un beau bouquet de rôfes et de lis
Eft au milieu de deux pommes d'albâtre,
Qu'on ne voit point fans en être idolâtre ;
Et de fon teint la fleur et l'incarnat,
De fon bouquet auraient terni l'éclat.
Pour dire tout, cette jeune merveille
A fon giron portait une corbeille,
Et s'en allait avec tous fes attraits
Vendre au marché du beurre et des œufs frais.
Sire ROBERT, ému de convoitife,
Defcend d'un faut, l'accole avec franchife :
J'ai vingt écus, dit-il, dans ma valife ;
C'eft tout mon bien, prenez encor mon cœur,
Tout eft à vous. C'eft pour moi trop d'honneur,
Lui dit Marthon. ROBERT preffe la belle,
La fait tomber, et tombe auffitôt qu'elle,
Et la renverfe, et caffe tous fes œufs.
Comme il caffait, fon cheval ombrageux,
Epouvanté de la fière bataille,
Au loin s'écarte, et fuit dans la brouffaille.

De Saint Denis un moine ſurvenant,
Monte deſſus et trotte à ſon couvent.
  Enfin Marthon, rajuſtant ſa coiffure,
Dit à ROBERT : Où ſont mes vingt écus?
Le chevalier tout pantois et confus,
Cherchant en vain ſa bourſe et ſa monture,
Veut s'excuſer ; nulle excuſe ne ſert ;
Marthon ne peut digérer ſon injure,
Et va porter ſa plainte à Dagobert.
Un chevalier, dit-elle, m'a pillée,
Et violée, et ſurtout point payée.
Le ſage prince à Marthon répondit :
C'eſt de viol que je vois qu'il s'agit ;
Allez plaider devant ma femme Berthe,
En tel procès la reine eſt très-experte :
Bénignement elle vous recevra,
Et ſans délai juſtice ſe fera.
Marthon s'incline, et va droit à la reine.
Berthe était douce, affable, accorte, humaine ;
Mais elle avait de la ſévérité
Sur le grand point de la pudicité :
Elle aſſembla ſon conſeil de dévotes ;
Le chevalier ſans éperons, ſans bottes,
La tête nue et le regard baiſſé,
Leur avoua ce qui s'était paſſé ;
Que vers Charonne il fut tenté du diable,
Qu'il ſuccomba, qu'il ſe ſentait coupable,
Qu'il en avait un très-pieux remords ;

Puis il reçut ſa ſentence de mort.
ROBERT était ſi beau, ſi plein de charmes,
Si bien tourné, ſi frais et ſi vermeil,
Qu'en le jugeant la reine et ſon conſeil
Lorgnaient ROBERT et répandaient des larmes.
Marthon de loin dans un coin ſoupira :
Dans tous les cœurs la pitié trouva place.
Berthe au conſeil alors remémora
Qu'au chevalier on pouvait faire grâce,
Et qu'il vivrait pour peu qu'il eût d'eſprit :
Car vous ſavez que notre loi preſcrit
De pardonner à qui pourra nous dire
Ce que la femme en tous les temps déſire ;
Bien entendu qu'il explique le cas
Très-nettement, et ne nous fâche pas.
La choſe étant au conſeil expoſée,
Fut à ROBERT auſſitôt propoſée.
La bonne Berthe, afin de le ſauver,
Lui concéda huit jours pour y rêver ;
Il fit ſerment aux genoux de la reine
De comparaître au bout de la huitaine,
Remercia du décret lénitif,
Prit congé d'elle, et partit tout penſif.
Comment nommer, diſait-il en lui-même,
Très-nettement ce que toute femme aime,
Sans la fâcher ? la reine et ſon ſénat
Ont aggravé mon trop piteux état.
J'aimerais mieux, puiſqu'il faut que je meure,

Que ſans délai l'on m'eût pendu ſur l'heure.
Dans ſon chemin, dès que ROBERT trouvait
Ou femme, ou fille, il priait la paſſante
De lui conter ce que plus elle aimait.
Toutes feſaient réponſe différente,
Toutes mentaient, nulle n'allait au fait.
Sire ROBERT au diable ſe donnait.
Déjà ſept fois l'aſtre qui nous éclaire
Avait doré les bords de l'hémiſphère,
Quand ſur un pré, ſous des ombrages frais,
Il vit de loin vingt beautés raviſſantes,
Danſant en rond; leurs robes voltigeantes
Etaient à peine un voile à leurs attraits.
Le doux zéphyr, en ſe jouant auprès,
Laiſſait flotter leurs treſſes ondoyantes;
Sur l'herbe tendre elles formaient leurs pas,
Raſant la terre et ne la touchant pas.
ROBERT approche, et du moins il eſpère
Les conſulter ſur la maudite affaire.
En un moment tout diſparaît, tout fuit.
Le jour baiſſait, à peine il était nuit;
Il ne vit plus qu'une vieille édentée,
Au teint de ſuie, à la taille écourtée,
Pliée en deux, s'appuyant d'un bâton;
Son nez pointu touche à ſon court menton;
D'un rouge brun ſa paupière eſt bordée;
Quelques crins blancs couvrent ſon noir chignon;
Un vieux tapis, qui lui ſert de jupon,

Tombe à moitié ſur ſa cuiſſe ridée ;
Elle fit peur au brave chevalier.
Elle l'accoſte, et d'un ton familier
Lui dit : Mon fils, je vois à votre mine,
Que vous avez un chagrin qui vous mine :
Apprenez-moi vos tribulations ;
Nous ſouffrons tous, mais parler nous ſoulage ;
Il eſt encor des conſolations.
J'ai beaucoup vu : le ſens vient avec l'âge.
Aux malheureux quelquefois mes avis
Ont fait du bien quand on les a ſuivis.
Le chevalier lui dit : Hélas ! ma bonne,
Je vais cherchant des conſeils, mais en vain :
Mon heure arrive, et je dois en perſonne,
Sans plus attendre, être pendu demain,
Si je ne dis à la reine, à ſes femmes,
Sans les fâcher, ce qui plaît tant aux dames.
La vieille alors lui dit : Ne craignez rien,
Puiſque vers moi le bon Dieu vous envoie,
Croyez, mon fils, que c'eſt pour votre bien :
Devers la cour cheminez avec joie ;
Allons enſemble, et je vous apprendrai
Ce grand ſecret de vous tant déſiré.
Mais jurez-moi qu'en me devant la vie,
Vous ferez juſte, et que de vous j'aurai
Ce qui me plaît et qui fait mon envie :
L'ingratitude eſt un crime odieux.
Faites ferment, jurez par mes beaux yeux

Que vous ferez tout ce que je désire.
Le bon ROBERT le jura, non sans rire.
Ne riez point, rien n'est plus sérieux,
Reprit la vieille; et les voilà tous deux,
Qui côte à côte arrivent en présence
De reine Berthe, et de la cour de France.
Incontinent le conseil assemblé,
La reine assise, et ROBERT appelé;
Je sais, dit-il, votre secret, Mesdames.
Ce qui vous plaît en tous lieux, en tous temps,
N'est pas toujours d'avoir beaucoup d'amans;
Mais fille, ou femme, ou veuve, ou laide, ou belle,
Ou pauvre, ou riche, ou galante, ou cruelle,
La nuit, le jour, veut être, à mon avis,
Tant qu'elle peut, la maîtresse au logis.
Il faut toujours que la femme commande;
C'est-là son goût, si j'ai tort qu'on me pende.
Comme il parlait, tout le conseil conclut
Qu'il parlait juste et qu'il touchait au but.
ROBERT absous baisait la main de Berthe,
Quand de haillons et de fange couverte,
Au pied du trône on vit notre sans-dent
Criant justice, et la presse fendant;
On lui fait place; et voici sa harangue:
O reine Berthe! ô beauté dont la langue
Ne prononça jamais que vérité,
Vous dont l'esprit connaît toute équité,
Vous dont le cœur s'ouvre à la bienfesance,

Ce paladin ne doit qu'à ma ſcience
Votre ſecret, il ne vit que par moi.
Il a juré mes beaux yeux et ſa foi
Que j'obtiendrais de lui ce que j'eſpère;
Vous êtes juſte, et j'attends mon ſalaire.
Il eſt très-vrai, dit ROBERT, et jamais
On ne me vit oublier les bienfaits;
Mais vingt écus, mon cheval, mon bagage,
Et mon armure, étaient tout mon partage;
Un moine noir a par dévotion
Saiſi le tout quand j'aſſaillis Marthon:
Je n'ai plus rien, et malgré ma juſtice,
Je ne ſaurais payer ma bienfaitrice.
La reine dit: Tout vous ſera rendu;
On punira votre voleur tondu.
Votre fortune, en trois parts diviſée,
Fera trois lots juſtement compenſés;
Les vingt écus à Marthon la léſée
Sont dus de droit, et pour ſes œufs caſſés.
La bonne vieille aura votre monture;
Et vous, ROBERT, vous aurez votre armure.
La vieille dit: Rien n'eſt plus généreux,
Mais ce n'eſt pas ſon cheval que je veux;
Rien de ROBERT ne me plaît que lui-même;
C'eſt ſa valeur et ſes grâces que j'aime:
Je veux régner ſur ſon cœur amoureux:
De ce tréſor ma tendreſſe eſt jalouſe:
Entre mes bras ROBERT doit vivre heureux;
Dès

Dès cette nuit je prétends qu'il m'époufe.
A ce difcours que l'on n'attendait pas,
ROBERT glacé laiffe tomber fes bras.
Puis fixement contemplant la figûre
Et les haillons de notre créature,
Dans fon horreur il recula trois pas,
Signa fon front; et d'un ton lamentable
Il s'écriait: Ai-je donc mérité
Ce ridicule et cette indignité?
J'aimerais mieux que votre majefté
Me fiançât à la mère du diable;
La vieille eft folle, elle a perdu l'efprit.
Lors tendrement notre fans-dent reprit:
Vous le voyez, ô Reine! il me méprife;
Il eft ingrat, les hommes le font tous;
Mais je vaincrai fes injuftes dégoûts:
De fa beauté j'ai l'ame trop éprife,
Je l'aime trop pour qu'il ne m'aime pas.
Le cœur fait tout: j'avoue avec franchife
Que je commence à perdre mes appas;
Mais j'en ferai plus tendre et plus fidelle:
On en vaut mieux, on orne fon efprit,
On fait penfer: et Salomon a dit
Que femme fage eft plus que femme belle.
Je fuis bien pauvre, eft-ce un fi grand malheur?
La pauvreté n'eft point un déshonneur.
N'eft-on content que fur un lit d'ivoire?
Et vous, Madame, en ce palais de gloire,

Quand vous couchez côte à côte du roi,
Dormez-vous mieux, aimez-vous mieux que moi?
De Philémon vous connaiſſez l'hiſtoire :
Amant aimé, dans le coin d'un taudis,
Juſqu'à cent ans il careſſa Baucis.
Les noirs chagrins, enfans de la vieilleſſe,
N'habitent point ſous nos ruſtiques toits;
Le vice fuit où n'eſt point la molleſſe.
Nous ſervons Dieu, nous égalons les rois;
Nous ſoutenons l'honneur de vos provinces;
Nous vous feſons de vigoureux ſoldats :
Et, croyez-moi, pour peupler vos Etats,
Les pauvres gens valent mieux que vos princes.
Que ſi le ciel à mes chaſtes déſirs
N'accorde pas le bonheur d'être mère,
Les fleurs du moins ſans les fruits peuvent plaire.
On me verra, juſqu'à mon dernier jour,
Cueillir les fleurs de l'arbre de l'amour.

La décrépite, en parlant de la ſorte,
Charma le cœur des dames du palais.
On adjugea ROBERT à ſes attraits;
De ſon ſerment la ſainteté l'emporte
Sur ſon dégoût; la dame encor voulut
Etre à cheval, entre ſes bras menée
A ſa chaumière, où ce noble hymenée
Doit s'achever dans la même journée;
Et tout fut fait comme à la vieille il plut.

Le chevalier ſur ſon cheval remonte,

Prend triſtement ſa femme entre ſes bras,
Saiſi d'horreur et rougiſſant de honte,
Tenté cent fois de la jeter à bas,
De la noyer; mais il ne le fit pas:
Tant des devoirs de la chevalerie
La loi ſacrée était alors chérie.
Sa tendre épouſe, en trottant avec lui,
Lui rappelait les exploits de ſa race,
Lui racontait comment le grand Clovis
Aſſaſſina trois rois de ſes amis,
Comment du ciel il mérita la grâce.
Elle avait vu le beau pigeon béni,
Du haut des cieux apportant à Remi
L'ampoule ſainte et le céleſte chrême
Dont ce grand roi fut oint dans ſon baptême.
Elle mêlait à ſes narrations,
Des ſentimens et des réflexions,
Des traits d'eſprit et de morale pure,
Qui, ſans couper le fil de l'aventure,
Feſaient penſer l'auditeur attentif,
Et l'inſtruiſaient, mais ſans l'air inſtructif.
Le bon ROBERT à toutes ces merveilles,
Le cœur ému, prêtait ſes deux oreilles,
Tout délecté quand ſa femme parlait,
Prêt à mourir quand il la regardait.
L'étrange couple arrive à la chaumière
Que poſſédait l'affreuſe aventurière.
Elle ſe trouſſe et de ſa ſale main,

De son époux arrange le festin;
Frugal repas fait pour ce premier âge
Plus célébré qu'imité par le sage.
Deux ais pourris sur trois pieds inégaux
Formaient la table où les époux soupèrent,
A peine assis sur deux minces treteaux :
Du triste époux les regards se baissèrent.
La décrépite égaya le repas
Par des propos plaisans et délicats,
Par des bons mots, qui piquent et qu'on aime,
Si naturels que l'on croirait soi-même
Les avoir dits. ROBERT fut si content
Qu'il en sourit, et qu'il crut un moment
Qu'elle pouvait lui paraître moins laide.
Elle voulut, quand le souper finit,
Que son époux vînt avec elle au lit.
Le désespoir, la fureur le possède;
A cette crise, il souhaite la mort;
Mais il se couche, il se fait cet effort;
Il l'a promis, le mal est sans remède.
Ce n'était point deux sales demi-draps,
Percés de trous et rongés par les rats,
Mal étendus sur de vieilles javelles,
Mal recousus, encor par des ficelles,
Qui révoltaient le guerrier malheureux;
Du saint hymen les devoirs rigoureux
S'offraient à lui sous un aspect horrible.
Le ciel, dit-il, voudrait-il l'impossible?

A Rome, on dit que la grâce d'en-haut
Donne à la fois le vouloir et le faire ;
La grâce et moi nous sommes en défaut.
Par son esprit ma femme a de quoi plaire,
Son cœur est bon ; mais dans le grand conflit
Peut-on jouir du cœur ou de l'esprit ?
Ainsi parlant, le bon ROBERT se jette,
Froid comme glace, au bord de sa couchette :
Et pour cacher son cruel déplaisir,
Il feint qu'il dort, mais il ne peut dormir.
La vieille alors lui dit d'une voix tendre,
En le pinçant : Ah ! ROBERT, dormez-vous ?
Charmant ingrat, cher et cruel époux,
Je suis rendue, hâtez-vous de vous rendre ;
De ma pudeur les timides accens
Sont subjugués par la voix de mes sens.
Régnez sur eux ainsi que sur mon ame ;
Je meurs, je meurs ! Ciel ! à quoi réduis-tu
Mon naturel qui combat ma vertu ?
Je me dissous, je brûle, je me pâme :
Ah ! le plaisir m'enivre malgré moi ;
Je n'en puis plus, faut-il mourir sans toi !
Va, je le mets dessus ta conscience.
ROBERT avait un fonds de complaisance,
Et de candeur et de religion ;
De son épouse il eut compassion.
Hélas, dit-il, j'aurais voulu, Madame,
Par mon ardeur égaler votre flamme ;

Mais que pourrai-je ! Allez, vous pourrez tout,
Reprit la vieille ; il n'eſt rien à votre âge
Dont un grand cœur enfin ne vienne à bout,
Avec des ſoins, de l'art et du courage :
Songez combien les dames de la cour
Célébreront ce prodige d'amour.
Je vous parais peut-être dégoûtante,
Un peu ridée et même un peu puante;
Cela n'eſt rien pour des héros bien nés;
Fermez les yeux et bouchez-vous le nez.
Le chevalier, amoureux de la gloire,
Voulut enfin tenter cette victoire;
Il obéit : et ſe piquant d'honneur,
N'écoutant plus que ſa rare valeur,
Aidé du ciel, trouvant dans ſa jeuneſſe
Ce qui tient lieu de beauté, de tendreſſe,
Fermant les yeux, ſe mit à ſon devoir.
C'en eſt aſſez, lui dit ſa tendre épouſe,
J'ai vu de vous ce que j'ai voulu voir;
Sur votre cœur j'ai connu mon pouvoir;
De ce pouvoir ma gloire était jalouſe ;
J'avais raiſon ; convenez-en, mon fils,
Femme toujours eſt maîtreſſe au logis.
Ce qu'à jamais, ROBERT, je vous demande,
C'eſt qu'à mes ſoins vous vous laiſſiez guider :
Obéiſſez, mon amour vous commande
D'ouvrir les yeux et de me regarder.
ROBERT regarde ; il voit à la lumière

De cent flambeaux, ſur vingt luſtres placés,
Dans un palais, qui fut cette chaumière,
Sous des rideaux de perles rehauſſés,
Une beauté, dont le pinceau d'Apelle
Ou de Vanlo, ni le ciſeau fidelle
Du bon Pigal, le Moine, ou Phidias,
N'auraient jamais imité les appas.
C'était Vénus, mais Vénus amoureuſe,
Telle qu'elle eſt, quand les cheveux épars,
Les yeux noyés dans ſa langueur heureuſe,
Entre ſes bras elle attend le dieu Mars.
Tout eſt à vous, ce palais et moi-même;
Jouiſſez-en, dit-elle à ſon vainqueur:
Vous n'avez point dédaigné la laideur,
Vous méritez que la beauté vous aime.
Or, maintenant j'entends mes auditeurs
Me demander quelle était cette belle,
De qui ROBERT eut les tendres faveurs.
Mes chers amis, c'était la fée URGELLE,
Qui dans ſon temps protégea nos guerriers,
Et fit du bien aux pauvres chevaliers.
O l'heureux temps que celui de ces fables,
Des bons démons, des eſprits familiers,
Des farfadets, aux mortels ſecourables!
On écoutait tous ces faits admirables
Dans ſon château, près d'un large foyer:
Le père et l'oncle, et la mère et la fille,
Et les voiſins, et toute la famille,

Ouvraient l'oreille à monſieur l'aumônier,
Qui leur feſait des contes de ſorcier.
On a banni les démons et les fées;
Sous la raiſon les grâces étouffées,
Livrent nos cœurs à l'inſipidité;
Le raiſonner triſtement s'accrédite;
On court, hélas! après la vérité;
Ah! croyez-moi, l'erreur a ſon mérite.

## L'EDUCATION D'UN PRINCE.

PUISQUE le Dieu du jour, en ſes douze voyages,
Habite triſtement ſa maiſon du Verſeau,
Que les monts ſont encore aſſiégés des orages,
Et que nos prés rians ſont engloutis ſous l'eau,
Je veux au coin du feu vous faire un nouveau conte:
Nos loiſirs ſont plus doux par nos amuſemens.
Je ſuis vieux, je l'avoue, et je n'ai point de honte
De goûter avec vous le plaiſir des enfans.
Dans Bénévent jadis régnait un jeune prince,
Plongé dans la molleſſe, ivre de ſon pouvoir,
Elevé comme un ſot, et ſans en rien ſavoir,
Mépriſé des voiſins, haï dans ſa province.
Deux fripons gouvernaient cet Etat aſſez mince;
Ils avaient abruti l'eſprit de monſeigneur,
Aidés dans ce projet par ſon vieux confeſſeur;
Tous trois ſe relayaient. On lui feſait accroire

Qu'il

Qu'il avait des talens, des vertus, de la gloire;
Qu'un duc de Bénévent, dès qu'il était majeur,
Etait du monde entier l'amour et la terreur:
Qu'il pouvait conquérir l'Italie et la France,
Que son trésor ducal regorgeait de finance;
Qu'il avait plus d'argent que n'en eut Salomon,
Sur son terrain pierreux du torrent de Cédron.
Alamon (c'est le nom de ce prince imbécille)
Avalait cet encens, et lourdement tranquille,
Entouré de bouffons et d'insipides jeux,
Quand il avait dîné, croyait son peuple heureux.
Il restait à la cour un brave militaire,
Emon, vieux serviteur du feu prince son père,
Qui n'étant point payé lui parlait librement,
Et prédisait malheur à son gouvernement.
Les ministres jaloux, qui bientôt le craignirent,
De ce pauvre honnête homme aisément se défirent;
Emon fut exilé; le maître n'en sut rien.
Le vieillard, confiné dans une métairie,
Cultivait sagement ses amis et son bien,
Et pleurait à la fois son maître et sa patrie.
Alamon loin de lui laissait couler sa vie
Dans l'insipidité de ses molles langueurs.
Des sots Bénéventins quelquefois les clameurs
Frappaient pour un moment son ame appesantie.
Ce bruit sourd et lointain, qu'avec peine il entend,
S'affaiblit dans sa course, et meurt en arrivant.
Le poids de la misère accablait la province;

Elle était dans les pleurs ; Alamon dans l'ennui ;
Les tyrans triomphaient. Dieu prit pitié de lui,
Il voulut qu'il aimât pour en faire un bon prince.
Il vit la jeune Amide, il la vit, l'entendit ;
Il commença de vivre, et son cœur se sentit.
Il était beau, bien fait, et dans l'âge de plaire.
Son confesseur madré découvrit le mystère ;
Il en fit un scrupule à son sot pénitent,
D'autant plus timoré qu'il était ignorant :
Et les deux scélérats, qui tremblaient que leur maître
Ne se connût un jour, et vînt à les connaître,
Envoyèrent Amide avec le pauvre Emon.
Elle fit son paquet, et le trempa de larmes.
On n'osait résister. Le timide Alamon,
Vainement attendri, s'arrachait à ses charmes ;
Car son esprit flottant d'un vain remords touché,
Commençant à s'ouvrir, n'était point débouché.
Comme elle allait partir, on entend : Bas les armes,
A la fuite, à la mort, combattons, tout périt,
Alla, San Germano, Mahomet, Jésus-Christ.
On voit un peuple entier fuyant de place en place :
Un guerrier en turban, plein de force et d'audace,
Suivi de musulmans, le cimeterre en main,
Sur des morts entassés se frayant un chemin,
Portant dans le palais le fer avec les flammes,
Egorgeait les maris, mettait à part les femmes.
Cet homme avait marché de Cume à Bénévent,
Sans que le ministère en eût le moindre vent ;

La mort le devançait, et dans Rome la sainte
Saint Pierre avec saint Paul était transi de crainte.
C'était, mes chers amis, le superbe Abdala
Pour corriger l'Eglise envoyé par Alla.

Dès qu'il fut au palais, tout fut mis dans les chaînes,
Princes, moines, valets, ministres, capitaines,
Tels que les fils d'Io, l'un à l'autre attachés,
Sont portés dans un char aux plus voisins marchés:
Tels étaient monseigneur et ses référendaires,
Enchaînés par les pieds avec le confesseur,
Qui toujours se signant, et disant ses rosaires,
Leur prêchait la constance, et se mourait de peur.

Quand tout fut garrotté, les vainqueurs partagèrent
Le butin qu'en trois lots les émirs arrangèrent;
Les hommes, les chevaux et les châsses des saints.
D'abord on dépouilla les bons Béréventins.
Les tailleurs ont toujours déguisé la nature;
Ils sont trop charlatans, l'homme n'est point connu.
L'habit change les mœurs ainsi que la figure;
Pour juger d'un mortel il faut le voir tout nu.

Du chef des musulmans le duc fut le partage;
Il était, comme on sait, dans la fleur de son âge;
Il paraissait robuste, on le fit muletier.
Il profita beaucoup dans ce nouveau métier:
Ses muscles, énervés par l'infame mollesse,
Prirent dans le travail une heureuse vigueur;
Le malheur l'instruisit, il dompta la paresse.
Son avilissement fit naître sa valeur.

La valeur ſans pouvoir eſt aſſez inutile ;
C'eſt un tourment de plus. Déjà paiſiblement
Abdala s'établit dans ſon appartement,
Boit le vin des vaincus malgré ſon évangile.
Les dames de la cour, les filles de la ville,
Conduites chaque nuit par ſon eunuque noir,
A ſon petit coucher arrivent à la file,
Attendent ſes regares, et briguent ſon mouchoirr
Les plaiſirs partageaient les momens de ſa vie.
Monſeigneur cependant, au fond de l'écurie,
Avec ſes compagnons ci-devant ſes ſujets,
Une étrille à la main, prenait ſoin des mulets.
Pour comble de malheur il vit la belle Amide,
Que le noir circoncis, miniſtre de l'Amour,
Au ſuperbe Abdala conduiſait à ſon tour.
Prêt à s'évanouir, il s'écria : Perfide !
Ce malheur me manquait, voici mon dernier jour.
L'eunuque à ſon diſcours ne pouvait rien comprendre ;
Dans un autre langage Amide répondit
D'un coup d'œil douloureux, d'un regard noble et tendre,
Qui pénétrait à l'ame, et ce regard lui dit :
Conſolez-vous, vivez, ſongez à me défendre,
Vengez-moi, vengez-vous ; votre nouvel emploi
Ne vous rend à mes yeux que plus digne de moi.
Alamon l'entendit et reprit l'eſpérance.
Amide comparut devant ſon excellence ;
Le corſaire jura que juſques à ce jour
Il avait en effet connu la jouiſſance,

Mais qu'en voyant Amide il connaiſſait l'amour.
Pour lui plaire encor plus elle fit réſiſtance ;
Et ces refus adroits annonçant les plaiſirs,
En les feſant attendre, irritaient ſes déſirs.
Les femmes ont toujours des prétextes honnêtes :
Je ſuis, lui dit Amide, au rang de vos conquêtes ;
Vous êtes invincible en amour, aux combats,
Et tout eſt à vos pieds, ou veut être en vos bras ;
Mais ſouffrez que trois jours mon bonheur ſe diffère ;
Et pour me conſoler de ces triſtes délais,
A mon timide amour accordez deux bienfaits.
Qu'ordonnez-vous ? parlez, répondit le corſaire ;
Il n'eſt rien que mon cœur refuſe à vos attraits.
Des faveurs que j'attends, dit-elle, la première
Eſt de faire donner deux cents coups d'étrivière
A trois Bénéventins que j'ai mandés exprès.
La ſeconde, Seigneur, eſt d'avoir deux mulets,
Pour m'aller quelquefois promener en litière,
Avec un muletier qui ſoit ſelon mon choix.
Abdala répliqua : Vos déſirs ſont mes lois.
Ainſi dit, ainſi fait ; le très-indigne prêtre,
Et les deux conſeillers corrupteurs de leur maître,
Eurent chacun leur doſe, au grand contentement
De tous les priſonniers et de tout Bénévent ;
Et le jeune Alamon goûta le bien ſuprême
D'être le muletier de la beauté qu'il aime.

Ce n'eſt pas tout, dit-elle, il faut vaincre et régner.
La couronne ou la mort à préſent vous appelle ;

Vous avez du courage, Emon vous eſt fidelle;
Je veux auſſi vous l'être, et ne rien épargner
Pour vous rendre honnête homme, et ſervir ma patrie.
Au fond de ſon exil allez trouver Emon,
Puiſque vous avez tort demandez-lui pardon;
Il donnera pour vous les reſtes de ſa vie;
Tout ſera préparé, revenez dans trois jours,
Hâtez-vous; vous ſavez que je ſuis deſtinée
Aux plaiſirs d'Abdala la troiſième journée.
Les momens ſont bien chers à la guerre, en amours:
Alamon répondit, je vous aime et j'y cours.
Il part. Le brave Emon, qu'avait inſtruit Amide,
Aimait ſon prince ingrat devenu malheureux:
Il avait raſſemblé des amis généreux,
Et de ſoldats choiſis une troupe intrépide.
Il embraſſa ſon prince, ils pleurèrent tous deux;
Ils s'arment en ſecret, ils marchent en ſilence.
Amide parle aux ſiens, et réveille en leur cœur,
Tout eſclaves qu'ils ſont, des ſentimens d'honneur.
Alamon réunit l'audace et la prudence;
Il devint un héros ſitôt qu'il combattit.
Le turc aux voluptés livré ſans défiance,
Surpris par les vaincus à ſon tour ſe perdit.
Alamon triomphant au palais ſe rendit
Au moment que le turc, ignorant ſa diſgrâce,
Avec la belle Amide allait ſe mettre au lit.
Il rentra dans ſes droits, et ſe mit à ſa place.
Le confeſſeur arrive avec mes deux fripons,

Tout fraîchement fortis de leurs fales prifons,
Difant avoir tout fait, et n'ayant rien pu faire;
Ils penfaient conferver leur empire ordinaire.
Les lâches font cruels : le moine confeilla
De faire au pied des murs empaler Abdala.
Miférable ! c'eft vous qui méritez de l'être,
Dit le prince éclairé, prenant un ton de maître;
Dans un lâche repos vous m'aviez corrompu :
Je dois tout à ce turc, et tout à ma maîtreffe :
Vous m'aviez fait dévot, vous trompiez ma jeuneffe:
Le malheur et l'amour me rendent ma vertu.
Allez, brave Abdala, je dois vous rendre grâce
D'avoir développé mon efprit et mon cœur.
De leçons déformais il faut que je me paffe;
Je vous fuis obligé, mais n'y revenez pas.
Soyez libre, partez; et fi vos deftinées
Vous donnent trois fripons pour régir vos Etats,
Envoyez-moi chercher; j'irai, n'en doutez pas,
Vous rendre les leçons que vous m'avez données.

# GERTRUDE,

## OU

## L'EDUCATION D'UNE FILLE.

Mes amis, l'hiver dure, et ma plus douce étude
Eſt de vous raconter les faits des temps paſſés.
Parlons ce ſoir un peu de madame Gertrude.
  Je n'ai jamais connu de plus aimable prude :
Par trente-ſix printemps ſur ſa tête amaſſés,
Ses modeſtes appas n'étaient point effacés.
Son maintien était ſage, et n'avait rien de rude ;
Ses yeux étaient charmans, mais ils étaient baiſſés.
Sur ſa gorge d'albâtre une gaze étendue,
Avec un art diſcret en permettait la vue.
L'induſtrieux pinceau d'un carmin délicat,
D'un viſage arrondi relevant l'incarnat,
Embelliſſait ſes traits ſans outrer la nature :
Moins elle avait d'apprêt, plus elle avait d'éclat ;
La ſimple propreté compoſait ſa parure.
  Toujours ſur ſa toilette eſt la ſainte Ecriture :
Auprès d'un pot de rouge on voit un Maſſillon,
Et le petit Carême eſt ſurtout ſa lecture ;
Mais ce qui nous charmait dans ſa dévotion,
C'eſt qu'elle était toujours aux femmes indulgente :
Gertrude était dévote, et non pas médiſante.

Elle avait une fille ; un dix avec un fept
Compofait l'âge heureux de ce divin objet,
Qui depuis fon baptême eut le nom d'Ifabelle :
Plus fraîche que fa mère, elle était auffi belle ;
A côté de Minerve on eût cru voir Vénus.
Gertrude à l'élever prit des foins affidus.
Elle avait dérobé cette rofe naiffante
Au fouffle empoifonné d'un monde dangereux :
Les converfations, les fpectacles, les jeux,
Ennemis féduifans de toute ame innocente,
Vrais piéges du démon, par les faints abhorrés,
Etaient dans la maifon des plaifirs ignorés.

Gertrude en fon logis avait un oratoire,
Un boudoir de dévote, où, pour fe recueillir,
Elle allait faintement occuper fon loifir,
Et fefait l'oraifon qu'on dit jaculatoire.
Des meubles recherchés, commodes, précieux,
Ornaient cette retraite au public inconnue :
Un efcalier fecret loin des profanes yeux
Conduifait au jardin, du jardin dans la rue.

Vous favez qu'en été les ardeurs du foleil
Rendent fouvent les nuits aux beaux jours préférables ;
La lune fait aimer fes rayons favorables :
Les filles en ce temps goûtent peu le fommeil.
Ifabelle inquiéte, en fecret agitée,
Et de fes dix-fept ans doucement tourmentée,
Refpirait dans la nuit fous un ombrage frais,
En ignorait l'ufage et s'étendait auprès ;

Sans ſavoir l'admirer regardait la nature ;
Puis ſe levait, allait, marchait à l'aventure,
Sans deſſein, ſans objet qui pût l'intéreſſer ;
Ne penſant point encore, et cherchant à penſer.
Elle entendit du bruit au boudoir de ſa mère.
La curioſité l'aiguillonne à l'inſtant ;
Elle ne ſoupçonnait nulle ombre de myſtère ;
Cependant elle héſite, elle approche en tremblant,
Poſant ſur l'eſcalier une jambe en avant,
Etendant une main, portant l'autre en arrière,
Le cou tendu, l'œil fixe, et le cœur palpitant,
D'une oreille attentive avec peine écoutant.
D'abord elle entendit un tendre et doux murmure,
Des mots entrecoupés, des ſoupirs languiſſans.
Ma mère a du chagrin, dit-elle, entre ſes dents ;
Et je dois partager les peines qu'elle endure.
Elle approche : elle entend ces mots pleins de douceur ;
André, mon cher André, vous faites mon bonheur.
Iſabelle à ces mots pleinement ſe raſſure.
Ma tendreſſe, dit-elle, a pris trop de ſouci ;
Ma mère eſt fort contente, et je dois l'être auſſi.
Iſabelle à la fin dans ſon lit ſe retire,
Ne peut fermer les yeux, ſe tourmente et ſoupire :
André fait des heureux ! et de quelle façon ?
Que ce talent eſt beau ! mais comment s'y prend-on ?
Elle revit le jour avec inquiétude.
Son trouble fut d'abord aperçu par Gertrude.
Iſabelle était ſimple, et ſa naïveté

Laiſſa parler enfin ſa curioſité.

Quel eſt donc cet André, lui dit-elle, Madame,
Qui fait, à ce qu'on dit, le bonheur d'une femme ?
Gertrude fut confuſe : elle s'aperçut bien
Qu'elle était découverte, et n'en témoigna rien :
Elle ſe composa ; puis répondit : Ma fille,
Il faut avoir un ſaint pour toute une famille ;
Et depuis quelque temps j'ai choiſi ſaint André.
Je lui ſuis très-dévote ; il m'en fait fort bon gré :
Je l'invoque en ſecret ; j'implore ſes lumières ;
Il m'apparaît ſouvent la nuit dans mes prières ;
C'eſt un des plus grands ſaints qui ſoient en paradis.

A quelque temps de là, certain monſieur Denis,
Jeune homme bien tourné, fut épris d'Iſabelle.
Tout conſpirait pour lui, Denis fut aimé d'elle,
Et plus d'un rendez-vous confirma leur amour.
Gertrude en ſentinelle entendit à ſon tour
Les belles oraiſons, les antiennes charmantes,
Qu'Iſabelle entonnait quand ſes mains careſſantes
Preſſaient ſon tendre amant de plaiſir enivré.

Gertrude les ſurprit et ſe mit en colère.
La fille répondit : Pardonnez-moi, ma mère,
J'ai choiſi ſaint Denis, comme vous ſaint André.

Gertrude dès ce jour, plus ſage et plus heureuſe,
Conſervant ſon amant, et renonçant aux ſaints,
Quitta le vain projet de tromper les humains :
On ne les trompe point. La malice envieuſe
Porte ſur votre maſque un coup d'œil pénétrant ;

On vous devine mieux que vous ne ſavez feindre :
Et le ſtérile honneur de toujours vous contraindre
Ne vaut pas le plaiſir de vivre librement.
La charmante Iſabelle, au monde préſentée,
Se forma, s'embellit, fut en tous lieux goûtée.
Gertrude en ſa maiſon rappela pour toujours
Les doux amuſemens, compagnons des amours :
Les plus honnêtes gens y paſsèrent leur vie.
Il n'eſt jamais de mal en bonne compagnie.

# LES TROIS MANIERES.

Que les Athéniens étaient un peuple aimable !
Que leur eſprit m'enchante, et que leurs fictions
Me font aimer le vrai ſous les traits de la fable !
La plus belle, à mon gré, de leurs inventions
Fut celle du théâtre, où l'on feſait revivre
Les héros du vieux temps, leurs mœurs, leurs paſſions.
Vous voyez aujourd'hui toutes les nations
Conſacrer cet exemple, et chercher à le ſuivre.
Le théâtre inſtruit mieux que ne fait un gros livre.
Malheur aux eſprits faux dont la ſotte rigueur
Condamne parmi nous les jeux de Melpomène !
Quand le ciel eut formé cette engeance inhumaine,
La nature oublia de lui donner un cœur.
Un des plus grands plaiſirs du théâtre d'Athène
Etait de couronner, dans des jeux ſolennels,

Les meilleurs citoyens, les plus grands des mortels:
En préfence du peuple on leur rendait juftice.
Ainfi j'ai vu Villars, ainfi j'ai vu Maurice,
Qu'un maudit courtifan quelquefois cenfura,
Du champ de la victoire allant à l'opéra,
Recevoir des lauriers de la main d'une actrice.
Ainfi quand Richelieu revenait de Mahon,
( Qu'il avait pris pourtant en dépit de l'envie )
Par-tout fur fon paffage il eut la comédie;
On lui battit des mains encor plus qu'à Clairon.

Au théâtre d'Efchyle, avant que Melpomène
Sur fon cothurne altier vînt parcourir la fcène,
On décernait les prix accordés aux amans.
Celui qui dans l'année avait pour fa maîtreffe
Fait les plus beaux exploits, montré plus de tendreffe,
Mieux prouvé par les faits fes nobles fentimens,
Se voyaît couronné devant toute la Gréce.
Chaque belle plaidait la caufe de fon cœur,
De fon amant aimé racontait les mérites,
Après un beau ferment dans les formes prefcrites,
De ne pas dire un mot qui fentît l'orateur;
De n'exagérer rien, chofe affez difficile
Aux femmes, aux amans, et même aux avocats.
On nous a confervé l'un de ces beaux débats,
Doux enfans du loifir de la Gréce tranquille.
C'était, il m'en fouvient, fous l'archonte Eudamas.

Devant les Grecs charmés trois belles comparurent,
La jeune Eglé, Téone et la trifte Apamis.

Les beaux eſprits de Gréce au ſpectacle accoururent ;
Ils étaient grands parleurs, et pourtant ils ſe turent,
Ecoutant gravement en demi-cercle aſſis.
Dans un nuage d'or Vénus avec ſon fils
Prêtait à leur diſpute une oreille attentive.
La jeune Eglé commence, Eglé ſimple et naïve,
De qui la voix touchante et la douce candeur
Charmaient l'oreille et l'œil, et pénétraient au cœur.

EGLÉ.

Hermotime mon père a conſacré ſa vie
Aux muſes, aux talens, à ces dons du génie
Qui des humains jadis ont adouci les mœurs.
Tout entier aux beaux arts il a fui les honneurs ;
Et ſans ambition caché dans ſa famille,
Il n'a voulu donner pour époux à ſa fille
Qu'un mortel comme lui favoriſé des Dieux,
Elevé dans ſon art, et qui ſaurait le mieux
Animer ſur la toile et chanter ſur la lyre
Ce peu de vains attraits que m'ont donné les cieux.
Ligdamon m'adorait ; ſon eſprit ſans culture
Devait, je l'avoûrai, beaucoup à la nature ;
Ingénieux, diſcret, poli ſans compliment ;
Parlant avec juſteſſe, et jamais ſavamment ;
Sans talens, il eſt vrai, mais ſachant s'y connaître.
L'Amour forma ſon cœur, les Grâces ſon eſprit.
Il ne ſavait qu'aimer, mais qu'il était grand maître
Dans ce premier des arts que lui ſeul il m'apprit !

Quand mon père eut formé le dessein tyrannique
De m'arracher l'objet de mon cœur amoureux,
Et de me réserver pour quelque peintre heureux,
Qui ferait de bons vers et saurait la musique,
Que de larmes alors coulèrent de mes yeux !
Nos parens ont sur nous un pouvoir despotique ;
Puisqu'ils nous ont fait naître, ils sont pour nous des dieux.
Je mourais, il est vrai, mais je mourais soumise.
Ligdamon s'écarta, confus, désespéré,
Cherchant loin de mes yeux un asile ignoré.
Six mois furent le terme où ma main fut promise :
Ce délai fut fixé pour tous les prétendans.
Ils n'avaient tous, hélas ! dans leurs tristes talens,
A peindre que l'ennui, la douleur et les larmes.
Le temps qui s'avançait redoublait mes alarmes.
Ligdamon tant aimé me fuyait pour toujours ;
J'attendais mon arrêt, et j'étais au concours.
Enfin de vingt rivaux les ouvrages parurent ;
Sur leurs perfections mille débats s'émurent :
Je ne pus décider, je ne les voyais pas.
Mon père se hâta d'accorder son suffrage
Aux talens trop vantés du fier et dur Harpage ;
On lui promit ma foi, j'allais être en ses bras.
Un esclave empressé frappe, arrive à grands pas,
Apportant un tableau d'une main inconnue :
Sur la toile aussitôt chacun porta la vue :
C'était moi. Je semblais respirer et parler :
Mon cœur en longs soupirs paraissait s'exhaler ;

Et mon air, et mes yeux, tout annonce que j'aime.
L'art ne ſe montrait pas, c'eſt la nature même,
La nature embellie; et par de doux accords,
L'ame était ſur la toile auſſi-bien que le corps.
Une tendre clarté s'y joint à l'ombre obſcure,
Comme on voit au matin le ſoleil de ſes traits
Percer la profondeur de nos vaſtes forêts,
Et dorer les moiſſons, les fruits et la verdure.
Harpage en fut ſurpris; il voulut cenſurer;
Tout le reſte ſe tut, et ne put qu'admirer.
Quel mortel ou quel dieu, s'écriait Hermotime,
Du talent d'imiter fait un art ſi ſublime!
A qui ma fille enfin devra-t-elle ſa foi?
Ligdamon ſe montrant, lui dit: Elle eſt à moi!
L'Amour ſeul eſt ſon peintre, et voilà ſon ouvrage.
C'eſt lui qui dans mon cœur imprima cette image,
C'eſt lui qui ſur la toile a dirigé ma main:
Quel art n'eſt pas ſoumis à ſon pouvoir divin?
Il les anime tous. Alors d'une voix tendre,
Sur ſon luth accordé Ligdamon fit entendre
Un mélange inoui de ſons harmonieux;
On croyait être admis dans le concert des Dieux.
Il peignit comme Apelle, il chanta comme Orphée.
Harpage en frémiſſait; ſa fureur étouffée
S'exhalait ſur ſon front, et brûlait dans ſes yeux.
Il prend un javelot de ſes mains forcenées;
Il court, il va frapper: je vis l'affreux moment
Où le traître à ſa rage immolait mon amant,

Où

Où la mort d'un ſeul coup tranchait deux deſtinées.
Ligdamon l'aperçoit, il n'en eſt point ſurpris ;
Et de la même main ſous qui ſon luth réſonne,
Et qui ſut enchanter nos cœurs et nos eſprits,
Il combat ſon rival, l'abat et lui pardonne.
Jugez ſi de l'amour il mérite le prix,
Et permettez du moins que mon cœur le lui donne.
Ainſi parlait Eglé. L'Amour applaudiſſait,
Les Grecs battaient des mains, la belle rougiſſait ;
Elle en aimait encor ſon amant davantage.
Téone ſe leva : ſon air et ſon langage
Ne connurent jamais les ſoins étudiés ;
Les Grecs en la voyant ſe ſentaient égayés.
Téone ſouriant conta ſon aventure
En vers moins alongés, et d'une autre meſure,
Qui courent avec grâce, et vont à quatre pieds,
Comme en fit Hamilton, comme en fait la nature.

TEONE.

Vous connaiſſez tous Agathon,
Il eſt plus charmant que Nirée ;
A peine d'un naiſſant coton
Sa ronde joue était parée ;
Sa voix eſt tendre, il a le ton
Comme les yeux de Cythérée.
Vous ſavez de quel vermillon
Sa blancheur vive eſt colorée ;
La chevelure d'Apollon

N'eſt pas ſi longue et ſi dorée.
Je le pris pour mon compagnon
Auſſitôt que je fus nubile :
Ce n'eſt pas ſa beauté fragile
Dont mon cœur fut le plus épris ;
S'il a les grâces de Pâris,
Mon amant a le bras d'Achille.
Un ſoir, dans un petit bateau,
Tout auprès d'une île Cyclade,
Ma tante et moi goûtions ſur l'eau
Le plaiſir de la promenade,
Quand de Lydie un gros vaiſſeau
Vient nous aborder à la rade.
Le vieux capitaine écumeur
Venait ſouvent dans cette plage
Chercher des filles de mon âge,
Pour les plaiſirs du gouverneur.
En moi je ne ſais quoi le frappe ;
Il me trouve un air aſſez beau :
Il laiſſe ma tante, il me happe ;
Il m'enlève comme un moineau,
Et va me vendre à ſon ſatrape.
Ma bonne tante en glapiſſant,
Et la poitrine déchirée,
S'en retourne au port du Pirée
Raconter au premier paſſant
Que ſa Téone eſt égarée ;
Que de Lydie un armateur,

Un vieux pirate, un revendeur
De la féminine denrée,
S'en eſt allé livrer ma fleur
Au commandant de la contrée.
Penſez-vous alors qu'Agathon
S'amusât à verſer des larmes,
A me peindre avec un crayon,
A chanter ſa perte et mes charmes,
Sur un petit pſaltérion ?
Pour me ravoir il prit les armes ;
Mais n'ayant pas de quoi payer
Seulement le moindre eſtafier,
Et ſe fiant ſur ſa figure,
D'une fille il prit la coiffure,
Le tour de gorge et le panier.
Il cacha ſous ſon tablier
Un long poignard et ſon armure,
Et courut tenter l'aventure
Dans la barque d'un nautonier.
Il arrive au bord du Méandre,
Avec ſon petit attirail.
A ſes attraits, à ſon air tendre
On ne manqua pas de le prendre
Pour une ouaille du bercail,
Où l'on m'avait déjà fait vendre ;
Et dès qu'à terre il put deſcendre,
On l'enferma dans mon ſérail.
Je ne crois pas que de ſa vie

Une fille ait jamais goûté
Le quart de la félicité
Qui combla mon ame ravie,
Quand dans un férail de Lydie
Je vis mon grec à mon côté,
Et que je pus en liberté
Récompenſer la nouveauté
D'une entrepriſe ſi hardie.
Pour époux il fut accepté.
Les Dieux ſeuls daignèrent paraître
A cet hymen précipité,
Car il n'était point là de prêtre;
Et comme vous pouvez penſer,
Des valets on peut ſe paſſer,
Quand on eſt ſous les yeux du maître.
Le ſoir le ſatrape amoureux,
Dans mon lit ſans cérémonie,
Vint m'expliquer ſes tendres vœux.
Il crut pour apaiſer ſes feux
N'avoir qu'une fille jolie,
Il fut ſurpris d'en trouver deux.
Tant mieux, dit-il, car votre amie
Comme vous eſt fort à mon gré:
J'aime beaucoup la compagnie;
Toutes deux je contenterai,
N'ayez aucune jalouſie.
Après ſa petite leçon
Qu'il accompagnait de careſſes,

Il voulait agir tout de bon ;
Il exécutait ſes promeſſes ,
Et je tremblais pour Agathon.
Mais mon grec d'une main guerrière
Le ſaiſiſſant par la crinière ,
Et tirant ſon eſtramaçon ,
Lui fit voir qu'il était garçon ,
Et parla de cette manière.
Sortons tous trois de la maiſon ,
Et qu'on me faſſe ouvrir la porte ;
Faites bien ſigne à votre eſcorte
De ne ſuivre en nulle façon :
Marchons tous les trois au rivage ,
Embarquons - nous ſur un eſquif ;
J'aurai ſur vous l'œil attentif.
Point de geſte , point de langage ;
Au premier ſigne un peu douteux ,
Au clignement d'une paupière ,
A l'inſtant je vous coupe en deux ,
Et vous jette dans la rivière.
Le ſatrape était un ſeigneur
Aſſez ſujet à la frayeur ;
Il eut beaucoup d'obéiſſance :
Lorſqu'on a peur on eſt fort doux.
Sur la nacelle en diligence
Nous l'embarquâmes avec nous.
Sitôt que nous fûmes en Gréce ,
Son vainqueur le mit à rançon ;

Elle fut en ſonnante eſpèce ;
Elle était forte, il m'en fit don :
Ce fut ma dot et mon douaire.
Avouez qu'il a ſu plus faire
Que le bel-eſprit Ligdamon ;
Et que j'aurais fort à me plaindre,
S'il n'avait ſongé qu'à me peindre,
Et qu'à me faire une chanſon.

Les Grecs furent charmés de la voix douce et vive,
Du naturel aiſé, de la gaîté naïve
Dont la jeune Téone anima ſon récit.
La grâce en s'exprimant vaut mieux que ce qu'on dit.
On applaudit, on rit : les Grecs aimaient à rire.
Pourvu qu'on ſoit content, qu'importe qu'on admire ?
Apamis s'avança les larmes dans les yeux ;
Ses pleurs étaient un charme, et la rendaient plus belle.
Les Grecs prirent alors un air plus ſérieux,
Et dès qu'elle parla les cœurs furent pour elle.
Apamis raconta ſes malheureux amours
En mètres qui n'étaient ni trop longs ni trop courts ;
Dix ſyllabes par vers mollement arrangées
Se ſuivaient avec art, et ſemblaient négligées.
Le rhythme en eſt facile, il eſt mélodieux ;
L'hexamètre eſt plus beau, mais parfois ennuyeux.

APAMIS.

L'aſtre cruel ſous qui j'ai vu le jour
M'a fait pourtant naître dans Amathonte,

Lieux fortunés où la Gréce raconte
Que le berceau de la mère d'Amour
Par les plaifirs fut apporté fur l'onde ;
Elle y naquit pour le bonheur du monde,
A ce qu'on dit, mais non pas pour le mien.
Son culte aimable et fa loi douce et pure
A fes fujets n'avaient fait que du bien,
Tant que fa loi fut celle de nature.
Le rigorifme a fouillé fes autels ;
Les Dieux font bons, les prêtres font cruels.
Les novateurs ont voulu qu'une belle,
Qui par malheur deviendrait infidelle,
Allât finir fes jours au fond de l'eau
Où la Déeffe avait eu fon berceau,
Si quelqu'amant ne fe noyait pour elle.
Pouvait-on faire une loi fi cruelle ?
Hélas ! faut-il le frein du châtiment
Aux cœurs bien nés pour aimer conftamment ?
Et fi jamais à la faibleffe en proie,
Quelque beauté vient à changer d'amant,
C'eft un grand mal ; mais faut-il qu'on la noye ?
Tendre Vénus, vous qui fites ma joie
Et mon malheur, vous qu'avec tant de foin
J'avais fervie avec le beau Batile,
D'un cœur fi droit, d'un efprit fi docile,
Vous le favez, je vous prends à témoin
Comme j'aimais, et fi j'avais befoin
Que mon amour fût nourri par la crainte.

Des plus beaux nœuds la pure et douce étreinte
Fefait un cœur de nos cœurs amoureux.
Batile et moi nous refpirions ces feux
Dont autrefois a brûlé la Déeffe.
L'aftre des cieux, en commençant fon cours,
En l'achevant, contemplait nos amours;
La nuit favait quelle était ma tendreffe.
Arénorax, homme indigne d'aimer,
Au regard fombre, au front trifte, au cœur traître,
D'amour pour moi parut s'envenimer,
Non s'attendrir; il le fit bien connaître.
Né pour haïr, il ne fut que jaloux.
Il diftilla les poifons de l'envie;
Il fit parler la noire calomnie.
O délateurs! monftres de ma patrie,
Nés de l'enfer, hélas! rentrez-y tous.
L'art contre moi mit tant de vraifemblance
Que mon amant put même s'y tromper,
Et l'impofture accabla l'innocence.
Difpenfez-moi de vous développer
Le noir tiffu de fa trame fecrète;
Mon tendre cœur ne peut s'en occuper,
Il eft trop plein de l'amant qu'il regrette.
A la Déeffe en vain j'eus mon recours,
Tout me trahit; je me vis condamnée
A terminer mes maux et mes beaux jours
Dans cette mer où Venus était née.
On me menait au lieu de mon trépas;

Un

Un peuple entier mouillait de pleurs mes pas,
Et me plaignait d'une plainte inutile,
Quand je reçus un billet de Batile,
Fatal écrit qui changeait tout mon ſort !
Trop cher écrit plus cruel que la mort !
Je crus tomber dans la nuit éternelle
Quand je l'ouvris, quand j'aperçus ces mots :
„ Je meurs pour vous, fuſſiez-vous infidelle. „
C'en était fait, mon amant dans les flots
S'était jeté pour me ſauver la vie.
On l'admirait en pouſſant des ſanglots.
Je t'implorais, ô mort, ma ſeule envie,
Mon ſeul devoir ! on eut la cruauté
De m'arrêter lorſque j'allais le ſuivre ;
On m'obſerva, j'eus le malheur de vivre.
De l'impoſteur la ſombre iniquité
Fut miſe au jour, et trop tard découverte.
Du talion il a ſubi la loi ;
Son châtiment répare-t-il ma perte ?
Le beau Batile eſt mort, et c'eſt pour moi !
Je viens à vous, ô juges favorables ;
Que mes ſoupirs, que mes funèbres ſoins
Touchent vos cœurs ; que j'obtienne du moins
Un appareil à des maux incurables.
A mon amant dans la nuit du trépas
Donnez le prix que ce trépas mérite ;
Qu'il ſe conſole aux rives du Cocyte,
Quand ſa moitié ne ſe conſole pas.

Que cette main qui tremble et qui ſuccombe,
Par vos bontés encor ſe ranimant,
Puiſſe à vos yeux écrire ſur ſa tombe :
„ Athène et moi couronnons mon amant. „
Diſant ces mots, ſes ſanglots l'arrêtèrent ;
Elle ſe tut, mais ſes larmes parlèrent.
Chaque juge fut attendri.
Pour Eglé d'abord ils penchèrent ;
Avec Téone ils avaient ri ;
Avec Apamis ils pleurèrent.
J'ignore, et j'en ſuis bien marri,
Quel eſt le vainqueur qu'ils nommèrent.
Au coin du feu, mes chers amis,
C'eſt pour vous ſeuls que je tranſcris
Ces contes tirés d'un vieux ſage.
Je m'en tiens à votre ſuffrage ;
C'eſt à vous de donner le prix,
Vous êtes mon aréopage.

# THELEME ET MACARE.

THELEME eſt vive, elle eſt brillante,
Mais elle eſt bien impatiente ;
Son œil eſt toujours ébloui,
Et ſon cœur toujours la tourmente.
Elle aimait un gros réjoui,
D'une humeur toute différente.
Sur ſon viſage épanoui
Eſt la ſérénité touchante ;
Il écarte à la fois l'ennui,
Et la vivacité bruyante.
Rien n'eſt plus doux que ſon ſommeil,
Rien n'eſt plus doux que ſon réveil ;
Le long du jour il vous enchante.
Macare eſt le nom qu'il portait.
Sa maîtreſſe inconſidérée
Par trop de ſoins le tourmentait :
Elle voulait être adorée.
En reproches elle éclata :
Macare en riant la quitta,
Et la laiſſa déſeſpérée.
Elle courut étourdiment
Chercher de contrée en contrée
Son infidelle et cher amant,
N'en pouvant vivre ſéparée.
Elle va d'abord à la cour.
Auriez-vous vu mon cher amour ?

N'avez-vous point chez vous Macare ?
Tous les railleurs de ce séjour
Sourirent à ce nom bizarre.
Comment ce Macare eſt-il fait ?
Où l'avez-vous perdu, ma bonne ?
Faites-nous un peu ſon portrait.
Ce Macare qui m'abandonne,
Dit-elle, eſt un homme parfait,
Qui n'a jamais haï perſonne,
Qui de perſonne n'eſt haï,
Qui de bon ſens toujours raiſonne,
Et qui n'eut jamais de ſouci.
A tout le monde il a ſu plaire.
On lui dit : Ce n'eſt pas ici
Que vous trouverez votre affaire,
Et les gens de ce caractère
Ne vont pas dans ce pays-ci.
Thélème marcha vers la ville.
D'abord elle trouve un couvent,
Et penſe dans ce lieu tranquille
Rencontrer ſon tranquille amant.
Le ſous-prieur lui dit : Madame,
Nous avons long-temps attendu
Ce bel objet de votre flamme,
Et nous ne l'avons jamais vu.
Mais nous avons en récompenſe
Des vigiles, du temps perdu,
Et la diſcorde et l'abſtinence.

Lors un petit moine tondu
Dit à la dame vagabonde :
Ceſſez de courir à la ronde
Après votre amant échappé ;
Car ſi l'on ne m'a pas trompé,
Ce bon homme eſt dans l'autre monde.
A ce diſcours impertinent
Théleme ſe mit en colère:
Apprenez, dit-elle, mon frère,
Que celui qui fait mon tourment
Eſt né pour moi, quoi qu'on en diſe :
Il habite certainement
Le monde où le deſtin m'a miſe,
Et je ſuis ſon ſeul élément:
Si l'on vous fait dire autrement,
On vous fait dire une ſottiſe.
La belle courut de ce pas
Chercher au milieu du fracas
Celui qu'elle croyait volage.
Il ſera peut-être à Paris,
Dit-elle, avec les beaux eſprits,
Qui l'ont peint ſi doux et ſi ſage.
L'un d'eux lui dit : Sur mon avis,
Vous pourriez vous tromper peut-être ;
Macare n'eſt qu'en nos écrits ;
Nous l'avons peint ſans le connaître.
Elle aborda près du palais,
Ferma les yeux et paſſa vîte :

Mon amant ne ſera jamais
Dans cet abominable gîte :
Au moins la cour a des attraits,
Macare aurait pu s'y méprendre ;
Mais les noirs ſuivans de Thémis
Sont les éternels ennemis
De l'objet qui me rend ſi tendre.
 Thélème au temple de Rameau,
Chez Melpomène, chez Thalie,
Au premier ſpectacle nouveau,
Croit trouver l'amant qui l'oublie.
Elle eſt priée à ces repas,
Où préſident les délicats
Nommés la bonne compagnie.
Des gens d'un agréable accueil
Y ſemblent au premier coup d'œil
De Macare être la copie :
Mais plus ils étaient occupés
Du ſoin flatteur de le paraître,
Et plus à ſes yeux détrompés
Ils étaient éloignés de l'être.
 Enfin Thélème au déſeſpoir,
Laſſe de chercher ſans rien voir,
Dans ſa retraite alla ſe rendre.
Le premier objet qu'elle y vit,
Fut Macare auprès de ſon lit,
Qui l'attendait pour la ſurprendre.
Vivez avec moi déſormais,

Dit-il, dans une douce paix,
Sans trop chercher, ſans trop prétendre.
Et ſi vous voulez poſſéder
Ma tendreſſe avec ma perſonne,
Gardez de jamais demander
Au-delà de ce que je donne.
 Les gens de grec enfarinés
Connaîtront Macare et Thélème,
Et vous diront, ſous cet emblème,
A quoi nous ſommes deſtinés.
Macare (*a*), c'eſt toi qu'on déſire,
On t'aime, on te perd; et je croi
Que je t'ai rencontré chez moi;
Mais je me garde de le dire.
Quand on ſe vante de t'avoir,
On en eſt privé par l'envie;
Pour te garder il faut ſavoir
Te cacher, et cacher ſa vie.

(*a*) On fait aux lecteurs la juſtice de croire qu'ils ſavent que *Macare* eſt le Bonheur, & *Thélème* le Déſir ou la Volonté.

# AZOLAN, OU LE BENEFICIER.

A ſon aiſe dans ſon village
Vivait un jeune muſulman,
Bien fait de corps, beau de viſage,
Et ſon nom était Azolan;
Il avait tranſcrit l'Alcoran,
Et par cœur il allait l'apprendre.
Il fut, dès l'âge le plus tendre
Dévot à l'ange Gabriel.
Ce miniſtre emplumé du ciel
Un jour chez lui daigna deſcendre.
J'ai connu, dit-il, mon enfant,
Ta dévotion non commune,
Gabriel eſt reconnaiſſant,
Et je viens faire ta fortune;
Tu deviendras dans peu de temps
Iman de la Mecque et Médine;
C'eſt après la place divine
Du grand commandeur des croyans,
Le plus opulent bénéfice
Que Mahomet puiſſe donner.
Les honneurs vont t'environner
Quand tu feras en exercice;
Mais il faut me faire ſerment
De ne toucher femme ni fille;
De n'en voir jamais qu'à la grille,
Et de vivre très-chaſtement.

Le beau jeune homme étourdiment,
Pour avoir des biens de l'Eglise,
Conclut cet accord imprudent,
Sans penser faire une sottise.
Monsieur l'iman fut enchanté
De l'éclat de sa dignité,
Et même encor de la finance
Dont il se vit d'abord payé,
Par un receveur d'importance,
Qui la partageait par moitié.
Tant d'honneur et tant d'opulence
N'étaient rien sans un peu d'amour.
Tous les matins au point du jour,
Le jeune Azolan tout en flamme,
Et par son serment empêché,
Se dit dans le fond de son ame,
Qu'il a fait un mauvais marché.
Il rencontre la belle Amine,
Aux yeux charmans, au teint fleuri;
Il l'adore, il en est chéri.
Adieu la Mecque, adieu Médine,
Adieu l'éclat d'un vain honneur,
Et tout ce pompeux esclavage;
La seule Amine aura mon cœur;
Soyons heureux dans mon village.
L'archange aussitôt descendit
Pour lui reprocher sa faiblesse:
Le tendre amant lui répondit:

Voyez seulement ma maîtresse ;
Vous vous êtes moqué de moi ,
Notre marché fait mon supplice;
Je ne veux qu'Amine et sa foi ,
Reprenez votre bénéfice.
Du bon prophète Mahomet
J'adore à jamais la prudence;
Aux élus l'amour il permet ;
Il fait bien plus , il leur promet
Des Amines pour récompense.
Allez , mon très-cher Gabriel,
J'aurai toujours pour vous du zèle ;
Vous pouvez retourner au ciel ;
Je n'y veux pas aller sans elle.

# L'ORIGINE DES METIERS.

QUAND Prométhée eut formé ſon image,
D'un marbre blanc façonné par ſes mains,
Il épouſa, comme on ſait, ſon ouvrage;
Pandore fut la mère des humains.
Dès qu'elle put ſe voir et ſe connaître,
Elle eſſaya ſon ſourire enchanteur,
Son doux parler, ſon maintien ſéducteur,
Parut aimer et captiva ſon maître;
Et Prométhée à lui plaire occupé,
Premier époux, fut le premier trompé.
Mars viſita cette beauté nouvelle;
L'éclat du Dieu, ſon air mâle et guerrier,
Son caſque d'or, ſon large bouclier,
Tout le ſervit, et Mars triompha d'elle.
Le Dieu des mers, en ſon humide cour
Ayant appris cette bonne fortune,
Chercha la belle, et lui parla d'amour:
Qui cède à Mars peut ſe rendre à Neptune.
Le blond Phébus de ſon brillant ſéjour
Vit leurs plaiſirs, eut la même eſpérance;
Elle ne put faire de réſiſtance
Au Dieu des vers, des beaux arts et du jour.
Mercure était le Dieu de l'éloquence,
Il ſut parler, il eut auſſi ſon tour.
Vulcain ſortant de ſa forge embraſée,
Déplut d'abord, et fut très-maltraité;

Mais il obtint par importunité
Cette conquête aux autres Dieux aiſée.
Ainſi Pandore occupa ſes beaux ans,
Puis s'ennuya ſans en ſavoir la cauſe.
Quand une femme aima dans ſon printemps,
Elle ne peut jamais faire autre choſe;
Mais pour les Dieux, ils n'aiment pas long-temps.
Elle avait eu pour eux des complaiſances,
Ils la quittaient; elle vit dans les champs
Un gros ſatyre, et lui fit les avances.
Nous ſommes nés de tous ces paſſe-temps,
C'eſt des humains l'origine première;
Voilà pourquoi nos eſprits, nos talens,
Nos paſſions, nos emplois, tout diffère.
L'un eut Vulcain, l'autre eut Mars pour ſon père,
L'autre un ſatyre; et bien peu d'entre nous
Sont deſcendus du Dieu de la lumière.
De nos parens nous tenons tous nos goûts:
Mais le métier de la belle Pandore,
Quoique peu rare, eſt encor le plus doux,
Et c'eſt celui que tout Paris honore.

# LA BEGUEULE,

## CONTE MORAL.

Dans ſes écrits un ſage italien
Dit que le mieux eſt l'ennemi du bien ;
Non qu'on ne puiſſe augmenter en prudence,
En bonté d'ame, en talens, en ſcience ;
Cherchons le mieux ſur ces chapitres-là :
Par-tout ailleurs évitons la chimère.
Dans ſon état, heureux qui peut ſe plaire,
Vivre à ſa place, et garder ce qu'il a !
La belle Arsène en eſt la preuve claire.
Elle était jeune ; elle avait à Paris
Un tendre époux empreſſé de complaire
A ſon caprice, et ſouffrant ſon mépris.
L'oncle, la ſœur, la tante, le beau-père
Ne brillaient pas parmi les beaux eſprits ;
Mais ils étaient d'un fort bon caractère.
Dans le logis, des amis fréquentaient ;
Beaucoup d'aiſance, une aſſez bonne chère ;
Les paſſe-temps que nos gens connaiſſaient,
Jeu, bal, ſpectacles et ſoupers agréables
Rendaient ſes jours à peu-près tolérables :
Car vous ſavez que le bonheur parfait
Eſt inconnu ; pour l'homme il n'eſt pas fait.
Madame Arsène était fort peu contente
De ſes plaiſirs. Son ſuperbe dégoût

Dans ſes dédains fuyait ou blâmait tout :
On l'appelait la belle impertinente.
  Or admirez la faibleſſe des gens.
Plus elle était diſtraite, indifférente,
Plus ils tâchaient, par des ſoins complaiſans,
D'apprivoiſer ſon humeur mépriſante ;
Et plus auſſi notre belle abuſait
De tous les pas que vers elle on feſait.
Pour ſes amans encor plus intraitable ;
Aiſe de plaire, et ne pouvant aimer,
Son cœur glacé ſe laiſſait conſumer
Dans le chagrin de n'avoir rien d'aimable :
D'elle à la fin chacun ſe retira.
De courtiſans elle avait une liſte,
Tout prit parti ; ſeule elle demeura
Avec l'orgueil, compagnon dur et triſte :
Bouffi, mais ſec, ennemi des ébats,
Il renfle l'ame, et ne la nourrit pas.
  La dégoûtée avait eu pour marraine
La fée Aline. On ſait que ces eſprits
Sont mitoyens entre l'eſpèce humaine
Et la divine ; et monſieur Gabalis
Mit par écrit leur hiſtoire certaine.
La fée allait quelquefois au logis
De la filleule, et lui diſait : „ Arsène,
„ Es-tu contente à la fleur de tes ans ?
„ As-tu des goûts et des amuſemens ?
„ Tu dois mener une aſſez douce vie. „

L'autre en deux mots répondait : je m'ennuie.
„ C'eſt un grand mal, dit la fée, et je croi
„ Qu'un beau ſecret c'eſt de vivre chez ſoi. „
Arsène enfin conjura ſon Aline
De la tirer de ſon maudit pays.
„ Je veux aller à la ſphère divine :
„ Faites-moi voir votre beau paradis ;
„ Je ne ſaurais ſupporter ma famille
„ Ni mes amis. J'aime aſſez ce qui brille,
„ Le beau, le rare ; et je ne puis jamais
„ Me trouver bien que dans votre palais ;
„ C'eſt un goût vif dont je me ſens coiffée. „
Très-volontiers, dit l'indulgente fée.
Tout auſſitôt dans un char lumineux
Vers l'Orient la belle eſt tranſportée :
Le char volait ; et notre dégoûtée,
Pour être en l'air, ſe croyait dans les cieux.
Elle deſcend au ſéjour magnifique
De la marraine. Un immenſe portique,
D'or ciſelé dans un goût tout nouveau,
Lui parut riche et paſſablement beau ;
Mais ce n'eſt rien quand on voit le château.
Pour les jardins, c'eſt un miracle unique ;
Marli, Verſaille et leurs petits jets-d'eau
N'ont rien auprès qui ſurprenne et qui pique.
La dédaigneuſe, à cette œuvre angélique,
Sentit un peu de ſatisfaction.
Aline dit : „ Voilà votre maiſon ;

» Je vous y laiſſe un pouvoir deſpotique,
» Commandez-y. Toute ma nation
» Obéira ſans aucune réplique.
» J'ai quatre mots à dire en Amérique,
» Il faut que j'aille y faire quelques tours :
» Je reviendrai vers vous en peu de jours.
» J'eſpère au moins, dans ma douce retraite,
» Vous retrouver l'ame un peu ſatisfaite. »
Aline part. La belle en liberté
Reſte et s'arrange au pâlais enchanté,
Commande en reine, ou plutôt en déeſſe.
De cent beautés une foule s'empreſſe
A prévenir ſes moindres volontés.
A-t-elle faim ? cent plats ſont apportés ;
De vrai nectar la cave était fournie,
Et tous les mets ſont de pure ambroſie ;
Les vaſes ſont du plus fin diamant.
Le repas fait, on la mène à l'inſtant
Dans les jardins, ſur les bords des fontaines,
Sur les gazons reſpirer les haleines
Et les parfums des fleurs et des zéphyrs.
Vingt chars brillans de rubis, de ſaphirs,
Pour la porter ſe préſentent d'eux-mêmes ;
Comme autrefois les trépieds de Vulcain
Allaient au ciel, par un reſſort divin,
Offrir leur ſiége aux majeſtés ſuprêmes.
De mille oiſeaux les doux gazouillemens,
L'eau qui s'enfuit ſur l'argent des rigoles,

Ont

Ont accordé leurs murmures charmans :
Les perroquets répétaient ſes paroles,
Et les échos les diſaient après eux.
Telle Pſyché, par le plus beau des Dieux
A ſes parens avec art enlevée,
Au ſeul Amour dignement réſervée,
Dans un palais des mortels ignoré,
Aux élémens commandait à ſon gré.
Madame Arsène eſt encor mieux ſervie ;
Plus d'agrémens environnaient ſa vie ;
Plus de beautés décoraient ſon ſéjour ;
Elle avait tout, mais il manquait l'Amour.
On lui donna le ſoir une muſique
Dont les accords et les accens nouveaux
Feraient pâmer ſoixante cardinaux.
Ces ſons vainqueurs allaient au fond des ames ;
Mais elle vit, non ſans émotion,
Que pour chanter on n'avait que des femmes.
Dans ce palais point de barbe au menton !
A quoi, dit-elle, a penſé ma marraine ?
Point d'homme ici ! Suis-je dans un couvent ?
Je trouve bon que l'on me ſerve en reine ;
Mais ſans ſujets la grandeur eſt du vent.
J'aime à régner, ſur des hommes s'entend :
Ils ſont tous nés pour ramper dans ma chaîne :
C'eſt leur deſtin, c'eſt leur premier devoir ;
Je les mépriſe et je veux en avoir.
Ainſi parlait la recluſe intraitable ;

Et cependant les nymphes ſur le ſoir
Avec reſpect ayant ſervi ſa table,
On l'endormit au ſon des inſtrumens.
  Le lendemain mêmes enchantemens,
Mêmes feſtins, pareille ſérénade;
Et le plaiſir fut un peu moins piquant.
Le lendemain lui parut un peu fade;
Le lendemain fut triſte et fatigant;
Le lendemain lui fut inſupportable.
  Je me ſouviens du temps trop peu durable,
Où je chantais dans mon heureux printemps
Des lendemains plus doux et plus plaiſans.
  La belle enfin chaque jour fêtoyée
Fut tellement de ſa gloire ennuyée,
Que, déteſtant cet excès de bonheur,
Le paradis lui feſait mal au cœur.
Se trouvant ſeule, elle aviſe une brèche
A certain mur; et ſemblable à la flèche
Qu'on voit partir de la corde d'un arc,
Madame ſaute, et vous franchit le parc.
  Au même inſtant palais, jardins, fontaines,
Or, diamans, émeraudes, rubis,
Tout diſparaît à ſes yeux ébaubis;
Elle ne voit que les ſtériles plaines
D'un grand déſert, et des rochers affreux:
La dame alors, s'arrachant les cheveux,
Demande à Dieu pardon de ſes ſottiſes.
La nuit venait; et déjà ſes mains griſes

Sur la nature étendaient ſes rideaux.
Les cris perçans des funèbres oiſeaux,
Les hurlemens des ours et des panthères
Font retentir les antres ſolitaires.
Quelle autre fée, hélas ! prendra le ſoin
De ſecourir ma folle aventurière !
Dans ſa détreſſe elle aperçut de loin,
A la faveur d'un reſte de lumière,
Au coin d'un bois, un vilain charbonnier,
Qui s'en allait par un petit ſentier,
Tout en ſifflant, retrouver ſa chaumière.
„ Qui que tu ſois, lui dit la beauté fière,
„ Vois en pitié le malheur qui me ſuit ;
„ Car je ne ſais où coucher cette nuit. „
Quand on a peur, tout orgueil s'humaniſe.
  Le noir pataut, la voyant ſi bien miſe,
Lui répondit : „ Quel étrange démon
„ Vous fait aller dans cet état de criſe,
„ Pendant la nuit, à pied, ſans compagnon ?
„ Je ſuis encor très-loin de ma maiſon.
„ Çà, donnez-moi votre bras, ma mignonne ;
„ On recevra ſa petite perſonne
„ Comme on pourra. J'ai du lard et des œufs.
„ Toute françaiſe, à ce que j'imagine,
„ Sait, bien ou mal, faire un peu de cuiſine.
„ Je n'ai qu'un lit ; c'eſt aſſez pour nous deux „.
  Diſant ces mots, le ruſtre vigoureux,
D'un gros baiſer ſur ſa bouche ébahie,

Ferme l'accès à toute repartie ;
Et par avance il veut être payé
Du nouveau gîte à la belle octroyé.
Hélas, hélas ! dit la dame affligée,
Il faudra donc qu'ici je sois mangée
D'un charbonnier ou de la dent des loups !
Le désespoir, la honte, le courroux
L'ont suffoquée ; elle est évanouie.
Notre galant la rendait à la vie :
La fée arrive, et peut-être un peu tard.
Présente à tout, elle était à l'écart.
„ Vous voyez bien, dit-elle à sa filleule,
„ Que vous étiez une franche bégueule.
„ Ma chère enfant, rien n'est plus périlleux
„ Que de quitter le bien pour être mieux. „
La leçon faite, on reconduit ma belle
Dans son logis. Tout y changea pour elle
En peu de temps, sitôt qu'elle changea.
Pour son profit elle se corrigea.
Sans avoir lu les beaux moyens de plaire
Du sieur Moncrif, et sans livre elle plut.
Que fallait-il à son cœur ? . . . qu'il voulût.
Elle fut douce, attentive, polie ;
Vive et prudente ; et prit même en secret
Pour charbonnier un jeune amant discret,
Et fut alors une femme accomplie.

## ENVOI A MADAME DE FLORIAN (1).

CHLOÉ, quand mon impertinente
A la fin connut la façon
De devenir femme charmante,
C'eſt de vous qu'elle prit leçon ;
Mais elle eſt loin de ſon modèle.
Votre ſort eſt plus ſingulier ;
Vous aviez pis qu'un charbonnier,
Et vous avez mieux choiſi qu'elle.

# LES FINANCES.

1775.

QUAND Terrai nous mangeait, un honnête bourgeois,
Laſſé des contre-temps d'une vie inquiéte,
Tranſplanta ſa famille au pays champenois :
Il avait près de Rheims une obſcure retraite ;
Son plus clair revenu conſiſtait en bon vin.
Un jour qu'il arrangeait ſa cave et ſon ménage,
Il fut dans ſa maiſon viſité d'un voiſin,
Qui parut à ſes yeux le ſeigneur du village :

(1) Jolie génevoiſe qui, après avoir fait divorce avec *Rillet* ſon mari, homme d'eſprit, mais un peu bizarre, avait épouſé M. de *Florian*, gentilhomme de Languedoc, alors veuf d'une nièce de M. de *Voltaire*.

Cet homme était ſuivi de brillans eſtafiers,
Sergens de la finance habillés en guerriers.
Le bourgeois fit à tous une humble révérence,
Du meilleur de ſon cru prodigua l'abondance;
Puis il s'enquit tout bas quel était le ſeigneur
Qui feſait aux bourgeois un tel excès d'honneur.
Je ſuis, dit l'inconnu, dans les fermes nouvelles,
Le royal directeur des *aïdes* et *gabelles*....
Ah! pardon, Monſeigneur! Quoi, vous *aidez* le roi?...
Oui, l'ami.... Je révère un ſi ſublime emploi:
Le mot d'*aide* s'entend: *gabelles* m'embarraſſe.
D'où vient ce mot?... D'un juif appelé *Gabelus*....(a)
Ah, d'un juif! je le crois.... Selon les nobles *us*
De ce peuple divin, dont je chéris la race,
Je viens prendre chez vous les *droits* qui me ſont dus.
J'ai fait quelques progrès par mon expérience
Dans l'art de *travailler un royaume en finance.*
Je fais loyalement deux parts de votre bien:
La première eſt au roi, qui n'en retire rien;
La ſeconde eſt pour moi. Voici votre mémoire.
Tant pour les brocs de vin qu'ici nous avons bus;
Tant pour ceux qu'aux marchands vous n'avez point vendus,
Et pour ceux qu'avec vous nous comptons encor boire.
Tant pour le ſel marin duquel nous préſumons
Que vous deviez garnir vos ſavoureux jambons. (b)
Vous ne l'avez point pris, et vous deviez le prendre.
Je ne ſuis point méchant, et j'ai l'ame aſſez tendre.
Compoſons, s'il vous plaît. Payez dans ce moment

Deux mille écus tournois par accommodement.
Mon badaud écoutait d'une mine attentive
Ce difcours éloquent qu'il ne comprenait pas;
Lorfqu'un autre feigneur en fon logis arrive,
Lui fait fon compliment, le ferre entre fes bras:
Que vous êtes heureux! votre bonne fortune,
En pénétrant mon cœur, à nous deux eft commune.
Du *domaine* royal je fuis le *contrôleur* :
J'ai fu que depuis peu vous goûtez le bonheur
D'être feul héritier de votre vieille tante.
Vous penfiez n'y gagner que mille écus de rente:
Sachez que la défunte en avait trois fois plus.
Jouiffez de vos biens, par mon favoir accrus.
Quand je vous enrichis, fouffrez que je demande,
Pour vous être trompé, dix mille francs d'amende. (*c*)
Auffitôt ces meffieurs, difcrétement unis,
Font des biens au foleil un petit inventaire;
Saififfent tout l'argent, démeublent le logis.
La femme du bourgeois crie et fe défefpère;
Le maître eft interdit; la fille eft toute en pleurs;
Un enfant de quatre ans joue avec les voleurs,
Heureux pour quelque temps d'ignorer fa difgrâce!
Son aîné, grand garçon, revenant de la chaffe,
Veut fecourir fon père, et défend la maifon:
On les prend, on les lie, on les mène en prifon;
On les juge; on en fait de nobles argonautes,
Qui, du port de Toulon devenus nouveaux hôtes, (*d*)
Vont ramer pour le roi vers la mer de Cadix.

La pauvre mère expire en embraſſant ſon fils :
L'enfant abandonné gémit dans l'indigence :
La fille ſans ſecours eſt ſervante à Paris.
C'eſt ainſi qu'on *travaille un royaume en finance.*

## NOTES.

(*a*) Il y eut en effet le juif *Gabelus* qui eut des affaires d'argent avec le bon homme *Tobie* : et pluſieurs doctes très-ſenſés tirent de l'hébreu l'étymologie de *gabelle ;* car on ſait que c'eſt de l'hébreu que vient le français.

(*b*) Un homme qui a tant de cochons doit prendre tant de ſel pour les ſaler ; et s'ils meurent, il doit prendre la même quantité de ſel, ſans quoi il eſt mis à l'amende, et on vend ſes meubles.

(*c*) Les contrôleurs du domaine évaluent toujours le bien dont tout collatéral hérite au triple de la valeur, le taxent ſuivant cette évaluation, impoſent une amende exceſſive, vendent le bien à l'encan, et l'achètent à bon marché.

(*d*) L'aventure eſt arrivée à la famille d'*Antoine Fuſigat.*

SESOSTRIS.

# SESOSTRIS.

Vous le favez, chaque homme a fon génie
Pour l'éclairer et pour guider fes pas
Dans les fentiers de cette courte vie.
A nos regards il ne fe montre pas,
Mais en fecret il nous tient compagnie.
On fait auffi qu'ils étaient autrefois
Plus familiers que dans l'âge où nous fommes ;
Ils converfaient, vivaient avec les hommes
En bons amis, furtout avec les rois.
Près de Memphis, fur la rive féconde
Qu'en tous les temps, fous des palmiers fleuris,
Le Dieu du Nil embellit de fon onde,
Un foir au frais le jeune Séfoftris
Se promenait loin de fes favoris,
Avec fon ange ; et lui difait : Mon Maître,
Me voilà roi ; j'ai dans le fond du cœur
Un vrai défir de mériter de l'être :
Comment m'y prendre ? Alors fon directeur
Dit : Avançons vers ce grand labyrinthe
Dont Ofiris fonda la belle enceinte ;
Vous l'apprendrez. Docile à fes avis,
Le prince y vole. Il voit dans le parvis
Deux déités d'efpèce différente ;
L'une paraît une beauté touchante,
Au doux fourire, aux regards enchanteurs,
Languiffamment couchée entre des fleurs,

D'Amours badins, de Grâces entourée,
Et de plaisir encor toute enivrée.
Loin derrière elle étaient trois assistans,
Secs, décharnés, pâles et chancelans.
Le roi demande à son guide fidelle
Quelle est la nymphe et si tendre et si belle,
Et que font là ces trois vilaines gens.
Son compagnon lui répondit: Mon Prince,
Ignorez-vous quelle est cette beauté?
A votre cour, à la ville, en province
Chacun l'adore, et c'est la Volupté.
Ces trois vilains qui vous font tant de peine
Marchent souvent après leur souveraine;
C'est le Dégoût, l'Ennui, le Repentir,
Spectres hideux, vieux enfans du Plaisir.
L'égyptien fut affligé d'entendre
De ce propos la triste vérité.
Ami, dit-il, daignez aussi m'apprendre
Quelle est plus loin cette autre déité,
Qui me paraît moins facile et moins tendre,
Mais dont l'air noble et la sérénité
Me plaît assez. Je vois à son côté
Un sceptre d'or, une sphère, une épée,
Une balance. Elle tient dans sa main
Des manuscrits dont elle est occupée.
Tout l'ornement qui pare son beau sein
Est une égide. Un temple magnifique
S'ouvre à sa voix, tout brillant de clarté;

Sur le fronton de l'auguſte portique
Je lis ces mots, *à l'immortalité.*
Y puis-je entrer ? L'entrepriſe eſt pénible,
Repartit l'ange ; on a ſouvent tenté
D'y parvenir, mais on s'eſt rebuté.
Cette beauté, qui vous ſemble inflexible,
Peut quelquefois ſe laiſſer enflammer.
La Volupté, plus douce et plus ſenſible,
A plus d'attraits ; l'autre ſait mieux aimer.
Il faut pour plaire à la fière immortelle
Un eſprit juſte, un cœur pur et fidelle :
C'eſt la Sageſſe. Et ce brillant ſéjour
Qu'on vient d'ouvrir, eſt celui de la Gloire.
Le bien qu'on fait y vit dans la mémoire,
Votre beau nom doit y paraître un jour.
Décidez-vous entre ces deux déeſſes ;
Vous ne pouvez les ſervir à la fois.
Le jeune roi lui dit : J'ai fait mon choix.
Ce que j'ai vu doit régler mes tendreſſes.
D'autres voudront les aimer toutes deux.
L'une un moment pourrait me rendre heureux :
L'autre par moi peut rendre heureux le monde.
A la première, avec un air galant,
Il appliqua deux baiſers en paſſant ;
Mais il donna ſon cœur à la ſeconde.

# LE DIMANCHE,

## OU

## LES FILLES DE MINÉE. (1)

### A MADAME ARNANCHE.

1776.

Vous demandez, madame ARNANCHE,
Pourquoi nos dévots payſans,
Les cordeliers à la grand'manche,
Et nos curés catéchiſans
Aiment à boire le dimanche.
J'ai conſulté bien des ſavans.
Huet, cet évêque d'Avranche,
Qui pour la Bible toujours penche,
Prétend qu'un uſage ſi beau
Vient de Noé le patriarche,
Qui, juſtement dégoûté d'eau,
S'enivrait au ſortir de l'arche.
Huet ſe trompe; c'eſt Bacchus,
C'eſt le légiſlateur du Gange,

(1) La première édition de ce conte parut ſous le nom de M. de *la Viſclède*, *ſecrétaire perpétuel de l'académie de Marſeille;* il était ſuivi d'une lettre en proſe ſous le même nom; on la trouvera dans cette édition parmi les ouvrages de littérature.

Ce Dieu de cent peuples vaincus,
Cet inventeur de la vendange.
C'eſt lui qui voulut conſacrer
Le dernier jour hebdomadaire
A boire, à rire, à ne rien faire:
On ne pouvait mieux honorer
La divinité de ſon père.
Il fut ordonné par les lois
D'employer ce jour ſalutaire
A ne faire œuvre de ſes doigts
Qu'avec ſa maîtreſſe et ſon verre.
Un jour ce digne fils de Dieu
Et de la pieuſe Semèle,
Deſcendit du ciel au ſaint lieu
Où ſa mère très-peu cruelle
Dans ſon beau ſein l'avait conçu,
Où ſon père l'ayant reçu,
L'avait enfermé dans ſa cuiſſe;
Grands myſtères bien expliqués,
Dont autrefois ſe ſont moqués
Des gens d'eſprit pleins de malice.
Bacchus à peine ſe montrait
Avec Silène et ſa monture,
Tout le peuple les adorait,
La campagne était ſans culture.
Dévotement on folâtrait;
Et toute la cléricature
Courait en foule au cabaret.

Parmi ce brillant fanatiſme,
Il fut un pauvre citoyen,
Nommé Minée, homme de bien,
Et ſoupçonné de janſéniſme.
Ses trois filles filaient du lin,
Aimaient Dieu, ſervaient le prochain,
Evitaient la fainéantiſe,
Fuyaient les plaiſirs, les amans;
Et, pour ne point perdre de temps,
Ne fréquentaient jamais l'égliſe.

Alcithoé dit à ſes ſœurs:
Travaillons et feſons l'aumône;
Monſieur le curé dans ſon prône
Donne-t-il des conſeils meilleurs?
Filons, et laiſſons la canaille
Chanter des verſets ennuyeux;
Quiconque eſt honnête et travaille
Ne ſaurait offenſer les Dieux.
Filons, ſi vous voulez m'en croire;
Et pour égayer nos travaux,
Que chacune conte une hiſtoire
En feſant tourner ſes fuſeaux.
Les deux cadettes approuvèrent
Ce propos tout plein de raiſon,
Et leur ſœur qu'elles écoutèrent
Commença de cette façon:

Le travail eſt mon Dieu, lui ſeul régit le monde;
Il eſt l'ame de tout : c'eſt en vain qu'on nous dit
Que les Dieux ſont à table ou dorment dans leur lit.
J'interroge les cieux, l'air et la terre et l'onde.
Le puiſſant Jupiter fait ſon tour en dix ans.
Son vieux père Saturne avance à pas plus lents,
Mais il termine enfin ſon immenſe carrière :
Et dès qu'elle eſt finie, il recommence encor.
Sur ſon char de rubis mêlés d'azur et d'or
Apollon va lançant des torrens de lumière.
Quand il quitta les cieux il ſe fit médecin,
Architecte, berger, ménétrier, devin;
Il travailla toujours. Sa ſœur l'aventurière
Eſt Hécate aux enfers, Diane dans les bois,
Lune pendant les nuits, et remplit trois emplois.
Neptune chaque jour eſt occupé ſix heures
A ſoulever des eaux les profondes demeures,
Et les fait dans leur lit retomber par leur poids.
Vulcain noir et craſſeux, courbé ſur ſon enclume,
Forge à coups de marteau les foudres qu'il allume.
On m'a conté qu'un jour, croyant le bien payer,
Jupiter à Vénus daigna le marier.
Ce Jupiter, mes ſœurs, était grand adultère;
Vénus l'imita bien; chacun tient de ſon père.
Mars plut à la friponne; il était colonel,
Vigoureux, impudent, s'il en fut dans le ciel,
Talons rouges, nez haut, tous les talens de plaire;
Et tandis que Vulcain travaillait pour la cour,

Mars consolait sa femme en parfait petit-maître,
Par air, par vanité, plutôt que par amour.
  Le mari méprisé, mais très-digne de l'être,
Aux deux amans heureux voulut jouer d'un tour.
D'un fil d'acier poli, non moins fin que solide,
Il façonne un réseau que rien ne peut briser.
Il le porte la nuit au lit de la perfide.
Lasse de ses plaisirs il la voit reposer
Entre les bras de Mars; et d'une main timide
Il vous tend son lacet sur le couple amoureux.
Puis marchant à grands pas, encor qu'il fût boiteux.
Il court vîte au soleil conter son aventure.
Toi qui vois tout, dit-il, viens et vois ma parjure.
Cependant que Phosphore au bord de l'Orient
Au-devant de son char ne paraît point encore,
Et qu'en versant des pleurs la diligente Aurore
Quitte son vieil époux pour son nouvel amant;
Appelle tous les Dieux, qu'ils contemplent ma honte,
Qu'ils viennent me venger. Apollon est malin,
Il rend avec plaisir ce service à Vulcain;
En petits vers galans sa disgrâce il raconte,
Il assemble en chantant tout le conseil divin.
Mars se réveille au bruit aussi-bien que sa belle;
Ce Dieu très-ès-honté ne se dérangea pas;
Il tint sans s'étonner Vénus entre ses bras,
Lui donnant cent baisers qui sont rendus par elle.
Tous les Dieux à Vulcain firent leur compliment;
Le père de Vénus en rit long-temps lui-même.

On vanta du lacet l'admirable inſtrument,
Et chacun dit : Bon homme, attrapez-nous de même.

Lorſque la belle Alcithoé
Eut fini ſon conte pour rire,
Elle dit à ſa ſœur Thémire :
Tout ce peuple chante *Evoé ;*
Il s'enivre, il eſt en délire ;
Il croit que la joie eſt du bruit.
Mais vous que la raiſon conduit,
N'auriez-vous donc rien à nous dire ?
Thémire à ſa ſœur répondit :
La populace eſt la plus forte ;
Je crains ces dévots, et fais bien ;
A double tour fermons la porte,
Et pourſuivons notre entretien.
Votre conte eſt de bonne ſorte ;
D'un vrai plaiſir il me tranſporte ;
Pourrez-vous écouter le mien ?

C'eſt de Vénus qu'il faut parler encore ;
Sur ce ſujet jamais on ne tarit ;
Filles, garçons, jeunes, vieux, tout l'adore :
Mille grimauds font des vers ſans eſprit
Pour la chanter. Je m'en ſuis ſouvent plainte.
Je déteſtais tout médiocre auteur ;
Mais on les paſſe, on les ſouffre ; et la ſainte
Fait qu'on pardonne au ſot prédicateur.

Cette Vénus, que vous avez dépeinte
Folle d'amour pour le dieu des combats,
D'un autre amour eut bientôt l'ame atteinte;
Le changement ne lui déplaiſait pas.
Elle trouva devers la Paleſtine
Un beau garçon dont la charmante mine,
Les blonds cheveux, les roſes et les lis,
Les yeux brillans, la taille noble et fine,
Tout lui plaiſait; car c'était Adonis.
Cet Adonis, ainſi qu'on nous l'atteſte,
Au rang des Dieux n'était pas tout-à-fait;
Mais chacun ſait combien il en tenait.
Son origine était toute céleſte;
Il était né des plaiſirs d'un inceſte.
Son père était ſon aïeul Cynira,
Qui l'avait eu de ſa fille Myrrha;
Et Cynira, ce qu'on a peine à croire,
Etait le fils d'un beau morceau d'ivoire.
Je voudrais bien que quelque grand docteur
Pût m'expliquer ſa généalogie;
J'aime à m'inſtruire, et c'eſt un grand bonheur
D'être ſavante en la théologie.
Mars fut jaloux de ſon charmant rival;
Il le ſurprit avec ſa Cythérée
Le nez collé ſur ſa bouche ſacrée,
Feſant des Dieux. Mars eſt un peu brutal;
Il prit ſa lance, et d'un coup déteſtable,
Il tranſperça ce jeune homme adorable,

De qui le ſang produit encor des fleurs.
J'admire ici toutes les profondeurs
De cette hiſtoire ; et j'ai peine à comprendre
Comment un Dieu pouvait ainſi pourfendre
Un autre Dieu. Çà, dites-moi, mes ſœurs,
Qu'en penſez-vous ? parlez-moi ſans ſcrupule,
Tuer un Dieu n'eſt-il pas ridicule ?
Non, dit Climène, et puiſqu'il était né,
C'eſt à mourir qu'il était deſtiné :
Je le plains fort, ſa mort paraît trop prompte :
Mais pourſuivez le fil de votre conte.
Notre Thémire aimant à raiſonner
Lui répondit : Je vais vous étonner.
Adonis meurt ; mais Vénus la féconde,
Qui peuple tout, qui fait vivre et ſentir,
Cette Vénus qui créa le plaiſir,
Cette Vénus qui répare le monde,
Reſſuſcita, ſept jours après ſa mort,
Le Dieu charmant dont vous plaignez le ſort.
Bon ! dit Climène, en voici bien d'une autre ;
Ma chère ſœur, quelle idée eſt la vôtre ?
Reſſuſciter les gens ! je n'en crois rien.
Ni moi non plus, dit la belle conteuſe ;
Et l'on peut être une fille de bien
En ſoupçonnant que la fable eſt menteuſe.
Mais tout cela ſe croit très-fermement
Chez les docteurs de ma noble patrie,
Chez les rabbins de l'antique Syrie,

Et vers le Nil, où le peuple en danſant,
De ſon Iſis entonnant la louange,
Tous les matins fait des Dieux et les mange.
Chez tous ces gens Adonis eſt fêté ;
On vous l'enterre avec ſolennité ;
Six jours entiers l'enfer eſt ſa demeure ;
Il eſt damné tant en corps qu'en eſprit ;
Dans ces ſix jours chacun gémit et pleure,
Mais le ſeptième il reſſuſcite ; on rit.
Telle eſt, dit-on, la belle allégorie,
Le vrai portrait de l'homme et de la vie,
Six jours de peine, un ſeul jour de bonheur.
Du mal au bien toujours le deſtin change ;
Mais il eſt peu de plaiſirs ſans douleur,
Et nos chagrins ſont ſouvent ſans mélange.

De la ſage Climène enfin c'était le tour.
Son talent n'était pas de conter des ſornettes,
De faire des romans ou l'hiſtoire du jour,
De ramaſſer des faits perdus dans les gazettes.
Elle était un peu sèche, aimait la vérité,
La cherchait, la diſait avec ſimplicité ;
Se ſouciant fort peu qu'elle fût embellie,
Elle eût fait un bon tome à l'encyclopédie.

Climène à ſes deux ſœurs adreſſa ce diſcours :
Vous m'avez de nos Dieux raconté les amours,
Les aventures, les myſtères ;
Si nous n'en croyons rien, que nous ſert d'en parler ?

Un mot devrait ſuffire : on a trompé nos pères,
Il ne faut pas leur reſſembler.
Les Béotiens nos confrères
Chantent au cabaret l'hiſtoire de nos Dieux ;
Le vulgaire ſe fait un grand plaiſir de croire
Tous ces contes faſtidieux
Dont on a dans l'enfance enrichi ſa mémoire.
Pour moi, dût le curé me gronder après boire,
Je m'en tiens à vous dire, avec mon peu d'eſprit,
Que je n'ai jamais cru rien de ce qu'on m'a dit.
D'un bout du monde à l'autre on ment et l'on mentit ;
Nos neveux mentiront comme ont fait nos ancêtres.
Chroniqueurs, médecins et prêtres
Se ſont moqués de nous dans leur fatras obſcur ;
Moquons-nous d'eux, c'eſt le plus sûr.
Je ne crois point à ces prophètes
Pourvus d'un eſprit de Python,
Qui renoncent à leur raiſon
Pour prédire des choſes faites.
Je ne crois pas qu'un Dieu nous faſſe nos enfans ;
Je ne crois point la guerre des géans :
Je ne crois point du tout à la priſon profonde
D'un rival de Dieu même en ſon temps foudroyé ;
Je ne crois point qu'un fat ait embraſé ce monde
Que ſon grand-père avait noyé.
Je ne crois aucun des miracles
Dont tout le monde parle, et qu'on n'a jamais vus.
Je ne crois aucun des oracles

Que des charlatans ont vendus.
Je ne crois point... La belle au milieu de ſa phraſe
S'arrêta de frayeur; un bruit affreux s'entend,
La maiſon tremble, un coup de vent
Fait tomber le trio qui jaſe.
Avec tout ſon clergé Bacchus entre en buvant:
Et moi je crois, dit-il, meſdames les ſavantes,
Qu'en feſant trop les beaux eſprits
Vous êtes des impertinentes.
Je crois que de mauvais écrits
Vous ont un peu tourné la tête.
Vous travaillez un jour de fête,
Vous en aurez bientôt le prix,
Et ma vengeance eſt toute prête;
Je vous change en chauve-ſouris.

Auſſitôt de nos trois recluſes
Chaque membre ſe raccourcit;
Sous leur aiſſelle il s'étendit
Deux petites ailes velues.
Leur voix pour jamais ſe perdit;
Elles volèrent dans les rues,
Et devinrent oiſeaux de nuit.
Ce châtiment fut tout le fruit
De leurs ſciences prétendues.
Ce fut une grande leçon
Pour tout bon raiſonneur qui fronde;
On connut qu'il eſt dans ce monde

Trop dangereux d'avoir raiſon.
Ovide a conté cette affaire ;
La Fontaine en parle après lui ;
Moi je la répète aujourd'hui,
Et j'aurais mieux fait de me taire.

# LE SONGE CREUX.

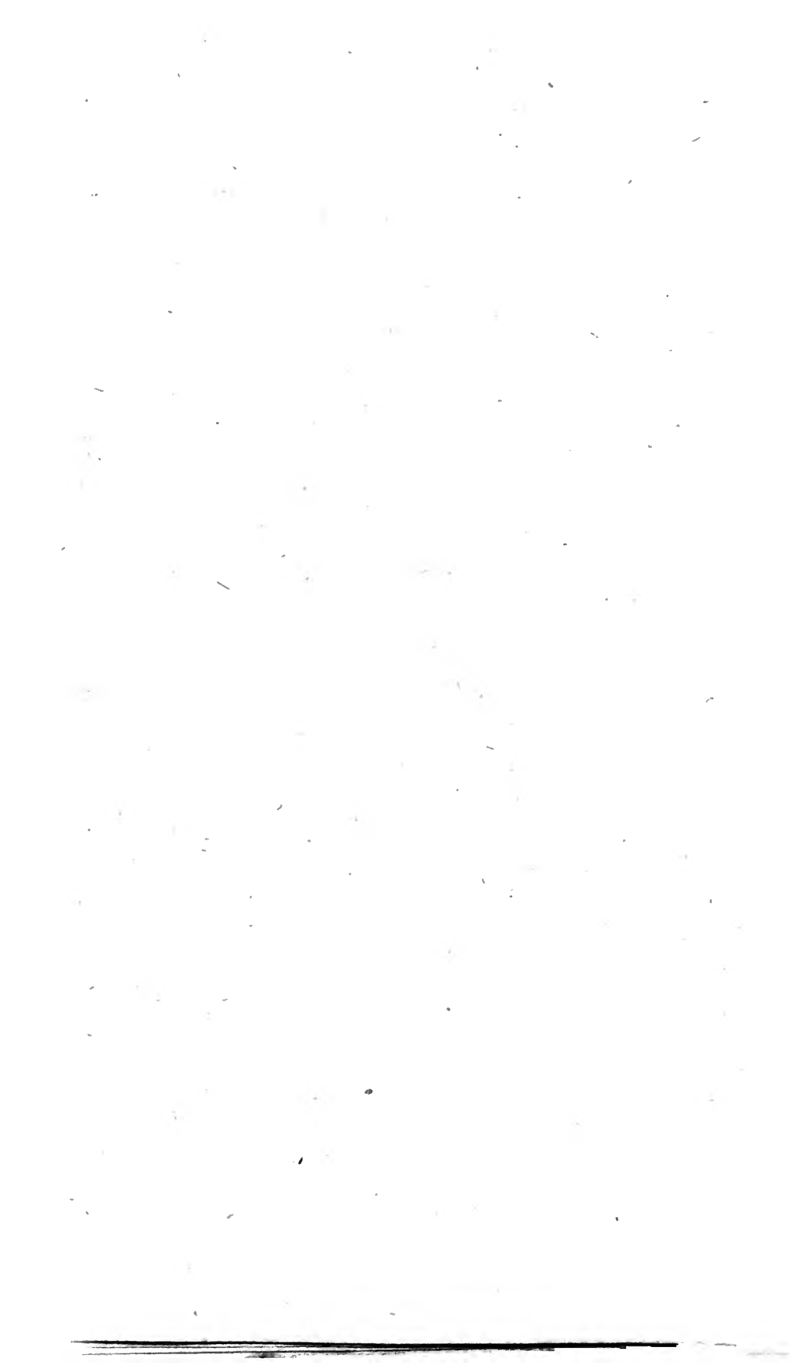
JE veux conter comment la nuit dernière,
D'un vin d'Arbois largement abreuvé,
Par paſſe-temps dans mon lit j'ai rêvé
Que j'étais mort, et ne me trompais guère.
Je vis d'abord notre portier Cerbère,
De trois goſiers aboyant à la fois ;
Il me fallut traverſer trois rivières ;
On me montra les trois ſœurs filandières,
Qui font le ſort des peuples et des rois.
Je fus conduit vers trois juges ſournois
Qu'accompagnaient trois gaupes effroyables,
Filles d'enfer et geolières des diables ;
Car, Dieu merci, tout ſe feſait par trois.
Ces lieux d'horreur effarouchaient ma vue ;
Je frémiſſais à la ſombre étendue
Du vaſte abyme où des eſprits pervers
Semblaient avoir englouti l'univers.
Je réclamais la clémence infinie

Des puiſſans Dieux, auteurs de tous les biens;
Je l'accuſais, lorſqu'un heureux génie
Me conduiſit aux champs élyſiens,
Au doux ſéjour de la paix éternelle,
Et des plaiſirs qui, dit-on, ſont nés d'elle.
On me montra, ſous des ombrages frais,
Mille héros connus par les bienfaits
Qu'ils ont verſés ſur la race mortelle,
Et qui pourtant n'exiſtèrent jamais:
Le grand Bacchus, digne en tout de ſon père;
Bellérophon, vainqueur de la chimère;
Cent demi-dieux des Grecs et des Romains.
En tous les temps tout pays eut ſes ſaints.
  Or, mes amis, il faut que je déclare
Que ſi j'étais rebuté du Tartare,
Cet Elyſée et ſa froide beauté
M'avaient auſſi promptement dégoûté.
Impatient de fuir cette cohue,
Pour m'eſquiver je cherchais une iſſue,
Quand j'aperçus un fantôme effrayant,
Plein de fumée, et tout enflé de vent,
Et qui ſemblait me fermer le paſſage.
Que me veux-tu, dis-je à ce perſonnage?
Rien, me dit-il, car je ſuis le Néant.
Tout ce pays eſt de mon apanage.
De ce diſcours je fus un peu troublé:
Toi, le Néant! jamais il n'a parlé....
Si fait, je parle; on m'invoque et j'inſpire

Tous

Tous les ſavans qui ſur mon vaſte empire
Ont publié tant d'énormes fatras....
Eh bien, mon roi, je me jette en tes bras.
Puiſqu'en ton ſein tout l'univers ſe plonge,
Tiens, prends mes vers, ma perſonne et mon ſonge.
Je porte envie au mortel fortuné
Qui t'appartient au moment qu'il eſt né.

# SATIRES.



# LA CREPINADE. (1)

Le Diable un jour se trouvant de loisir,
Dit : Je voudrais former à mon plaisir
Quelque animal dont l'ame et la figure
Fût à tel point au rebours de nature,
Qu'en le voyant l'esprit le plus bouché
Y reconnût mon portrait tout craché.
Il dit : il prend une argile ensoufrée,
Des eaux du Styx imbue et pénétrée;
Il en modèle un chef-d'œuvre naissant,
Pétrit son homme, et rit en pétrissant.
D'abord il met sur une tête immonde
Certain poil roux que l'on sent à la ronde;
Ce crin de juif orne un cuir bourgeonné,
Un front d'airain, vrai casque de damné;
Un sourcil blanc cache un œil sombre et louche;
Sous un nez large il tord sa laide bouche.
Satan lui donne un ris sardonien,
Qui fait frémir les pauvres gens de bien,
Cou de travers, omoplate en arcade,
Un dos cintré propre à la bastonnade;
Puis il lui souffle un esprit imposteur,
Traître et rampant, satirique et flatteur;
Rien n'épargnait. Il vous remplit la bête
De fiel au cœur, et de vent dans la tête.
Quand tout fut fait, Satan considéra
Ce beau garçon, le baisa, l'admira;

Endoctrina, gouverna ſon ouaille,
Puis dit à tous : Il eſt temps qu'il rimaille.
Auſſitôt fait l'animal rimailla,
Monta ſa vielle, et Rabelais pilla ;
Il griffonna des *ceintures magiques*,
Des *Adonis*, des *aïeux chimériques* ;
Dans les cafés il fit le bel-eſprit ;
Il nous chanta Sodome et JESUS-CHRIST ;
Il fut ſifflé, battu pour ſon mérite,
Puis fut errant, puis ſe fit hypocrite :
Et pour finir, à ſon père il alla ;
Qu'il y demeure. Or je veux ſur cela
Donner au Diable un conſeil ſalutaire :
Monſieur Satan, lorſque vous voudrez faire
Quelque bon tour au chétif genre-humain,
Prenez-vous-y par un autre chemin :
Ce n'eſt le tout d'envoyer ſon ſemblable
Pour nous tenter. Crépin votre féal,
Vous ſervant trop, vous a ſervi fort mal ;
Pour nous damner, rendez le vice aimable.

## *NOTE.*

(1) *J. B. Rouſſeau* avait fait une ſatire intitulée *la Baronade*, contre le baron de *Breteuil* ſon bienfaiteur, dont il avait été le ſecrétaire, et il avait eu l'impudence de prétendre ne s'être brouillé avec M. de *Voltaire* que par zèle pour la religion ; hypocriſie révoltante dans un homme connu par tant d'épigrammes irréligieuſes, et banni pour crime de ſubornation. Ces circonſtances rendent cette ſatire excuſable ; l'ingratitude et l'hypocriſie doivent être traitées ſans ménagement.

# LE MONDAIN.

1736.

# AVERTISSEMENT

# AVERTISSEMENT

## DES EDITEURS

## SUR LE MONDAIN, &c.

Ces deux ouvrages ont attiré à M. de *Voltaire* les reproches non-ſeulement des dévots, mais de pluſieurs philoſophes auſtères et reſpectables. Ceux des dévots ne pouvaient mériter que du mépris; et on leur a répondu dans l'Apologie du Mondain. Toute prédication contre le luxe n'eſt qu'une inſolence ridicule dans un pays où les chefs de la religion appellent leur maiſon un *palais*, et mènent dans l'opulence une vie molle et voluptueuſe.

Les reproches des philoſophes méritent une réponſe plus grave. Toute grande ſociété eſt fondée ſur le droit de propriété; elle ne peut fleurir qu'autant que les individus qui la compoſent ſont intéreſſés à multiplier les productions de la terre et celles des arts; c'eſt-à-dire autant qu'ils peuvent compter ſur la libre jouiſſance de ce qu'ils acquièrent par leur induſtrie; ſans cela les hommes, bornés au ſimple néceſſaire, ſont expoſés à en manquer.

D'ailleurs l'eſpèce humaine tend naturellement à ſe multiplier ; puiſqu'un homme et une femme qui ont de quoi ſe nourrir, et nourrir leur famille, élèveront en général un plus grand nombre d'enfans que les deux qui ſont néceſſaires pour les remplacer. Ainſi toute peuplade qui n'augmente point ſouffre ; et l'on ſait que dans tout pays où la culture n'augmente point, la population ne peut augmenter.

Il faut donc que les hommes puiſſent acquérir en propriété plus que le néceſſaire, et que cette propriété ſoit reſpectée, pour que la ſociété ſoit floriſſante. L'inégalité des fortunes, et par conſéquent le luxe, y eſt donc utile.

On voit d'un autre côté que moins cette inégalité eſt grande, plus la ſociété eſt heureuſe. Il faut donc que les lois, en laiſſant à chacun la liberté d'acquérir des richeſſes et de jouir de celles qu'il poſsède, tendent à diminuer l'inégalité : mais ſi elles établiſſent le partage égal des ſucceſſions ; ſi elles n'étendent point trop la permiſſion de teſter ; ſi elles laiſſent au commerce, aux profeſſions de l'induſtrie toute leur liberté naturelle ; ſi une adminiſtration ſimple d'impôts rend impoſſibles les grandes fortunes de finance ; ſi aucune

grande place n'eſt ni héréditaire ni lucrative, dès-lors il ne peut s'établir une grande inégalité; en ſorte que l'intérêt de la proſpérité publique eſt ici d'accord avec la raiſon, la nature et la juſtice.

Si l'on ſuppoſe une grande inégalité établie, le luxe n'eſt point un mal; en effet le luxe diminue en grande partie les effets de cette inégalité, en feſant vivre le pauvre aux dépens des fantaiſies du riche. Il vaut mieux qu'un homme qui a cent mille écus de rente nourriſſe des doreurs, des brodeuſes ou des peintres, que s'il employait ſon ſuperflu, comme les anciens Romains, à ſe faire des créatures, ou bien comme nos anciens ſeigneurs, à entretenir de la valetaille, des moines ou des bêtes fauves.

La corruption des mœurs naît de l'inégalité d'état ou de fortune, et non pas du luxe; elle n'exiſte que parce qu'un individu de l'eſpèce humaine en peut acheter ou ſoumettre un autre.

Il eſt vrai que le luxe le plus innocent, celui qui conſiſte à jouir des délices de la vie, amollit les ames, et en leur rendant une grande fortune néceſſaire, les diſpoſe à la corruption; mais en même temps il les adoucit. Une grande inégalité de

fortune, dans un pays où les délices ſont inconnues, produit des complots, des troubles, et tous les crimes ſi fréquens dans les ſiècles de barbarie.

Il n'eſt donc qu'un moyen sûr d'attaquer le luxe ; c'eſt de détruire l'inégalité des fortunes par les lois ſages qui l'auraient empêché de nuire. Alors le luxe diminuera ſans que l'induſtrie y perde rien ; les mœurs ſeront moins corrompues ; les ames pourront être fortes ſans être féroces.

Les philoſophes qui ont regardé le luxe comme la ſource des maux de l'humanité ont donc pris l'effet pour la cauſe ; et ceux qui ont fait l'apologie du luxe, en le regardant comme la ſource de la richeſſe réelle d'un Etat, ont pris pour un bon régime de ſanté un remède qui ne fait que diminuer les ravages d'une maladie funeſte.

C'eſt ici toute l'erreur qu'on peut reprocher à M. de *Voltaire;* erreur qu'il partageait avec les hommes les plus éclairés ſur la politique, qu'il y eût en France quand il compoſa cette ſatire.

Quant à ce qu'il dit dans la première pièce, et qui ſe borne à prétendre que les commodités de la vie ſont une bonne choſe, cela eſt vrai, pourvu qu'on ſoit sûr de les

conſerver, et qu'on n'en jouiſſe point aux dépens d'autrui.

Il n'eſt pas moins vrai que la frugalité, qu'on a priſe pour une vertu, n'a été ſouvent que l'effet du défaut d'induſtrie, ou de l'indifférence pour les douceurs de la vie; que les brigands des forêts de la Tartarie pouſſent au moins auſſi loin que les ſtoïciens.

Les conſeils que donne *Mentor* à *Idoménée*, quoique inſpirés par un ſentiment vertueux, ne ſeraient guère praticables, ſurtout dans une grande ſociété : et il faut avouer que cette diviſion des citoyens en claſſes, diſtinguées entre elles par les habits, n'eſt d'une politique ni bien profonde ni bien ſolide.

Les progrès de l'induſtrie, il faut en convenir, ont contribué ſinon au bonheur, du moins au bien-être des hommes; et l'opinion que le ſiècle où a vécu M. de *Voltaire* valait mieux que ceux qu'on regrette tant, n'eſt point particulière à cet illuſtre philoſophe : elle eſt celle de beaucoup d'hommes très-éclairés.

Ainſi, en ayant égard à l'eſpèce d'exagération que permet la poëſie, ſurtout dans un ouvrage de plaiſanterie, ces pièces ne méritent aucun reproche grave; et moins

qu'aucun autre celui de dureté ou de perſonnalité que leur a fait *J. J. Rouſſeau* : car c'eſt préciſément parce que le commerce, l'induſtrie, le luxe lient entre eux les nations et les états de la ſociété, adouciſſent les hommes, et font aimer la paix, que M. de *Voltaire* en a quelquefois exagéré les avantages.

Nous avouerons avec la même franchiſe que la vie d'un *honnête homme*, peinte dans *le Mondain*, eſt celle d'un ſibarite, et que tout homme qui mène cette vie ne peut être, même ſans avoir aucun vice, qu'un homme auſſi mépriſable qu'ennuyé ; mais il eſt aiſé de voir que c'eſt une pure plaiſanterie. Un homme qui, pendant ſoixante et dix ans n'a point peut-être paſſé un ſeul jour ſans écrire ou ſans agir en faveur de l'humanité, aurait-il approuvé une vie conſumée dans de vains plaiſirs ? Il a voulu dire ſeulement qu'une vie inutile, perdue dans les voluptés, eſt moins criminelle et moins mépriſable qu'une vie auſtère employée dans l'intrigue, ſouillée par les ruſes de l'hypocriſie, ou les manœuvres de l'avidité.

# LE MONDAIN. (*a*)

REGRETTERA qui veut le bon vieux temps,
Et l'âge d'or et le règne d'Aſtrée,
Et les beaux jours de Saturne et de Rhée,
Et le jardin de nos premiers parens ;
Moi je rends grâce à la nature ſage,
Qui pour mon bien m'a fait naître en cet âge
Tant décrié par nos triſtes frondeurs :
Ce temps profane eſt tout fait pour mes mœurs.
J'aime le luxe, et même la molleſſe,
Tous les plaiſirs, les arts de toute eſpèce,
La propreté, le goût, les ornemens :
Tout honnête homme a de tels ſentimens.
Il eſt bien doux pour mon cœur très-immonde
De voir ici l'abondance à la ronde,
Mère des arts et des heureux travaux,
Nous apporter de ſa ſource féconde
Et des beſoins et des plaiſirs nouveaux.
L'or de la terre et les tréſors de l'onde,
Leurs habitans et les peuples de l'air,
Tout ſert au luxe, aux plaiſirs de ce monde.
O le bon temps que ce ſiècle de fer !
Le ſuperflu, choſe très-néceſſaire,
A réuni l'un et l'autre hémiſphère.
Voyez-vous pas ces agiles vaiſſeaux
Qui du Texel, de Londres, de Bordeaux,
S'en vont chercher, par un heureux échange,

L 4

De nouveaux biens, nés aux ſources du Gange ;
Tandis qu'au loin, vainqueurs des muſulmans,
Nos vins de France enivrent les ſultans ?
Quand la nature était dans ſon enfance,
Nos bons aïeux vivaient dans l'ignorance,
Ne connaiſſant ni le *tien* ni le *mien* :
Qu'auraient-ils pu connaître ? ils n'avaient rien ;
Ils étaient nus, et c'eſt choſe très-claire,
Que qui n'a rien n'a nul partage à faire.
Sobres étaient. Ah ! je le crois encor,
Martialo (*b*) n'eſt point du ſiècle d'or.
D'un bon vin frais ou la mouſſe ou la ſéve
Ne gratta point le triſte goſier d'Eve ;
La ſoie et l'or ne brillaient point chez eux.
Admirez-vous pour cela nos aïeux ?
Il leur manquait l'induſtrie et l'aiſance ;
Eſt-ce vertu ? c'était pure ignorance.
Quel idiot, s'il avait eu pour lors
Quelque bon lit, aurait couché dehors ?
Mon cher Adam, mon gourmand, mon bon père,
Que feſais-tu dans les jardins d'Eden ?
Travaillais-tu pour ce ſot genre-humain ?
Caraiſſais-tu madame Eve ma mère ?
Avouez-moi que vous aviez tous deux
Les ongles longs, un peu noirs et craſſeux,
La chevelure aſſez mal ordonnée,
Le teint bruni, la peau biſe et tannée.
Sans propreté, l'amour le plus heureux

N'eſt plus amour, c'eſt un beſoin honteux.
Bientôt laſſés de leur belle aventure,
Deſſous un chêne ils ſoupent galamment
Avec de l'eau, du millet et du gland;
Le repas fait, ils dorment ſur la dure:
Voilà l'état de la pure nature.

Or maintenant voulez-vous, mes amis,
Savoir un peu, dans nos jours tant maudits,
Soit à Paris, ſoit dans Londre ou dans Rome,
Quel eſt le train des jours d'un honnête homme?
Entrez chez lui; la foule des beaux arts,
Enfans du goût, ſe montre à vos regards.
De mille mains l'éclatante induſtrie
De ces dehors orna la ſymétrie.
L'heureux pinceau, le ſuperbe deſſin
Du doux Corrège et du ſavant Pouſſin
Sont encadrés dans l'or d'une bordure:
C'eſt Bouchardon (*c*) qui fit cette figure,
Et cet argent fut poli par Germain. (*d*)
Des Gobelins l'aiguille et la teinture,
Dans ces tapis ſurpaſſent la peinture.
Tous ces objets ſont vingt fois répétés
Dans des trumeaux tout brillans de clartés.
De ce ſalon je vois par la fenêtre,
Dans des jardins, des myrtes en berceaux;
Je vois jaillir les bondiſſantes eaux.
Mais du logis j'entends ſortir le maître.
Un char commode, avec grâces orné,

Par deux chevaux rapidement traîné,
Paraît aux yeux une maison roulante,
Moitié dorée et moitié transparente ;
Nonchalamment je l'y vois promené :
De deux ressorts la liante souplesse
Sur le pavé le porte avec mollesse.
Il court au bain : les parfums les plus doux
Rendent sa peau plus fraîche et plus polie ;
Le plaisir presse, il vole au rendez-vous
Chez Camargot, chez Gaussin, chez Julie ;
Il est comblé d'amour et de faveurs.
Il faut se rendre à ce palais magique
Où les beaux vers, la danse, la musique,
L'art de tromper les yeux par les couleurs,
L'art plus heureux de séduire les cœurs,
De cent plaisirs font un plaisir unique.
Il va siffler quelque opéra nouveau,
Ou malgré lui court admirer Rameau.
Allons souper. Que ces brillans services,
Que ces ragoûts ont pour moi de délices !
Qu'un cuisinier est un mortel divin !
Cloris, Eglé me versent de leur main
D'un vin d'Aï, dont la mousse pressée,
De la bouteille avec force élancée,
Comme un éclair fait voler son bouchon ;
Il part, on rit, il frappe le plafond.
De ce vin frais l'écume petillante
De nos Français est l'image brillante.

Le lendemain donne d'autres défirs,
D'autres foupers et de nouveaux plaifirs.
Or maintenant, monfieur du Télémaque,
Vantez-nous bien votre petite Ithaque,
Votre Salente et vos murs malheureux,
Où vos Crétois, triftement vertueux,
Pauvres d'effet et riches d'abftinence,
Manquent de tout pour avoir l'abondance:
J'admire fort votre ftyle flatteur,
Et votre profe, encor qu'un peu traînante;
Mais, mon ami, je confens de grand cœur
D'être feffé dans vos murs de Salente,
Si je vais là pour chercher mon bonheur.
Et vous, jardin de ce premier bon homme,
Jardin fameux par le Diable et la pomme,
C'eft bien en vain que triftement féduits,
Huet, Calmet, dans leur favante audace,
Du paradis ont recherché la place:
Le paradis terreftre eft où je fuis. (*e*)

## *NOTES.*

(*a*) Cette pièce eſt de 1736. C'eſt un badinage dont le fond eſt très-philoſophique et très-utile : ſon utilité ſe trouve expliquée dans la pièce ſuivante. Voyez auſſi la lettre de M. de *Melon* à madame la comteſſe de *Verrue.*

(*b*) Auteur du *Cuiſinier Français.*

(*c*) Fameux ſculpteur né à Chaumont en Champagne.

(*d*) Excellent orfévre dont les deſſins et les ouvrages ſont du plus grand goût.

(*e*) Les curieux d'anecdotes ſeront bien aiſes de ſavoir que ce badinage, non-ſeulement très-innocent, mais dans le fond très-utile, fut compoſé dans l'année 1736, immédiatement après le ſuccès de la tragédie d'Alzire. Ce ſuccès anima tellement les ennemis littéraires de l'auteur, que l'abbé *Desfontaines* alla dénoncer la petite plaiſanterie du Mondain à un prêtre nommé *Couturier*, qui avait du crédit ſur l'eſprit du cardinal de *Fleuri. Desfontaines* falſifia l'ouvrage, y mit des vers de ſa façon, comme il avait fait à la Henriade. L'ouvrage fut traité de ſcandaleux, et l'auteur de la Henriade, de Mérope, de Zaïre, fut obligé de s'enfuir de ſa patrie. Le roi de Pruſſe lui offrit alors le même aſile qu'il lui a donné depuis ; mais l'auteur aima mieux aller retrouver ſes amis dans ſa patrie. Nous tenons cette anecdote de la bouche même de M. de *Voltaire.*

# LETTRE (a)

# DE M. DE MELON,

*ci-devant ſecrétaire du régent du royaume,*

A MADAME

# LA COMTESSE DE VERRUE,

## SUR L'APOLOGIE DU LUXE.

J'AI lu, Madame, l'ingénieuſe Apologie du luxe ; je regarde ce petit ouvrage comme une excellente leçon de politique, cachée ſous un badinage agréable. Je me flatte d'avoir démontré, dans mon *Eſſai politique ſur le commerce*, combien ce goût des beaux arts, et cet emploi des richeſſes, cette ame d'un grand Etat, qu'on nomme *luxe*, ſont néceſſaires pour la circulation de l'eſpèce et pour le maintien de l'induſtrie ; je vous regarde, Madame, comme un des grands exemples de cette vérité. Combien de familles de Paris ſubſiſtent uniquement par la protection que

(*a*) Cette lettre fut écrite dans le temps que la pièce du Mondain parut, en 1736.

vous donnez aux arts (*b*) ? Que l'on cesse d'aimer les tableaux, les estampes, les curiosités en toute sorte de genre; voilà vingt mille hommes, au moins, ruinés tout d'un coup dans Paris, et qui sont forcés d'aller chercher de l'emploi chez l'étranger. Il est bon que dans un canton suisse on fasse des lois somptuaires, par la raison qu'il ne faut pas qu'un pauvre vive comme un riche. Quand les Hollandais ont commencé leur commerce, ils avaient besoin d'une extrême frugalité; mais à présent que c'est la nation de l'Europe qui a le plus d'argent, elle a besoin de luxe, &c.

(*b*) Madame la comtesse de *Verrue*, mère de madame la princesse de *Carignan*, dépensait cent mille francs par an en curiosités: elle s'était formé un des beaux cabinets de l'Europe en raretés et en tableaux. Elle rassemblait chez elle une société de philosophes, auxquels elle fit des legs par son testament. Elle mourut avec la fermeté et la simplicité de la philosophie la plus intrépide.

# LETTRE

# A M. LE COMTE DE SAXE,

## DEPUIS MARECHAL GENERAL. (*a*)

VOICI, monſieur le Comte, la Défenſe du Mondain ; j'ai l'honneur de vous l'envoyer, non-ſeulement comme à un Mondain très-aimable, mais comme à un guerrier très-philoſophe, qui ſait coucher au bivouac auſſi leſtement que dans le lit magnifique de la plus belle de ſes maîtreſſes, et tantôt faire un ſouper de *Lucullus*, tantôt un ſouper de houſſard.

*Omnis Ariſtippum decuit color et ſtatus et res.*

Je vous cite *Horace* qui vivait dans le ſiècle du plus grand luxe et des plaiſirs les plus raffinés ; il ſe contentait de deux demoiſelles ou de l'équivalent, et ſouvent il ne ſe feſait ſervir à table que par trois laquais ; *cœna miniſtratur pueris tribus.* Les poëtes de ce temps-ci ſous un *Mécène* tel que le cardinal de *Fleuri*, ſont encore plus modeſtes.

(*a*) Cette lettre a été trouvée dans les papiers de M. le maréchal de *Saxe*.

Oui, je ſuis loin de m'en dédire,
Le luxe a des charmes puiſſans ;
Il encourage les talens,
Il eſt la gloire d'un empire.

Il reſſemble aux vins délicats,
Il faut s'en permettre l'uſage :
Le plaiſir ſied très-bien au ſage ;
Buvez, ne vous enivrez pas.

Qui ne ſait pas faire abſtinence
Sait mal goûter la volupté ;
Et qui craint trop la pauvreté
N'eſt pas digne de l'opulence.

DEFENSE

# DEFENSE
# DU MONDAIN,
## OU
## L'APOLOGIE DU LUXE.

A table hier, par un triste hasard,
J'étais assis près d'un maître cafard,
Lequel me dit: Vous avez bien la mine
D'aller un jour échauffer la cuisine
De Lucifer ; et moi, prédestiné,
Je rirai bien quand vous serez damné. —
Damné ! comment? pourquoi? —Pour vos folies.
Vous avez dit en vos œuvres non pies,
Dans certain conte en rimes barbouillé,
Qu'au paradis Adam était mouillé,
Lorsqu'il pleuvait sur notre premier père,
Qu'Eve avec lui buvait de belle eau claire ;
Qu'ils avaient même, avant d'être déchus,
La peau tannée et les ongles crochus.
Vous avancez dans votre folle ivresse,
Prêchant le luxe, et vantant la mollesse,
Qu'il vaut bien mieux, ô blasphèmes maudits !
Vivre à présent qu'avoir vécu jadis.
Par quoi, mon fils, votre muse pollue
Sera rôtie, et c'est chose conclue.

Difant ces mots, fon gofier altéré
Humait un vin qui, d'ambre coloré,
Sentait encor la grappe parfumée,
Dont fut pour nous la liqueur exprimée.
Un rouge vif enluminait fon teint;
Lors je lui dis: Pour Dieu, monfieur le faint,
Quel eft ce vin? d'où vient-il, je vous prie?
D'où l'avez-vous? — Il vient de Canarie:
C'eft un nectar, un breuvage d'élu;
Dieu nous le donne, et Dieu veut qu'il foit bu.
— Et ce café, dont, après cinq fervices,
Votre eftomac goûte encor les délices?
Par le Seigneur il me fut deftiné. —
Bon: mais avant que Dieu vous l'ait donné,
Ne faut-il pas que l'humaine induftrie
L'aille ravir aux champs de l'Arabie?
La porcelaine et la frêle beauté
De cet émail à la Chine empâté,
Par mille mains fut pour vous préparée,
Cuite, recuite, et peinte et diaprée:
Cet argent fin, cifelé, godronné,
En plat, en vafe, en foucoupe tourné,
Fut arraché de la terre profonde,
Dans le Potofe, au fein d'un nouveau monde.
Tout l'univers a travaillé pour vous,
Afin qu'en paix, dans votre heureux courroux,
Vous infultiez, pieux atrabilaire,
Au monde entier, épuifé pour vous plaire.

O faux dévot, véritable mondain,
Connaiſſez-vous; et dans votre prochain
Ne blâmez plus ce que votre indolence
Souffre chez vous avec tant d'indulgence.
Sachez ſurtout que le luxe enrichit
Un grand Etat, s'il en perd un petit.
Cette ſplendeur, cette pompe mondaine,
D'un règne heureux eſt la marque certaine.
Le riche eſt né pour beaucoup dépenſer;
Le pauvre eſt fait pour beaucoup amaſſer.
Dans ces jardins regardez ces caſcades,
L'étonnement et l'amour des naïades;
Voyez ces flots, dont les nappes d'argent
Vont inonder ce marbre blanchiſſant;
Les humbles prés s'abreuvent de cette onde;
La terre en eſt plus belle et plus féconde.
Mais de ces eaux ſi la ſource tarit,
L'herbe eſt ſéchée, et la fleur ſe flétrit.
Ainſi l'on voit en Angleterre, en France,
Par cent canaux circuler l'abondance:
Le goût du luxe entre dans tous les rangs;
Le pauvre y vit des vanités des grands:
Et le travail, gagé par la molleſſe,
S'ouvre à pas lents la route à la richeſſe.
J'entends d'ici des pédans à rabats,
Triſtes cenſeurs des plaiſirs qu'ils n'ont pas,
Qui me citant Denys d'Halicarnaſſe,
Dion, Plutarque, et même un peu d'Horace,

Vont criaillant qu'un certain Curius,
Cincinnatus, et des consuls en *us;*
Béchaient la terre au milieu des alarmes;
Qu'ils maniaient la charrue et les armes;
Et que les blés tenaient à grand honneur
D'être semés par la main d'un vainqueur. —
C'est fort bien dit, mes maîtres : je veux croire
Des vieux Romains la chimérique histoire.
Mais, dites-moi, si les Dieux par hasard
Fesaient combattre Auteuil et Vaugirard,
Faudrait-il pas au retour de la guerre,
Que le vainqueur vînt labourer sa terre?
L'auguste Rome, avec tout son orgueil,
Rome jadis était ce qu'est Auteuil.
Quand ces enfans de Mars et de Sylvie,
Pour quelque pré signalant leur furie,
De leur village allaient au champ de Mars,
Ils arboraient du foin (*a*) pour étendards.
Leur Jupiter, au temps du bon roi Tulle,
Etait de bois; il fut d'or sous Luculle.
N'allez donc pas, avec simplicité,
Nommer vertu ce qui fut pauvreté.
  Oh, que Colbert était un esprit sage!
Certain butor conseillait par ménage,
Qu'on abolît ces travaux précieux,
Des Lyonnais ouvrage industrieux.

(*a*) Une poignée de foin au bout d'un bâton, nommée *manipulus*, était le premier étendard des Romains.

Du conseiller l'absurde prud'hommie
Eût tout perdu par pure économie.
Mais le ministre, utile avec éclat,
Sut par le luxe enrichir notre Etat.
De tous nos arts il agrandit la source;
Et du Midi, du Levant et de l'Ourse,
Nos fiers voisins de nos progrès jaloux,
Payaient l'esprit qu'ils admiraient en nous.
Je veux ici vous parler d'un autre homme,
Tel que n'en vit Paris, Pékin ni Rome;
C'est Salomon, ce sage fortuné,
Roi philosophe, et Platon couronné,
Qui connut tout, du cédre jusqu'à l'herbe:
Vit-on jamais un luxe plus superbe?
Il fesait naître au gré de ses désirs
L'argent et l'or, mais surtout les plaisirs.
Mille beautés servaient à son usage; —
Mille? — On le dit, c'est beaucoup pour un sage.
Qu'on m'en donne une, et c'est assez pour moi,
Qui n'ai l'honneur d'être sage ni roi.

Parlant ainsi, je vis que les convives
Aimaient assez mes peintures naïves:
Mon doux béat très-peu me répondait,
Riait beaucoup, et beaucoup plus buvait;
Et tout chacun présent à cette fête
Fit son profit de mon discours honnête.

# SUR L'USAGE DE LA VIE.

*Pour répondre aux critiques qu'on avait faites du Mondain.*

Sachez, mes très-chers amis,
Qu'en parlant de l'abondance,
J'ai chanté la jouiſſance
Des plaiſirs purs et permis,
Et jamais l'intempérance.
Gens de bien voluptueux,
Je ne veux que vous apprendre
L'art peu connu d'être heureux :
Cet art, qui doit tout comprendre,
Eſt de modérer ſes vœux.
Gardez de vous y méprendre :
Les plaiſirs dans l'âge tendre
S'empreſſent à vous flatter.
Sachez que pour les goûter,
Il faut ſavoir les quitter,
Les quitter pour les reprendre.
Paſſez du fracas des cours
A la douce ſolitude :
Quittez les jeux pour l'étude ;
Changez tout hors vos amours.
D'une recherche importune,
Que vos cœurs embarraſſés
Ne volent point empreſſés
Vers les biens que la fortune

Trop loin de vous a placés :
Laiſſez la fleur étrangère
Embellir d'autres climats ;
Cueillez d'une main légère
Celle qui naît ſous vos pas.
Tout rang, tout ſexe, tout âge
Reconnaît la même loi ;
Chaque mortel en partage
A ſon bonheur près de ſoi.
L'inépuiſable nature
Prend ſoin de la nourriture
Des tigres et des lions,
Sans que ſa main abandonne
Le moucheron qui bourdonne
Sur les feuilles des buiſſons ;
Et tandis que l'aigle altière,
S'applaudit de ſa carrière,
Dans le vaſte champ des airs,
La tranquille Philomèle
A ſa compagne fidelle
Module ſes doux concerts.
Jouiſſez donc de la vie,
Soit que dans l'adverſité
Elle paraiſſe avilie,
Soit que ſa proſpérité
Irrite l'œil de l'envie.
Tout eſt égal, croyez-moi ;
On voit ſouvent plus d'un roi

Que la triſteſſe environne ;
Les brillans de la couronne
Ne ſauvent point de l'ennui :
Ses valets de pied, ſes pages,
Jeunes, indiſcrets, volages,
Sont plus fortunés que lui.
La princeſſe et la bergère
Soupirent également ;
Et ſi leur ame diffère,
C'eſt en un point ſeulement.
Philis a plus de tendreſſe,
Philis aime conſtamment
Et bien mieux que ſon alteſſe. . . .
Ah, madame la princeſſe,
Comme je ſacrifirais
Tous vos auguſtes attraits
Aux larmes de ma maîtreſſe !
Un deſtin trop rigoureux
A mes tranſports amoureux
Ravit cet objet aimable ;
Mais dans l'ennui qui m'accable,
Si mes amis ſont heureux,
Je ſerai moins miſérable.

# LE
# PAUVRE DIABLE,

OUVRAGE EN VERS AISÉS

DE FEU M. VADÉ;

MIS EN LUMIERE

*Par CATHERINE VADÉ, sa cousine.*

1758.

## A MAITRE ABRAHAM CHAUMEIX.

COMME il eſt parlé de vous dans cet ouvrage de feu mon couſin *Vadé*, je vous le dédie. C'eſt mon *vade mecum* ; vous direz ſans doute *vade retrò;* et vous trouverez dans l'œuvre de mon couſin pluſieurs paſſages contre l'Etat, contre la religion, les mœurs, &c.; partant vous pouvez le dénoncer, car je préfère mon devoir à mon couſin *Vadé*.

Faites l'analyſe de l'ouvrage ; ne manquez pas d'y répandre un *filet de vinaigre* en ſouvenance de votre premier métier. J'ai des *préjugés légitimes* (*) que vous êtes un des plus abſurdes barbouilleurs de papier qui ſe ſoient jamais mêlés de raiſonner; ainſi perſonne n'eſt plus en droit que vous d'obtenir, par vos raiſonnemens et par votre crédit, qu'on brûle ce petit poëme, comme ſi c'était un mandement, ou le nouveau Teſtament de frère *Berruyer*.

(*) *Abraham Chaumeix* avait fait un livre intitulé, *Préjugés légitimes contre l'Encyclopédie*, *&c.*

N 2

Continuez de faire honneur à votre ſiècle, ainſi que tous les perſonnages dont il eſt queſtion dans ce livret que je vous préſente.

CATHERINE VADÉ.

*A Paris, rue Thibautodé, chez maître Jean Gauchat, attenant le gîte de l'auteur des Nouvelles eccléſiaſtiques; 27 mars 1758.*

# LE PAUVRE DIABLE. (a)

QUEL parti prendre? où ſuis-je, et qui dois-je être?
Né dépourvu, dans la foule jeté,
Germe naiſſant par le vent emporté,
Sur quel terrain puis-je eſpérer de craître?
Comment trouver un état, un emploi?
Sur mon deſtin, de grâce, inſtruiſez-moi.
— Il faut s'inſtruire et ſe fonder ſoi-même,
S'interroger, ne rien croire que ſoi,
Que ſon inſtinct; bien ſavoir ce qu'on aime;
Et ſans chercher des conſeils ſuperflus,
Prendre l'état qui vous plaira le plus.
— J'aurais aimé le métier de la guerre.
— Qui vous retient? allez; déjà l'hiver
A diſparu; déjà gronde dans l'air
L'airain bruyant, ce rival du tonnerre;
Du duc Broglie oſez ſuivre les pas;
Sage en projets, et vif dans les combats,
Il a tranſmis ſa valeur aux ſoldats;
Il va venger les malheurs de la France:
Sous ſes drapeaux marchez dès aujourd'hui,
Et méritez d'être aperçu de lui.
— Il n'eſt plus temps; j'ai d'une lieutenance
Trop vainement demandé la faveur,
Mille rivaux briguaient la préférence;
C'eſt une preſſe! En vain Mars en fureur
De la patrie a moiſſonné la fleur,

Plus on en tue, et plus il s'en préſente ;
Ils vont trottant des bords de la Charente,
De ceux du Lot, des coteaux champenois,
Et de Provence, et des monts francomtois,
En botte, en guêtre, et ſurtout en guenille,
Tous aſſiégeant la porte de Cremille, (*b*)
Pour obtenir des maîtres de leur ſort
Un beau brevet qui les mène à la mort.
Parmi les flots de la foule empreſſée,
J'allai montrer ma mine embarraſſée ;
Mais un commis, me prenant pour un ſot,
Me rit au nez, ſans me répondre un mot,
Et je voulus, après cette aventure,
Me retourner vers la magiſtrature.
— Eh bien, la robe eſt un métier prudent ;
Et cet air gauche, et ce front de pédant
Pourront encor paſſer dans les enquêtes ;
Vous verrez là de merveilleuſes têtes !
Vîte achetez un emploi de Caton,
Allez juger : êtes-vous riche ? — Non,
Je n'ai plus rien, c'en eſt fait. — Vil atome !
Quoi ! point d'argent, et de l'ambition !
Pauvre impudent ! apprends qu'en ce royaume
Tous les honneurs ſont fondés ſur le bien.
L'antiquité tenait pour axiome,
Que rien n'eſt rien, que de rien ne vient rien.
Du genre-humain connais quelle eſt la trempe ;
Avec de l'or je te fais préſident,

Fermier du roi, conſeiller, intendant,
Tu n'as point d'aile, et tu veux voler! rampe.
— Hélas! Monſieur, déjà je rampe aſſez.
Ce fol eſpoir qu'un moment a fait naître,
Ces vains déſirs pour jamais ſont paſſés:
Avec mon bien j'ai vu périr mon être.
Né malheureux, de la craſſe tiré;
Et dans la craſſe en un moment rentré,
A tous emplois on me ferme la porte.
Rebut du monde, errant, privé d'eſpoir,
Je me fais moine, ou gris, ou blanc, ou noir,
Raſé, barbu, chauſſé, déchaux, n'importe.
De mes erreurs déchirant le bandeau,
J'abjure tout; un cloître eſt mon tombeau,
J'y vais deſcendre; oui, j'y cours. — Imbécille,
Va donc pourrir au tombeau des vivans.
Tu crois trouver le repos, mais apprends
Que des ſoucis c'eſt l'éternel aſile,
Que les ennuis en ſont leur domicile,
Que la Diſcorde y nourrit ſes ſerpens;
Que ce n'eſt plus ce ridicule temps
Où le capuce et la toque à trois cornes,
Le ſcapulaire et l'impudent cordon
Ont extorqué des hommages ſans bornes.
Du vil berceau de ſon illuſion,
La France arrive à l'âge de raiſon;
Et les enfans de François et d'Ignace,
Bien reconnus, ſont remis à leur place.

Nous fesons cas d'un cheval vigoureux
Qui, déployant quatre jarrets nerveux,
Frappe la terre, et bondit sous son maître :
J'aime un gros bœuf, dont le pas lent et lourd,
En sillonnant un arpent dans un jour,
Forme un guéret où mes épis vont naître ;
L'âne me plaît, son dos porte au marché
Les fruits du champ que le rustre a béché :
Mais pour le singe, animal inutile,
Malin, gourmand, saltimbanque indocile,
Qui gâte tout et vit à nos dépens,
On l'abandonne aux laquais fainéans.
Le fier guerrier, dans la Saxe en Thuringe,
C'est le cheval ; un Pequet, un Pleneuf, (c)
Un trafiquant, un commis, est le bœuf ;
Le peuple est l'âne, et le moine est le singe.
— S'il est ainsi, je me décloître. O Ciel !
Faut-il rentrer dans mon état cruel !
Faut-il me rendre à ma première vie !
— Quelle était donc cette vie ? — Un enfer,
Un piége affreux, tendu par Lucifer.
J'étais sans biens, sans métier, sans génie,
Et j'avais lu quelques méchans auteurs ;
Mordu du chien de la Métromanie,
Le mal me prit, je fus auteur aussi.
— Ce métier-là ne t'a pas réussi,
Je le vois trop : çà, fais-moi, pauvre diable,
De ton désastre un récit véritable.

Que fesais-tu sur le Parnasse ? — Hélas !
Dans mon grenier, entre deux sales draps,
Je célébrais les faveurs de Glycère,
De qui jamais n'approcha ma misère ;
Ma triste voix chantait d'un gosier sec
Le vin mousseux, le frontignan, le grec,
Buvant de l'eau dans un vieux pot à bière ;
Faute de bas, passant le jour au lit,
Sans couverture, ainsi que sans habit,
Je fredonnais des vers sur la paresse,
D'après Chaulieu je vantais la mollesse.

Enfin un jour qu'un surtout emprunté
Vêtit à cru ma triste nudité,
Après midi, dans l'antre de Procope,
( C'était le jour que l'on donnait Mérope )
Seul en un coin, pensif et consterné,
Rimant une ode, et n'ayant point dîné,
Je m'accostai d'un homme à lourde mine,
Qui sur sa plume a fondé sa cuisine,
Grand écumeur des bourbiers d'Hélicon,
De Loyola chassé pour ses fredaines,
Vermisseau né du cu de Desfontaines,
Digne en tout sens de son extraction,
Lâche Zoïle, autrefois laid giton :
Cet animal se nommait Jean Fréron. (*d*)

J'étais tout neuf, j'étais jeune, sincère,
Et j'ignorais son naturel félon ;
Je m'engageai, sous l'espoir d'un salaire,

A travailler à ſon hebdomadaire,
Qu'aucuns nommaient alors patibulaire.
Il m'enſeigna comment on dépeçait
Un livre entier, comme on le recouſait,
Comme on jugeait du tout par la préface,
Comme on louait un ſot auteur en place,
Comme on fondait avec lourde roideur
Sur l'écrivain pauvre et ſans protecteur.
Je m'enrôlai, je ſervis le corſaire;
Je critiquai, ſans eſprit et ſans choix,
Impunément le théâtre, la chaire,
Et je mentis pour dix écus par mois.
  Quel fut le prix de ma plate manie?
Je fus connu, mais par mon infamie,
Comme un gredin que la main de Thémis
A diapré de nobles fleurs de lis,
Par un fer chaud, gravé ſur l'omoplate.
Triſte et honteux, je quittai mon pirate,
Qui me vola, pour fruit de mon labeur,
Mon honoraire, en me parlant d'honneur.
  M'étant ainſi ſauvé de ſa boutique,
Et n'étant plus compagnon ſatirique,
Manquant de tout, dans mon chagrin poignant,
J'allai trouver le Franc de Pompignan, (e)
Ainſi que moi natif de Montauban,
Lequel jadis a brodé quelque phraſe
Sur la Didon qui fut de Métaſtaſe;
Je lui contai tous les tours du croquant :

Mon cher pays, ſecourez-moi, lui dis-je,
Fréron me vole, et pauvreté m'afflige.
  De ce bourbier vos pas ſeront tirés,
Dit Pompignan, votre dur cas me touche ;
Tenez, prenez mes cantiques ſacrés ;
Sacrés ils ſont, car perſonne n'y touche ;
Avec le temps un jour vous les vendrez :
Plus, acceptez mon chef-d'œuvre tragique
De Zoraïd ; la ſcène eſt en Afrique ; (*f*)
A la Clairon vous la préſenterez ;
C'eſt un tréſor : allez et proſpérez.
  Tout ranimé par ſon ton didactique,
Je cours en hâte au parlement comique,
Bureau de vers, où maint auteur pelé
Vend mainte ſcène à maint acteur ſifflé.
J'entre, je lis d'une voix fauſſe et grêle
Le triſte drame écrit pour la Denèle. (*g*)
Dieu paternel, quels dédains, quel accueil !
De quelle œillade altière, impérieuſe,
La Duménil rabattit mon orgueil !
La d'Angeville eſt plaiſante et moqueuſe ;
Elle riait : Grandval me regardait
D'un air de prince, et Sarrazin dormait ;
Et renvoyé pénaud par la cohue,
J'allai gronder et pleurer dans la rue.
  De vers, de proſe et de honte étouffé,
Je rencontrai Greſſet dans un café,
Greſſet doué du double privilége (*h*)

D'être au collége un bel-esprit mondain,
Et dans le monde un homme de collége;
Gresset dévot; long-temps petit badin,
Sanctifié par ses palinodies,
Il prétendait avec componction
Qu'il avait fait jadis des comédies
Dont à la Vierge il demandait pardon.
— Gresset se trompe, il n'est pas si coupable;
Un vers heureux et d'un tour agréable
Ne suffit pas; il faut une action,
De l'intérêt, du comique, une fable,
Des mœurs du temps un portrait véritable,
Pour consommer cette œuvre du Démon.
Mais que fit-il dans ton affliction?
— Il me donna les conseils les plus sages.
Quittez, dit-il, les profanes ouvrages;
Faites des vers moraux contre l'amour;
Soyez dévot, montrez-vous à la cour.
Je crois mon homme, et je vais à Versaille;
Maudit voyage! hélas! chacun se raille
En ce pays d'un pauvre auteur moral;
Dans l'antichambre il est reçu bien mal,
Et les laquais insultent sa figure
Par un mépris pire encor que l'injure.
Plus que jamais confus, humilié,
Devers Paris je m'en revins à pied.
L'abbé Trublet alors avait la rage (*i*)
D'être à Paris un petit personnage;

Au peu d'efprit que le bon homme avait,
L'efprit d'autrui par fupplément fervait.
Il entaffait adage fur adage ;
Il compilait, compilait, compilait ;
On le voyait fans ceffe écrire, écrire
Ce qu'il avait jadis entendu dire,
Et nous laffait fans jamais fe laffer :
Il me choifit pour l'aider à penfer.
Trois mois entiers enfemble nous penfâmes,
Lûmes beaucoup, et rien n'imaginâmes.
L'abbé Trublet m'avait pétrifié ;
Mais un bâtard du fieur de la Chauffée
Vint ranimer ma cervelle épuifée,
Et tous les deux nous fîmes par moitié
Un drame court et non verfifié,
Dans le grand goût du larmoyant comique,
Roman moral, roman métaphyfique.
— Eh bien, mon fils, je ne te blâme pas.
Il eft bien vrai que je fais peu de cas
De ce faux genre, et j'aime affez qu'on rie ;
Souvent je bâille au tragique bourgeois,
Aux vains efforts d'un auteur amphibie,
Qui défigure et qui brave à la fois,
Dans fon jargon, Melpomène et Thalie.
Mais après tout, dans une comédie,
On peut parfois fe rendre intéreffant,
En empruntant l'art de la tragédie,
Quand par malheur on n'eft point né plaifant.

Fus-tu joué ? ton drame hétéroclite
Eut-il l'honneur d'un peu de réuſſite ?
— Je cabalai ; je fis tant qu'à la fin
Je comparus au tripot d'arlequin.
Je fus hué : ce dernier coup de grâce
M'allait ſans vie étendre ſur la place ;
On me porta dans un logis voiſin,
Prêt d'expirer de douleur et de faim,
Les yeux tournés, et plus froid que ma pièce.
— Le pauvre enfant ! ſon malheur m'intéreſſe ;
Il eſt naïf. Allons, pourſuis le fil
De tes récits : ce logis quel eſt-il ?
— Cette maiſon d'une nouvelle eſpèce,
Où je reſtai long-temps inanimé,
Etait un antre, un repaire enfumé,
Où s'aſſemblait ſix fois en deux ſemaines
Un reſte impur de ces énergumènes, (*k*)
De Saint-Médard effrontés charlatans,
Trompeurs, trompés, monſtres de notre temps.
Miſſel en main, la cohorte infernale
Pſalmodiait en ce lieu de ſcandale,
Et s'exerçait à des contorſions
Qui feraient peur aux plus hardis démons.
Leurs hurlemens en ſurſaut m'éveillèrent ;
Dans mon cerveau mes eſprits remontèrent ;
Je ſoulevai mon corps ſur mon grabat,
Et m'aviſai que j'étais au ſabbat.
Un gros rabbin de cette ſynagogue,

Que j'avais vu ci-devant pédagogue,
Me reconnut ; le bouc s'imagina
Qu'avec ses saints je m'étais couché là.
Je lui contai ma honte et ma détresse.
Maître Abraham, après cinq ou six mots (*l*)
De compliment, me tint ce beau propos :
» J'ai comme toi croupi dans la bassesse,
» Et c'est le lot des trois quarts des humains,
» Mais notre sort est toujours dans nos mains.
» Je me suis fait auteur, disant la messe,
» Persécuteur, délateur, espion ;
» Chez les dévots je forme des cabales :
» Je cours, j'écris, j'invente des scandales,
» Pour les combattre et pour me faire un nom,
» Pieusement semant la zizanie,
» Et l'arrosant d'un peu de calomnie.
» Imite-moi, mon art est assez bon ;
» Suis comme moi les méchans à la piste ;
» Crie à l'impie, à l'athée, au déiste,
» Au géomètre ; et surtout prouve bien
» Qu'un bel-esprit ne peut être chrétien :
» Du rigorisme embouche la trompette ;
» Sois hypocrite, et ta fortune est faite. »
A ce discours saisi d'émotion,
Le cœur encore aigri de ma disgrâce,
Je répondis en lui couvrant la face
De mes cinq doigts ; et la troupe en besace,
Qui fut témoin de ma vive action,

Crut que c'était une convulſion.
A la faveur de cette opinion
Je m'eſquivai de l'antre de Mégère.
— C'eſt fort bien fait ; ſi ta tête eſt légère,
Je m'aperçois que ton cœur eſt fort bon.
Où courus-tu préſenter ta misère ?
— Las ! où courir dans mon deſtin maudit !
N'ayant ni pain, ni gîte, ni crédit,
Je réſolus de finir ma carrière,
Ainſi qu'ont fait, au fond de la rivière,
Des gens de bien, leſquels n'en ont rien dit.
  O changement ! ô fortune bizarre !
J'apprends ſoudain qu'un oncle trépaſſé,
Vieux janſéniſte et docteur de Navarre,
Des vieux docteurs certes le plus avare,
*Ab inteſtat* malgré lui m'a laiſſé
D'argent comptant un immenſe héritage.
  Bientôt changeant de mœurs et de langage,
Je me décraſſe ; et m'étant dérobé
A cette fange où j'étais embourbé,
Je prends mon vol, je m'élève, je plane ;
Je veux tâter des plus brillans emplois ;
Etre officier, ſignaler mes exploits,
Puis de Thémis endoſſer la ſoutane,
Et moyennant vingt mille écus tournois,
Etre appelé le tuteur de nos rois.
J'ai des amis, je leur fais grande chère ;
J'ai de l'eſprit alors, et tous mes vers

Ont

Ont comme moi l'heureux talent de plaire :
Je ſuis aimé des dames que je ſers.
Pour compléter tant d'agrémens divers,
On me propoſe un très-bon mariage ;
Mais les conſeils de mes nouveaux amis,
Un grain d'amour ou de libertinage,
La vanité, le bon air, tout m'engage
Dans les filets de certaine Laïs,
Que Belzébut fit naître en mon pays,
Et qui depuis a brillé dans Paris.
Elle danſait à ce tripot lubrique,
Que de l'Egliſe un miniſtre impudique
( Dont Marion fut ſervie aſſez mal ) (m)
Fit élever près du palais royal.
Avec éclat j'entretiens donc ma belle ;
Croyant l'aimer, croyant être aimé d'elle ;
Je prodiguais les vers et les bijoux :
Billets de change étaient mes billets doux ;
Je conduiſais ma Laïs triomphante,
Les ſoirs d'été, dans la lice éclatante
De ce rempart, aſile des amours,
Par Outrequin rafraîchi tous les jours. (n)
Quel beau vernis brillait ſur ſa voiture !
Un petit peigne orné de diamans
De ſon chignon ſurmontait la parure ;
L'Inde à grands frais tiſſut ſes vêtemens ;
L'argent brillait dans la cuvette ovale,
Où ſa peau blanche et ferme, autant qu'égale,

S'embelliſſait dans des eaux de jaſmin.
A ſon ſouper un ſurtout de Germain
Et trente plats chargeaient ſa table ronde
Des doux tributs des forêts et de l'onde.
Je voulus vivre en fermier général :
Que voulez-vous, hélas ! que je vous diſe ;
Je payai cher ma brillante ſottiſe,
En quatre mois je fus à l'hôpital.
Voilà mon ſort, il faut que je l'avoue.
Conſeillez-moi. — Mon ami, je te loue
D'avoir enfin déduit ſans vanité
Ton cas honteux, et dit la vérité ;
Prête l'oreille à mes avis fidelles.
Jadis l'Egypte eut moins de ſauterelles
Que l'on ne voit aujourd'hui dans Paris
De malotrus, ſoi-diſant beaux-eſprits,
Qui diſſertant ſur les pièces nouvelles,
En font encor de plus ſifflables qu'elles :
Tous l'un de l'autre ennemis obſtinés,
Mordus, mordans, chanſonneurs, chanſonnés,
Nourris de vent au temple de mémoire,
Peuple crotté qui diſpenſe la gloire.
J'eſtime plus ces honnêtes enfans,
Qui de Savoie arrivent tous les ans,
Et dont la main légère eſſuie
Ces longs canaux engorgés par la ſuie :
J'eſtime plus celle qui dans un coin
Tricotte en paix les bas dont j'ai beſoin ;
Le cordonnier qui vient de ma chauſſure

Prendre à genoux la forme et la mefure,
Que le métier de tes obfcurs Frérons.
Maître Abraham, et fes vils compagnons,
Sont une efpèce encor plus odieufe.
Quant aux catins, j'en fais affez de cas;
Leur art eft doux, et leur vie eft joyeufe;
Si quelquefois leurs dangereux appas
A l'hôpital mènent un pauvre diable,
Un grand benêt, qui fait l'homme agréable,
Je leur pardonne, il l'a bien mérité.
   Ecoute, il faut avoir un pofte honnête.
Les beaux projets dont tu fus tourmenté
Ne troublent plus ta ridicule tête;
Tu ne veux plus devenir confeiller:
Tu n'as point l'air de te faire officier,
Ni courtifan, ni financier, ni prêtre.
Dans mon logis il me manque un portier;
Prends ton parti, réponds-moi, veux-tu l'être?
— Oui dà, Monfieur. — Quatre fois dix écus
Seront par an ton falaire; et de plus,
D'affez bon vin chaque jour une pinte
Rajuftera ton cerveau qui te tinte;
Va dans ta loge; et furtout, garde-toi
Qu'aucun Fréron n'entre jamais chez moi.
   — J'obéirai fans réplique à mon maître,
En bon portier: mais en fecret, peut-être,
J'aurais choifi, dans mon fort malheureux,
D'être plutôt le portier des Chartreux. (*o*)

## *NOTES.*

(*a*) On nous assure que l'auteur s'amusa à composer cet ouvrage en 1758, pour détourner de la carrière dangereuse des lettres un jeune homme sans fortune, qui prenait pour du génie sa fureur de faire de mauvais vers. Le nombre de ceux qui se perdent par cette passion malheureuse est prodigieux. Ils se rendent incapables d'un travail utile ; leur petit orgueil les empêche de prendre un emploi subalterne, mais honnête, qui leur donnerait du pain ; ils vivent de rimes et d'espérances, et meurent dans la misère.

(*b*) . . . . . . . *La porte de Cremille.*

M. de *Cremille*, lieutenant général, était chargé alors du département de la guerre, sous M. le maréchal de *Bellisle.*

(*c*) . . . . . . *Un Pequet, un Pleneuf.*

*Pequet* était un premier commis des affaires étrangères. *Pleneuf* était un entrepreneur des vivres.

(*d*) . . . . . . *Jean Fréron.*

*Fréron* ne se nomme pas *Jean*, mais *Caterin*. Il semble que cet homme soit le cadavre d'un coupable qu'on abandonne au scalpel des chirurgiens. Il a été méchant, et il en a été puni. Il dit, dans une de ses feuilles de l'année 1756, *je ne hais pas la médisance, peut-être même ne haïrais-je pas la calomnie.* Un homme qui écrit ainsi ne doit pas être surpris qu'on lui rende justice.

(*e*) . . . . . . *Pompignan.*

L'homme dont il s'agit ici était d'ailleurs un magistrat et un homme de lettres et de mérite. Il eut le malheur de prononcer à l'académie un discours peu mesuré, et même très-offensant. Il est vrai que sa tragédie de Didon est faite sur le modèle de celle de *Métastasio ;* mais aussi il y a de beaux morceaux qui sont à l'auteur français. Il faut avouer qu'en général la pièce est mal écrite. Il n'y a qu'à voir le commencement.

Tous mes ambaſſadeurs, irrités et confus,
Trop ſouvent de la reine ont ſubi les refus.
Voiſin de ſes Etats faibles dans leur naiſſance,
Je croyais que Didon, redoutant ma vengeance,
Se réſoudrait ſans peine à l'hymen glorieux
D'un monarque puiſſant, fils du maître des Dieux.
Je contiens cependant la fureur qui m'anime;
Et déguiſant encor mon dépit légitime,
Pour la dernière fois, en proie à ſes hauteurs,
Je viens ſous le faux nom de mes ambaſſadeurs,
Au milieu de la cour d'une reine étrangère,
D'un refus obſtiné pénétrer le myſtère;
Que ſais-je.... n'écouter qu'un tranſport amoureux.

Des ambaſſadeurs ne ſubiſſent point des refus; on eſſuie, on reçoit des refus.

Si tous ſes ambaſſadeurs irrités et confus ont ſubi des refus, comment ce *Jarbe* pouvait-il croire que *Didon* ſe ſoumettrait ſans peine à cet hymen glorieux? *Jarbe* d'ailleurs a-t-il envoyé tous ſes ambaſſadeurs enſemble, ou l'un après l'autre?

Il contient cependant la fureur qui l'anime, et il déguiſe encore ſon dépit légitime. S'il déguiſe ce dépit légitime, et s'il eſt ſi furieux, il ne croit donc pas que *Didon* l'épouſera ſans peine. Epouſer quelqu'un ſans peine, et déguiſer ſon dépit légitime, ne ſont pas des expreſſions bien nobles, bien tragiques, bien élégantes.

Il vient ſous le faux nom de ſes ambaſſadeurs, être en proie à des hauteurs! Comment vient-on ſous le faux nom de ſes ambaſſadeurs? on peut venir ſous le nom d'un autre, mais on ne vient point ſous le nom de pluſieurs perſonnes. De plus, ſi on vient ſous le nom de quelqu'un, on vient à la vérité ſous un faux nom, puiſqu'on prend un nom qui n'eſt pas le ſien, mais on ne prend pas le faux nom d'un ambaſſadeur quand on prend le véritable nom de cet ambaſſadeur même.

Il veut pénétrer le myſtère d'un refus obſtiné. Qu'eſt-ce que le myſtère d'un refus ſi net et déclaré avec tant de hauteur? Il peut y avoir du myſtère dans des délais, dans des réponſes équivoques, dans des promeſſes mal tenues; mais quand on a déclaré avec des hauteurs à tous vos ambaſſadeurs qu'on ne veut point de vous, il n'y a certainement là aucun myſtère.

Que fais-je ? . . n'écouter qu'un tranfport amoureux. Que fait-il ? il n'écoutera qu'un tranfport, il fera terrible dans le tête à tête.

Le grand malheur de tant d'auteurs eft de n'employer prefque jamais le mot propre ; ils font contens pourvu qu'ils riment, mais les connaiffeurs ne font pas contens.

(*f*) . . . . . . *Zoraïde.*

Zoraïde était une tragédie africaine du même auteur. Les comédiens le prièrent de leur faire une feconde lecture pour y corriger quelque chofe : il leur écrivit cette lettre.

„ Je fuis fort furpris, Meffieurs, que vous exigiez une „ feconde lecture d'une tragédie telle que Zoraïde. Si vous „ ne vous connaiffez pas en mérite, je me connais en pro- „ cédés, et je me fouviendrai affez long-temps des vôtres, „ pour ne plus m'occuper d'un théâtre où l'on diftingue „ fi peu les perfonnes et les talens. Je fuis, Meffieurs, „ autant que vous méritez que je le fois, votre, &c. „

(*g*) . . . . . . . *Pour la Denèle.*

*Quinaut Denèle* était dans ce temps-là une affez bonne comédienne, pour qui principalement Zoraïde avait été faite. Les noms qui fuivent font les noms des comédiens de ce temps-là.

(*h*) *Greffet doué du double privilége.*

*Greffet*, auteur du petit poëme de Vert-Vert, d'autres ouvrages dans ce goût, et de quelques comédies. Il y a des vers très-heureux dans tout ce qu'il a fait. Il était jéfuite quand il fit imprimer fon Vert-Vert. Le contrafte de fon état et des termes de b. . . . . et f. . . . qu'on voyait dans ce petit poëme, fit un très-grand éclat dans le monde, et donna à l'auteur une grande réputation. Ce poëme n'était fondé à la vérité que fur des plaifanteries de couvent, mais il promettait beaucoup ; l'auteur fut obligé de fortir des jéfuites. Il donna la comédie du Méchant, pièce un peu froide, mais dans laquelle il y a des fcènes extrêmement bien écrites. Revenu depuis à la dévotion, il fit imprimer une lettre dans laquelle il avertiffait le public qu'il ne donnerait plus de comédies, de peur de fe damner. Il pouvait ceffer de travailler pour le théâtre fans le dire. Si tous ceux qui ne font point de comédies en avertiffaient tout le monde, il y aurait trop d'avertiffemens imprimés.

Cet avis au public fut plus ſifflé que ne l'aurait été une pièce nouvelle ; tant le public eſt malin.

(*i*) L'abbé *Trublet*, auteur de quatre tomes d'eſſais de littérature. Ce ſont de ces livres inutiles, où l'on ramaſſe de prétendus bons mots qu'on a entendu dire autrefois, des ſentences rebattues, des penſées d'autrui délayées dans de longues phraſes, de ces livres enfin dont on pourrait faire douze tomes avec le ſeul ſecours du Poliante.

(*k*) . . . . . . *De ces énergumènes.*

Il y avait en effet alors auprès de l'hôtel de la comédie italienne, une maiſon où s'aſſemblaient tous les convulſionnaires, et où ils feſaient des miracles. Ils étaient protégés par un préſident au parlement, nommé *du Bois*, après l'avoir été par un *Carré de Mongeron*, conſeiller au même parlement. Cette ſecte de convulſionnaires, celle des moraves, des ménoniſtes, des piétiſtes, font voir comment certaines religions peuvent aiſément s'établir dans la populace, et gagner enſuite les claſſes ſupérieures. Il y avait alors plus de ſix mille convulſionnaires à Paris. Pluſieurs d'entre eux feſaient des choſes très-extraordinaires. On rôtiſſait des filles ſans que leur peau fût endommagée ; on leur donnait des coups de bûches ſur l'eſtomac ſans les bleſſer, et cela s'appelait donner des ſecours. Il y eut des boiteux qui marchèrent droit, et des ſourds qui entendirent. Tous ces miracles commençaient par un pſaume qu'on récitait en langue vulgaire ; on était ſaiſi du SAINT-ESPRIT, on prophétiſait ; et quiconque dans l'aſſemblée ſe ferait permis de rire, aurait couru riſque d'être lapidé. Ces farces ont duré vingt ans chez les Velches.

(*l*) *Maître Abraham*, &c.

C'eſt *Abraham Chaumeix*, vinaigrier et théologien, dont on a parlé ailleurs.

(*m*) *Marion de Lorme*, courtiſane du temps du cardinal de *Richelieu*, et qui fit une aſſez grande fortune avec ce miniſtre qui était fort généreux.

(*n*) *Par Outrequin*, &c.

La mode était alors de ſe promener en carroſſe ou à pied ſur les boulevarts de Paris, que M. *Outrequin* avait

ſoin de faire arroſer tous les jours pendant l'été. Les jeunes gens ſe piquaient d'y faire paraître leurs maîtreſſes dans les voitures les plus brillantes. On y voyait des filles de l'opéra couvertes de diamans ; elles renouaient leurs cheveux avec des peignes, où il y avait autant de diamans que de dents. Les boulevarts étaient bordés de cafés, de boutiques de marionnettes, de joueurs de gobelets, de danſeurs de corde, et de tout ce qui peut amuſer la jeuneſſe.

(*o*) *Le portier des Chartreux* eſt un livre qui n'eſt pas de la morale la plus auſtère. On y trouve un portrait de l'abbé *Desfontaines*, plus hardi que tous ceux qu'on lit dans *Pétrone*. Cet ouvrage eſt de l'auteur de la petite comédie intitulée le B. . . . . . L'auteur était d'ailleurs auſſi ſavant dans l'antiquité que dans l'hiſtoire des mœurs modernes ; et il a compoſé des diſcours ſérieux pour des perſonnages très-graves, qui ne ſavaient pas les faire eux-mêmes.

# LA VANITÉ. (*)

QU'AS-TU, petit bourgeois d'une petite ville;
Quel accident étrange, en allumant ta bile,
A ſur ton large front répandu la rougeur?
D'où vient que tes gros yeux petillent de fureur?
Réponds donc.—L'univers doit venger mes injures; (a)
L'univers me contemple, et les races futures
Contre mes ennemis dépoſeront pour moi.
—L'univers, mon ami, ne penſe point à toi,
L'avenir encor moins: conduis bien ton ménage,
Divertis-toi, bois, dors, ſois tranquille, ſois ſage.
De quel nuage épais ton crâne eſt offuſqué!
—Ah! j'ai fait un diſcours, et l'on s'en eſt moqué!
Des plaiſans de Paris j'ai ſenti la malice;
Je vais me plaindre au roi qui me rendra juſtice;
Sans doute il punira ces ris audacieux.
—Va, le roi n'a point lu ton diſcours ennuyeux.
Il a trop peu de temps, et trop de ſoins à prendre,
Son peuple à ſoulager, ſes amis à défendre,
La guerre à ſoutenir: en un mot les bourgeois

(*) Un provincial, dans un mémoire, a imprimé ces mots: *Il faut que tout l'univers ſache que leurs majeſtés ſe ſont occupées de mon diſcours. Le roi l'a voulu voir; toute la cour l'a voulu voir.* Il dit dans un autre endroit, que *ſa naiſſance eſt encore au-deſſus de ſon diſcours.* Un père de la doctrine chrétienne a trouvé peu d'humilité chrétienne dans les paroles de ce monſieur; et pour le corriger, il a mis en lumière ces vers chrétiens, applicables à tous ceux qui ont plus de vanité qu'il ne faut.

Doivent très-rarement importuner les rois.
La cour te croira fou : reste chez toi, bon homme.
—Non, je n'y puis tenir ; de brocards on m'assomme.
Les *quand*, les *qui*, les *quoi*, pleuvant de tous côtés, (*b*)
Sifflent à mon oreille, en cent lieux répétés.
On méprise à Paris mes chansons judaïques,
Et mon *Pater* anglais, et mes rimes tragiques, (*c*)
Et ma prose aux quarante ! un tel renversement
D'un Etat policé détruit le fondement ;
L'intérêt du public se joint à ma vengeance ;
Je prétends des plaisans réprimer la licence.
Pour trouver bons mes vers il faut faire une loi :
Et de ce même pas je vais parler au roi.

Ainsi, nouveau venu, sur les rives de Seine,
Tout rempli de lui-même, un pauvre énergumène
De son plaisant délire amusait les passans.
Souvent notre amour propre éteint notre bon sens ;
Souvent nous ressemblons aux grenouilles d'Homère,
Implorant à grands cris le fier Dieu de la guerre,
Et les Dieux des enfers, et Bellone et Pallas,
Et les foudres des cieux, pour se venger des rats.

Voyez dans ce réduit ce crasseux jansénisté,
Des nouvelles du temps infidelle copiste, (*d*)
Vendant sous le manteau ces mémoires sacrés
De bedeaux de paroisse, et de clercs tonsurés.
Il pense fermement, dans sa superbe extase,
Ressusciter les temps des combats d'Athanase.
Ce petit bel esprit, orateur du barreau,

Alignant froidement ses phrases au cordeau,
Citant mal à propos des auteurs qu'il ignore,
Voit voler son beau nom du couchant à l'aurore;
Ses flatteurs à dîner l'appellent Cicéron.
Berthier dans son collége est surnommé Varron.
Un vicaire à Chaillot croit que tout homme sage
Doit penser dans Pékin comme dans son village:
Et la vieille badaude, au fond de son quartier,
Dans ses voisins badauds voit l'univers entier.
Je suis loin de blâmer le soin très-légitime
De plaire à ses égaux, et d'être en leur estime.
Un conseiller du roi sur la terre inconnu,
Doit dans son cercle étroit, chez les siens bien venu,
Etre approuvé du moins de ses graves confrères;
Mais on ne peut souffrir ces bruyans téméraires,
Sur la scène du monde ardens à s'étaler.
Veux-tu te faire acteur? on voudra te siffler.
Gardons-nous d'imiter ce fou de Diogène,
Qui pouvant chez les siens, en bon bourgeois d'Athène,
A l'étude, au plaisir doucement se livrer,
Vécut dans un tonneau pour se faire admirer.
Malheur à tout mortel, et surtout dans notre âge,
Qui se fait singulier pour être un personnage!
Piron seul eut raison, quand dans un goût nouveau, (*e*)
Il fit ce vers heureux, digne de son tombeau,
*Ci gît qui ne fut rien.* — Quoi que l'orgueil en dise,
Humains, faibles humains, voilà votre devise.
Combien de rois, grands Dieux! jadis si révérés,

Dans l'éternel oubli ſont en foule enterrés !
La terre a vu paſſer leur empire et leur trône.
On ne ſait en quel lieu floriſſait Babylone.
Le tombeau d'Alexandre, aujourd'hui renverſé,
Avec ſa ville altière a péri diſperſé.
Céſar n'a point d'aſile où ſon ombre repoſe ;
Et l'ami Pompignan penſe être quelque choſe !

# *NOTES.*

(*a*) . . . . . . *L'univers doit venger mes injures.*

Un provincial, dans un mémoire concernant une petite querelle académique, avait imprimé ces propres mots : *Il faut que tout l'univers ſache que leurs majeſtés ſe ſont occupées de mon diſcours à l'académie.*

Et comme dans ce diſcours, dont leurs majeſtés ne s'étaient point occupées, l'auteur avait inſulté pluſieurs académiciens, il n'eſt pas étonnant qu'il ſe ſoit attiré une petite correction dans la pièce de vers intitulée, *la Vanité.* Car s'il eſt mal de commencer la guerre, il eſt très-pardonnable de ſe défendre.

(*b*) *Les quand, les qui, les quoi,* &c.

Ce ſont de petites feuilles volantes qui coururent dans Paris vers ce temps-là; on les trouve dans cette édition.

(*c*) *Et mon Pater anglais,* &c.

C'eſt la prière de *Pope*, connue ſous le nom de *Prière du déiſte.* Il eſt vrai qu'elle n'était pas chrétienne, mais elle était univerſelle. On ne s'en ſcandaliſa point à Londres, non-ſeulement parce qu'on permet beaucoup de choſes aux poëtes, mais parce qu'on était las de perſécuter *Pope*, et ſurtout, parce qu'il ſe trouve en Angleterre beaucoup plus de philoſophes que de perſécuteurs.

M. *le Franc de Pompignan* la traduiſit en vers français; mais après l'avoir traduite, il ne devait pas inſulter tous les gens de lettres de Paris, dans ſon diſcours de réception à l'académie françaiſe. Il pouvait faire ſa cour ſans inſulter ſes confrères. Ce diſcours fut la ſource de quantité d'épigrammes, de chanſons et de petites pièces de vers, dont aucune ne touche à l'honneur, et qui n'empêchent pas, comme on l'a déjà dit ailleurs, que l'homme qui s'était attiré cette querelle ne pût avoir beaucoup de mérite.

(*d*) . . . . . . . *Infidelle copiſte,* &c.

C'eſt le gazetier des nouvelles eccléſiaſtiques; on en a déjà parlé ailleurs.

C'eſt en effet une choſe aſſez plaiſante que l'importance miſe par ce gazetier à ces petites querelles ignorées dans le reſte du monde, mépriſées dans Paris par tous les gens de bon ſens, et connues ſeulement par ceux qui les excitaient et par la canaille des convulſionnaires. Le gazetier eccléſiaſtique aſſura dans pluſieurs feuilles que les temps d'*Arius* et d'*Athanaſe* avaient été moins orageux, et qu'on devait s'attendre aux événemens les plus funeſtes, depuis qu'on avait mis un porte-dieu à bicêtre, et un colporteur au pilori.

(*e*) *Piron ſeul eut raiſon*, &c.

*Piron*, auteur de la Métromanie, jolie pièce qui a eu beaucoup de ſuccès. Il a fait ſon épitaphe qui commence par ce vers :

*Ci gît, qui? quoi? ma foi perſonne, rien.*

# LE
# RUSSE A PARIS.

# AVERTISSEMENT

## *DES EDITEURS.*

NOUS avons rétabli les notes de cette ſatire d'après les premières éditions. L'auteur avait cru devoir en ſupprimer quelques-unes. Ce qui occupait les eſprits en 1760 était oublié en 1775. Il faut ſe rappeler, en les liſant, l'époque où elles ont été faites, et la néceſſité où ſe trouvait M. de *Voltaire* de dévoiler l'hypocriſie des hommes qui, ſous le maſque du patriotiſme, comme ſous le manteau de la religion, cherchaient à perdre auprès de *Louis XV* des écrivains vertueux et amis du bien public, dont tout le crime était d'avoir excité leur envie, ou bleſſé leur orgueil.

# LE

# RUSSE A PARIS.

*Petit poëme en vers alexandrins, composé à Paris, au mois de mai 1760, par M.* IVAN ALETHOF, *secrétaire de l'ambassade russe.*

TOUT le monde sait que M. *Aléthof* ayant appris le français à Archangel, dont il était natif, cultiva les belles-lettres avec une ardeur incroyable, et y fit des progrès plus incroyables encore : ses travaux ruinèrent sa santé. Il était aisé à émouvoir, comme *Horace*, *irasci celer ;* il ne pardonnait jamais aux auteurs qui l'ennuyaient. Un livre du sieur *Gauchat*, et un discours du sieur le *Franc de Pompignan* le mirent dans une telle colère qu'il en eut une fluxion de poitrine ; depuis ce temps il ne fit que languir, et mourut à Paris le 1er juin 1760, avec tous les sentimens d'un vrai catholique grec, persuadé de l'infaillibilité de l'Eglise grecque. Nous donnons au public son dernier ouvrage,

qu'il n'a pas eu le temps de perfectionner; c'eſt grand dommage : mais nous nous flattons d'imprimer dans peu ſes autres poëmes, dans leſquels on trouvera plus d'érudition, et un ſtyle beaucoup plus châtié.

# DIALOGUE

## D'UN PARISIEN ET D'UN RUSSE.

LE PARISIEN.

Vous avez donc franchi les mers hyperborées,
Ces immenfes déferts et ces froides contrées,
Où le fils d'Alexis, inftruifant tous les rois,
A fait naître les arts, et les mœurs et les lois?
Pourquoi vous dérober aux fept aftres de l'ourfe?
Beaux lieux où nos Français, dans leur favante courfe,
Allèrent, de Borée arpentant l'horizon,
Geler auprès du pôle aplati par Newton; (*a*)
Et dans ce grand projet utile à cent couronnes, (*b*)
Avec un quart de cercle enlever deux laponnes. (*c*)
Eft-ce un pareil deffein qui vous conduit chez nous?

LE RUSSE.

Non, je viens m'éclairer, m'inftruire auprès de vous,
Voir un peuple fameux, l'obferver et l'entendre.

LE PARISIEN.

Aux bords de l'Occident que pouvez-vous apprendre?
Dans vos vaftes Etats vous touchez à la fois
Au pays de Chriftine, à l'empire chinois:
Le héros de Nerva fentit votre vaillance;
Le brutal janiffaire a tremblé dans Byzance;
Les hardis Pruffiens ont été terraffés;
Et vainqueurs en tous lieux, vous en favez affez.

LE RUSSE.

J'ai voulu voir Paris : les faſtes de l'hiſtoire
Célèbrent ſes plaiſirs et conſacrent ſa gloire.
Tout mon cœur treſſaillait à ces récits pompeux
De vos arts triomphans, de vos aimables jeux.
Quels plaiſirs, quand vos jours marqués par vos conquêtes
S'embelliſſaient encore à l'éclat de vos fêtes!
L'étranger admirait dans votre auguſte cour
Cent filles de héros conduites par l'Amour;
Ces belles Montbazons, ces Châtillons brillantes,
Ces piquantes Bouillons, ces Némours ſi touchantes,
Danſant avec Louis ſous des berceaux de fleurs, (*d*)
Et du Rhin ſubjugué couronnant les vainqueurs;
Perrault du louvre auguſte élevant la merveille;
Le grand Condé pleurant aux vers du grand Corneille,
Tandis que plus aimable, et plus maître des cœurs,
Racine, d'Henriette exprimant les douleurs, (*e*)
Et voilant ce beau nom du nom de Bérénice,
Des feux les plus touchans peignait le ſacrifice.
Cependant un Colbert en vos heureux remparts
Ranimait l'induſtrie, et raſſemblait les arts:
Tous ces arts en triomphe amenaient l'abondance.
Sur cent châteaux ailés les pavillons de France, (*f*)
Bravant ce peuple altier, complice de Cromwel,
Effrayaient la Tamiſe, et les ports du Texel.
Sans doute les beaux fruits de ces âges illuſtres,
Accrus par la culture et mûris par vingt luſtres,
Sous vos ſavantes mains ont un nouvel éclat.

Le temps doit augmenter la ſplendeur de l'Etat ;
Mais je la cherche en vain dans cette ville immenſe.

LE PARISIEN.

Aujourd'hui l'on étale un peu moins d'opulence.
Nous nous ſommes défaits d'un luxe dangereux ; (*g*)
Les eſprits ſont changés, et les temps ſont fâcheux.

LE RUSSE.

Et que vous reſte-t-il de vos magnificences ?

LE PARISIEN.

Mais... nous avons ſouvent de belles remontrances ; (*h*)
Et le nom d'Yſabeau (*), ſur un papier timbré,
Eſt dans tous nos périls un ſecours aſſuré.

LE RUSSE.

C'eſt beaucoup ; mais enfin, quand la riche Angleterre
Epuiſe ſes tréſors à vous faire la guerre,
Les papiers d'Yſabeau ne vous ſuffiront pas ;
Il faut des matelots, des vaiſſeaux, des ſoldats....

LE PARISIEN.

Nous avons à Paris de plus grandes affaires.

LE RUSSE.

Quoi donc ?

LE PARISIEN.

Janſénius.... la bulle .... ſes myſtères : (*i*)
De deux ſages partis les cris et les efforts,
Et des billets ſacrés payables chez les morts, (*k*)
Et des convulſions et des réquiſitoires (*l*)

(*) Greffier du parlement de Paris.

Rempliront de nos temps les brillantes hiſtoires.
Le Franc de Pompignan par ſes divins écrits, (*m*)
Plus que Paliſſot même occupe nos eſprits; (*n*)
Nous quittons et la foire et l'opéra comique,
Pour juger de le Franc le ſtyle académique.
Le Franc de Pompignan dit *à tout l'univers*,
*Que le roi lit ſa proſe, et même encor ſes vers*,
*L'univers* cependant voit nos apothicaires
Combattre en parlement les jéſuites leurs frères: (*o*)
Car chacun vend ſa drogue, et croit ſur ſon paillier
Fixer comme le Franc les yeux du monde entier.
Que dit-on dans Moſcou de ces nobles querelles?

LE RUSSE.

En aucun lieu du monde on ne m'a parlé d'elles.
Le Nord, la Germanie, où j'ai porté mes pas,
Ne ſavent pas un mot de ces fameux débats.

LE PARISIEN.

Quoi! du clergé français la gazette prudente, (*p*)
Cet ouvrage immortel que le pur zèle enfante,
Le Journal du chrétien, le Journal de Trévoux, (*q*)
N'ont point paſſé les mers et volé juſqu'à vous?

LE RUSSE.

Non.

LE PARISIEN.

Quoi! vous ignorez des mérites ſi rares?

LE RUSSE.

Nous n'en avons jamais rien appris.

LE PARISIEN.

Les barbares !

Hélas, en leur faveur mon esprit abusé
Avait cru que le Nord était civilisé.

LE RUSSE.

Je viens pour me former sur les bords de la Seine ;
C'est un scythe grossier voyageant dans Athène,
Qui vous conjure ici, timide et curieux,
De dissiper la nuit qui couvre encor ses yeux.
Les modernes talens, que je cherche à connaître,
Devant un étranger craignent-ils de paraître ?
Le cygne de Cambrai, l'aigle brillant de Meaux,
Dans ce temps éclairé n'ont-ils pas des égaux ?
Leurs disciples, nourris de leur vaste science,
N'ont-ils pas hérité de leur noble éloquence ?

LE PARISIEN.

Oui, le flambeau divin qu'ils avaient allumé
Brille d'un nouveau feu, loin d'être consumé;
Nous avons parmi nous des pères de l'Eglise.

LE RUSSE.

Nommez-moi donc ces saints que le ciel favorise.

LE PARISIEN.

Maître Abraham Chaumeix, Hayer le récollet, (r)
Et Berthier le jésuite, et le diacre Trublet,
Et le doux Caveirac, et Nonotte et tant d'autres ; (s)
Ils sont tous parmi nous ce qu'étaient les apôtres,
Avant qu'un feu divin fût descendu sur eux :

De leur ſiècle profane inſtructeurs généreux, (t)
Cachant de leur ſavoir la plus grande partie,
Ecrivant ſans eſprit par pure modeſtie,
Et par piété même ennuyant les lecteurs.

LE RUSSE.

Je n'ai point encor lu ces ſolides auteurs ;
Il faut que je vous faſſe un aveu condamnable.
Je voudrais qu'à l'utile on joignît l'agréable ;
J'aime à voir le bon ſens ſous le maſque des ris ;
Et c'eſt pour m'égayer que je viens à Paris.
Ce peintre ingénieux de la nature humaine,
Qui fit voir en riant la raiſon ſur la ſcène,
Par ceux qui l'ont ſuivi ſerait-il éclipſé ?

LE PARISIEN.

Vous parlez de Molière ; oh ! ſon règne eſt paſſé ;
Le ſiècle eſt bien plus fin ; notre ſcène épurée
Du vrai beau qu'on cherchait eſt enfin décorée.
Nous avons les *remparts* (*), nous avons *Ramponeau ;* (u)
Au lieu du Miſanthrope on voit Jacques Rouſſeau,
Qui, marchant ſur ſes mains, et mangeant ſa laitue, (x)
Donne un plaiſir bien noble au public qui le hue.
Voilà nos grands travaux, nos beaux arts, nos ſuccès,
Et l'honneur éternel de l'empire français.
A ce brillant tableau connaiſſez ma patrie.

LE RUSSE.

Je vois dans vos propos un peu de raillerie ;
Je vous entends aſſez ; mais parlons ſans détour ;

(*) Les comédies qu'on joue ſur le boulevart.

Votre

Votre nuit eſt venue après le plus beau jour.
Il en eſt des talens comme de la finance ;
La diſette aujourd'hui ſuccède à l'abondance ;
Tout ſe corrompt un peu, ſi je vous ai compris.
Mais n'eſt-il rien d'illuſtre au moins dans vos débris ?
Minerve de ces lieux ferait-elle bannie ?
Parmi cent beaux eſprits n'eſt-il plus de génie ?

LE PARISIEN.

Un génie ? ah, grand Dieu ! puiſqu'il faut m'expliquer,
S'il en paraiſſait un que l'on pût remarquer,
Tant de témérité ſerait bientôt punie.
Non, je ne le tiens pas aſſuré de ſa vie.
Les Berthiers, les Chaumeix, et juſques aux Frérons,
Déjà de l'impoſture embouchent les clairons.
L'hypocrite ſourit, l'énergumène aboie ;
Les chiens de Saint-Médard s'élancent ſur leur proie ; (y)
Un petit magiſtrat à peine émancipé,
Un pédant ſans honneur à bicêtre échappé,
S'il a du bel eſprit la jalouſe manie,
Intrigue, parle, écrit, dénonce, calomnie,
En crimes odieux traveſtit les vertus ;
Tous les traits ſont lancés, tous les rets ſont tendus.
On cabale à la cour ; on ameute, on excite
Ces petits protecteurs ſans place et ſans mérite,
Ennemis des talens, des arts, des gens de bien,
Qui ſe ſont faits dévots de peur de n'être rien.
N'oſant parler au roi qui hait la médiſance,
Et craignant de ſes yeux la ſage vigilance,

Ces oiseaux de la nuit, rassemblés dans leurs trous,
Exhalent les poisons de leur orgueil jaloux :
Poursuivons, disent-ils, tout citoyen qui pense.
Un génie ! il aurait cet excès d'insolence !
Il n'a pas demandé notre protection !
Sans doute il est sans mœurs et sans religion ;
Il dit que dans les cœurs Dieu s'est gravé lui-même,
Qu'il n'est point implacable, et qu'il suffit qu'on l'aime.
Dans le fond de son ame il se rit des Fantins, (*z*)
De Marie Alacoque (*aa*), et de la Fleur des saints. (*bb*)
Aux erreurs indulgent, et sensible aux misères,
Il a dit, on le sait, que les humains sont frères ;
Et dans un doute affreux lâchement obstiné,
Il n'osa convenir que Newton fût damné.
Le brûler est une œuvre et sage et méritoire.
Ainsi parle à loisir ce digne consistoire.
Des vieilles à ces mots au ciel levant les yeux
Demandent des fagots pour cet homme odieux ;
Et des petits péchés commis dans leur jeune âge,
Elles font pénitence en opprimant un sage.

LE RUSSE.

Hélas ! ce que j'apprends de votre nation
Me remplit de douleur et de compassion.

LE PARISIEN.

J'ai dit la vérité. Vous la vouliez sans feinte :
Mais n'imaginez pas que tristement éteinte,
La raison sans retour abandonne Paris ;
Il est des cœurs bien faits, il est de bons esprits,

Qui peuvent, des erreurs où je la vois livrée,
Ramener au droit ſens ma patrie égarée.
Les aimables Français ſont bientôt corrigés.

LE RUSSE.

Adieu, je reviendrai quand ils ſeront changés.

## *NOTES.*

(*a*) . . . . . . *Aplati par Newton.*

Ce furent *Huyghens* et *Newton* qui prouvèrent, le premier par la théorie des forces centrifuges, le ſecond par celle de la gravitation, que le globe doit être un peu aplati aux pôles, et un peu élevé à l'équateur; que par conſéquent les degrés du méridien ſont plus petits à l'équateur, et au pôle un peu plus longs. La différence, ſelon *Newton*, eſt d'un deux cent trentième, et ſelon *Huyghens*, d'un cinq cent ſoixante et dix-huitième.

On trouva au contraire, par les meſures priſes en France, que les degrés du méridien étaient plus grands au Sud qu'au Nord. De-là on conclut que la terre était aplatie au pôle, comme *Newton* et *Huyghens* l'avaient prouvé par une théorie ſûre. C'était tout juſtement le contraire de ce qu'on devait conclure. Les meſures de France étaient fauſſes, et la concluſion plus fauſſe encore.

Cette affaire ne fut portée ni au parlement ni en ſorbonne, comme celle de l'inoculation y a été déférée. L'académie des ſciences ſe rétracta au bout de vingt ans, et *Fontenelle* avoua dans ſon hiſtoire, que ſi les degrés étaient plus longs vers le Nord, la terre devait être aplatie au pôle.

Cela feſait voir qu'on s'était non-ſeulement trompé en France ſur la théorie, mais qu'on s'était trompé auſſi dans les meſures. Les erreurs qu'elles renfermaient ont été reconnues et corrigées depuis. Il eſt prouvé que la terre eſt aplatie, comme les expériences du pendule l'avaient prouvé, comme les lois de l'équilibre des fluides paraiſſent l'exiger. La proportion des axes de la terre s'approche davantage de celle de *Newton* que de celle d'*Huyghens;* ce qui confirme ce qu'avait découvert *Newton*, que la force de la peſanteur

eſt le réſultat de la force attractive de tous les élémens de la terre, et non une force dirigee vers le centre, ſuivant l'hypothèſe de *Huyghens;* mais les obſervations du pendule ne ſont pas d'accord avec les meſures des degrés du méridien, dans l'hypothèſe de la terre homogène, et ces meſures ne s'accordent pas à donner à la terre une figure régulière.

(*b*) . . . . . . *Utile à cent couronnes,*

*Moreau de Maupertuis* fit accroire au cardinal de *Fleuri* que cette diſpute purement philoſophique intéreſſait tous les navigateurs; qu'il y allait de leur vie. Il n'y allait certainement que de la curioſité.

(*c*) . . . . . . *Enlever deux laponnes.*

C'était deux filles de Tornéa qui étaient ſœurs. Le père commença un procès criminel contre *Maupertuis :* mais on ne put du cercle polaire envoyer à Paris un huiſſier.

(*d*) *Danſant avec Louis ſous des berceaux de fleurs,*

Cela eſt vrai à la lettre. Il y avait à la fête de Verſailles de grands berceaux de verdure, ornés de fleurs qui formaient des deſſins pittoreſques. Ce fut là que *Louis XIV*, qui était dans tout l'éclat de la jeuneſſe et de la beauté, danſa avec mademoiſelle de *la Vallière* et d'autres dames.

(*e*) *Racine d'Henriette exprimant les douleurs,*

Rien n'eſt plus connu que l'hiſtoire de la tragédie de Bérénice. La princeſſe *Henriette* d'Angleterre, fille de *Charles I*, et femme de *Monſieur*, frère unique de *Louis XIV*, donna ce ſujet à traiter à *Corneille* et à *Racine*. On ſait comment *Corneille* en fit une tragédie auſſi froide et auſſi ennuyeuſe que mal écrite; et comment *Racine* en fit une pièce très-touchante malgré ſes défauts.

(*f*) . . . . . . *Les pavillons de France,*

*Louis XIV* était parvenu juſqu'à garnir ſes ports de près de deux cents vaiſſeaux de guerre.

(*g*) *Nous nous ſommes défaits d'un luxe dangereux;*

Cela fut écrit l'an 1760, temps auquel le malheur des temps, les diſgrâces dans la guerre, et la mauvaiſe adminiſtration des finances avaient obligé le roi et la plupart

des gens riches à faire porter à la monnaie une grande partie de leur vaiſſelle d'argent. On ſervait alors les potages et les ragoûts dans des plats de faïence qu'on appelait des *cus noirs*.

( *h* ) *Mais nous avons ſouvent de belles remontrances ;*

On n'a pas ici la témérité de vouloir jeter le plus léger ſoupçon de partialité ſur les remontrances ; le zèle les dicte, la bonté les reçoit, l'équité y a ſouvent égard. On obſerve ſeulement que lorſque les Anglais ſe ruinent pour déſoler nos côtes, inſulter nos ports, détruire nos colonies et notre commerce, nous devons donner quelque choſe pour nous défendre. Certes, en voyant notre roi ſe défaire de ſa vaiſſelle d'argent, et ſe priver de ce qui fait le néceſſaire d'un monarque, quel eſt le citoyen qui ne ſuivra pas un exemple ſi noble et ſi touchant ?

( *i* ) *Janſénius . . . la bulle . . . ſes myſtères.*

La querelle de la bulle *Unigenitus* fut un de ces ridicules ſérieux qui ont troublé la France aſſez long-temps. On n'ignore pas que *Louis XIV* eut le malheur de ſe mêler des diſputes abſurdes entre les janſéniſtes et les moliniſtes, que cette extravagance jeta de l'amertume ſur la fin de ſes jours ; et que cette guerre théologique, pour n'avoir pas été aſſez mépriſée, renaquit enſuite aſſez violemment. C'était la honte de l'eſprit humain, mais on était accoutumé à cette honte.

( *k* ) *Valère Maxime* (lib. II, cap. 1, de inſtit. gall.) dit que les druides prêtaient de l'argent aux pauvres, à la charge qu'ils le rendraient en l'autre monde. ( *voyez la note p.* )

( *l* ) *Et des convulſions*, &c.

La folie inconcevable des convulſions fut un des fruits de la bulle *Unigenitus*. Il y en avait encore en 1760, et elles avaient commencé en 1724. Sans les philoſophes qui jetèrent ſur cette démence infame tout le ridicule qu'elle méritait, cette fureur de l'eſprit de parti aurait eu des ſuites très-dangereuſes.

( *m* ) *Le Franc de Pompignan par ſes divins écrits*,

M. *le Franc de Pompignan*, dans un mémoire qu'il dit avoir préſenté au roi en 1760, s'exprime ainſi, page 17 : *Il faut que tout l'univers ſache que le roi s'eſt occupé de mon diſcours*,

*non comme d'une nouveauté paſſagère, mais comme d'une production digne de l'attention particulière des ſouverains.*

Quel producteur que ce *Pompignan!* quelle modeſtie! de quel ton il parle à l'univers! comme l'univers eſt occupé de lui!

Ce même *le Franc de Pompignan* dit, page 10: *Un homme de ma naiſſance et de mon état;* la naiſſance de *le Franc!*

Ce même *le Franc de Pompignan* dit encore que pendant qu'il était juge des Aides en Quercy, *il écrivait de la proſe pour l'utilité de ſes compatriotes.* Voici la proſe utile de M. *le Franc de Pompignan.* Il eut la bonté, en 1756, d'écrire au roi, et de lui reprocher le bien que le roi feſait à la nation, en feſant lui-même, à Trianon, l'eſſai de la méthode de remédier à la carie des blés. Sa majeſté daigna faire envoyer la recette dans toutes les provinces; c'eſt une de ſes attentions paternelles pour ſon peuple; nous l'en béniſſons, nos enfans l'en béniront. M. *le Franc de Pompignan* ſemble inſulter à ſa bienfeſance; il lui dit: *Ces expériences ne rendront pas nos champs moins incultes. Le parc de Verſailles ne décide pas de l'état de nos campagnes. Vous traitez vos ſujets plus impitoyablement que des forçats; on exerce ſur eux des vexations horribles: ſortez de l'enceinte de votre palais ſomptueux, vous verrez un royaume qui ſera bientôt un déſert....*

Telle eſt la proſe coulante et agréable du ſieur *le Franc de Pompignan.* Le roi n'a jamais donné un plus grand exemple de clémence qu'en daignant pardonner à ce bourgeois de Quercy un peu trop vif. Eſt-ce à ce titre qu'on l'a reçu à l'académie?

Le même *le Franc de Pompignan*, auteur du Voyage de Provence, de la Prière du déiſte, et de quelques pſaumes traduits en vers bien durs, et de pluſieurs pièces de théâtre dont une ſeule a pu être jouée, nie qu'on lui ait refuſé quelque temps les proviſions de ſa charge en Quercy, pour le punir de la Prière du déiſte, parce qu'il fut d'ailleurs ſuſpendu de ſa charge en Quercy pour une autre affaire qui arriva dans un bal en Quercy. Nous n'entrerons point dans ces détails; nous nous contenterons d'obſerver que ce n'eſt pas ſans raiſon qu'un père de la doctrine chrétienne lui a dit:

Pour vivre un peu joyeuſement,
Croyez-moi, n'offenſez perſonne:
C'eſt un petit avis qu'on donne
Au ſieur le Franc de Pompignan.

Il peut ſur cet article préſenter un mémoire à l'univers.

(*n*) *Plus que Palissot même occupe nos esprits;*

*Palissot de Montenoi* fit jouer par les comédiens français une comédie intitulée, *les Philosophes*, le 2 mai 1760. Il a eu le malheur, dans cette comédie, d'insulter et d'accuser plusieurs personnes d'un mérite supérieur; et il se reprochera sans doute cette faute toute sa vie. On voit par la lettre qu'il a donnée au public en forme de préface, qu'il a été trompé par de faux mémoires qu'on lui avait donnés. Il justifie sa pièce en rapportant plusieurs passages tirés de l'Encyclopédie, et la plupart de ces passages ne se trouvent pas dans l'Encyclopédie. Il cite plusieurs traits de quelques mauvais livres intitulés, *l'Homme plante* et *la Vie heureuse*, comme si ces livres étaient composés par quelques-uns de ceux qui ont mis la main à l'Encyclopédie : mais ces livres détestables, contre lesquels il s'élève avec une juste indignation, sont d'un médecin nommé *la Mettrie*, natif de Saint-Malo, de l'académie de Berlin, qui les composa à Berlin il y a plus de douze ans, dans des accès d'ivresse. Ce *la Mettrie* n'a jamais été en relation avec aucun des citoyens qui sont maltraités dans la pièce des *Philosophes*.

Ceux qu'on insulte dans cette pièce sont M. *Duclos*, secrétaire perpétuel de l'académie française, auteur de plusieurs ouvrages très-estimables; M. d'*Alembert*, de la même académie et de celle des sciences, célèbre par sa vaste littérature, par ses connaissances profondes dans les mathématiques et par son génie; M. *Diderot*, dont le public fait le même éloge; M. le chevalier de *Jaucourt*, homme d'une grande naissance, auteur de cent excellens articles qui enrichissent le Dictionnaire encyclopédique; M. *Helvétius*, admirable (ce mot n'est pas trop fort) par une action unique : il a quitté deux cents mille livres de rente, pour cultiver les belles-lettres en paix, et il fait du bien avec ce qui lui reste. La facilité et la bonté de son caractère lui ont fait hasarder, dans un livre, d'ailleurs plein d'esprit, des propositions fausses et très-répréhensibles, dont il s'est repenti le premier, à l'exemple du grand *Fénélon*. L'auteur se repent aussi d'avoir porté le poignard dans ses blessures; il a des remords d'avoir imputé des maximes et des vues pernicieuses aux plus honnêtes gens qui soient en France, à des hommes qui n'ont jamais fait le moindre mal à personne, et qui n'en ont jamais dit. En qualité de citoyen, il souhaite que le Dictionnaire encyclopédique se continue, que les libraires qui ont fait cette grande entreprise, ne soient pas ruinés, que les souscripteurs ne perdent point leurs avances.

Ce livre, qui ſe perfectionnait ſous tant de mains, devenait cher et néceſſaire à la nation. J'ai vu l'article *Roi* en manuſcrit; des étrangers ont pleuré de tendreſſe au portrait qu'on fait de *Louis XV*, et ils ont ſouhaité d'être ſes ſujets; la reine ſon épouſe regretterait l'article *Reine*, ſi ſa vertu modeſte pouvait lui faire regretter les plus juſtes louanges. Au mot *Guerre*, on croirait que celui qui commande aujourd'hui nos armées, et pluſieurs lieutenans généraux ont été déſignés par l'auteur qui eſt lui-même un excellent officier. Le mot *Siége* forme un article bien important pour nous; la priſe du Port-Mahon immortaliſe le nom du général et le nom français: en un mot, cet ouvrage eût fait notre gloire, et il eſt bien honteux qu'il ait eſſuyé à la fois la perſécution et le ridicule.

(*o*) *Combattre en parlement les jéſuites leurs frères:*

Le 14 mai 1760, jour de l'anniverſaire de la mort de *Henri IV*, les apothicaires de Paris firent ſaiſir, dans un couvent de jéſuites qu'on appelait la maiſon profeſſe, des drogues que les jéſuites vendaient en fraude; et leur firent un procès au parlement, qui condamna ces pères. On diſait qu'ils débitaient chez eux ces drogues pour empoiſonner les janſéniſtes.

(*p*) *Quoi! du clergé français la gazette prudente,*

C'eſt ce qu'on appelle la gazette eccléſiaſtique. Ce journal clandeſtin commença en 1724, et dure encore. C'eſt un ramas de petits faits concernant des bedeaux de paroiſſe, des porte-dieu, des thèſes de théologie, des refus de ſacremens, des billets de confeſſion: c'eſt ſurtout dans le temps de ces billets de confeſſion que cette gazette a eu le plus de vogue. L'archevêque de Paris, *Chriſtophe de Beaumont*, avait imaginé ces lettres de change tirées à vue ſur l'autre monde, pour faire refuſer le viatique à tous les mourans qui ſe feraient confeſſés à des prêtres janſéniſtes. Ce comble de l'extravagance et de l'horreur cauſa beaucoup de troubles, et mit la gazette eccléſiaſtique alors dans un grand crédit: elle tomba quand cette ſottiſe fut finie. Elle était, dit-on, comme les crapauds, qui ne peuvent s'enfler que de venin.

(*q*) *Le Journal du chrétien, le Journal de Trévoux,*

Le Journal chrétien ou du chrétien fut d'abord compoſé par un récollet nommé *Hayer*, l'abbé *Trublet*, l'abbé *Dinouart*,

un

un nommé *Joannet*. Ils dédièrent leur besogne à la reine, dans l'espérance d'avoir quelque bénéfice, en quoi ils se tromperent. Ils mirent d'abord leur mercure chrétien à 30 sous, puis à 20, puis à 15, puis à 12. Voyant qu'ils ne réussissaient pas, ils s'avisèrent d'accuser d'athéisme tous les écrivains, à tort et à travers. Ils s'adressèrent malheureusement à M. de *Saint-Foix* qui leur fit un procès criminel, et les obligea de se rétracter. Depuis ce temps-là leur journal fut entièrement décrié, et ces pauvres diables furent obligés de l'abandonner.

Pour le Journal de Trévoux, il a subi le sort des jésuites ses auteurs, il est tombé avec eux.

(*r*) *Maître Abraham Chaumeix*, &c.

Cet *Abraham Chaumeix* était ci-devant vinaigrier, et s'étant fait convulsionnaire, il devint un homme considérable dans le parti, surtout depuis qu'il se fut fait crucifier avec une couronne d'épines sur la tête, le 2 mars 1749, dans la rue Saint-Denis, vis-à-vis Saint-Leu et Saint-Gilles. Ce fut lui qui dénonça au parlement de Paris le Dictionnaire encyclopédique. Il a été couvert d'opprobre, et obligé de se réfugier à Moscou où il s'est fait maître d'école.

*Hayer* le récollet, n'est connu que par le Journal chrétien; le jésuite *Berthier* par le Journal de Trévoux, et surtout par une facétie plaisante intitulée : *Relation de la maladie, de la confession, de la mort et de l'apparition du jésuite Berthier*. On la trouve dans cette édition, *Facéties*, tome premier.

(*s*) *Et le doux Caveirac, et Nonotte et tant d'autres;*

Le doux *Caveirac* est ici par antiphrase. Il n'y a rien de si peu doux que son apologie de la révocation de l'édit de Nantes et de la Saint-Barthelemi. Ce n'est pas qu'on doive en inférer absolument qu'il eût fait la Saint-Barthelemi, s'il eût été à la place du Balafré. On justifie quelquefois les plus abominables actions qu'on ne voudrait pas avoir faites. On fait un livre pour plaire à un évêque, pour attraper un petit bénéfice, une petite pension du clergé qu'on n'attrape point; et ensuite on écrirait pour les huguenots avec autant de zèle qu'on a écrit contre eux. Tout cela n'est au bout du compte que du papier perdu, et de l'honneur perdu; ce qui est fort peu de chose pour ces gens-là.

*Nonotte* est un ex-jésuite que notre auteur philosophe a fait connaître par les ignorances dont il l'a convaincu, et par les ridicules dont il l'a accablé avec très-juste raison.

*N. B.* Il y avait *Rabot* dans les premières éditions. Nous n'avons rien pu découvrir sur ce *Rabot*. Il en serait de même de la plupart des autres feseurs de libelles immortalisés par M. de *Voltaire*, s'il ne s'était donné la peine d'ajouter à leur nom des notes instructives.

(*t*) *De leur siècle profane instructeurs généreux*,

Peu d'auteurs se sont servis du mot *instructeur* qui semble manquer à notre langue. On voit bien que c'est un russe qui parle. Ce terme répond à celui de coukaski, qui est très-énergique en slavon.

(*u*) *Nous avons les remparts, nous avons Ramponeau;*

*Ramponeau* était un cabaretier de la Courtille, dont la figure comique et le mauvais vin qu'il vendait bon marché, lui acquirent pendant quelque temps une réputation éclatante. Tout Paris courut à son cabaret; des princes du sang même allèrent voir M. *Ramponeau*.

Une troupe de comédiens établis sur les remparts s'engagea à lui payer une somme considérable pour se montrer seulement sur leur théâtre, et pour y jouer quelques rôles muets. Les jansénistes firent un scrupule à *Ramponeau* de se produire sur la scène; ils lui dirent que *Tertullien* avait écrit contre la comédie, qu'il ne devait pas ainsi prostituer sa dignité de cabaretier, qu'il y allait de son salut: la conscience de *Ramponeau* fut alarmée. Il avait reçu de l'argent d'avance, et il ne voulut point le rendre de peur de se damner. Il y eut procès: M. *Elie de Beaumont*, célèbre avocat, daigna plaider contre *Ramponeau;* notre poëte philosophe plaida pour lui, soit par zèle pour la religion, soit pour se réjouir. *Ramponeau* rendit l'argent, et sauva son ame. On trouve ce plaidoyer dans le volume des *Facéties*.

(*x*) *Qui marchant sur ses mains, et mangeant sa laitue*,

La même année 1760, on joua sur le théâtre de la comédie française la comédie des Philosophes, avec un concours de monde prodigieux. On voyait sur le théâtre *Jean-Jacques Rousseau* marchant à quatre pattes, et mangeant une laitue. Cette facétie n'était ni dans le goût du Misanthrope, ni dans celui du Tartufe, mais elle était bien aussi théâtrale que celle de Pourceaugnac *qui est poursuivi par des lavemens et des fils de p. . . . .*

(*y*) *Les chiens de Saint-Médard*, &c.

Saint-Médard eſt une vilaine paroiſſe d'un très-vilain faubourg de Paris, où les convulſions commencèrent. On appelle depuis ce temps-là les fanatiques, chiens de Saint-Médard.

Au lieu des deux vers ſuivans, on liſait dans les premières éditions:

Le fripon le plus vil, le plus déshonoré,
Dans la ſale débauche obſcurément vautré.

(*z*) ...... *Des Fantins*,
*De Marie Alacoque et de la Fleur des ſaints*

*Fantin*, curé de Verſailles, fameux directeur qui ſéduiſait ſes dévotes, et qui fut ſaiſi volant une bourſe de cent louis à un mourant qu'il confeſſait: il n'était pourtant pas philoſophe.

(*aa*) *Marie Alacoque*, ouvrage impertinent de *Languet*, évêque de Soiſſons, dans lequel l'abſurdité et l'impiété furent pouſſées juſqu'à mettre dans la bouche de JESUS-CHRIST quatre vers pour *Marie Alacoque*.

(*bb*) *La Fleur des ſaints*, compilation extravagante du jéſuite *Ribadeneira;* c'eſt un extrait de la Légende dorée, traduit et augmenté par le frère *Girard*, jéſuite.

*N. B.* Que ce n'était pas ce frère *Girard* condamné au feu, le 12 octobre 1731, par la moitié du parlement d'Aix, pour avoir abuſé de ſa pénitente en lui donnant le fouet aſſez doucement, et pour pluſieurs profanations. Il fut abſous par l'autre moitié du parlement d'Aix, parce qu'on avait ridiculement mêlé l'accuſation de ſortilége aux véritables charges du procès. C'eſt bien dommage que ce frère *Girard* n'ait pas été philoſophe.

# LES CHEVAUX ET LES ANES,

## OU

## ETRENNES AUX SOTS.

Premier janvier 1761.

A ces beaux jeux inventés dans la Gréce,
Combats d'esprit, ou de force, ou d'adresse,
Jeux solennels, écoles des héros,
Un gros thébain, qui se nommait Bathos,
Assez connu par sa crasse ignorance,
Par sa lésine et son impertinence,
D'ambition tout comme un autre épris,
Voulut paraître, et prétendit aux prix.
C'était la course: un beau cheval de Thrace,
Aux crins flottans, à l'œil brillant d'audace,
Vif et docile, et léger à la main,
Vint présenter son dos à mon vilain.
Il demandait des housses, des aigrettes,
Un beau harnois, de l'or sur ses bossettes.
Le bon Bathos quelque temps marchanda.
Un certain âne alors se présenta.
L'âne disait: Mieux que lui je sais braire,
Et vous verrez que je sais mieux courir;
Pour des chardons je m'offre à vous servir:
Préférez-moi. Mon Bathos le préfère.

Sûr du triomphe il ſort de la maiſon.
Voilà Bathos monté ſur ſon griſon.
Il veut courir. La Gréce était railleuſe.
Plus l'aſſemblée était belle et nombreuſe,
Plus on ſifflait. Les Bathos en ce temps
N'impoſaient pas ſilence aux bons plaiſans.
Profitez bien de cette belle hiſtoire,
Vous qui ſuivez les ſentiers de la gloire;
Vous qui briguez ou donnez des lauriers,
Diſtinguez bien les ânes des courſiers.
En tout état et dans toute ſcience,
Vous avez vu plus d'un Bathos en France;
Et plus d'un âne a mangé quelquefois
Au ratelier des courſiers de nos rois.
L'abbé du Bois, fameux par ſa veſſie,
Mit ſur ſon front, très-atteint de folie,
La même mitre, hélas! qui décora
Ce Fénélon que l'Europe admira.
Au Cicéron des oraiſons funèbres,
Sublime auteur de tant d'écrits célèbres,
Qui ſuccéda dans l'emploi glorieux
De cultiver l'eſprit des demi-dieux?
Un théatin, un Boyer (1). Mais qu'importe,
Quand l'arbre eſt beau, quand ſa féve eſt bien forte,
Qu'il ſoit taillé par Benigne ou Boyer?
De très-bons fruits viennent ſans jardinier.
C'eſt dans Paris, dans notre immenſe ville,
En grands eſprits, en ſots toujours fertile,

Mes chers amis, qu'il faut bien nous garder
Des charlatans qui viennent l'inonder.
Les vrais talens ſe taiſent ou s'enfuient,
Découragés des dégoûts qu'ils eſſuient.
Les faux talens ſont hardis, effrontés,
Souples, adroits, et jamais rebutés.
Que de Frélons vont pillant les abeilles!
Que de Pradons s'érigent en Corneilles!
Que de Gauchats (*a*) ſemblent des Maſſillons!
Que de le Dains (2) ſuccèdent aux Bignons!
Virgile meurt, Bavius le remplace.
Après Lulli nous avons vu Colaſſe.
Après le Brun Coypel obtint l'emploi
Du premier peintre ou barbouilleur du roi.
Ah! mon ami, malgré ta ſuffiſance,
Tu n'étais pas premier peintre de France.
Le lourd Crevier (*b*), pédant craſſeux et vain,
Prend hardiment la place de Rollin,
Comme un valet prend l'habit de ſon maître.
Que voulez-vous? chacun cherche à paraître.
C'eſt un plaiſir de voir ces poliſſons
Qui du bon goût nous donnent des leçons,
Ces étourdis calculans en finance,
Et ces bourgeois qui gouvernent la France,
Et ces gredins qui d'un air magiſtral,
Pour quinze ſous griffonnant un journal,
Journal chrétien, connu par ſa ſottiſe,
Vont ſe carrant en princes de l'Egliſe,

Et ces faquins, qui d'un ton familier,
Parlent au roi du haut de leur grenier.
Nul à Paris ne se tient dans sa sphère.
Dans son métier, ni dans son caractère;
Et parmi ceux qui briguent quelque nom,
Ou quelque honneur, ou quelque pension,
Qui des dévots affectent la grimace,
L'abbé la Coste (*c*) est le seul à sa place.
Le roi, dit-on, bannira ces abus :
Il le voudrait; ses soins sont superflus.
Il ne peut dire en un arrêt en forme :
Impertinens, je veux qu'on se réforme,
Que le Journal de Trévoux soit meilleur,
Guyon (3) moins plat, Moreau (4) plus fin railleur.
La cour enjoint à Jacque hétérodoxe
De courir moins après le paradoxe;
Je lui défends de jamais dénigrer
Des arts charmans qui peuvent l'honorer;
Je veux, j'entends que sous mon règne auguste
Tout bon Français ait l'esprit sage et juste;
Que nul robin ne soit présomptueux,
Nul moine fier, nul avocat verbeux.
Ouï le rapport, dans mon conseil j'ordonne
Que la raison s'introduise en sorbonne,
Que tout auteur sache me réjouir :
Ou m'éclairer : car tel est mon plaisir.
Un tel édit serait plus inutile
Que les sermons prêchés par la Neuville. (5)

Donc on aurait grande obligation
A qui pourrait par exhortation,
Par vers heureux, et par douce éloquence,
Porter nos gens à moins d'extravagance,
Admonéter par nom et par furnom
Ces ennemis jurés de la raifon.
On pourrait dire aux malins moliniftes,
A leurs rivaux les rudes janféniftes,
Aux gens du greffe, aux univerfités,
Aux faux dévots, d'honnêtes vérités;
Je les dirai, n'en foyez point en peine;
Chacun de vous obtiendra fon étrenne.
Meffieurs les fots, je dois, en bon chrétien,
Vous feffer tous, car c'eft pour votre bien.

*Par M. le ch. de M. . . . re, cornette de cavalerie, et en cette qualité ennemi juré des ânes. A Paris, &c. pour vos étrennes.*

# *NOTES.*

(*a*) *Gauchat*, mauvais auteur de quelques brochures.

(*b*) *Crevier*, mauvais auteur d'une Hiſtoire romaine, et d'une Hiſtoire de l'univerſité, et beaucoup plus fait pour la ſeconde que pour la première. Il a depuis fait un libelle contre le célèbre *Monteſquieu*, dans lequel il s'efforce de prouver que *Monteſquieu* n'était pas chrétien. Voilà un beau ſervice que cet homme rend à notre religion, de chercher à nous convaincre qu'elle était mépriſée par un grand homme. La monture de *Bathos* paraît aſſez convenable à ce monſieur.

(*c*) L'abbé *la Coſte*, qui a travaillé à l'*Année littéraire*, de préſent employé à Toulon ſur les galères du roi.

(1) *Boyer*, moine imbécille que le cardinal de *Fleuri* fit précepteur du dauphin, et déſigna en mourant pour miniſtre de la feuille. Des dévotes lui avaient fait obtenir l'évêché de Mirepoix, qu'il quitta en venant à la cour. Il était l'ennemi déclaré de toute eſpèce de mérite, et perſécuta violemment M. de *Voltaire*.

(2) Nom d'un avocat qui prononça un plaidoyer pour faire rayer du tableau un de ſes confrères, convaincu d'avoir prouvé que l'excommunication des comédiens du roi, penſionnaires de ſa majeſté, eſt abuſive et contraire aux libertés de l'Egliſe gallicane. *Le Dain* fut hué, mais il réuſſit à faire rayer ſon confrère.

(3) *Guyon*, auteur de l'*Oracle des nouveaux philoſophes*, ouvrage diſtingué par ſon ridicule dans la foule des libelles ſans nombre, publiés avec approbation contre le citoyen qui feſait le plus d'honneur à ſon pays, et un de ceux qui lui ont été le plus utiles.

(4) *Moreau*, avocat au conſeil. Il a beaucoup écrit en faveur des fermiers généraux et contre la philoſophie. Il eſt l'auteur du *Catéchiſme des Cacouacs*. Dans ſes livres ſur l'hiſtoire de France, il s'eſt permis d'altérer et de déguiſer les monumens de nos anciennes annales, comme ſi l'autorité royale avait beſoin d'être ſoutenue par des menſonges : ſes livres ont eu le ſort qu'ils méritaient; ils ont été mépriſés et payés. On a de lui quelques jolis couplets dans le genre flagorneur.

(5) *Charles-Frey de Neuville*, jéſuite célèbre alors par des ſermons remplis d'antithèſes, où l'on rencontre de loin en loin quelques traits heureux, d'ailleurs peu fanatique, et plus homme de lettres que jéſuite.

# L'HYPOCRISIE. (1)

Mes chers amis, il me prend fantaisie
De vous parler ce soir d'hypocrisie.
Grave Vernet, soutiens ma faible voix ;
Plus on est lourd, plus on parle avec poids.
  Si quelque belle à la démarche fière,
Aux gros tetons, à l'énorme derrière,
Etale aux yeux ses robustes appas,
Les rimailleurs la nommeront Pallas.
Une beauté jeune, fraîche, ingénue,
S'appelle Hébé ; Vénus est reconnue
A son sourire, à l'air de volupté
Qui de son charme embellit la beauté.
Mais si j'avise un visage sinistre,
Un front hideux, l'air empesé d'un cuistre,
Un cou jauni sur un moignon penché,
Un œil de porc à la terre attaché,
( Miroir d'une ame à ses remords en proie,
Toujours terni, de peur qu'on ne la voie, )
Sans hésiter, je vous déclare net
Que ce magot est Tartufe ou Vernet.
  C'est donc à toi, Vernet, que je dédie
Ma très-honnête et courte rapsodie,
Sur le sujet de notre ami Guignard,
Fesse-matthieu, dévot et grand paillard.
  Avant-hier advint que de fortune
Je rencontrai ce Guignard sur la brune,

Qui chez Fanchon s'allait gliffer fans bruit,
Comme un hibou qui ne fort que de nuit.
Je l'arrêtai, d'un air affez fantafque
Par fa jaquette, et je lui criai : Mafque,
Je te connais : l'argent et les catins
Sont à tes yeux les feuls objets divins ;
Tu n'eus jamais un autre catéchifme.
Pourquoi veux-tu, de ton plat rigorifme
Nous étalant le dehors impofteur,
Tromper le monde, et mentir à ton cœur ;
Et tout pétri d'une douce luxure,
Parler en Paul et vivre en Epicure ?
Le fycophante alors me répondit
Qu'il faut tromper pour fe mettre en crédit,
Que la franchife eft toujours dangereufe,
L'art bien reçu, la vertu malheureufe,
La fourbe utile, et que la vérité
Eft un joyau peu connu, très-vanté,
D'un fort grand prix, mais qui n'eft point d'ufage.
Je répliquai : Ton difcours paraît fage.
L'hypocrifie a du bon quelquefois ;
Pour fon profit on a trompé des rois.
On trompe auffi le ftupide vulgaire
Pour le gruger, bien plus que pour lui plaire.
Lorfqu'il s'agit d'un trône épifcopal,
Ou du chapeau qui coiffe un cardinal,
Ou, fi l'on veut, de la triple couronne,
Que quelquefois l'ami Belzébuth donne ;

En pareil cas peut-être il ſerait bon
Qu'on employât quelques tours de fripon ;
L'objet eſt beau, le prix en vaut la peine.
Mais ſe gêner pour nous mettre à la gêne,
Mais s'impoſer le fardeau déteſté
D'une inutile et triſte fauſſeté,
Du monde entier mépriſée et maudite,
C'eſt être dupe encor plus qu'hypocrite.
Que Peretti (a) ſe déguiſe en chrétien
Pour être pape, il ſe conduit fort bien.
Mais toi, pauvre homme, excrément de collége,
Dis-moi, quel bien, quel rang, quel privilége
Il te revient de ton maintien cagot?
Tricher au jeu ſans gagner eſt d'un ſot.
Le monde eſt fin. Aiſément on devine,
On reconnaît le cafard à la mine,
Chacun le hue : on aime à décrier
Un charlatan qui fait mal ſon métier.
Mais convenez que du moins mes confrères
M'applaudiront.... Tu ne les connais guères.
Dans leur tripot on les a vus ſouvent
Se comporter comme on fait au couvent.
Tout penaillon y vante ſa beſace,
Son inſtitut, ſes miracles, ſa craſſe ;
Mais en ſecret l'un de l'autre jaloux,
Modeſtement ils ſe déteſtent tous.
Tes ennemis ſont parmi tes ſemblables.
Les gens du monde au moins ſont plus traitables;

Ils ſont railleurs, les autres ſont méchans.
Crains les ſifflets, mais crains les mal-feſans.
Crois-moi, renonce à la cagoterie !
Mène uniment une plus noble vie,
Rougiſſant moins, ſois moins embarraſſé ;
Que ton cou tors, déſormais redreſſé,
Sur ſon pivot garde un juſte équilibre.
Lève les yeux, parle en citoyen libre ;
Sois franc, ſois ſimple ; et ſans affecter rien,
Eſſaie un peu d'être un homme de bien.
 Le mécréant alors n'oſa répondre.
J'étais ſincère, il ſe ſentait confondre.
Il ſoupira d'un air ſanctifié.
Puis détournant ſon œil humilié,
Courbant en voûte une part de l'échine,
Et du menton ſe battant la poitrine,
D'un pied cagneux il alla chez Fanchon
Pour lui parler de la religion.

## *NOTES.*

(1) Cette pièce fut faite dans le temps où les prêtres génevois s'aviſèrent, pour prouver qu'ils n'étaient pas ſociniens, d'eſſayer s'ils ne pourraient pas rappeler dans Genève les beaux jours où *Calvin* brûlait, proſcrivait, exilait et gouvernait au nom de DIEU. Les eſprits étaient changés, et on ſe moqua d'eux.

(*a*) *Sixte-Quint.*

# LE
# MARSEILLOIS
# ET
# LE LION.

# AVERTISSEMENT.

„ FEU M. de *Saint-Didier*, ſecrétaire per-
„ pétuel de l'académie de Marſeille, auteur
„ du poëme de *Clovis*, s'amuſa quelque
„ temps avant ſa mort à compoſer cette
„ petite fable, dans laquelle on trouve
„ quelques traits de la philoſophie anglaiſe.
„ Ces traits ſont en effet imités de la
„ fable des abeilles de *Mandeville*; mais
„ tout le reſte appartient à l'auteur français.
„ Comme il était de Marſeille, il n'a pas
„ manqué de prendre un marſeillois pour
„ ſon héros. Nous avons fait imprimer
„ ce petit ouvrage ſur une copie très-
„ exacte. „

# LE MARSEILLOIS ET LE LION.

*Par M.* de SAINT-DIDIER, *ſecrétaire perpétuel de l'académie de Marſeille.*

DANS les ſacrés cahiers, méconnus des profanes,
Nous avons vu parler les ſerpens et les ânes.
Un ſerpent fit l'amour à la femme d'Adam ; (*a*)
Un âne avec eſprit gourmanda Balaam. (*b*)
Le grand parleur Homère, en vérités fertile,
Fit parler et pleurer les deux chevaux d'Achille. (*c*)
Les habitans des airs, des forêts et des champs,
Aux humains chez Eſope enſeignent le bon ſens.
Deſcartes n'en eut point quand il les crut machines. (*d*)
Il raiſonna beaucoup ſur les œuvres divines ;
Il en jugea fort mal, et noya ſa raiſon
Dans ſes trois élémens, au coin d'un tourbillon.
Le pauvre homme ignora, dans ſa phyſique obſcure,
Et l'homme et l'animal, et toute la nature.
Ce romancier hardi dupa long-temps les ſots.
Laiſſons là ſa folie, et ſuivons nos propos.
Un jour un marſeillois, trafiquant en Afrique,
Aborda le rivage où fut jadis Utique.
Comme il ſe promenait dans le fond d'un vallon,
Il trouva nez à nez un énorme lion,
A la longue crinière, à la gueule enflammée,

Terrible, et tout ſemblable au lion de Némée.
Le plus horrible effroi ſaiſit le voyageur.
Il n'était pas Hercule, et tout tranſi de peur,
Il ſe mit à genoux, et demanda la vie.
  Le monarque des bois, d'une voix radoucie,
Mais qui fesait encor trembler le provençal,
Lui dit en bon français : Ridicule animal,
Tu veux donc qu'aujourd'hui de ſouper je me paſſe?
Ecoute, j'ai dîné, je veux te faire grâce,
Si tu peux me prouver qu'il eſt contre les lois
Que le ſoir un lion ſoupe d'un marſeillois.
  Le marchand à ces mots conçut quelque eſpérance.
Il avait eu jadis un grand fonds de ſcience ;
Et pour devenir prêtre, il apprit du latin ;
Il ſavait Rabelais et ſon ſaint Auguſtin. (*e*)
  D'abord il établit, ſelon l'uſage antique,
Quel eſt le droit divin du pouvoir monarchique ;
Qu'au plus haut des degrés des êtres inégaux
L'homme eſt mis pour régner ſur tous les animaux ; (*f*)
Que la terre eſt ſon trône, et que dans l'étendue
Les aſtres ſont formés pour réjouir ſa vue.
Il conclut qu'étant prince, un ſujet africain
Ne pouvait ſans pécher manger ſon ſouverain.
Le lion, qui rit peu, ſe mit pourtant à rire ;
Et voulant par plaiſir connaître cet empire,
En deux grands coups de griffe il dépouilla tout nu
De l'univers entier le monarque abſolu.
  Il vit que ce grand roi lui cachait ſous le linge

Un corps faible monté ſur deux feſſes de ſinge,
A deux minces talons deux gros pieds attachés,
Par cinq doigts ſuperflus dans leur marche empêchés,
Deux mamelles ſans lait, ſans grâce, ſans uſage,
Un crâne étroit et creux couvrant un plat viſage,
Triſtement dégarni du tiſſu de cheveux,
Dont la main d'un barbier coiffa ſon front craſſeux.
Tel était en effet ce roi ſans diadême,
Privé de ſa parure, et réduit à lui-même.
Il ſentit qu'en effet il devait ſa grandeur
Au fil d'un perruquier, aux ciſeaux d'un tailleur.
Ah! dit-il au lion, je vois que la nature
Me fait faire en ce monde une triſte figure:
Je penſais être roi: j'avais certes grand tort.
Vous êtes le vrai maître en étant le plus fort.
Mais ſongez qu'un héros doit dompter ſa colère;
Un roi n'eſt point aimé, s'il n'eſt point débonnaire.
Dieu, comme vous ſavez, eſt au-deſſus des rois.
Jadis en Arménie il vous donna des lois,
Lorſque dans un grand coffre à la merci des ondes,
Tous les animaux purs, ainſi que les immondes,
Par Noé mon aïeul enfermés ſi long-temps, (g)
Reſpirèrent enfin l'air natal de leurs champs:
Dieu fit avec eux tous une étroite alliance,
Un pacte ſolennel. — Oh! la plate impudence!
As-tu perdu l'eſprit par excès de frayeur?
Dieu, dis-tu, fit un pacte avec nous! — Oui, Seigneur,
Il vous recommanda d'être clément et ſage,

De ne toucher jamais à l'homme ſon image : (*h*)
Et ſi vous me mangez, l'Eternel irrité
Fera payer mon ſang à votre majeſté. —
Toi, l'image de Dieu ! toi, magot de Provence !
Conçois-tu bien l'excès de ton impertinence ?
Montre l'original de mon pacte avec Dieu.
Par qui fut-il écrit ? en quel temps ? dans quel lieu ? (*i*)
Je vais t'en montrer un plus sûr, plus véritable.
De mes quarante dents vois la file effroyable, (*k*)
Ces ongles dont un ſeul pourrait te déchirer,
Ce goſier écumant prêt à te dévorer,
Cette gueule, ces yeux, dont jailliſſent des flammes ;
Je tiens ces heureux dons du Dieu que tu réclames.
Il ne fait rien en vain : te manger eſt ma loi ;
C'eſt-là le ſeul traité qu'il ait fait avec moi.
Ce Dieu, dont mieux que toi je connais la prudence,
Ne donne pas la faim pour qu'on faſſe abſtinence.
Toi-même as fait paſſer ſous tes chétives dents
D'imbécilles dindons, des moutons innocens,
Qui n'étaient pas formés pour être ta pâture.
Ton débile eſtomac, honte de la nature,
Ne pourrait ſeulement, ſans l'art d'un cuiſinier,
Digérer un poulet qu'il faut encor payer.
Si tu n'as point d'argent, tu jeûnes en hermite :
Et moi que l'appétit en tout temps ſollicite,
Conduit par la nature, attentif à mon bien,
Je puis t'avaler cru, ſans qu'il m'en coûte rien.
Je te digérerai ſans faute en moins d'une heure.

Le pacte univerſel eſt qu'on naiſſe et qu'on meure.
Apprends qu'il vaut autant, raiſonneur de travers,
Etre avalé par moi que rongé par les vers. —
 Sire, les Marſeillois ont une ame immortelle :
Ayez dans vos repas quelque reſpect pour elle. —
La mienne apparemment eſt immortelle auſſi.
Va, de ton eſprit gauche elle a peu de ſouci.
Je ne veux point manger ton ame raiſonneuſe.
Je cherche une pâture et moins fade et moins creuſe :
C'eſt ton corps qu'il me faut ; je le voudrais plus gras ;
Mais ton ame, crois-moi, ne me tentera pas. —
 Vous avez ſur ce corps une entière puiſſance ;
Mais quand on a dîné, n'a-t-on point de clémence?
Pour gagner quelque argent j'ai quitté mon pays ;
Je laiſſe dans Marſeille une femme et deux fils ;
Mes malheureux enfans, réduits à la misère,
Iront à l'hôpital ſi vous mangez leur père. —
 Et moi n'ai-je donc pas une femme à nourrir ?
Mon petit lionceau ne peut encor courir,
Ni ſaiſir de ſes dents ton eſpèce craintive ;
Je lui dois la pâture ; il faut que chacun vive.
Eh ! pourquoi ſortais-tu d'un terrain fortuné,
D'olives, de citrons, de pampres couronné ?
Pourquoi quitter ta femme et ce pays ſi rare
Où tu fêtais en paix Magdelène et Lazare ? (*l*)
Dominé par le gain tu viens dans mon canton
Vendre, acheter, troquer, être dupe et fripon ;
Et tu veux qu'en jeûnant ma famille pâtiſſe

De ta ſotte imprudence et de ton avarice ?
Réponds-moi donc, maraud. — Sire, je ſuis battu.
Vos griffes et vos dents m'ont aſſez confondu.
Ma tremblante raiſon cède en tout à la vôtre.
Oui, la moitié du monde a toujours mangé l'autre.
Ainſi Dieu le voulut ; et c'eſt pour notre bien.
Mais, Sire, on voit ſouvent un malheureux chrétien,
Pour de l'argent comptant qu'aux hommes on préfère,
Se racheter d'un turc, et payer un corſaire.
Je comptais à Tunis paſſer deux mois au plus ;
A vous y bien ſervir mes vœux ſont réſolus ;
Je vous ferai garnir votre charnier auguſte
De deux bons moutons gras, valant vingt francs au juſte.
Pendant deux mois entiers ils vous ſeront portés,
Par vos correſpondans chaque jour préſentés ;
Et mon valet, chez vous, reſtera pour otage. —
Ce pacte, dit le roi, me plaît bien davantage
Que celui dont tantôt tu m'avais étourdi.
Viens ſigner le traité ; ſuis-moi chez le cadi ;
Donne des cautions ; ſois sûr, ſi tu m'abuſes,
Que je n'admettrai point tes mauvaiſes excuſes ;
Et que ſans raiſonner tu ſeras étranglé,
Selon le droit divin dont tu m'as tant parlé.
Le marché fut ſigné ; tous les deux l'obſervèrent,
D'autant qu'en le gardant tous les deux y gagnèrent.
Ainſi dans tous les temps nos ſeigneurs les lions
Ont conclu leurs traités aux dépens des moutons.

# *NOTES.*

(*a*) *Un ſerpent*, &c.

Il eſt conſtant que le ſerpent parlait. La Genèſe dit expreſſément *qu'il était le plus ruſé de tous les animaux*. La Genèſe ne dit point que DIEU lui donnât alors la parole par un acte extraordinaire de ſa toute-puiſſance pour ſéduire *Eve*. Elle rapporte la converſation du ſerpent et de la femme ; comme on rapporte un entretien entre deux perſonnes qui ſe connaiſſent et qui parlent la même langue. Cela même eſt ſi évident que le Seigneur punit le ſerpent d'avoir abuſé de ſon eſprit et de ſon éloquence ; il le condamne à ſe traîner ſur le ventre, au lieu qu'auparavant il marchait ſur ſes pieds. *Flavien Joſephe*, dans ſes antiquités, *Philon*, ſaint *Baſile*, ſaint *Ephrem*, n'en doutent pas. Le révérend père dom *Calmet*, dont le profond jugement eſt reconnu de tout le monde, s'exprime ainſi : *Toute l'antiquité a reconnu les ruſes du ſerpent, et on a cru qu'avant la malédiction de* DIEU, *cet animal était encore plus ſubtil qu'il ne l'eſt à préſent. L'Ecriture parle de ſes fineſſes en pluſieurs endroits ; elle dit qu'il bouche ſes oreilles pour ne pas entendre la voix de l'enchanteur.* JESUS-CHRIST *dans l'Evangile nous conſeille d'avoir la prudence du ſerpent.*

(*b*) *Un âne avec eſprit*, &c.

Il n'en était pas ainſi de l'âne ou de l'âneſſe qui parla à *Balaam*. Il eſt vraiſemblable que les ânes n'avaient point le don de la parole ; car il eſt dit expreſſément que le Seigneur ouvrit la bouche de l'âneſſe : et même ſaint *Pierre*, dans ſa ſeconde épître, dit *que cet animal muet parla d'une voix humaine*. Mais remarquons que ſaint *Auguſtin*, dans ſa quarante-huitième queſtion, dit que *Balaam* ne fut point étonné d'entendre parler ſon âneſſe. Il en conclut que *Balaam* était accoutumé à entendre parler les autres animaux. Le révérend père dom *Calmet* avoue que la choſe eſt très-ordinaire. L'âne de *Bacchus*, dit-il, le belier de *Phryxus*, le cheval d'*Hercule*, l'agneau de *Bochoris*, les bœufs de Sicile, les arbres même de Dodone, et l'ormeau d'*Apollonius de Thyane* ont parlé diſtinctement. Voilà de grandes autorités qui ſervent merveilleuſement à juſtifier M. de *Saint-Didier*.

(*c*) *Fit parler et pleurer les deux chevaux d'Achille.*

La remarque de madame *Dacier* ſur cet endroit d'*Homère*, eſt également importante et judicieuſe. Elle appuie beaucoup ſur la ſage conduite d'*Homère ;* elle fait voir que les

chevaux d'*Achille*, *Xanthe* et *Balie*, fils de *Podarge*, font d'une race immortelle ; et qu'ayant déjà pleuré la mort de *Patrocle*, il n'eft point du tout étonnant qu'ils tiennent un long difcours à *Achille*. Enfin, elle cite l'exemple de l'âneffe de *Balaam*, auquel il n'y a rien à répliquer.

(*d*) *Defcartes n'en eut point quand il les crut machines.*

*Defcartes* était certainement un grand géomètre et un homme de beaucoup d'efprit ; mais toutes les nations favantes avouent qu'il abandonna la géométrie qui devait être fon guide, et qu'il abufa de fon efprit pour ne faire que des romans. L'idée que les animaux ont tous les organes du fentiment pour ne point fentir, eft une contradiction ridicule. Ses tourbillons, fes trois élémens, fon fyftême fur la lumière, fon explication des refforts du corps humain, fes idées innées font regardées par tous les philofophes comme des chimères abfurdes. On convient que dans toute fa phyfique il n'y a pas une vérité phyfique. Ce grand exemple apprend aux hommes qu'on ne trouve ces vérités que dans les mathématiques et dans l'expérience.

(*e*) *Il favait Rabelais et fon faint Auguftin.*

Il eft rapporté dans l'hiftoire de l'académie que *la Fontaine* demanda à un docteur s'il croyait que faint *Auguftin* eût autant d'efprit que *Rabelais*, et que le docteur répondit à *la Fontaine : Prenez garde, Monfieur, vous avez mis un de vos bas à l'envers ;* ce qui était vrai.

Ce docteur était un fot. Il devait convenir que faint *Auguftin* et *Rabelais* avaient tous deux beaucoup d'efprit, et que le curé de Meudon avait fait un mauvais ufage du fien. *Rabelais* était profondément favant, et tournait la fcience en ridicule : faint *Auguftin* n'était pas fi favant, il ne favait ni le grec ni l'hébreu ; mais il employa fes talens et fon éloquence à fon refpectable miniftère. *Rabelais* prodigua indignement les ordures les plus baffes : faint *Auguftin* s'égara dans des explications myftérieufes que lui-même ne pouvait entendre. On eft étonné qu'un orateur tel que lui, ait dit dans fon fermon fur le pfaume fix :

„ Il eft clair et indubitable que le nombre de quatre a „ rapport au corps humain, à caufe des quatre élémens et „ des quatre qualités dont il eft compofé ; favoir, le chaud „ et le froid, le fec et l'humide. C'eft pourquoi auffi DIEU „ a voulu qu'il fût foumis à quatre différentes faifons ; „ favoir, l'été, le printemps, l'automne, et l'hiver. . . .

„ Comme

„ Comme le nombre de quatre a rapport au corps, le „ nombre de trois a rapport à l'ame, parce que DIEU nous „ ordonne de l'aimer d'un triple amour; favoir, de tout „ notre cœur, de toute notre ame et de tout notre efprit.

„ Lors donc que les deux nombres de quatre et de trois, „ dont le premier a rapport au corps, c'eft-à-dire, au vieil „ homme et au vieux Teftament, et le fecond a rapport à „ l'ame, c'eft-à-dire, au nouvel homme et au nouveau „ Teftament, feront écoulés et paffés, comme le nombre de „ fept jours paffe et s'écoule, parce qu'il n'y a rien qui ne fe „ faffe dans le temps et par la diftribution du nombre quatre „ au corps, et du nombre trois à l'ame; lors, dis-je, que „ ce nombre de fept fera paffé, on verra arriver le hui- „ tième qui fera celui du jugement. „

Plufieurs favans ont trouvé mauvais qu'en voulant concilier les deux généalogies différentes données à faint *Jofeph*, l'une par faint *Matthieu*, et l'autre par faint *Luc*, il dife dans fon fermon 51 *qu'un fils peut avoir deux pères, puifqu'un père peut avoir deux enfans.*

On lui a encore reproché d'avoir dit, dans fon livre contre les manichéens, que les puiffances céleftes fe déguifaient ainfi que les puiffances infernales en beaux garçons et en belles filles pour s'accoupler enfemble, et d'avoir imputé aux manichéens cette theurgie impure, dont ils ne furent jamais coupables.

On a relevé plufieurs de fes contradictions. Ce grand faint était homme; il a fes faibleffes, fes erreurs, fes défauts comme les autres faints. Il n'en eft pas moins vénérable, et *Rabelais* n'eft pas moins un bouffon groffier, un impertinent dans les trois quarts de fon livre, quoiqu'il ait été l'homme le plus favant de fon temps, éloquent, plaifant et doué d'un vrai génie. Il n'y a pas fans doute de comparaifon à faire entre un père de l'Eglife très-vénérable et *Rabelais;* mais on peut très-bien demander lequel avait plus d'efprit; et un bas à l'envers n'eft pas une réponfe.

(*f*) *L'homme eft mis pour régner*, &c.

Dans le *Spectacle de la nature*, M. le prieur de *Jonval*, qui d'ailleurs eft un homme fort eftimable, prétend que toutes les bêtes ont un profond refpect pour l'homme. Il eft pourtant fort vraifemblable que les premiers ours et les premiers tigres qui rencontrèrent les premiers hommes, leur témoignèrent peu de vénération, furtout s'ils avaient faim.

Plusieurs peuples ont cru sérieusement que les étoiles n'étaient faites que pour éclairer les hommes pendant la nuit. Il a fallu bien du temps pour détromper notre orgueil et notre ignorance ; mais aussi plusieurs philosophes, et *Platon* entre autres, ont enseigné que les astres étaient des Dieux. Saint *Clément* d'Alexandrie et *Origène* ne doutent pas qu'ils n'aient des ames capables de bien et de mal ; ce sont des choses très-curieuses et très-instructives.

(*g*) *Par Noé mon aïeul*, &c.

Il faut pardonner au lion s'il ne connaissait pas *Noé*. Les juifs sont les seuls qui l'aient jamais connu. On ne trouve ce nom chez aucun autre peuple de la terre. *Sanchoniathon* n'en a point parlé ; s'il en avait dit un mot, *Eusèbe* son abréviateur en aurait pris un grand avantage. Ce nom ne se trouve point dans le Zenda-Vesta de *Zoroastre*. Le Sadder, qui en est l'abrégé, ne dit pas un seul mot de *Noé*. Si quelque auteur égyptien en avait parlé, *Flavien Josephe*, qui rechercha si exactement tous les passages des livres égyptiens qui pouvaient déposer en faveur des antiquités de sa nation, se serait prévalu du témoignage de ses auteurs. *Noé* fut entièrement inconnu aux Grecs ; et il le fut également aux Indiens et aux Chinois. Il n'en est parlé ni dans le Veidam, ni dans le Shasta, ni dans les cinq Kings ; et il est très-remarquable que lui et ses ancêtres aient été également ignorés du reste de la terre.

(*h*) *De ne toucher jamais à l'homme son image :*

Au chap. IX de la Genèse, verset 10 et suivans, le Seigneur fait un pacte avec les animaux, tant domestiques que de la campagne. Il défend aux animaux de tuer les hommes ; il dit qu'il en tirera vengeance, parce que l'homme est son image. Il défend de même à la race de *Noé* de manger du sang des animaux mêlé avec de la chair. Les animaux sont presque toujours traités dans la loi juive à peu-près comme les hommes ; les uns et les autres doivent être également en repos le jour du sabbat ( Exod. ch. XXIII). Un taureau qui a frappé un homme de sa corne, est puni de mort ( Exod. chap. XXI ). Une bête qui a servi de succube ou d'incube à une personne est aussi mise à mort ( Levit. chap. XX ). Il est dit que l'homme n'a rien de plus que la bête ( Ecclésiaste, chap. III et IX ). Dans les plaies d'Egypte les premiers nés des hommes et des

animaux sont également frappés (Exod. chap. XII et XIII). Quand *Jonas* prêche la pénitence à Ninive, il fait jeûner les hommes et les animaux. Quand *Josué* prend Jéricho, il extermine également les bêtes et les hommes. Tout cela prouve évidemment que les hommes et les bêtes étaient regardés comme deux espèces du même genre. Les Arabes ont encore le même sentiment. Leur tendresse excessive pour leurs chevaux et pour leurs gazelles en est un témoignage assez connu.

(*i*) *Par qui fut-il écrit?* &c.

Le grand *Newton*, *Samuel Clarke* prétendent que le Pentateuque fut écrit du temps de *Saül*. D'autres savans hommes pensent que ce fut sous *Ozias*; mais il est décidé que *Moïse* en est l'auteur, malgré toutes les vaines objections fondées sur les vraisemblances et sur la raison qui trompe si souvent les hommes.

(*k*) *De mes quarante dents*, &c.

Ceux qui ont écrit l'Histoire naturelle, auraient bien dû compter les dents des lions; mais ils ont oublié cette particularité aussi-bien qu'*Aristote*. Quand on parle d'un guerrier, il ne faut pas omettre ses armes. M. de *Saint-Didier*, qui avait vu disséquer à Marseille un lion nouvellement venu d'Afrique, s'assura qu'il avait quarante dents.

(*l*) *Où tu fêtais en paix Magdelène et Lazare?*

Ce lion paraît fort instruit, et c'est encore une preuve de l'intelligence des bêtes. La Sainte-Baume où se retira sainte *Marie-Magdelène* est fort connue; mais peu de gens savent à fond cette histoire. La Fleur des saints peut en donner quelques notions; il faut lire son article, tome II de la Fleur des saints, depuis la page 59. Ce fut *Marie-Magdelène* à qui deux anges parlèrent sur le Calvaire, et à qui notre Seigneur parut en jardinier. *Ribadeneira*, le savant auteur de la Fleur des saints, dit expressément que si cela n'est pas dans l'Evangile, la chose n'en est pas moins indubitable. Elle demeura, dit-il, dans Jérusalem auprès de la vierge *Marie* avec son frère *Lazare*, que *Jésus* avait ressuscité, et *Marthe* sa sœur, qui avait préparé le repas lorsque *Jésus* avait soupé dans leur maison.

L'aveugle-né, nommé *Celedone*, à qui *Jésus* donna la vue en frottant ses yeux avec un peu de boue, et *Joseph*

*d'Arimathie* étaient de la fociété intime de *Magdelène*. Mais le plus confidérable de fes amis fut le docteur faint *Maximin*, l'un des foixante et dix difciples.

Dans la première perfécution qui fit lapider faint *Etienne*, les juifs fe faifirent de *Marie-Magdelène*, de *Marthe*, de leur fervante *Marcelle*, de *Maximin* leur directeur, de l'aveugle-né, et de *Jofeph d'Arimathie*. On les embarqua dans un vaiffeau fans voiles, fans rames et fans mariniers; le vaiffeau aborda à Marfeille, comme l'attefte *Baronius*. Dès que *Magdelène* fut à terre, elle convertit toute la Provence. Le *Lazare* fut évêque de Marfeille; *Maximin* eut l'évêché d'Aix; *Jofeph d'Arimathie* alla prêcher l'Evangile en Angleterre; *Marthe* fonda un grand couvent; *Magdelène* fe retira dans la Sainte-Baume, où elle brouta l'herbe toute fa vie. Ce fut là que n'ayant plus d'habits, elle pria toujours toute nue; mais fes cheveux crûrent jufqu'à fes talons, et les anges venaient la peigner et l'enlever au ciel fept fois par jour, en lui donnant de la mufique. On a gardé long-temps une fiole remplie de fon fang, et fes cheveux; et tous les ans, le jour du vendredi faint, cette fiole a bouilli à vue d'œil. La lifte de fes miracles avérés eft innombrable.

# LES
# TROIS EMPEREURS
# EN SORBONNE.

*Par M. l'abbé CAILLE.*

# AVERTISSEMENT

## *DES EDITEURS.*

En 1767, la faculté de théologie de Paris cenſura le roman philoſophique intitulé *Béliſaire.* Ce vieux général s'était aviſé de dire à l'empereur *Juſtinien* que l'on n'éclairait point les eſprits avec la flamme des bûchers, et qu'il était tenté de croire que DIEU n'avait point condamné à la damnation éternelle les héros de la Gréce et de Rome.

Depuis l'invention de l'imprimerie, la faculté de Paris s'eſt arrogé le droit de dire ſon avis en mauvais latin ſur les livres qui lui déplaiſent ; et comme depuis cinquante années le public eſt en poſſeſſion de ſe moquer de cet avis, elle a conſtamment l'humilité de le traduire en français, afin de multiplier les lecteurs et les ſifflets.

La cenſure de *Béliſaire* eut un grand ſuccès. On ne peut ſe diſſimuler que l'obligation impoſée, ſous peine de damnation, aux princes et aux magiſtrats, de condamner à la mort quiconque n'eſt pas de la communion romaine, ne ſoit une opinion théologique très-moderne. La

T 4

damnation des païens n'a jamais été donnée comme un article de foi dans les premiers ſiècles de l'Eglise. On n'avance de pareilles opinions que lorſqu'on eſt le maître. La faculté fut donc obligée d'avouer que ſi le fond de la croyance doit toujours reſter le même, cependant on peut l'enrichir de temps en temps de quelques nouveaux articles de foi, dont les circonſtances n'avaient point permis à notre Seigneur JESUS-CHRIST et aux ſaints apôtres de s'occuper.

Cette aſſertion parut auſſi ridicule que ſcandaleuſe; et lorſqu'on vit que le mauvais français de la ſorbonne n'avait pas même le mérite de rendre exactement ſon mauvais latin; et qu'en ſe traduiſant eux-mêmes, ces ſages maîtres avaient fait des contre-ſens, les ris redoublèrent.

On trouvera dans cette édition pluſieurs pièces en proſe ſur cette facétie théologique. M. de *Voltaire* s'eſt plu à attaquer ſouvent l'opinion que tout infidelle eſt damné, quelles que ſoient ſes vertus et l'innocence de ſa vie. Ce n'eſt point là une opinion théologique indifférente. Il importe au repos de l'humanité de perſuader à tous les hommes qu'un Dieu, leur père commun, récompenſe la vertu,

indépendamment de la croyance, et qu'il ne punit que les méchans.

Cette opinion de la néceſſité de croire certains dogmes pour n'être point damné, et d'un ſupplice éternel réſervé à ceux qui les ont niés ou même ignorés, eſt le premier fondement du fanatiſme et de l'intolérance. Tout non-conformiſte devient un ennemi de DIEU et de notre ſalut. Il eſt raiſonnable, preſque humain, de brûler un hérétique et d'ajouter quelques heures de plus à un ſupplice éternel, plutôt que de s'expoſer ſoi et ſa famille à être précipités par les ſéductions de cet impie dans les bûchers éternels.

C'eſt à cette ſeule opinion qu'on peut attribuer l'abominable uſage de brûler des hommes vivans ; uſage qui, à la honte de notre ſiècle, ſubſiſte encore dans les pays catholiques de l'Europe, excepté dans les Etats de la famille impériale. Heureuſement cette opinion eſt auſſi ridicule qu'atroce, et plus injurieuſe à la Divinité que tous les contes des païens ſur les aventures galantes des Dieux immortels. Auſſi parmi ceux qui ſont intéreſſés au maintien de la théologie, les gens raiſonnables voudraient-ils qu'on abandonnât ce prétendu dogme,

comme celui de la création du monde il y a juſte ſix mille ans.

On ſuivrait la même marche à meſure que certains dogmes deviendraient trop révoltans, ou trop clairement abſurdes; et au bout d'un certain temps on ſoutiendrait qu'on ne les a jamais regardés comme articles de foi. Cela eſt arrivé déjà plus d'une fois, et l'Egliſe s'en eſt bien trouvée.

Il eſt juſte d'obſerver ici que *Ribalier*, ſyndic de ſorbonne, dont on parle dans cette ſatire, eſt un homme de mœurs douces, aſſez tolérant, qui céda malgré lui dans cette circonſtance au délire théologique de ſes confrères. Il avait à ſe faire pardonner ſa modération à l'égard des janſéniſtes; et pour l'expier, il ſe mit à perſécuter un peu les gens raiſonnables.

# LES TROIS EMPEREURS

## EN SORBONNE.

L'HERITIER de Brunſvick et le roi des Danois,
Vous le ſavez, amis, ne ſont pas les ſeuls princes
Qu'un déſir curieux mena dans nos provinces,
Et qui des bons eſprits ont réuni les voix.
Nous avons vu Trajan, Titus et Marc-Aurèle
Quitter le beau ſéjour de la gloire immortelle,
Pour venir en ſecret s'amuſer dans Paris.
Quelque bien qu'on puiſſe être, on veut changer de place.
C'eſt pourquoi les Anglais ſortent de leur pays.
L'eſprit eſt inquiet, et de tout il ſe laſſe;
Souvent un bienheureux s'ennuie en paradis.
  Le trio d'empereurs, arrivé dans la ville,
Loin du monde et du bruit choiſit ſon domicile
Sous un toit écarté, dans le fond d'un faubourg.
Ils évitaient l'éclat: les vrais grands le dédaignent.
Les galans de la cour et les beautés qui règnent,
Tous les gens du bel air ignoraient leur ſéjour,
A de ſemblables ſaints il ne faut que des ſages;
Il n'en eſt pas en foule. On en trouva pourtant,
Gens inſtruits et profonds qui n'ont rien de pédant,
Qui ne prétendent point être des perſonnages,
Qui des ſots préjugés paiſiblement vainqueurs,
D'un regard indulgent contemplent nos erreurs;
Qui ſans craindre la mort ſavent goûter la vie;

Qui ne s'appellent point *la bonne compagnie*,
Qui la font en effet. Leur eſprit et leurs mœurs
Réuſſirent beaucoup chez les trois empereurs.
A leur petit couvert chaque jour ils ſoupèrent;
Moins ils cherchaient l'eſprit et plus ils en montrèrent;
Tous charmés l'un de l'autre, ils étaient bien ſurpris
D'être ſur tous les points toujours du même avis.
Ils ne perdirent point leurs momens en viſites;
Mais on les rencontrait aux arſenaux de Mars,
Chez Clio, chez Minerve, aux ateliers des arts.
Ils les encourageaient en peſant leurs mérites.
On conduiſit bientôt nos nouveaux curieux
Aux chefs-d'œuvre brillans d'Andromaque et d'Armide,
Qu'ils préféraient aux jeux du Cirque et de l'Elide.
Le plaiſir de l'eſprit paſſe celui des yeux.
D'un plaiſir différent nos trois céſars jouirent,
Lorſqu'à l'obſervatoire un verre induſtrieux
Leur fit enviſager la ſtructure des cieux,
Des cieux qu'ils habitaient, et dont ils deſcendirent.
De là, près d'un beau pont que bâtit autrefois
Le plus grand des Henris, et peut-être des rois,
Marc-Aurèle aperçut ce bronze qu'on révère,
Ce prince, ce héros célébré tant de fois,
Des Français inconſtans le vainqueur et le père;
Le voilà, diſaient-ils, nous le connaiſſons tous;
Il boit au haut des cieux le nectar avec nous.
Un des ſages leur dit: Vous ſavez ſon hiſtoire;
On adore aujourd'hui ſa valeur, ſa bonté;

Quand il était au monde il fut perſécuté.
Buri même à préſent lui conteſte ſa gloire. (*a*)
Pour dompter la critique on dit qu'il faut mourir;
On ſe trompe; et ſa dent qui ne peut s'aſſouvir
Juſque dans le tombeau ronge notre mémoire.
Après ces monumens ſi grands, ſi précieux,
A leurs regards divins ſi dignes de paraître,
Sur de moindres objets ils baiſsèrent les yeux.
Ils voulurent enfin tout voir et tout connaître:
Les boulevarts, la foire et l'opéra bouffon,
L'école où Loyola corrompit la raiſon,
Les quatre facultés et juſqu'à la ſorbonne.
Ils entrent dans l'étable où les docteurs fourrés
Ruminaient ſaint Thomas et prenaient leurs degrés.
Au ſéjour de l'*Ergo*, Ribaudier en perſonne
Eſtropiait alors un diſcours en latin.
Quel latin, juſte Ciel! les héros de l'empire
Se mordaient les cinq doigts pour s'empêcher de rire.
Mais ils ne rirent plus quand un gros auguſtin
Du concile gaulois lut tout haut les cenſures.
Il diſait anathème aux nations impures
Qui n'avaient jamais ſu, dans leurs impiétés,
Qu'auprès de l'Eſtrapade il fût des facultés.
O morts! s'écriait-t-il, vivez dans les ſupplices, (*b*)
Princes, ſages, héros, exemples des vieux temps,
Vos ſublimes vertus n'ont été que des vices,
Vos belles actions des péchés éclatans.
Dieu livre, ſelon nous, à la gêne éternelle

Epictète, Caton, Scipion l'africain,
Ce coquin de Titus, l'amour du genre-humain,
Marc-Aurèle, Trajan, le grand Henri lui-même, (c)
Tous créés pour l'enfer et morts fans facremens.
Mais parmi fes élus nous plaçons les Cléments, (d)
Dont nous avons ici folennifé la fête;
De beaux rayons dorés nous ceignîmes fa tête:
Ravaillac et Damiens, s'ils font de vrais croyans, (e)
S'ils font bien confeffés, font fes heureux enfans.
Un Fréron bien huilé verra Dieu face à face; (f)
Et Turenne amoureux, mourant pour fon pays,
Brûle éternellement chez les anges maudits.
Tel eft notre plaifir: telle eft la loi de grâce.

Les divins voyageurs étaient bien étonnés
De fe voir en forbonne et de s'y voir damnés.
Les vrais amis de Dieu répriment leur colère.
Marc-Aurèle lui dit d'un ton très-débonnaire: (g)
Vous ne connaiffez pas les gens dont vous parlez;
Les facultés parfois font affez mal inftruites
Des fecrets du Très-Haut, quoiqu'ils foient révélés.
Dieu n'eft ni fi méchant ni fi fot que vous dites.

Ribaudier à ces mots roulant un œil hagard,
Dans des convulfions dignes de Saint-Médard,
Nomma le demi-dieu déifte, athée, impie,
Hérétique, ennemi du trône et de l'autel,
Et lui fit intenter un procès criminel.

Les romains cependant fortent de l'écurie.
Mon Dieu, difait Titus, ce monfieur Ribaudier,

Pour un docteur français, me ſemble bien groſſier.
Nos ſages rougiſſaient pour l'honneur de la France ;
Pardonnez, dit l'un d'eux, à tant d'extravagance.
Nous n'aſſiſtons jamais à ces belles leçons.
Nous nous ſommes mépris; Ribaudier nous étonne,
Nous penſions en effet vous mener en ſorbonne ;
Et l'on vous a conduits aux petites-maiſons.

## *NOTES.*

(*a*) *Buri même à préſent lui conteſte ſa gloire.*

On dit qu'un écrivain, nommé M. de *Buri*, a fait une hiſtoire de *Henri IV*, dans laquelle ce héros eſt un homme très-médiocre. On ajoute qu'il y a dans Paris une petite ſecte qui s'élève ſourdement contre la gloire de ce grand homme. Ces meſſieurs ſont bien cruels envers la patrie ; qu'ils ſongent combien il eſt important qu'on regarde comme un être approchant de la Divinité un prince qui expoſa toujours ſa vie pour ſa nation, et qui voulut toujours la ſoulager. Mais il avait des faibleſſes. Oui, ſans doute ; il était homme : mais béni ſoit celui qui a dit que ſes défauts étaient ceux d'un homme aimable, et ſes vertus celles d'un grand homme. Plus il fut la victime du fanatiſme, plus il doit être preſque adoré par quiconque n'eſt pas convulſionnaire.

Chaque nation, chaque cour, chaque prince a beſoin de ſe choiſir un patron pour l'admirer et pour l'imiter. Eh ! quel autre choiſira-t-on que celui qui dégageait ſes amis aux dépens de ſon ſang dans le combat de Fontaine-Françaiſe, qui criait dans la victoire d'Ivry : *Epargnez les compatriotes*, et qui au faîte de la puiſſance et de la gloire diſait à ſon miniſtre : *Je veux que le payſan ait une poule au pot tous les dimanches.*

(*b*) *O morts ! s'écriait-il, vivez dans les ſupplices,*

Il eſt néceſſaire de dire au public, qui l'a oublié, qu'un nommé *Ribalier*, principal du collége Mazarin, et un régent nommé *Cogé*, s'étant aviſés d'être jaloux de l'excellent livre moral de *Béliſaire*, cabalèrent pendant un an pour le faire cenſurer par ceux qu'on appelle *docteurs de ſorbonne.* Au bout

d'un an ils firent imprimer cette censure en latin et en français ; elle n'est cependant ni française ni latine ; le titre même est un solécisme, *Censure de la faculté de théologie contre le livre*, &c. On ne dit point *censure contre*, mais *censure de*. Le public pardonne à la faculté de ne pas savoir le français ; on lui pardonne moins de ne pas savoir le latin. *Determinatio sacræ facultatis in libellum* est une expression ridicule. *Determinatio* ne se trouve ni dans *Cicéron*, ni dans aucun bon auteur ; *determinatio in* est un barbarisme insupportable ; et ce qui est encore plus barbare, c'est d'appeler *Bélisaire* un libelle en fesant un mauvais libelle contre lui.

Ce qui est encore plus barbare, c'est de déclarer damnés tous les grands hommes de l'antiquité qui ont enseigné et pratiqué la justice. Cette absurdité est heureusement démentie par saint *Paul*, qui dit expressément dans son épître aux juifs tolérés à Rome : *Lorsque les gentils qui n'ont point la loi font naturellement ce que la loi commande, n'ayant point notre loi, ils sont loi à eux-mêmes.* Tous les honnêtes gens de l'Europe et du monde entier ont de l'horreur et du mépris pour cette détestable ineptie qui va damnant toute l'antiquité. Il n'y a que des cuistres, sans raison et sans humanité, qui puissent soutenir une opinion si abominable et si folle, désavouée même dans le fond de leur cœur. Nous ne prétendons pas dire que les docteurs de sorbonne sont des cuistres, nous avons pour eux une considération plus distinguée : nous les plaignons seulement d'avoir signé un ouvrage qu'ils sont incapables d'avoir fait, soit en français, soit en latin.

Remarquons pour leur justification qu'ils se sont intitulés dans le titre *sacrée faculté* en langue latine, et qu'ils ont eu la discrétion de supprimer en français ce mot *sacrée*.

(*c*) *Marc-Aurèle, Trajan, le grand Henri lui-même,*

En effet le sieur *Ribalier*, qu'on nomme ici *Ribaudier*, venait de faire condamner en sorbonne M. *Marmontel*, pour avoir dit que DIEU pourrait bien avoir fait miséricorde à *Titus*, à *Trajan*, à *Marc-Aurèle*. Ce *Ribalier* est un peu dur.

(*d*) *Mais parmi ses élus nous plaçons les Cléments,*

On ne peut trop répéter que la sorbonne fit le panégyrique du jacobin *Jacques Clément*, assassin de *Henri III*, étudiant en sorbonne, et que d'une voix unanime elle déclara *Henri III* déchu de tous ses droits à la royauté, et *Henri IV* incapable de régner.

Il est clair que, selon les principes cent fois étalés alors par cette faculté, l'assassin parricide, *Jacques Clément*, qu'on invoquait publiquement alors dans les églises, était dans le ciel au nombre des saints, et que *Henri III*, prince voluptueux, mort sans confession, était damné. On nous dira peut-être que *Jacques Clément* mourut aussi sans confession; mais il s'était confessé, et même avait communié l'avant-veille, de la main de son prieur *Bourgoin* son complice, qu'on dit avoir été docteur de sorbonne, et qui fut écartelé. Ainsi *Clément* muni des sacremens fut non-seulement saint, mais martyr. Il avait imité saint *Judas*, non pas *Judas Iscariote*, mais *Judas Machabée;* sainte *Judith* qui coupait si bien les têtes des amans avec lesquels elle couchait; saint *Salomon* qui assassina son frère *Adonias;* saint *David* qui assassina *Urie*, et qui en mourant ordonna qu'on assassinât *Joab;* sainte *Jahel* qui assassina le capitaine *Sizara;* saint *Aod* qui assassina son roi *Eglon*, et tant d'autres saints de cette espèce. *Jacques Clément* était dans les mêmes principes, il avait la foi: on ne peut lui contester l'espérance d'aller au paradis, au jardin. De la charité, il en était dévoré, puisqu'il s'immolait volontairement pour les rebelles. Il est donc aussi sûr que *Jacques Clément* est sauvé qu'il est sûr que *Marc-Aurèle* est damné.

(*e*) *Ravaillac*, &c.

Selon les mêmes principes, *Ravaillac* doit être dans le paradis, dans le jardin, et *Henri IV* dans l'enfer qui est sous terre; car *Henri IV* mourut sans confession, et il était amoureux de la princesse de *Condé; Ravaillac* au contraire n'était point amoureux, et il se confessa à deux docteurs de sorbonne. Voyez quelles douces consolations nous fournit une théologie qui damne à jamais *Henri IV*, et qui fait un élu de *Ravaillac* et de ses semblables! Avouons les obligations que nous avons à *Ribaudier* de nous avoir développé cette doctrine.

(*f*) *Un Fréron bien huilé*, &c.

M. *Caille* a sans doute accolé ces deux noms pour produire le contraste le plus ridicule. On appelle communément à Paris un *Fréron* tout gredin insolent, tout polisson qui se mêle de faire de mauvais libelles pour de l'argent. Et M. *Caille* oppose un de ces faquins de la lie du peuple, qui reçoit l'extrême-onction sur son grabat, au grand

*Turenne* qui fut tué d'un coup de canon sans le secours des saintes huiles, dans le temps qu'il était amoureux de madame de *Coatquen*. Cette note rentre dans la précédente, et sert à confirmer l'opinion théologique qui accorde la possession du jardin au dernier malotru couvert d'infamie, et qui la refuse aux plus grands hommes et aux plus vertueux de la terre.

*N. B.* On a prétendu que *Turenne* avait quitté dès 1670 madame de *Coatquen* qui le sacrifiait au chevalier de *Lorraine*, mais il aima toujours les femmes à la fureur. Ce grand homme qui, avec des talens militaires du premier ordre et une ame héroïque, avait un esprit peu éclairé et un caractère faible, était, à ce qu'on dit, devenu dévot dans ses dernières années ; mais l'aventure de madame de *Coatquen* est postérieure à son abjuration de la religion protestante. C'était un singulier spectacle qu'un homme qui avait gagné des batailles, occupé le matin de savoir au juste ce qu'il faut croire pour n'être pas damné, et cherchant le soir à se damner en commettant le péché de fornication : et que le siècle où l'on admirait tout cela était un pauvre siècle ! Quoi qu'il en soit, il est très-vraisemblable que DIEU a pardonné à *Turenne* ses maîtresses ; mais lui a-t-il pardonné d'avoir exécuté l'ordre de brûler le Palatinat, et de n'avoir pas renoncé au commandement plutôt que de faire le métier d'incendiaire ?

(g) *Marc-Aurèle lui dit*, &c.

On invite les lecteurs attentifs à relire quelques maximes de l'empereur *Antonin*, et à jeter les yeux, s'ils le peuvent, sur la censure *contre Bélisaire*. Ils trouveront dans cette censure des distinctions sur la foi et sur la loi, sur la grâce prévenante, sur la prédestination absolue ; et dans *Marc-Antonin* ce que la vertu a de plus sublime et de plus tendre. On sera peut-être un peu surpris que de petits Velches inconnus aux honnêtes gens aient condamné dans la rue des Maçons ce que l'ancienne Rome adora, et ce qui doit servir d'exemple au monde entier. Dans quel abyme sommes-nous descendus ! la nouvelle Rome vient de canoniser un capucin nommé *Cucufin*, dont tout le mérite, à ce que rapporte le procès de la canonisation, est d'avoir eu des coups de pied dans le cu, et d'avoir laissé répandre un œuf frais sur sa barbe. L'ordre des capucins a dépensé quatre cents mille écus aux dépens des peuples, pour célébrer dans l'Europe l'apothéose de *Cucufin* sous le nom de saint

*Séraphin ;* et *Ribaudier* damne *Marc-Aurèle !* O *Ribaudiers*, la voix de l'Europe commence à tonner contre tant de ſottiſes.

Lecteur éclairé et judicieux, ( car je ne parle pas aux bégueules imbécilles qui n'ont lu que l'*Année ſainte* de *le Tourneux*, ou le *Pédagogue chrétien* ) de grâce apprenez à vos amis quelle eſt l'énorme diſtance des Offices de *Cicéron*, du Manuel d'*Epictète*, des Maximes de l'empereur *Antonin* à tous les plats ouvrages de morale, écrits dans nos jargons modernes, bâtards de la langue latine, et dans les effroyables jargons du Nord. Avons-nous ſeulement, dans tous les livres faits depuis ſix cents ans, rien de comparable à une page de *Sénèque ?* Non, nous n'avons rien qui en approche, et nous oſons nous élever contre nos maîtres !

# LES
# DEUX SIECLES.

# AVERTISSEMENT

## DES EDITEURS.

DANS un ſiècle où l'on met de la vanité à être ſenſible, où l'on veut s'occuper des intérêts de la ſociété ſans ſe donner la peine de les étudier, et pouvoir parler de la nature, ſans s'aſſervir au travail pénible de l'obſerver ; où l'on confond la ſingularité des opinions avec la philoſophie, et où l'on ſe croit au-deſſus des préjugés, parce qu'on préfère des rêves nouveaux aux rêves de nos pères : dans un tel ſiècle les mauvais drames, les livres extravagans en politique, les ſyſtêmes vagues d'hiſtoire naturelle, les paradoxes, doivent devenir communs ; et il n'eſt pas étonnant qu'ils aient excité la bile de M. de *Voltaire*. Mais ces ſottiſes ſont une ſuite néceſſaire de ce ſentiment d'humanité, fruit précieux de la philoſophie, et que M. de *Voltaire* a contribué, plus que perſonne, à répandre en Europe ; de l'importance que les hommes ſavent attacher enfin à leurs véritables intérêts, à la connaiſſance de leurs droits, et des ſources du bonheur public, enfin du goût général pour les ſciences naturelles, et pour une philoſophie fondée ſur

la raiſon ſeule, et délivrée du joug de l'autorité et des ſyſtêmes. Ce mal, dont il ſe plaint, n'eſt que l'abus du bien que lui-même avait fait.

On le voit alternativement tantôt relever ſon ſiècle, tantôt le traiter avec mépris, ſelon qu'il était le plus frappé, ou des progrès de la raiſon, ou du ſuccès éphémère de quelques extravagances.

Il ne faut point cependant l'accuſer de contradiction : c'eſt un père qui emploie avec ſes enfans tantôt l'encouragement et tantôt le reproche.

# LES DEUX SIECLES.

SIECLE où je vis briller un I suivi d'un quatre,
Siècle où l'on sut écrire aussi-bien que combattre,
D'où vient qu'à nos plaisirs a succédé l'ennui ?
Ressemblons-nous du moins au Romain d'aujourd'hui,
Qui, fier dans l'indigence, et grand dans ses misères,
Vante, en tendant la main, les trésors de ses pères ?
Non, d'un plus noble orgueil notre esprit est blessé.
Nous croyons valoir mieux que le bon temps passé.
La sagesse en nos jours a sur nous tant d'empire,
Que nous avons perdu la faculté de rire.
C'est dommage; autrefois Molière était plaisant;
Il sut nous égayer, mais en nous instruisant:
Le comique pleureur aujourd'hui veut séduire,
Et sans nous amuser renonce à nous instruire.
Que je plains un français quand il est sans gaîté !
Loin de son élément le pauvre homme est jeté ;
Je n'aime point Thalie alors que sur la scène
Elle prend gauchement l'habit de Melpomène.
Ces deux charmantes sœurs ont bien changé de ton.
Hors de son caractère on ne fait rien de bon.
Molière en rit là-bas, et Racine en soupire.
 Il ne peut supporter l'insipide délire
De tous ces plats romans mis en vers boursouflés,
Apostrophes aux Dieux, lieux communs ampoulés,
Maximes sans raison, nœuds d'intrigues bizarres,
Et la scène française en proie à des barbares.

Tant mieux, dit un rêveur ſoi-diſant financier,
Qui gouverne l'Etat du haut de ſon grenier;
La chute des beaux arts eſt un bien pour la France;
Des revenus du roi ma main tient la balance:
Je verrai des impôts les Français affranchis.
Vous ennuyez l'Etat, et moi je l'enrichis.
J'ai ſu fertiliſer la terre avec ma plume;
J'ai fait contre Colbert un excellent volume:
Le public n'en fait rien; mais la poſtérité
M'attend pour me conduire à l'immortalité;
Et pour prix des calculs où mon eſprit ſe tue,
Je veux avec Jean-Jacque avoir une ſtatue. (*a*)
Taiſez-vous, lui répond un philoſophe altier,
Et ne vous vantez plus de votre obſcur métier;
Vous gouvernez l'Etat! quelle triſte manie
Peut dans ce cercle étroit captiver un génie?
Prenez un vol plus haut; gouvernez l'univers.
Prouvez-nous que les monts ſont formés par les mers:
Jetez les Apennins dans l'abyme de l'onde;
Deſcendez par un trou dans le centre du monde.
Pour bien connaître l'ame et nos ſens inégaux,
Allez des Patagons diſſéquer les cerveaux;
Et tandis que Nedham a créé des anguilles,
Courez chez les Lapons, et ramenez des filles.
Voilà comme on s'illuſtre en ce ſiècle profond;
De la nature enfin mes yeux ont vu le fond.
Que Dieu parle à ſon gré, qu'à ſa voix tout s'arrange;
Ce trait a ſes beautés: moi je parle, et tout change.

Va, ne t'amuſe plus aux finances du roi,
Viens-t-en créer un monde, et ſois Dieu comme moi. (1)
A ces diſcours brillans, ſaiſi d'un ſaint ſcrupule,
L'archidiacre Trublet s'épouvante et recule ;
Et pour charmer la cour qui s'y connaît ſi bien,
Avec un récollet fait le Journal chrétien.
Les voilà tous les deux qui, commentant Moïſe,
Pour quinze ſous par mois ſont l'appui de l'Egliſe.
Ils travaillent long-temps : leur libraire conclut
Qu'il va mourir de faim, mais qu'il fait ſon ſalut. (2)
Un autre fou paraît ſuivi de ſa ſorcière ;
Il veut réduire au gland l'académie entière.
Renoncez aux cités, venez au fond des bois ;
Mortels, vivez contens ſans ſecours et ſans lois ;
Ou ſi vous perſiſtez dans l'abus effroyable
De goûter les plaiſirs d'un être ſociable,
A mes ſoins vigilans oſez vous confier.
Je fais d'un gentilhomme un garçon menuiſier.
Ma Julie, avec moi perdant ſon pucelage,
Accouche d'un fœtus, et n'en eſt que plus ſage.
Rien n'eſt mal, rien n'eſt bien ; je mets tout de niveau ;
Je marie au dauphin la fille du bourreau,
Les petites-maiſons, où toujours j'étudie,
Valent bien la ſorbonne et ſa théologie.
Ainſi ſur le pont-neuf, parmi les charlatans,
L'échappé de Genève ameute les paſſans,
Grimpé ſur les treteaux, qui jadis dans Athène
Avaient ſervi de loge au chien de Diogène.

Si la philosophie a pris ce noble essor,
L'histoire sous nos mains va s'embellir encor.
Des riens approfondis dans un long répertoire,
Sans éclairer l'esprit, surchargent la mémoire.

Allons, poudreux valets d'insolens imprimeurs;
Petits abbés crottés, faméliques auteurs,
Ressassez-moi Pétau, copiez-moi du Cange;
De tous nos vieux écrits compilez le mélange.
Servez d'antiques mets, sous des noms empruntés,
A l'appétit mourant des lecteurs dégoûtés:
Mais surtout écrivez en prose poëtique;
Dans un style ampoulé parlez-moi de physique;
Donnez du gigantesque; étourdissez les sots.
Si vous ne pensez pas, créez de nouveaux mots:
Et que votre jargon, digne en tout de notre âge,
Nous fasse de Racine oublier le langage.

Jadis en sa volière un riche curieux
Rassembla des oiseaux le peuple harmonieux;
Le chantre de la nuit, le serin, la fauvette,
De leurs sons enchanteurs égayaient sa retraite;
Il eut soin d'écarter les lézards et les rats.
Ils n'osaient approcher: ce temps ne dura pas.
Un nouveau maître vint; ses gens se négligèrent,
La volière tomba; les rats s'en emparèrent;
Ils dirent aux lézards: Illustres compagnons,
Les oiseaux ne sont plus; et c'est nous qui régnons.

## *NOTES.*

(*a*) On a déjà vu que *Jean-Jacques Rouſſeau* le génevois s'aviſa d'écrire, dans une lettre à M. l'archevêque de Paris, que l'Europe aurait dû lui élever une ſtatue, à lui *Jean-Jacques*.

(1) Voyez ſur ces différens ſyſtêmes la partie philoſophique de cette édition.

(2) C'était avec l'abbé *Joannet* que l'abbé *Trublet* feſait le Journal chrétien. Le récollet *Hayer* feſait un autre journal avec l'avocat *Soret*; l'abbé *Dinouard* et l'abbé *Gauchat* en feſaient deux autres. Nous avions alors quatre journaux théologiques.

# LE PERE NICODEME
# ET JEANNOT.

LE PERE NICODEME.

JEANNOT, ſouviens-toi bien que la philoſophie
Eſt un démon d'enfer à qui l'on ſacrifie.
Archimède autrefois gâta le genre-humain ;
Newton dans notre temps fut un franc libertin.
Locke a plus corrompu de femmes et de filles
Que Laſs à l'hôpital n'a conduit de familles.
Tout chrétien qui raiſonne a le cerveau bleſſé.
Béniſſons les mortels qui n'ont jamais penſé.
O bienheureux Larcher, Viret, Cogé, Nonotte, (1)
Que de tous vos écrits la peſanteur dévote
Toujours pour mon eſprit eut de charmes puiſſans !
Le péché n'eſt, dit-on, que l'abus du bon ſens ;
Et de peur de l'abus vous banniſſez l'uſage.
Ah ! fuyons ſaintement le danger d'être ſage.
Pour faire ton ſalut ne penſe point, Jeannot ;
Abrutis bien ton ame, et fais vœu d'être un ſot.

JEANNOT.

Je ſens de vos diſcours l'influence bénigne,
Je bâille ; et de vos ſoins je me crois déjà digne.
J'ai toujours remarqué que l'eſprit rend malin.
Vous vous reſſouvenez du bon curé Fantin,
Qui prêchant, confeſſant les dames de Verſailles,
Careſſait tour à tour, et volait ſes ouailles ;

Ce cher monſieur Billard, et ſon ami Griſel, (2)
Grands porteurs de cilice, et chanteurs de miſſel;
Qui prenaient notre argent pour mettre en œuvres pies:
Tous ces gens-là, mon père, étaient de grands génies!

LE PERE NICODEME.

Mon fils, n'en doute pas, ils ont philoſophé;
Et ſoudain leur eſprit, par le diable échauffé,
Brûla de tous les feux de la concupiſcence.
Dans les boſquets d'Eden l'arbre de la ſcience
Portait un fruit de mort et de corruption.
Notre bon père en eut une indigeſtion.
Pour lui bien conſerver ſa fragile innocence,
Il eût fallu planter l'arbre de l'ignorance.

JEANNOT.

C'eſt bien dit; mais ſouffrez que Jeannot l'hébété
Propoſe avec reſpect une difficulté:
De tous les écrivains dont la peſante plume
Barbouilla ſans penſer tous les mois un volume,
Le plus ignare en grec, en français, en latin,
C'eſt notre ami Fréron de Quimper-Corentin.
Sa groſſe ame pourtant dans le vice eſt plongée.
De cent mortels poiſons Belzébuth l'a rongée.
Je conclurais de là, ſi j'oſais raiſonner,
Que le pauvre d'eſprit peut encor ſe damner.

LE PERE NICODEME.

Oui, mais c'eſt quand ce pauvre oſe ſe croire riche,
C'eſt quand du bel eſprit un lourd pédant s'entiche;

Quand le démon d'orgueil et celui de la faim
Saisissent à la gorge un maudit écrivain ;
Le déloyal alors est possédé du diable.
Chez tout sot bel esprit le vice est incurable ;
Il va trouver enfin, pour prix de ses travers,
Desfontaine et Chausson dans le fond des enfers.
Au pur sein d'Abraham il eût volé peut-être,
Si dans son humble étage il eût su se connaître ;
Mais il fut réprouvé sitôt qu'il entreprit
D'allier la sottise avec le bel esprit.

Autrefois un hibou, formé par la nature
Pour fuir l'astre du jour au fond de sa masure,
Lassé de sa retraite, eut le projet hardi
De voir comment est fait le soleil à midi.
Il pria de son antre une aigle sa voisine
De daigner le conduire à la sphère divine,
D'où le blond Apollon de ses rayons dorés
Perce les vastes cieux par lui seul éclairés.
L'aigle au milieu des airs le porta sur ses ailes ;
Mais bientôt ébloui des clartés immortelles,
Dont l'éclat n'est pas fait pour ses débiles yeux,
Le mangeur de souris tomba du haut des cieux.
Les oiseaux accourus à ses plaintes funèbres,
Dévorèrent soudain le courrier des ténèbres.
Profite de sa faute ; et, tapi dans ton trou,
Fuis le jour à jamais en fidelle hibou.

JEANNOT.

On a beau se soumettre à fermer la paupière,

On voudrait quelquefois voir un peu de lumière.
J'entends dire en tous lieux que le monde eſt inſtruit,
Qu'avec ſaint Loyola le menſonge s'enfuit,
Qu'Aranda dans l'Eſpagne, éclairant les fidelles,
A l'inquiſition vient de rogner les ailes.
Chez les Italiens les yeux ſe ſont ouverts.
Une auguſte cité, ſouveraine des mers,
Des filets de Barjone a rompu quelques mailles.
Le ſouverain chéri qui naquit dans Verſailles
Annulla, m'a-t-on dit, ces billets ſi fameux
Que les morts aux enfers emportaient avec eux. (3)
Avec diſcrétion la ſage tolérance
D'une éternelle paix nous permet l'eſpérance.
D'abord avec effroi j'entendais ces diſcours;
Mais, par cent mille voix répétés tous les jours,
Ils réveillent enfin mon ame appeſantie:
Et j'ai de raiſonner la plus terrible envie.

LE PERE NICODEME.

Ah! te voilà perdu. Jeannot n'eſt plus à moi.
Tous les cœurs ſont gâtés.... l'eſprit bannit la foi!
L'eſprit s'étend par-tout.... O divine bêtiſe,
Verſez tous vos pavots; ſoutenez mon Egliſe.
A quel ſaint recourir dans cette extrémité?
O mon fils, cher enfant de la ſtupidité,
Quel ennemi t'arrache au doux ſein de ta mère?
On te l'a dit cent fois, malheur à qui s'éclaire!
Ne va point contriſter les cœurs des gens de bien.

Courage ; allons, rends-toi, lis le Journal chrétien ;
De Jean-Georges (4), crois-moi, lis le discours sublime :
C'est pour ton mal qui presse un excellent régime.
Tu peux guérir encore. Oui, Paris, dans ses murs,
Voit encor, grâce à Dieu, des esprits lourds, obscurs,
D'argumens rebattus déterminés copistes,
Tout farcis de lambeaux des premiers jansénistes.
Jette-toi dans leurs bras ; dévore leurs leçons ;
Apprends d'eux à donner des mots pour des raisons.
Fais des phrases, Jeannot ; ma douleur t'en conjure.
Par ce palliatif adoucis ta blessure.
Ne sois point philosophe.

JEANNOT.

Ah, vous percez mon cœur.
Allons, ne voyons goutte, et chérissons l'erreur.
C'est vous qui le voulez. Mais quel fruit tirerai-je
De demeurer un sot au sortir du collége ?

LE PERE NICODEME.

Jeannot, je te promets un bon canonicat :
Et peut-être à ton tour deviendras-tu prélat.

## NOTES.

(1) Il eſt beaucoup queſtion de *Larcher* et de *Nonotte* dans les ouvrages en proſe. *Cogé* régent de rhétorique au collége Mazarin, auteur de quelques mauvaiſes brochures contre M. de *Voltaire* et M. *Marmontel*, à l'occaſion de *Béliſaire*. *Viret*, cordelier, qui a écrit une brochure contre *Le diné du comte de Boulainvilliers* : elle était intitulée, *Le mauvais diné*.

(2) *Billard*, financier et dévot de profeſſion, avait fait une banqueroute conſidérable. Le petit peuple du quartier Saint-Euſtache, qui le voyait communier ſouvent et aller tous les jours à pluſieurs meſſes, s'empreſſait de lui porter ſon argent, et en fut la dupe.

Le parlement en fit juſtice et le condamna au pilori. M. l'abbé *Griſel*, ſon directeur, fameux par des aventures de teſtamens, &c. fut impliqué dans l'affaire, mais il n'y eut point de preuves juridiques contre lui.

(3) L'archevêque de Paris, *Beaumont*, exigeait que ceux qui demandaient les ſacremens, à la mort, préſentaſſent un billet ſigné de leur confeſſeur. Le parlement crut devoir ſévir contre ce joug nouveau qu'on voulait impoſer aux citoyens. Malheureuſement il ſe trompa ſur les moyens; il ordonna d'adminiſtrer, au lieu d'ordonner ſimplement d'enterrer ceux que l'archevêque laiſſerait mourir ſans ſacremens. Au bout de ſix mois le bon *Chriſtophe* les aurait offerts à tout le monde.

(4) Voyez la *Lettre d'un quakre à Jean-Georges*. Il y avait dans les premières éditions : *Du fier prélat du Puy* : mais *Jean-Georges* ayant quitté ſon égliſe du Puy pour en épouſer une plus riche, il a fallu changer ce vers.

L'évêque actuel du Puy eſt un homme de qualité; homme d'eſprit, ſans être bel-eſprit, et qui n'a rien de commun avec ſon prédéceſſeur.

# LES SYSTEMES.

LORSQUE le seul puissant, le seul grand, le seul sage,
De ce monde en six jours eut achevé l'ouvrage,
Et qu'il eut arrangé tous les célestes corps,
De sa vaste machine il cacha les ressorts,
Et mit sur la nature un voile impénétrable.
J'ai lu chez un rabbin que cet Etre ineffable
Un jour devant son trône assembla nos docteurs,
Fiers enfans du sophisme, éternels disputeurs;
Le bon Thomas d'Aquin (*a*), Scot (*b*) et Bonaventure, (*c*)
Et jusqu'au provençal élève d'Epicure, (*d*)
Et ce maître René (*e*) qu'on oublie aujourd'hui,
Grand fou persécuté par de plus fous que lui;
Et tous ces beaux esprits dont le savant caprice
D'un monde imaginaire a bâti l'édifice.
*Çà, mes amis*, dit Dieu, *devinez mon secret:*
*Dites-moi qui je suis et comment je suis fait.*
*Et dans un supplément dites-moi qui vous êtes:*
*Quelle force, en tout sens, fait courir les comètes,*
*Et pourquoi, dans ce globe, un destin trop fatal,*
*Pour une once de bien, mit cent quintaux de mal.*
*Je sais que, grâce aux soins des plus nobles génies,*
*Des prix sont proposés par les académies:*
*J'en donnerai. Quiconque approchera du but,*
*Aura beaucoup d'argent, et sera son salut.*
Il dit: Thomas se lève à l'auguste parole,
Thomas le jacobin, l'ange de notre école,

Qui de cent argumens ſe tira toujours bien,
Et répondit à tout ſans ſe douter de rien.
*Vous êtes*, lui dit-il, *l'exiſtence et l'eſſence*, (*f*)
*Simple avec attributs, acte pur et ſubſtance,*
*Dans les temps, hors des temps; fin, principe et milieu,*
*Toujours préſent par-tout ſans être en aucun lieu.*
L'Eternel, à ces mots, qu'un bachelier admire,
Dit: *Courage, Thomas!* et ſe mit à ſourire.
Deſcartes prit ſa place avec quelque fracas,
Cherchant un tourbillon qu'il ne rencontrait pas,
Et le front tout poudreux de matière ſubtile,
N'ayant jamais rien lu, pas même l'Evangile:
*Seigneur*, dit-il à Dieu, *ce bon homme Thomas*
*Du rêveur ariſtote a trop ſuivi les pas.*
*Voici mon argument, qui me ſemble invincible:*
*Pour être, c'eſt aſſez que vous ſoyez poſſible.* (*g*)
*Quant à votre univers, il eſt fort impoſant;*
*Mais, quand il vous plaira, j'en ferai tout autant;* (*h*)
*Et je puis vous former d'un morceau de matière*
*Elémens, animaux, tourbillons et lumière,*
*Lorſque du mouvement je ſaurai mieux les lois.*
Dieu ſourit de pitié pour la ſeconde fois.
L'incertain Gaſſendi, ce bon prêtre de Digne,
Ne pouvait du breton ſouffrir l'audace inſigne,
Et propoſait à Dieu ſes atomes crochus, (*i*)
Quoique paſſés de mode, et dès long-temps déchus;
Mais il ne diſait rien ſur l'eſſence ſuprême.
Alors un petit juïf, au long nez, au teint blême,

Pauvre, mais fatisfait; penfif et retiré;
Efprit fubtil et creux, moins lu que célébré,
Caché fous le manteau de Defcartes fon maître,
Marchant à pas comptés, s'approcha du grand Etre.
*Pardonnez-moi*, dit-il, en lui parlant tout bas;
*Mais je penfe, entre nous, que vous n'exiftez pas.* (*k*)
*Je crois l'avoir prouvé par mes mathématiques.*
*J'ai de plats écoliers, et de mauvais critiques.*
*Jugez-nous.* . . . A ces mots, tout le globe trembla;
Et d'horreur et d'effroi faint Thomas recula.
Mais Dieu clément et bon, plaignant cet infidelle,
Ordonna feulement qu'on purgeât fa cervelle.
Ne pouvant déformais compofer pour le prix,
Il partit, efcorté de quelques beaux efprits.

Nos docteurs, qui voyaient avec quelle indulgence
Dieu daignait compatir à tant d'extravagance,
Etalèrent bientôt cent belles vifions,
De leur efprit pointu nobles inventions:
Ils parlaient, difputaient et criaient tous enfemble.
Ainfi, lorfqu'à dîner un amateur raffemble
Quinze ou vingt raifonneurs, auteurs, commentateurs,
Rimeurs, compilateurs, chanfonneurs, traducteurs,
La maifon retentit des cris de la cohue;
Les paffans ébahis s'arrêtent dans la rue.

D'un air perfuadé Mallebranche affura
Qu'il faut parler au Verbe et qu'il nous répondra. (*l*)

Arnaud dit que de Dieu la bonté fouveraine,
Exprès pour nous damner, forma la race humaine. (*m*)

Leibnitz avertiſſait le Turc et le chrétien
Que ſans ſon harmonie on ne comprendra rien; (*n*)
Que Dieu, le monde et nous, tout n'eſt rien ſans monades.
Le courrier des Lapons, dans ſes turlupinades, (*o*)
Veut qu'on aille au détroit où vogua Magellan,
Pour ſe former l'eſprit, diſſéquer un géan.
Notre conſul Maillet (*p*), non pas conſul de Rome,
Sait comment ici-bas naquit le premier homme.
D'abord il fut poiſſon. De ce pauvre animal
Le berceau très-changeant fut du plus fin criſtal;
Et les mers des Chinois ſont encore étonnées
D'avoir, par leurs courans, formé les Pyrénées.
Chacun fit ſon ſyſtême; et leurs doctes leçons
Semblaient partir tout droit des petites-maiſons.
Dieu ne ſe fâcha point; c'eſt le meilleur des pères:
Et ſans nous engourdir par des lois trop auſtères,
Il veut que ſes enfans, ces petits libertins,
S'amuſent en jouant de l'œuvre de ſes mains.
Il renvoya le prix à la prochaine année:
Mais il vous fit partir, dès la même journée,
Son ange Gabriel, ambaſſadeur de paix,
Tout pétri d'indulgence, et porteur de bienfaits.
Le miniſtre emplumé vola dans vingt provinces;
Il viſita des ſaints, des papes et des princes,
De braves cardinaux et des inquiſiteurs
Dans le ſiècle paſſé dévots perſécuteurs.
*Meſſeigneurs*, leur dit-il, *le bon Dieu vous ordonne*
*De vous bien divertir, ſans moleſter perſonne.*

*Il a ſu qu'en ce monde on voit certains ſavans,*
*Qui ſont, ainſi que vous, de fieffés ignorans :*
*Ils n'ont ni volonté, ni puiſſance de nuire :*
*Pour penſer de travers, hélas ! faut-il les cuire ?*
*Un livre, croyez-moi, n'eſt pas fort dangereux ;*
*Et votre ſignature eſt plus funeſte qu'eux.*
*En ſorbonne, aux charniers (q), tout ſe mêle d'écrire :*
*Imitez le bon Dieu qui n'en a fait que rire.*

## *NOTES.*

(*a*) *Le bon Thomas d'Aquin*, &c.

Nous n'avons de ſaint *Thomas d'Aquin* que dix-ſept gros volumes bien avérés, mais nous en avons vingt et un d'*Albert;* auſſi celui-ci a été ſurnommé *le grand.*

(*b*) *Scot* . . . . *Scot* eſt le fameux rival de *Thomas.* C'eſt lui qu'on a cru mal à propos l'inſtituteur du dogme de l'*immaculée conception ;* mais il fut le plus intrépide défenſeur de l'*Univerſel de la part de la choſe.*

(*c*) *Bonaventure* . . . . . Nous avons de ſaint *Bonaventure* le Miroir de l'ame, l'Itinéraire de l'eſprit à DIEU, la Diète du ſalut, le Roſſignol de la paſſion, le Bois de vie, l'Aiguillon de l'amour, les Flammes de l'amour, l'Art d'aimer, les Vingt-cinq mémoires, les Quatre vertus cardinales, les Sept chemins de l'éternité, les Six ailes des chérubins, les Six ailes des ſéraphins, les Cinq fêtes de l'enfant JESUS, &c.

(*d*) . . . . . . . *Provençal, élève d'Epicure,*

*Gaſſendi*, qui reſſuſcita pendant quelque temps le ſyſtême d'*Epicure.* En effet, il ne s'éloigne pas de penſer que l'homme a trois ames ; la végétative qui fait circuler toutes les liqueurs, la ſenſitive qui reçoit toutes les impreſſions, et la raiſonnable qui loge dans la poitrine. Mais auſſi il avoue l'ignorance éternelle de l'homme ſur les premiers principes des choſes ; et c'eſt beaucoup pour un philoſophe.

(*e*) *Et ce maître René*, &c.

*Descartes* était le contraire de *Gassendi* : celui-ci cherchait, et l'autre croyait avoir trouvé. On sait assez que toute la philosophie de *Descartes* n'est qu'un roman mal tissu qu'on ne se donne plus la peine ni de réfuter ni d'examiner. Quel homme aujourd'hui perd son temps à rechercher comment des dés, tournant sur eux-mêmes dans le plein, ont produit des soleils, des planètes, des terres et des mers ? Les partisans de ces chimères les appelaient les hautes sciences ; ils se moquaient d'*Aristote*, et ils disaient : Nous avons de la méthode. On peut comparer le système de *Descartes* à celui de *Lass* ; tous deux étaient fondés sur la synthèse. *Descartes* vint dans un temps où la raison humaine était égarée. *Lass* se mit à philosopher en France, lorsque l'argent du royaume était plus égaré encore. Tous deux élevèrent leur édifice sur des vessies. Les tourbillons de *Descartes* durèrent une quarantaine d'années ; ceux de *Lass* ne subsistèrent que dix-huit mois. On est plutôt détrompé en arithmétique qu'en philosophie.

(*f*) . . . . . . *L'existence et l'essence*,

Ce sont les propres paroles de saint *Thomas d'Aquin*. D'ailleurs toute la partie métaphysique de sa *Somme* est fondée sur la métaphysique d'*Aristote*.

(*g*) *Pour être, c'est assez que vous soyez possible.*

Voici où est, ce me semble, le défaut de cet argument ingénieux de *Descartes*. Je conclus l'existence de l'Etre nécessaire et éternel, de ce que j'ai aperçu clairement que quelque chose existe nécessairement et de toute éternité ; sans quoi il y aurait quelque chose qui aurait été produit du néant et sans cause, ce qui est absurde : donc un être a existé toujours nécessairement et de lui-même. J'ai donc conclu son existence de l'impossibilité qu'il ne soit pas, et non de la possibilité qu'il soit : cela est délicat, et devient plus délicat encore quand on ose sonder la nature de cet Etre éternel et nécessaire. Il faut avouer que tous ces raisonnemens abstraits sont assez inutiles, puisque la plupart des têtes ne les comprennent pas. Il serait assurément d'une horrible injustice et d'un énorme ridicule, de faire dépendre le bonheur et le malheur éternel du genre-humain de quelques argumens que les neuf-dixièmes des hommes ne sont pas en état de

comprendre. C'eſt à quoi ne prennent pas garde tant de ſcolaſtiques orgueilleux et peu ſenſés qui oſent enſeigner et menacer. Quand un philoſophe ſerait le maître du monde, encore devrait-il propoſer ſes opinions modeſtement; c'eſt ainſi qu'en uſait *Marc-Aurèle* et même *Julien*. Quelle différence de ces grands hommes à *Garaſſe*, à *Nonotte*, à l'abbé *Guyon*, à l'auteur de la Gazette eccléſiaſtique, à *Paulian* l'ex-jéſuite, et à tant d'autres !

(*h*) . . . . . . . . . *J'en ferai tout autant ;*

*Donnez-moi de la matière et du mouvement, et je ferai un monde.* Ces paroles de *Deſcartes* ſont un peu téméraires ; elles n'auraient pas été permiſes à *Platon*. Paſſe qu'*Archimède* ait dit : Donnez-moi un point fixe dans le ciel, et j'enleverai la terre : il ne s'agiſſait plus que de trouver le levier. Mais qu'avec de la matière et du mouvement on faſſe des organes ſentans et des têtes penſantes, ſitôt que DIEU y aura mis une ame, cela eſt bien fort. Je doute même que *Deſcartes* et le père *Merſenne* enſemble euſſent pu donner à la matière la gravitation vers un centre. Après tout, *Deſcartes* avait de la matière et du mouvement; nous n'en manquons pas. Que ne travaillait-il ? que ne feſait-il un petit automate de monde ? Avouons que dans toutes ces imaginations on ne voit que des enfans qui ſe jouent.

(*i*) . . . . . . . *Ses atomes crochus*, &c.

*Démocrite*, *Epicure* & *Lucrèce*, avec leurs atomes déclinans dans le vide, étaient pour le moins auſſi enfans que *Deſcartes* avec ſes tourbillons tournoyans dans le plein ; et l'on ne peut que déplorer la perte d'un temps précieux employé à étudier ſérieuſement ces fadaiſes par des hommes qui auraient pu être utiles.

Où eſt l'homme de bon ſens qui ait jamais conçu clairement que des atomes ſe ſoient aſſemblés pour aller en ligne droite, et pour ſe détourner enſuite à gauche ; moyennant quoi ils ont produit des aſtres, des animaux, des penſées ? Pourquoi de tant de fabricateurs de mondes, ne s'en eſt-il pas trouvé un ſeul qui ſoit parti d'un principe vrai, et reçu de tous les hommes raiſonnables ? Ils ont adopté des chimères, et ont voulu les expliquer ; mais quelle explication ! Ils reſſemblaient parfaitement aux commentateurs des anciens hiſtoriens. La tour de Babel avait vingt mille pieds de haut ; donc les maçons avaient des grues de plus de vingt mille pieds pour élever leurs pierres. Le lit du roi *Og* était de quinze

pieds. Le ferpent, qui eut de longues converfations avec *Eve*, ne put lui parler qu'en hébreu : car il devait lui parler en fa langue pour être entendu, et non en la langue des ferpens; et *Eve* devait parler le pur hébreu, puifqu'elle était la mère des Hébreux, et que ce langage n'avait pu encore fe corrompre. C'eft fur des raifons de cette force que furent appuyés long-temps tous les commentaires et tous les fyftêmes. *Hérodote* a dit que le foleil avait changé deux fois de levant et de couchant; et fur cela on a recherché par quel mouvement ce phénomène s'était opéré. Des favans fe font diftillé le cerveau pour comprendre comment le cheval d'*Achille* avait parlé grec; comment la nuit que *Jupiter* paffa avec *Alcmène* fut une fois plus longue qu'elle ne devait être, fans que l'ordre de la nature fût dérangé, comment le foleil avait reculé au fouper d'*Atrée* et de *Thiefte*, par quel fecret *Hercule* était refté trois jours et trois nuits enfeveli dans le ventre d'une baleine, par quel art au fon d'un inftrument les murs de . . . . Enfin on a compilé et empilé des écrits fans nombre pour trouver la vérité dans les plus abfurdes et les plus infipides fables.

( *k* ) *Mais je penfe, entre nous, que vous n'exiftez pas.*

*Spinofa*, dans fon fameux livre, fi peu lu, ne parle que de DIEU; et on lui a reproché de ne point connaître de Dieu. C'eft qu'il n'a point féparé la Divinité du grand Tout qui exifte par elle. C'eft le dieu de *Straton*, c'eft le dieu des ftoïciens.

*Jupiter eft quodcumque vides, quocumque moveris.*

C'eft le dieu d'*Aratus*, dans le fens d'une philofophie audacieufe.

*In Deo vivimus, movemur et fumus.*

La marche de *Spinofa* eft plus géométrique que celle de tous les philofophes de l'antiquité. C'eft le premier athée qui ait procédé par lemmes et par théorèmes.

*Bayle*, en prenant la doctrine de *Spinofa* à la lettre, en raifonnant d'après fes paroles, trouve cette doctrine contradictoire et ridicule. En effet, qu'eft-ce qu'un Dieu dont tous les êtres feraient des modifications, qui ferait jardinier et plante, médecin et malade, homicide et mourant, deftructeur et détruit?

*Bayle* paraît oppofer à *Spinofa* une dialectique très-fupérieure. Mais quel eft le fort de toutes les difputes ! *Jurieu* regardait *Bayle* comme un compilateur d'idées plus dangereufes que celles de *Spinofa*. *Arnaud* et fes partifans tombaient fur *Jurieu* comme fur un fanatique abfurde. Les jéfuites accufaient *Arnaud* d'être au fond un ennemi de la religion, et tout Paris voyait dans les jéfuites les corrupteurs de la raifon et de la morale, et des fabricateurs de lettres de cachet. Pour *Spinofa*, tout le monde en parlait, et perfonne ne le lifait.

Voici l'analyfe de tous fes principes :

Il ne peut exifter qu'une fubftance ; car qui eft par foi doit être un, et ne peut être limité. La fubftance doit donc être infinie.

Il eft impoffible qu'une fubftance en produife une autre fans qu'il y ait quelque chofe de commun entre elles. Or ce quelque chofe de commun ne peut exifter avant la fubftance produite ; donc la création eft impoffible.

Une fubftance ne peut en faire une autre ; puifqu'étant infinie par fa nature, un infini ne peut en créer un autre.

Il n'y a donc qu'un infini ; donc tout eft mode.

L'intelligence et la matière exiftent ; donc l'intelligence et la matière entrent dans la nature de cet infini.

La fubftance étant infinie doit avoir une infinité d'attributs ; donc l'infinité d'attributs eft DIEU ; donc DIEU eft tout.

Ce fyftême a été affez réfuté par l'humain *Fénélon*, par le fubtil *Lami*, et furtout de nos jours, par M. l'abbé de *Condillac*, par M. l'abbé *Pluquet*.

Si d'illuftres adverfaires peuvent fervir en quelque forte à la gloire d'un auteur, on voit que jamais homme n'a été honoré d'ennemis plus refpectables. Il a été attaqué par deux cardinaux des plus favans et des plus ingénieux qu'ait eus la France, tous deux chéris à la cour, tous deux miniftres et ambaffadeurs à Rome. Le premier lui fait la guerre en beaux vers latins dans fon Anti-Lucrèce ; le fecond en beaux vers français dans une épître inftructive et agréable.

Voici quelques-uns des vers latins :

*Dogmata complexus, partim vefana Stratonis*
*Reftituit commenta, fuifque erroribus auxit*
*Omnigeni Spinofa Dei fabricator, et orbem*

*Appellare Deum, ne quis Deus imperet orbi.*
*Tamquam esset domus ipsa domum qui condidit, ausus.*
*Sic rediviva novo se se munimine cinxit*
*Impietas, tumidumque altâ caput extulit arce.*
*Scilicet ex toto rerum glomeramine numen*
*Construxit, cui sint pro corpore corpora cuncta,*
*Et cunctæ mentes pro mente, simulque perenni*
*Pro vita atque ævo, suga temporis ipsa caduci*
*Et qui sæclorum jugis devolvitur ordo.*
*Pana putes.*

Voici quelques-uns des vers français :

Cesse de méditer dans ce sauvage lieu :
Homme, plante, animaux, esprit, corps, tout est Dieu.
Spinosa le premier connut mon existence :
Je suis l'être complet et l'unique substance ;
La matière et l'esprit en sont les attributs :
Si je n'embrassais tout, je n'existerais plus.
Principe universel, je comprends tous les êtres,
Je suis le souverain de tous les autres maîtres ;
Les membres différens de ce vaste univers
Ne composent qu'un tout dont les modes divers,
Dans les airs, dans les cieux, sur la terre et sur l'onde,
Embellissent entre eux le théâtre du monde.

Le livre du *Systême de la nature*, qu'on nous a donné depuis peu, est d'un genre tout différent ; c'est une Philippique contre DIEU. L'auteur prétend que la matière existe seule, et qu'elle produit seule la sensation et la pensée. Pour avancer une idée aussi étrange, il faudrait au moins tâcher de l'appuyer sur quelque principe, et c'est ce que l'auteur ne fait pas. Il a pris cette opinion chez *Hobbes*, mais *Hobbes* se borne à la supposer, il ne l'affirme pas : il dit que des philosophes savans ont prétendu que tous les corps ont du sentiment. *Qui corpora omnia sensu esse prædita sustinuerunt.*

Depuis *Brama*, *Zoroastre* et *Thaut*, jusqu'à nous, chaque philosophe a fait son systême ; et il n'y en a pas deux qui soient de même avis. C'est un chaos d'idées, dans lequel personne ne s'est entendu. Le petit nombre des sages est toujours parvenu à détruire les châteaux enchantés, mais

jamais à pouvoir en bâtir un logeable. On voit par ſa raiſon ce qui n'eſt pas ; on ne voit point ce qui eſt. Dans ce conflit éternel de témérités et d'ignorances, le monde eſt toujours allé comme il va ; les pauvres ont travaillé, les riches ont joui ; les puiſſans ont gouverné, les philoſophes ont argumenté, tandis que des ignorans ſe partageaient la terre.

( *l* ) *Qu'il faut parler au Verbe, et qu'il nous répondra.*

Par quelle fatalité le ſyſtême de *Mallebranche* paraît-il retomber dans celui de *Spinoſa*, comme deux vagues qui ſemblent ſe combattre dans une tempête, et le moment d'après s'uniſſent l'une dans l'autre ?

DIEU, dit *Mallebranche*, *eſt le lieu des eſprits, de même que l'eſpace eſt le lieu des corps. Notre ame ne peut ſe donner d'idées.... Nos idées ſont efficaces, puiſqu'elles agiſſent ſur notre eſprit. Or rien ne peut agir ſur notre eſprit que* DIEU. . . . *Donc il eſt néceſſaire que nos idées ſe trouvent dans la ſubſtance efficace de la Divinité.* Livre III, de l'Eſprit pur, partie II.

Voilà les propres paroles de *Mallebranche*. Or ſi nous ne pouvons avoir de perceptions que dans DIEU, nous ne pouvons donc avoir de ſentiment que dans lui, ni faire aucune action que dans lui ; cela me paraît évident. On peut donc en inférer que nous ne ſommes que des modifications de lui-même. Il n'y a donc dans l'univers qu'une ſeule ſubſtance. Voilà le ſpinoſiſme, le ſtratoniſme tout pur. Et *Mallebrancke* pouſſe les illuſions qu'il ſe fait à lui-même juſqu'à vouloir autoriſer ſon ſyſtême par des paſſages de ſaint *Paul* et de ſaint *Auguſtin*.

Je ne dis pas que ce ſavant prêtre de l'oratoire fût ſpinoſiſte, à Dieu ne plaiſe ; je dis qu'il ſervait d'un plat dont un ſpinoſiſte aurait mangé très-volontiers. On ſait que depuis il s'entretint familièrement avec le Verbe. Eh ! pourquoi avec le Verbe plutôt qu'avec le SAINT-ESPRIT ? Mais comme il n'y avait perſonne en tiers dans la converſation, nous ne rendrons point compte de ce qui s'eſt dit ; nous nous contentons de plaindre l'eſprit humain, de gémir ſur nous-mêmes, et d'exhorter nos pauvres confrères les hommes à l'indulgence.

( *m* ) *Exprès pour nous damner*, &c.

Il faut avouer que ce ſyſtême, qui ſuppoſe que l'Etre tout-puiſſant et tout bon a créé exprès des millions de

milliars d'êtres raifonnables et fenfibles, pour en favorifer quelques douzaines, et pour tourmenter tous les autres à tout jamais, paraîtra toujours un peu brutal à quiconque a des mœurs douces.

(*n*) *Que fans fon harmonie*, &c....

Notre ame étant *fimple* (car on fuppofe que fon exiftence et fa *fimplicité* font prouvées), elle peut réfider dans l'étoile du Nord ou du petit chien, et notre corps végéter fur ce globe. L'ame a des idées la-haut, et notre corps fait ici les fonctions correfpondantes à ces idées, à peu-près comme un homme prêche, tandis qu'un autre fait les geftes; ou plutôt l'ame eft l'horloge, et le corps fonne ici les heures. Il y a des gens qui ont étudié cela férieufement; et l'inventeur de ce fyftême eft celui qui a difputé contre *Newton*, et qui peut même avoir eu raifon fur quelques points.

Quant aux *monades*, tout être phyfique étant compofé doit être un réfultat d'êtres fimples; car dire qu'il eft fait d'êtres compofés, c'eft ne rien dire. Des *monades* fans parties et fans étendue font donc l'étendue et les parties; elles n'ont ni lieu, ni figure, ni mouvement, quoiqu'elles conftituent des corps qui ont figure et mouvement dans un lieu.

Chaque *monade* doit être différente d'une autre, fans quoi ce ferait un double emploi.

Chaque *monade* doit avoir du rapport avec toutes les autres, parce qu'il y a entre les corps dont ces *monades* font l'affemblage une union néceffaire. Ces rapports entre ces *monades fimples*, *inétendues*, ne peuvent être que des idées, des perceptions. Il n'y a pas de raifon pour laquelle une *monade*, ayant des rapports avec une de fes compagnes, n'en ait pas avec toutes. Chaque *monade* voit donc toutes les autres, et par conféquent eft un miroir concentrique de l'univers. Il y a un pays où cela s'eft enfeigné dans des écoles à des gens qui avaient de la barbe au menton.

(*o*) .......... *Dans fes turlupinades*,

On a fait affez connaître l'idée d'aller difféquer des cervelles de Patagons, pour voir la nature de l'ame; d'examiner les fonges, pour favoir comment on penfe dans la veille; d'enduire les malades de poix réfine, pour empêcher l'air de nuire; de creufer un trou jufqu'au centre de la terre, pour voir le feu central. Et ce qu'il y a de déplorable, c'eft

que ces folies ont causé des querelles et des infortunes. Voyez la *Diatribe du docteur Akakia*, premier volume des *Facéties*.

( *p* ) *Notre consul Maillet*, &c.

On connaît aussi le systême vraisemblable par lequel la mer a formé les montagnes, et la terre est de verre ; mais celui-là n'a encore rien de funeste. Certes ceux qui ont inventé la charrue, la navette et les poulies étaient des dieux bienfesans, en comparaison de tous ces rêveurs : et il est vrai qu'un opéra comique vaut mieux que les systêmes de *Cudworth*, de *Wiston*, de *Burnet* et de *Wodward*. Car ces systêmes n'ont appris aucune vérité, et n'ont fait aucun plaisir : mais l'opéra des Gueux et le Déserteur ont fait passer très-agréablement le temps à plus de cent mille hommes.

( *q* ) ...... *Aux charniers, tout se mêle d'écrire :*

Charniers des SS. Innocens, belle place de Paris, près du palais royal, et non loin du louvre. C'est là qu'on enterre tous les gueux, au lieu de les porter hors de la ville, comme on fait par-tout ailleurs. On y voit plusieurs écrivains qui font les placets au roi, les lettres des cuisinières à leurs amans, et les critiques des pièces nouvelles. On y a travaillé long-temps à l'Année littéraire. Il y a le style à cinq sous, et le style à dix sous.

Qu'on écrive les imaginations de M. *Oufle*, les mémoires d'un homme de qualité, les soliloques d'une ame dévote ; que l'on condamne les idées innées, et que l'on condamne ensuite ceux qui les rejettent; qu'on donne au public les lettres de *Thérèse* à *Sophie*, ou qu'on dise en mauvais latin ( * )

( * ) *Veram religionem, etsi quantùm ad sui formam et revelationis perspicuitatem*, &c. page 21 d'un ouvrage latin, rempli de solécismes et de barbarismes, imputé faussement à la sorbonne : il est intitulé, *Determinatio sacræ facultatis parisiensis in libellum cui titulus* BELISAIRE; *Parisiis* 1767 : Censure de la faculté de théologie de Paris, contre le livre qui a pour titre BELISAIRE ; à Paris 1767, chez la veuve *Simon*, &c.

Voyez aussi les trente-sept vérités opposées aux trente-sept impiétés, par un bachelier ubiquiste.

*N. B.* L'auteur de cet ouvrage était véritablement bachelier en théologie ; mais ayant renoncé à cette science, il

*que*

*que la vraie religion a été, selon la variété des temps, variée et diverſe quant à ſa forme et quant à la clarté de la révélation, et que cependant elle a toujours été la même depuis Adam, quant à ce qui appartient à la ſubſtance;* que ces belles choſes, dis-je, partent des charniers SS. Innocens, ou de l'imprimerie de la veuve *Simon*, cela eſt bien égal; *imitons le bon Dieu qui n'en a fait que rire.*

Concluons ſurtout qu'une nation, qui s'amuſe continuellement de tant de ſottiſes, doit être une nation extrêmement opulente et extrêmement heureuſe, puiſqu'elle eſt ſi oiſive.

était devenu un des plus grands philoſophes, et un des premiers hommes d'Etat de l'Europe. On appelle *ubiquiſte* un docteur ou licencié de la faculté de Paris, qui n'eſt ni moine ni aſſocié aux maiſons de ſorbonne et de Navarre.

# LES CABALES.

BARBOUILLEURS de papier, d'où viennent tant d'intrigues,
Tant de petits partis, de cabales, de brigues ?
S'agit-il d'un emploi de fermier général,
Ou du large chapeau qui coiffe un cardinal ?
Etes-vous au conclave ? aſpirez-vous au trône (*a*)
Où l'on dit qu'autrefois monta Simon-Barjone ?
Çà, que prétendez-vous ?—De la gloire. —Ah ! gredin,
Sais-tu bien que cent rois la briguèrent en vain ?
Sais-tu ce qu'il coûta de périls et de peines
Aux Condés, aux Sullis, aux Colberts, aux Turennes,
Pour avoir une place au haut du mont ſacré,
De ſultan Mouſtapha pour jamais ignoré ;
Je ne m'attendais pas qu'un crapaud du Parnaſſe
Eût pu, dans ſon bourbier, s'enfler de tant d'audace.
,, Monſieur, écoutez-moi, j'arrive de Dijon,
,, Et je n'ai ni logis, ni crédit, ni renom.
,, J'ai fait de méchans vers ; et vous pouvez bien croire
,, Que je n'ai pas le front de prétendre à la gloire ;
,, Je ne veux que l'ôter à quiconque en jouit.
,, Dans ce noble métier l'ami Fréron m'inſtruit ;
,, Monſieur l'abbé *Profond* m'introduit chez les dames ;
,, Avec deux beaux eſprits nous ourdiſſons nos trames.
,, Nous ſerons dans un mois l'un de l'autre ennemis,
,, Mais le beſoin préſent nous tient encore unis.
,, Je me forme ſous eux dans le bel art de nuire ;
,, Voilà mon ſeul talent ; c'eſt la gloire où j'aſpire. ,,

Laiſſons là de Dijon ce pauvre garnement, (*b*)
Des bâtards de Zoïle imbécille inſtrument ;
Qu'il coure à l'hôpital où ſon deſtin le mène.
Allons nous réjouir aux jeux de Melpomène....
Bon ! j'y vois deux partis l'un à l'autre oppoſés.
Léon dix et Luther étaient moins diviſés.
L'un claque, l'autre ſiffle ; et l'antre du parterre (*c*)
Et les cafés voiſins ſont le champ de la guerre.
Je vais chercher la paix au temple des chanſons ;
J'entends crier : ,,Lulli, Campra, Rameau, Bouffons, (*d*)
,, Etes-vous pour la France ou bien pour l'Italie? ,,
Je ſuis pour mon plaiſir, Meſſieurs. Quelle folie
Vous tient ici debout, ſans vouloir écouter ?
Ne ſuis-je à l'opéra que pour y diſputer ?
Je ſors, je me dérobe aux flots de la cohue ;
Les laquais aſſemblés cabalaient dans la rue.
Je me ſauve avec peine aux jardins ſi vantés
Que la main de le Nôtre avec art a plantés.
D'autres fous à l'inſtant une troupe m'arrête ;
Tous parlent à la fois, tous me rompent la tête....
,, Avez-vous lu ſa pièce ? il tombe, il eſt perdu ;
,, Par le dernier journal je le tiens confondu. ,,
Qui, de quoi parlez-vous ? d'où vient tant de colère ?
Quel eſt votre ennemi ? — ,, C'eſt un vil téméraire,
,, Un rimeur inſolent qui cauſe nos chagrins ;
,, Il croit nous égaler en vers alexandrins. ,,
Fort bien : de vos débats je conçois l'importance.
Mais un gros de bourgeois de ce côté s'avance.

„ Choisissez, me dit-on, du vieux ou du nouveau. „
Je croyais qu'on parlait d'un vin qu'on boit sans eau ;
Et qu'on examinait si les gourmets de France
D'une vendange heureuse avaient quelque espérance ;
Ou que des érudits balançaient doctement
Entre la loi nouvelle et le vieux Testament.
Un jeune candidat, de qui la chevelure
Passait de Clodion la royale coiffure, (*e*)
Me dit d'un ton de maître, avec peine adouci :
„ Ce sont nos parlemens dont il s'agit ici ;
„ Lequel préférez-vous ?— Aucun d'eux, je vous jure.
Je n'ai point de procès ; et dans ma vie obscure
Je laisse au roi mon maître, en pauvre citoyen,
Le soin de son royaume, où je ne prétends rien.
Assez de grands esprits, dans leur troisième étage,
N'ayant pu gouverner leur femme et leur ménage, (*f*)
Se sont mis, par plaisir, à régir l'univers.
Sans quitter leur grenier, ils traversent les mers ;
Ils raniment l'Etat, le peuplent, l'enrichissent;
Leurs marchands de papier sont les seuls qui gémissent.
Moi, j'attends dans un coin que l'imprimeur du roi
M'apprenne, pour dix sous, mon devoir et ma loi.
Tout confus d'un édit qui rogne mes finances,
Sur mes biens écornés je règle mes dépenses ;
Rebuté de Plutus, je m'adresse à Cérès,
Ses fertiles trésors garnissent mes guérets.
La campagne en tout temps, par un travail utile,
Répara tous les maux qu'on nous fit à la ville.

On eſt un peu fâché, mais qu'y faire ?... Obéir.
A quoi bon cabaler, quand on ne peut agir ?
» Mais, Monſieur, des Capets les lois fondamentales,
» Et le grenier à ſel, et les cours féodales,
» Et le gouvernement du chancelier Duprat.... »
Monſieur, je n'entends rien aux matières d'Etat :
Ma loi fondamentale eſt de vivre tranquille.
La fronde était plaiſante, et la guerre civile (g)
Amuſait la grand'chambre et le coadjuteur.
Barricadez-vous bien ; je m'enfuis, ſerviteur.
A peine ai-je quitté mon jeune énergumène,
Qu'un groupe de ſavans m'enveloppe et m'entraîne.
D'un air d'autorité l'un d'eux me tire à part....
» Je vous goûtai, dit-il, lorſque de Saint-Médard (h)
» Vous crayonniez gaîment la cabale groſſière,
» Gambadant pour la grâce au coin d'un cimetière :
» Les billets au porteur des chrétiens trépaſſés,
» Les fils de Loyola ſur la terre éclipſés ;
» Nous applaudîmes tous à votre noble audace,
» Lorſque vous nous prouviez qu'un marouſle à beſace,
» Dans ſa craſſe orgueilleuſe à charge au genre-humain,
» S'il eût bêché la terre, eût ſervi ſon prochain.
» Jouiſſez d'une gloire avec peine achetée ;
» Acceptez à la fin votre brevet d'athée. »
Ah ! vous êtes trop bon. Je ſens au fond du cœur
Tout le prix qu'on doit mettre à cet excès d'honneur.
Il eſt vrai, j'ai raillé Saint-Médard et la bulle ;
Mais j'ai ſur la nature encor quelque ſcrupule :

L'univers m'embarraſſe, et je ne puis ſonger
Que cette horloge exiſte, et n'ait point d'horloger. (*i*)
Mille abus, je le ſais, ont régné dans l'Egliſe :
Fleury le confeſſeur en parle avec franchiſe : (*k*)
J'ai pu de les ſiffler prendre un peu trop de ſoin ;
Eh, quel auteur, hélas ! ne va jamais trop loin ?
De ſaint Ignace encore on me voit ſouvent rire ;
Je crois pourtant un Dieu, puiſqu'il faut vous le dire...
» Ah, traître ! ah, malheureux ! je m'en étais douté.
» Va, j'avais bien prévu ce trait de lâcheté,
» Alors que de Maillet inſultant la mémoire, (*l*)
» Du monde qu'il forma tu combattis l'hiſtoire....
» Ignorant ! vois l'effet de mes combinaiſons :
» Les hommes autrefois ont été des poiſſons ;
» La mer de l'Amérique a marché vers le Phaſe ;
» Les huîtres d'Angleterre ont formé le Caucaſe :
» Nous te l'avions appris, mais tu t'es éloigné
» Du vrai ſens de Platon, par nous ſeuls enſeigné.
» Lâche ! oſes-tu bien croire une eſſence ſuprême ? »
— Mais oui. » De la nature as-tu lu le ſyſtême ?
» Par ſes propos diffus n'es-tu pas foudroyé ?
» Que dis-tu de ce livre ? » — Il m'a fort ennuyé... (*m*)
» C'en eſt aſſez, ingrat : ta perfide inſolence
» Dans mon premier concile aura ſa récompenſe.
» Va, ſot adorateur d'un fantôme impuiſſant,
» Nous t'avions juſqu'ici préſervé du néant ;
» Nous t'y ferons rentrer, ainſi que ce grand Etre
» Que tu prends baſſement pour ton unique maître.

„ De mes amis, de moi tu feras méprifé. „
— Soit. „ Nous infulterons à ton génie ufé. „
— J'y confens. „ Des fatras de brochures fans nombre
„ Dans ta bière à grands flots vont tomber fur ton ombre.
— Je n'en fentirai rien. „ Nous t'abandonnerons
„ Aux puiffans Langlevieux, aux immortels Frérons. (n

Ah! bachelier du Diable, un peu plus d'indulgence;
Nous avons, vous et moi, befoin de tolérance.
Que deviendrait le monde et la fociété,
Si tout, jufqu'à l'athée, était fans charité?
Permettez qu'ici-bas chacun faffe à fa tête.
J'avoûrai qu'Epicure avait une ame honnête,
Mais le grand Marc-Aurèle était plus vertueux.
Lucrèce avait du bon, Cicéron valait mieux.
Spinofa pardonnait à ceux dont la faibleffe
D'un moteur éternel admirait la fageffe.
Je crois qu'il eft un Dieu; vous ofez le nier.
Examinons le fait fans nous injurier.

J'ai défiré cent fois, dans ma verte jeuneffe,
De voir notre faint-père au fortir de la meffe,
Avec le grand lama danfant un cotillon;
Boffuet le funèbre embraffant Fénélon;
Et le verre à la main, le Tellier et Noailles
Chantant chez Maintenon des couplets dans Verfailles.
Je préférais Chaulieu coulant en paix fes jours
Entre le Dieu des vers et celui des amours,
A tous ces froids favans dont les vieilles querelles
Traînaient fi pefamment les dégoûts après elles.

Des charmes de la paix mon cœur était frappé ;
J'efpérais en jouir ; je me fuis bien trompé.
On cabale à la cour, à l'armée, au parterre ;
Dans Londres, dans Paris les efprits font en guerre ;
Ils y feront toujours. La Difcorde autrefois,
Ayant brouillé les Dieux, defcendit chez les rois ;
Puis dans l'Eglife fainte établit fon empire,
Et l'étendit bientôt fur tout ce qui refpire.
Chacun vantait la Paix que par-tout on chaffa.
On dit que feulement par grâce on lui laiffa
Deux afiles fort doux ; c'eft le lit et la table.
Puiffe-t-elle y fixer un règne un peu durable !
L'un d'eux me plaît encore. Allons, amis, buvons ;
Cabalons pour Cloris, et fefons des chanfons.

# NOTES.

## PAR M. DE MORZA.

(*a*) .......... *Aſpirez-vous au trône?*

Ce trône eſt très-reſpectable. Il eſt ſans doute l'objet d'une louable émulation. *Simon*, fils de *Jones*, nommé *Céphas* ou *Pierre*, eſt un très-grand ſaint; mais il n'eut point de trône. Celui au nom duquel il parlait avait défendu expreſſément à tous ſes envoyés de prendre même le nom de *docteur*, de *maître*, et avait déclaré que qui voudrait être le premier ſerait le dernier. Les choſes ſont changées; et dans la ſuite des temps le trône devint la récompenſe de l'humilité paſſée.

(*b*) ..... *De Dijon ce pauvre garnement*,

Ce garnement de Dijon eſt un nommé *Clément*, maître de quartier dans un collége de Dijon, qui a fait un livre contre meſſieurs de *Saint-Lambert*, de *Lille*, de *Vatelet*, *Dorat* et pluſieurs autres perſonnes. L'auteur des Cabales fut maltraité dans ce livre où règne un air de ſuffiſance, un ton déciſif et tranchant qui a été tant blâmé par tous les honnêtes gens dans les hommes les plus accrédités de la littérature, et qui eſt le comble de l'inſolence et du ridicule dans un jeune provincial ſans expérience et ſans génie. Il s'eſt couvert d'opprobre par des libelles auſſi affreux qu'abſurdes, que la police n'a pas punis, parce qu'elle les a ignorés. Les malheureux qui ont compoſé de tels libelles pour vivre, comme *Clément*, *la Beaumelle*, *Sabatier* natif de Caſtres, reſſemblent préciſément au *Pauvre diable*, qui eſt ſi naturellement peint dans la pièce de ce nom. Il n'eſt point de vie plus déplorable que la leur.

(*c*) ....... *Et l'antre du parterre*

C'eſt principalement au parterre de la comédie françaiſe, à la repréſentation des pièces nouvelles, que les cabales éclatent avec le plus d'emportement. Le parti qui fronde l'ouvrage et le parti qui le ſoutient ſe rangent chacun d'un côté. Les émiſſaires reçoivent à la porte ceux qui entrent, et leur diſent : Venez-vous pour ſiffler? mettez-vous là :

venez-vous pour applaudir? mettez-vous ici. On a joué quelquefois aux dés la chute ou le succès d'une tragédie nouvelle au café de *Procope*. Ces cabales ont dégoûté les hommes de génie, et n'ont pas peu servi à décréditer un spectacle qui avait fait si long-temps la gloire de la nation.

(*d*) . . . . . . *Rameau, Bouffons,*

La même manie a passé à l'opéra et a été encore plus tumultueuse. Mais les cabales au théâtre français ont un avantage que les cabales de l'opéra n'ont pas; c'est celui de la satire raisonnée. On ne peut à l'opéra critiquer que des sons. Quand on a dit, cette chaconne, cette loure me déplaît, on a tout dit. Mais à la comédie on examine des idées, des raisonnemens, des passions, la conduite, l'exposition, le nœud, le dénouement, le langage. On peut vous prouver méthodiquement, et de conséquence en conséquence, que vous êtes un sot qui avez voulu avoir de l'esprit, et qui avez assemblé quinze cents personnes pour leur prouver que vous en savez plus qu'eux. Chacun de ceux qui vous écoutent est, sans le savoir, un peu jaloux de vous, il est en droit de vous critiquer, et vous êtes en droit de lui répondre. Le seul malheur est que vous êtes trop souvent un contre mille.

Il en va autrement en fait de musique; il n'y a que le potier qui soit jaloux du potier, et le musicien du musicien, disait *Hésiode*. Il y faut seulement ajouter encore les partisans du musicien; mais ceux-là sont ennemis, et ne sont point jaloux. Dans les talens de l'esprit au contraire, tout le monde est jaloux en secret; et voilà pourquoi tous les gens de lettres, méprisés quand ils n'ont pas réussi, ont été persécutés dès qu'ils ont eu de la réputation.

(*e*) . . . . . *La royale coiffure,*

Il n'y a pas long-temps que les jeunes conseillers allaient au tribunal les cheveux étalés et poudrés blanc, ou blanc poudrés.

(*f*) *N'ayant pu gouverner,* &c.

L'Europe est pleine de gens qui, ayant perdu leur fortune, veulent faire celle de leur patrie ou de quelque Etat voisin. Ils présentent aux ministres des mémoires qui rétabliront les affaires publiques en peu de temps; et en attendant ils demandent une aumône qu'on leur refuse. *Boisguilbert*

qui écrivit contre le grand *Colbert*, et qui ensuite osa attribuer sa *Dixme royale* au maréchal de *Vauban*, s'était ruiné. Ceux qui sont assez ignorans pour le citer encore aujourd'hui, croyant citer le maréchal de *Vauban*, ne se doutent pas que, si on suivait ses beaux systèmes, le royaume serait aussi misérable que lui. Celui qui a imprimé le *Moyen d'enrichir l'Etat*, sous le nom du comte de *Boulainvilliers*, est mort à l'hôpital. Le petit *la Jonchère*, qui a donné tant d'argent au roi en quatre volumes, demandait l'aumône. Tels sont les gens qui enseignent l'art de s'enrichir par le commerce, après avoir fait banqueroute, et ceux qui font le tour du monde sans sortir de leur cabinet, et ceux qui, n'ayant jamais possédé une charrue, remplissent nos greniers de froment. D'ailleurs la littérature ne subsiste presque plus que d'infames plagiats ou de libelles. Jamais cette profession si belle n'a été ni si universelle ni si avilie.

(g) *La fronde était plaisante*, &c.

La fronde en effet était fort plaisante, si l'on ne regarde que ses ridicules. Le président *le Cogneux* qui chasse de chez lui son fils le célèbre *Bachaumont*, conseiller au parlement, pour avoir opiné en faveur de la cour, et qui fait mettre ses chevaux dans la rue; *Bachaumont* qui lui dit : Mon père, mes chevaux n'ont pas opiné, et qui de raillerie en raillerie fait boire son père à la santé du cardinal *Mazarin* proscrit par le parlement; le gentilhomme ami du coadjuteur qui vient pour le servir dans la guerre civile, et qui trouvant un de ses camarades chez ce prélat, lui dit : Il n'est pas juste que les deux plus grands fous du royaume servent sous le même drapeau, il faut se partager, je vais chez le cardinal *Mazarin*; et qui en effet va de ce pas battre les troupes auxquelles il était venu se joindre; ce même coadjuteur qui prêche et qui fait pleurer des femmes; un de ses convives qui leur dit : Mesdames, si vous saviez ce qu'il a gagné avec vous, vous pleureriez bien davantage : ce même archevêque qui va au parlement avec un poignard, et le peuple qui crie : C'est son bréviaire; et toutes les expéditions de cette guerre méditées au cabaret, et les bons mots, et les chansons qui ne finissaient point; tout cela ferait bon sans doute pour un opéra comique. Mais les fourberies, les pillages, les rapines, les scélératesses, les assassinats, les crimes de toute espèce dont ces plaisanteries étaient accompagnées, formaient un mélange hideux des horreurs de la ligue et des farces d'*Arlequin*. Et c'étaient

des gens graves, des *patres conſcripti* qui ordonnaient ces abominations et ces ridicules. Le cardinal de *Retz* dit, dans ſes mémoires, *que le parlement feſait par des arrêts la guerre civile, qu'il aurait condamnée lui-même par les arrêts les plus ſanglans.*

L'auteur que je commente, avait peint cette guerre de ſinges dans le *Siècle de Louis XIV;* un de ces magiſtrats qui, ayant acheté leurs charges quarante ou cinquante mille francs, ſe croyaient en droit de parler orgueilleuſement aux lettrés, écrivit à l'auteur que meſſieurs pourraient le faire repentir d'avoir dit ces vérités, quoique reconnues. Il lui répondit : „ Un empereur de la Chine dit un jour à l'hiſ- „ toriographe de l'empire : Je ſuis averti que vous mettez „ par écrit mes fautes ; tremblez. „ L'hiſtoriographe prit ſur le champ des tablettes. Qu'oſez-vous écrire là ? Ce que votre majeſté vient de me dire. L'empereur ſe recueillit, et dit : Ecrivez tout, mes fautes ſeront réparées.

(*h*) . . . . *Lorſque de Saint-Médard*

On connaît le fanatiſme des convulſions de Saint-Médard, qui durèrent ſi long-temps dans la populace, et qui furent entretenues par le préſident *Dubois*, le conſeiller *Carré* et d'autres énergumènes. La terre a été mille fois inondée de ſuperſtitions plus affreuſes, mais jamais il n'y en eut de plus ſotte et de plus aviliſſante. L'hiſtoire des billets de confeſſion et l'expulſion des jéſuites ſuccédèrent bientôt à ces facéties. Obſervez ſurtout que nous avons une liſte de miracles opérés par ces malheureux, ſignée de plus de cinq cents perſonnes. Les miracles d'*Eſculape*, ceux de *Veſpaſien* et d'*Apollonius* de Thyane, &c. n'ont pas été plus authentiques.

(*i*) *Que cette horloge exiſte*, &c.

Si une horloge prouve un horloger, ſi un palais annonce un architecte, comment en effet l'univers ne démontre-t-il pas une intelligence ſuprême ? Quelle plante, quel animal, quel élément, quel aſtre ne porte pas l'empreinte de celui que *Platon* appelait l'éternel géomètre ? Il me ſemble que le corps du moindre animal démontre une profondeur et une unité de deſſein qui doivent à la fois nous ravir en admiration, et atterrer notre eſprit. Non-ſeulement ce chétif inſecte eſt une machine dont tous les reſſorts ſont faits exactement l'un pour l'autre ; non-ſeulement il eſt né ; mais

Il vit par un art que nous ne pouvons ni imiter ni comprendre ; mais ſa vie a un rapport immédiat avec la nature entiere, avec tous les élémens, avec tous les aſtres dont la lumière le fait ſentir à lui. Le ſoleil le réchauffe, et les rayons qui partent de Sirius, à quatre cents millions de lieues au-delà du ſoleil, pénètrent dans ſes petits yeux, ſelon toutes les règles de l'optique. S'il n'y a pas là immenſité et unité de deſſein qui démontrent un fabricateur intelligent, immenſe, unique, incompréhenſible, qu'on nous démontre donc le contraire ; mais c'eſt ce qu'on n'a jamais fait. *Platon*, *Newton*, *Locke* ont été frappés également de cette grande vérité. Ils étaient théiſtes dans le ſens le plus rigoureux et le plus reſpectable.

Des objections ! on nous en fait ſans nombre : des ridicules ! on croit nous en donner en nous appelant cauſe-finaliers ; mais des preuves contre l'exiſtence d'une intelligence ſuprême, on n'en a jamais apporté aucune. *Spinoſa* lui-même eſt forcé de reconnaître cette intelligence ; et *Virgile* avant lui, et après tant d'autres, avait dit : *Mens agitat molem.* C'eſt ce *Mens agitat molem* qui eſt le fort de la diſpute entre les athées et les théiſtes, comme l'avoue le géomètre *Clarke* dans ſon livre de l'exiſtence de DIEU ; livre le plus éloigné de notre bavarderie ordinaire, livre le plus profond et le plus ſerré que nous ayons ſur cette matière, livre auprès duquel ceux de *Platon* ne ſont que des mots, et auquel je ne pourrais préférer que le naturel et la candeur de *Locke*.

(*k*) *Fleury le confeſſeur en parle avec franchiſe :*

*Fleury*, célèbre par ſes excellens diſcours qui ſont d'un ſage écrivain et d'un citoyen zélé, connu auſſi par ſon Hiſtoire eccléſiaſtique qui reſſemble trop en pluſieurs endroits à la Légende dorée.

(*l*) *Alors que de Maillet*, &c.

Ce conſul *Maillet* fut un de ces charlatans dont on a dit qu'ils voulaient imiter DIEU, et créer un monde avec la parole. C'eſt lui qui, abuſant de l'hiſtoire de quelques bouleverſemens avérés, arrivés dans ce globe, prétend que les mers avaient formé les montagnes, et que les poiſſons avaient été changés en hommes. Auſſi quand on a imprimé ſon livre, on n'a pas manqué de le dédier à *Cyrano* de Bergerac.

(*m*) . . . . . . *Il m'a fort ennuyé.*

Il y a des morceaux éloquens dans ce livre ; mais il faut avouer qu'il eſt diffus, et quelquefois déclamateur ; qu'il ſe

contredit, qu'il affirme trop souvent ce qui est en question, et surtout qu'il est fondé sur de prétendues expériences dont la fausseté et le ridicule sont aujourd'hui reconnus et sifflés de tout le monde. Tenons-nous-en à ce dernier article qui est le plus palpable de tous. C'est cette fameuse transmutation qu'un pauvre jésuite anglais, nommé *Néedham*, crut avoir faite de jus de mouton et de blé pourri, en petites anguilles, lesquelles produisaient bientôt une race innombrable d'anguilles. Nous en avons parlé ailleurs.

On disait au jésuite *Néedham* que cela n'était bon que du temps d'*Aristote*, de *Gamaliel*, de *Flavien-Josephe* et de *Philon*, où l'on croyait que la génération s'opérait par la corruption, et que le limon de l'Egypte formait des rats. Il répondit que notre Sauveur lui-même et ses apôtres avaient dit plusieurs fois qu'il faut que le blé pourrisse et meure pour lever et pour produire, et que par conséquent son blé pourri et son jus de mouton fesaient naître des races d'anguilles infailliblement. On avait beau lui répliquer que JESUS-CHRIST daignait se conformer aux idées fausses et grossières des paysans galiléens, ainsi qu'il daignait se vêtir à leur mode, parler leur langage, et observer tous leurs rites; mais que la sagesse incarnée devait bien savoir que rien ne peut naître sans germe; que son systême était aussi dangereux qu'extravagant; que si on pouvait former des anguilles avec du jus de mouton, on ne manquerait pas de former des hommes avec du jus de perdrix; qu'alors on croirait pouvoir se passer de DIEU, et que les athées s'empareraient de la place. *Néedham* n'en démordait point; et aussi mauvais raisonneur que mauvais chimiste, il persista long-temps à se croire créateur d'anguilles; de sorte que par une étrange bizarrerie, un jésuite se servait des propres paroles de JESUS-CHRIST pour établir son opinion ridicule, et les athées se servaient de l'ignorance et de l'opiniâtreté d'un jésuite pour se confirmer dans l'athéisme. On citait par-tout la découverte de *Néedham*. Un des plus intrépides athées m'assurait que dans la ménagerie du prince *Charles* à Bruxelles, il y avait un lapin qui fesait tous les mois des enfans à une poule. Enfin, l'expérience du jésuite fut reconnue pour ce qu'elle était; et les athées furent obligés de se pourvoir ailleurs.

*Spinosa*, circonspect et fort honnête homme; nous l'appelons ici *Baruch*, parce que c'est son véritable nom; on ne lui a donné celui de *Benoît* que par erreur; il ne fut jamais baptisé. Nous avons fait une note plus longue sur ce sophiste à la suite du petit poëme sur les systêmes.

*N. B.* Vers 1771, les querelles ſur les deux parlemens, les révolutions du miniſtère, et les diſputes ſur la cauſe univerſelle augmentèrent le nombre des ennemis de M. de *Voltaire*, les philoſophes parurent un moment vouloir s'unir aux prêtres contre lui : mais cette diviſion entre des hommes qui devaient reſter toujours unis, pour défendre la cauſe de la raiſon et de l'humanité, ne fut point durable. C'eſt à cette querelle paſſagère que M. de *Voltaire* fait alluſion à la fin des Cabales.

(*n*) *Aux puiſſans Langlevieux*, &c.

C'eſt ce même *Langlevieux la Beaumelle*, dont il eſt parlé dans les notes ſur l'épître de M. d'*Alembert* et ailleurs.

Ce même homme s'eſt depuis aſſocié avec *Fréron*, et malgré tant d'horreurs et tant de baſſeſſes, il a ſurpris la protection d'une perſonne reſpectable qui ignorait ſes excès ridicules : mais *oportet cognoſci malos*.

Nous ajouterons à cette note que *Boileau* attaqua toujours des perſonnes dont il n'avait pas le moindre ſujet de ſe plaindre, et que notre auteur s'eſt toujours borné à repouſſer les injures et les calomnies des *Rollets* de ſon temps. Il y avait deux partis à prendre, celui de négliger les impoſtures atroces que *la Beaumelle* a vomies pendant vingt ans, et celui de les relever. Nous avons jugé le dernier parti plus juſte et plus convenable.

C'eſt rendre un ſervice eſſentiel à plus de cent familles, de faire connaître le vil ſcélérat qui a oſé les outrager.

Les miniſtres d'Etat, et tous ceux qui ſont chargés de maintenir l'ordre public, doivent ſavoir que ces libelles mépriſables ſont recherchés dans l'Allemagne, dans l'Angleterre, dans tout le Nord ; qu'il y en a de toute eſpèce ; qu'on les lit avidement, comme on y boit pour du vin de Bourgogne les vins faits à Liége ; que la faim et la malice produiſent tous les jours de ces ouvrages infames, écrits quelquefois avec aſſez d'artifice ; que la curioſité les dévore ; qu'ils ſont pendant un temps une impreſſion dangereuſe ; que depuis peu l'Europe a été inondée de ces ſcandales : et que plus la langue françaiſe a de cours dans les pays étrangers, plus on doit l'employer contre les malheureux qui en font un ſi coupable uſage, et qui ſe rendent ſi indignes de leur patrie.

# LA TACTIQUE.

J'ÉTAIS lundi passé chez mon libraire Caille,
Qui dans son magasin n'a souvent rien qui vaille ;
J'ai, dit-il, par bonheur, un ouvrage nouveau,
Nécessaire aux humains, et sage autant que beau :
C'est à l'étudier qu'il faut que l'on s'applique ;
Il fait seul nos destins ; prenez, c'est la Tactique.
La Tactique ? lui dis-je, hélas ! jusqu'à présent
J'ignorais la valeur de ce mot si savant.
Ce nom, répondit-il, venu de Gréce en France,
Veut dire le grand art, ou l'art par excellence ; (*a*)
Des plus nobles esprits il remplit tous les vœux.
J'achetai sa Tactique, et je me crus heureux.
J'espérais trouver l'art de prolonger ma vie,
D'adoucir les chagrins dont elle est poursuivie,
De cultiver mes goûts, d'être sans passion,
D'asservir mes désirs au joug de la raison,
D'être juste envers tous, sans jamais être dupe.
Je m'enferme chez moi ; je lis ; je ne m'occupe
Que d'apprendre par cœur un livre si divin.
Mes amis ! c'était l'art d'égorger son prochain.
J'apprends qu'en Germanie autrefois un bon prêtre (*b*)
Pétrit, pour s'amuser, du soufre et du salpêtre :
Qu'un énorme boulet, qu'on lance avec fracas,
Doit mirer un peu haut pour arriver plus bas,
Que d'un tube de bronze aussitôt la mort vole,
Dans la direction qui fait la parabole, (*c*)

Et

Et renverse en deux coups, prudemment ménagés,
Cent automates bleus, à la file rangés.
Mousquet, poignard, épée ou tranchante ou pointue,
Tout est bon, tout va bien, tout sert, pourvu qu'on tue.
L'auteur, bientôt après, peint des voleurs de nuit,
Qui dans un chemin creux, sans tambour et sans bruit,
Discrétement chargés de sabres et d'échelles,
Assassinent d'abord cinq ou six sentinelles.
Puis, montant lestement aux murs de la cité,
Où les pauvres bourgeois dormaient en sureté,
Portent dans leurs logis le fer avec les flammes,
Poignardent les maris, couchent avec les dames,
Ecrasent les enfans, et las de tant d'efforts,
Boivent le vin d'autrui sur des monceaux de morts.
Le lendemain matin on les mène à l'église
Rendre grâce au bon Dieu de leur noble entreprise,
Lui chanter en latin qu'il est leur digne appui,
Que dans la ville en feu l'on n'eût rien fait sans lui,
Qu'on ne peut ni voler ni violer son monde,
Ni massacrer les gens, si Dieu ne nous seconde.
Etrangement surpris de cet art si vanté,
Je cours chez monsieur Caille, encore épouvanté;
Je lui rends son volume, et lui dis en colère:
Allez, de Belzébuth déteſtable libraire!
Portez votre Tactique au chevalier de Tot;
Il fait marcher les Turcs au nom de Sabaoth.
C'est lui qui, de canons couvrant les Dardanelles,
A tuer les chrétiens instruit les infidelles.

Allez ; adreſſez-vous à monſieur Romanzof,
Aux vainqueurs tout ſanglans de Bender et d'Azof;
A FREDERIC ſurtout offrez ce bel ouvrage;
Et ſoyez convaincu qu'il en fait davantage :
Lucifer l'inſpira bien mieux que votre auteur ; (*d*)
Il eſt maître paſſé dans cet art plein d'horreur ;
Plus adroit meurtrier que GUSTAVE et qu'EUGENE.
Allez ; je ne crois pas que la nature humaine
Sortit (je ne ſais quand) des mains du Créateur,
Pour inſulter ainſi l'éternel bienfaiteur,
Pour montrer tant de rage et tant d'extravagance.
L'homme avec ſes dix doigts, ſans armes, ſans défenſe,
N'a point été formé pour abréger des jours
Que la néceſſité rendait déjà ſi courts.
La goutte avec ſa craie, et la glaire endurcie
Qui ſe forme en cailloux au fond de la veſſie,
La fièvre, le catarre, et cent maux plus affreux,
Cent charlatans fourrés, encor plus dangereux,
Auraient ſuffi, ſans doute, au malheur de la terre,
Sans que l'homme inventât ce grand art de la guerre.
Je hais tous les héros, depuis le grand Cyrus
Juſqu'à ce roi brillant qui forma Lentulus. (*e*)
On a beau me vanter leur conduite admirable,
Je m'enfuis loin d'eux tous, et je les donne au diable.
En m'expliquant ainſi, je vis que dans un coin
Un jeune curieux m'obſervait avec ſoin ;
Son habit d'ordonnance avait deux épaulettes,
De ſon grade à la guerre éclatans interprètes ;

Ses regards aſſurés, mais tranquilles et doux,
Annonçaient ſes talens, ſans marquer de courroux;
De la Tactique, enfin, c'était l'auteur lui-même.
  Je conçois, me dit-il, la répugnance extrême
Qu'un vieillard philoſophe, ami du monde entier,
Dans ſon cœur attendri ſe ſent pour mon métier;
Il n'eſt pas fort humain, mais il eſt néceſſaire.
L'homme eſt né bien méchant; Caïn tua ſon frère;
Et nos frères les Huns, les Francs, les Viſigoths,
Des bords du Tanaïs accourant à grands flots,
N'auraient point déſolé les rives de la Seine,
Si nous avions mieux ſu la Tactique romaine.
Guerrier, né d'un guerrier, je profeſſe aujourd'hui
L'art de garder ſon bien, non de voler autrui.
Eh quoi! vous vous plaignez qu'on cherche à vous défendre!
Seriez-vous bien content qu'un goth vînt mettre en cendre
Vos arbres, vos moiſſons, vos granges, vos châteaux?
Il vous faut de bons chiens pour garder vos troupeaux.
Il eſt, n'en doutez point, des guerres légitimes;
Et tous les grands exploits ne ſont pas de grands crimes.
Vous-même, à ce qu'on dit, vous chantiez autrefois
Les généreux travaux de ce cher béarnois;
Il ſoutenait le droit de ſa naiſſance auguſte;
La ligue était coupable, Henri quatre était juſte.
Mais ſans vous retracer les faits de ce grand roi,
Ne vous ſouvient-il plus du jour de Fontenoi?
Quand la colonne angloiſe, avec ordre animée,
Marchait à pas comptés à travers notre armée?

Trop fortuné badaud!... dans les murs de Paris,
Vous feſiez, en riant, la guerre aux beaux eſprits;
De la douce Gauſſin le centième idolâtre,
Vous alliez la-lorgner ſur les bancs du théâtre;
Et vous jugiez en paix les talens des acteurs.
Hélas, qu'auriez-vous fait, vous et tous les auteurs?
Qu'aurait fait tout Paris, ſi LOUIS, en perſonne,
N'eût paſſé le matin ſur le pont de Calonne?
Et ſi tous vos céſars à quatre ſous par jour
N'euſſent bravé l'Anglais qui partit ſans retour?
Vous ſavez quel mortel, amoureux de la gloire,
Avec quatre canons ramena la victoire.
Ce fut au prix du ſang du généreux Gramont,
Et du ſage Luttaux, et du jeune Craon,
Que de vos beaux eſprits les bruyantes cohues
Compoſaient les chanſons qui couraient dans les rues;
Ou qu'ils venaient gaîment, avec un ris malin,
Siffler Sémiramis, Mérope et l'Orphelin.
Ainſi que le dieu Mars, Apollon prend les armes;
L'Egliſe, le barreau, la cour ont leurs alarmes.
Au fond d'un galetas Clément et Savatier (*f*)
Font la guerre au bon ſens ſur des tas de papier.
Souffrez donc qu'un ſoldat prenne au moins la défenſe
D'un art qui fit long-temps la grandeur de la France,
Et qui des citoyens aſſure le repos.
Monſieur Guibert ſe tut après ce long propos.
Moi, je me tus auſſi, n'ayant rien à redire.
De la droite raiſon je ſentis tout l'empire;

Je conçus que la guerre eſt le premier des arts ;
Et que le peintre heureux des Bourbons, des Bayards, (*g*)
En dictant leurs leçons, était digne peut-être
De commander déjà dans l'art dont il eſt maître.
Mais, je vous l'avoûrai, je formai des ſouhaits
Pour que ce beau métier ne s'exerçât jamais,
Et qu'enfin l'équité fît régner ſur la terre
L'impraticable paix de l'abbé de Saint-Pierre. (*h*)

## *NOTES.*

(*a*) *Tactique* vient originairement du verbe *taſſo*, j'arrange. Tactique eſt proprement l'art d'aller par rangs; c'eſt l'arrangement des troupes. C'eſt ce qui fit que *Pyrrhus*, en voyant le camp des Romains, ne les trouva pas ſi barbares.

(*b*) . . . . . *Autrefois un bon prêtre*, &c.

On ne ſait encore qui employa le premier les canons dans les batailles et dans les ſiéges. Une invention qui a changé entièrement l'art de la guerre dans toute la terre connue, méritait plus de recherches; mais preſque toutes les origines ſont ignorées. Qui le premier inventa un bateau? qui imagina de plier une branche de frène, de l'aſſujettir avec une corde faite d'un inteſtin d'un animal, et d'y ajuſter une verge garnie d'un os ou d'un fer pointu à un bout, et de quatre plumes à l'autre bout? qui inventa la navette, les fours, les moulins? De cette prodigieuſe multitude d'arts qui ſecourent notre vie ou qui la détruiſent, il n'y en a pas un dont l'inventeur ſoit connu. C'eſt que perſonne n'inventa l'art entier. Les architectes ne ſont venus que des milliers de ſiècles après les cavernes et les huttes.

Les Chinois connaiſſaient la poudre inflammable, et la feſaient ſervir à leurs divertiſſemens ingénieux, à leurs fêtes, deux mille ans avant que les jéſuites *Shall* et *Verbieſt* fondiſſent du canon pour les conquérans tartares, vers l'an 1630. Ce furent donc deux religieux allemands qui enſeignèrent l'uſage de l'artillerie dans cette vaſte partie du monde, comme ce fut, dit-on, un autre allemand nommé

*Schwartz*, ou moine noir, qui trouva le fecret de la poudre inflammable au quatorzième fiècle, fans qu'on ait jamais fu l'année de cette invention.

On a prétendu que *Roger Bacon* moine anglais, antérieur d'environ cent années au moine allemand, était le véritable inventeur de la poudre. Nous avons rapporté ailleurs les paroles de ce *Roger* qui fe trouvent dans fon *Opus majus*, page 454 grande édition d'Oxford. . . . . *Nous avons une preuve des explofions fubites dans ce jeu d'enfans qu'on fait par tout le monde. On enfonce du falpêtre dans une balle de la groffeur d'un pouce, et on la fait crever avec un bruit fi violent qu'elle furpaffe le rugiffement du tonnerre, et il en fort une plus grande exhalaifon de feu que celle de la foudre.*

Il y a bien loin, fans doute, de cette petite boule de fimple falpêtre à notre artillerie, mais elle a pu mettre fur la voie.

Il paraît qu'il eft très-faux que les Anglais euffent employé le canon dans leur victoire de Crécy en 1346, et dans celle de Poitiers dix ans après. Les actes de la tour de Londres, recueillis par *Rymer*, en diraient quelque chofe.

Plufieurs de nos hiftoriens ont affuré qu'il exifte encore, dans la ville d'Amberg du haut Palatinat, un canon fondu en 1301, et que cette date eft encore gravée fur la culaffe.

*Et voilà juftement comme on écrit l'hiftoire.*

On écrivait et on imprimait à Paris cette erreur avec tant d'affurance que je fis écrire à M. le comte de *Holftein de Bavière*, gouverneur du pays d'Amberg. Il donna un certificat authentique qu'un fondeur de canons nommé M. *Artin*, affez fameux pour fon temps, était mort en 1501. On mit un petit canon fur fon tombeau avec la date 1501. Il eut la bonté d'envoyer une copie figurée de l'infcription. Il eft étonnant qu'on ait pris 1501 pour 1301, mais les hiftoriens aiment l'antique et le merveilleux.

Je n'ai guère plus de foi à la bombarde de *Froiffard* qui avait plus de cinquante pieds de long, et qui menait fi grande noife au décliquer qu'il femblait que tous les diables d'enfer fuffent en chemin. C'était apparemment une efpèce de balifte.

Je doute beaucoup encore du regiftre de *du Drach* tréforier des guerres en 1338. *A Henri Faumechon, pour avoir poudre et autres chofes néceffaires aux canons devant Puifguillaume. Ducange* rapporte ce trait, mais il fe borne à le rapporter. Il n'examine point s'il y avait alors des tréforiers des guerres. Il ne

s'informe pas si on assiégea un Puisguillaume ou un Puisguilliem dans le Périgord. Il ne paraît pas qu'on ait fait le moindre exploit de guerre en Périgord en l'an 1338. Si l'on entend le petit hameau de Puisguillaume en Bourbonnais, on ne voit pas qu'il y eût un château. Il faut donc douter, et c'est presque toujours le seul parti à prendre.

Ce qui paraît certain, c'est que trois moines ont contribué à détruire les hommes et les villes par l'artillerie, et en ajoutant à ces trois moines les jésuites *Shall* et *Verbiest*, cela sera cinq.

( *c* ) *Dans la direction qui fait la parabole*,

Lorsqu'on tire un boulet, ou qu'on lance une flèche horizontalement, elle tend à décrire une ligne droite; mais la gravitation la fait descendre continuellement dans une autre ligne droite vers le centre de la terre, et de ces deux directions se compose la ligne courbe nommée *parabole*, à la lettre, *allant au-delà*. Si un canonnier s'occupait de toutes les propriétés de cette ligne courbe, il n'aurait jamais le temps de mettre le feu à son canon.

( *d* ) *Lucifer* l'inspira bien mieux que votre auteur;
*Il est maître* passé dans cet art plein d'horreur,
*Plus adroit* meurtrier que Gustave et qu'Eugène.

Il s'est élevé sur ces vers une grande dispute. Les uns ont pris ces vers pour un reproche, les autres pour une louange. Il est clair qu'on ne peut faire un plus grand éloge d'un guerrier qu'en le mettant au-dessus du prince *Eugène* et du grand *Gustave*. On a dit que vouloir condamner cette comparaison, c'était vouloir faire une querelle d'allemand.

( *e* ) Le roi de Prusse a formé lui-même tous ses généraux.

( *f* ) . . . . . . *Clément et Savatier*

Voyez les notes sur le *Dialogue de Pégase et du vieillard*.

( *g* ) . . . . . . *Des Bourbons, des Bayards*,

M. *Guibert* a fait une tragédie du connétable de *Bourbon*, dans laquelle le chevalier *Bayard* dit des choses admirables.

( *h* ) *L'impraticable paix de l'abbé de Saint-Pierre*.

L'idée d'une paix perpétuelle entre tous les hommes est plus chimérique sans doute que le projet d'une langue

universelle. Il eſt trop vrai que la guerre eſt un fléau contradictoire avec la nature humaine et avec preſque toutes les religions ; et cependant un fléau auſſi ancien que cette nature humaine, et antérieur à toute religion. Il eſt auſſi difficile d'empêcher les hommes de ſe faire la guerre que d'empêcher les loups de manger des moutons.

La guerre eſt quelque choſe de ſi exécrable que plus nos nations barbares qui ſont venues envahir, enſanglanter, ravager toute notre Europe, ſe ſont un peu policées, plus elles ont adouci les horreurs que la guerre traînait après elle.

Ce n'eſt point aſſurément l'ouvrage immenſe de *Grotius*, ſur le droit prétendu de la guerre et de la paix, qui a rendu les hommes moins féroces ; ce ne ſont point ſes citations de *Carnéade*, de *Quintilien*, de *Porphire*, d'*Ariſtote*, de *Juvénal* et du *Pentateuque ;* ce n'eſt point parce qu'après le déluge il fut défendu de manger les animaux avec leur ame et leur ſang, comme le rapporte *Barbeirac* ſon commentateur. Ce n'eſt point, en un mot, par tous les argumens profondément frivoles de *Grotius* et de *Puffendorf;* c'eſt uniquement parce qu'on ne voit plus parmi nous des hordes ſauvages et affamées ſortir de leur pays pour en aller détruire un autre. Nos peuples ne ſont plus la guerre. Des rois, des évêques, des électeurs, des ſénateurs, des bourgmeſtres ont un certain terrain à défendre. Des hommes qui ſont leurs troupeaux paiſſent dans ce terrain. Les maîtres ont pour eux la laine, le lait, la peau et les cornes, avec quoi ils entretiennent des chiens armés d'un collier, pour garder le pré, et pour prendre celui du voiſin dans l'occaſion. Ces chiens ſe battent ; mais les moutons, les bœufs, les ânes ne ſe battent pas : ils attendent patiemment la déciſion, qui leur apprendra à quel maître leur lait, leur laine, leurs cornes, leur peau, appartiendront.

Quand le prince *Eugène* aſſiégeait Lille, les dames de la ville allèrent à la comédie pendant tout le ſiége ; et dès que la capitulation fut faite, le peuple paya tranquillement à l'empereur ce qu'il payait auparavant au roi de France. Point de pillage, point de maſſacre, point d'eſclavage comme du temps des Huns, des Alains, des Viſigoths, des Francs.

Le duc de *Marlborough* feſait garder très-ſoigneuſement tous les domaines de ce *Fénélon* archevêque de Cambrai, citoyen de toute l'Europe par ſon amour du genre-humain ; amour plus dangereux peut-être à ſa cour que ſon amour de DIEU.

Quand les Français eurent remporté la célèbre victoire de Fontenoi, tous les habitans de Tournai et des environs s'empreſsèrent de loger chez eux les priſonniers bleſſés ; tous

eurent

eurent ſoin d'eux comme de leurs frères, et les femmes prodiguèrent tant de délicateſſes ſur leurs tables que les médecins et les chirurgiens furent obligés de modérer cet excès de zèle, devenu dangereux.

A Rosbac, on vit le roi de Pruſſe lui-même acheter tout le linge d'un château voiſin pour le ſervice de nos bleſſés; et quand il les eut fait guérir, il les renvoya ſur leur parole, en diſant : *Je ne puis m'accoutumer à verſer le ſang des Français.*

Quelle humanité, quelle belle ame le prince héréditaire de Brunſwick ne déploya-t-il pas, lorſqu'il reçut priſonnier à Crevelt ce comte de *Giſors*, ce fils du maréchal de *Belliſle*; cet eſpoir du royaume, ce jeune homme ſi valeureux, ſi inſtruit, ſi aimable! Le prince de Brunſwick ne ſortit point d'auprès de ſon lit, et le baigna de larmes, en le voyant expirer entre ſes bras. Il pleurait celui des Français auquel il reſſemblait davantage.

Portons nos regards chez cette nation nouvelle qui naît tout d'un coup pour être l'émule des plus policées; et l'exemple des autres. Voyons un comte *Alexis Orlof* prendre un vaiſſeau turc chargé des femmes, des eſclaves, des meubles, de l'or, de l'argent, des bijoux du plus riche bacha de la Turquie, et lui renvoyer tout à Conſtantinople. Ce même bacha, quelque temps après, commande un corps d'armée contre les Ruſſes, il s'avance hors des rangs avec un interprète, et demande à parler. *Avez-vous*, dit-il, *à votre tête un comte Orlof?* — *Non; que lui voudriez-vous?* — *Me jeter à ſes pieds*, répliqua le turc.

Pouvons-nous rien ajouter à ces traits, ſinon l'accueil, les attentions nobles et délicates, les fêtes, les préſens, les bienfaits que reçurent les priſonniers turcs dans Péterſbourg, d'une impératrice qui leur enſeignait la guerre, la politeſſe et la généroſité?

Nous ne voyons point de telles leçons dans *Grotius*. Il vous dit bien, dans ſon chapitre du *Droit de ravager*, que les Juifs étaient obligés de ravager au nom du Seigneur; mais il ne trouve chez le peuple ſaint aucun trait qui reſſemble aux exemples profanes que nous venons de rapporter.

Voilà donc le dictame que l'humanité des grands cœurs répand ſur les maux que fait la guerre : mais ces conſolations divines nous démontrent que la guerre eſt infernale.

# DIALOGUE

## DE PEGASE ET DU VIEILLARD.

PEGASE.

QUE fais-tu dans ces champs au coin d'une masure?

LE VIEILLARD.

J'exerce un art utile, et je sers la nature.
Je défriche un désert; je sème et je bâtis. (*a*)

PEGASE.

Que je vois en pitié tes sens appesantis!
Que tes goûts sont changés, et que l'âge te glace!
Ne reconnais-tu plus ton coursier du Parnasse?
Monte-moi.

LE VIEILLARD.

Je ne puis. Notre maître Apollon,
Comme moi, dans son temps, fut berger et maçon.

PEGASE.

Oui; mais rendu bientôt à sa grandeur première,
Dans les plaines du ciel il sema la lumière;
Il reprit sa guitare; il fit de nouveaux vers;
Des filles de Mémoire il régla les concerts.
Imite en tout le Dieu dont tu cites l'exemple:
Les doctes sœurs encor pourraient t'ouvrir leur temple:
Tu pourrais dans la foule, heureusement guidé,

Et suivant d'assez loin le sublime Vadé; (*b*)
Retrouver une place au séjour du Génie.

LE VIEILLARD.

Hélas ! j'eus autrefois cette noble manie.
D'un espoir orgueilleux honteusement déçu,
Tu sais, mon cher ami, comme je fus reçu,
Et comme on bafoua mes grandes entreprises.
A peine j'abordai, les places étaient prises.
Le nombre des élus au Parnasse est complet;
Nous n'avons qu'à jouir; nos pères ont tout fait.
Quand l'œillet, le narcisse et les roses vermeilles
Ont prodigué leurs sucs aux troupes des abeilles,
Les bourdons sur le soir y vont chercher en vain
Ces parfums épuisés qui plaisaient au matin.
Ton Parnasse d'ailleurs et ta belle écurie,
Ce palais de la Gloire, est l'antre de l'Envie.
Homère, cet esprit si vaste et si puissant,
N'eut qu'un imitateur, et Zoïle en eut cent.
Je gravis avec peine à cette double cime,
Où la mesure antique a fait place à la rime;
Où Melpomène en pleurs étale en ses discours
Des rois du temps passé la gloire et les amours.
Pour contempler de près cette grande merveille,
Je me mis dans un coin sous les pieds de Corneille:
Bientôt Martin Fréron (*c*), prompt à me corriger,
M'aperçut dans ma niche et m'en fit déloger.
Par ce juge équitable exilé du Parnasse,

Sans ſecours, ſans amis, humble dans ma diſgrâce,
Je voulus adoucir par des égards flatteurs,
Par quelques ſoins polis, mes frères les auteurs;
Je n'y réuſſis point; leur bruyante ſéquelle
A connu rarement l'amitié fraternelle :
Je n'ai pu déſarmer Sabatier (*d*) mon rival.
Le Parnaſſe a bien fait de n'avoir qu'un cheval;
Si nous en avions deux, ils ſe mordraient ſans doute.
J'ai vu les beaux eſprits; je ſais ce qu'il en coûte.
Il fallut, malgré moi, combattre ſoixante ans
Les plus grands écrivains, les plus profonds ſavans,
Toujours en faction, toujours en ſentinelle :
Ici c'eſt l'abbé Guyon(*e*), plus bas c'eſt la Beaumelle. (*f*)
Leur nombre eſt dangereux. J'aime mieux déſormais
Les languiſſans plaiſirs d'une inſipide paix.
Il faut que je te faſſe une autre confidence.
La poſte, comme on ſait, conſole de l'abſence;
Les frères, les époux, les amis, les amans
Surchargent les courriers de leurs beaux ſentimens :
J'ouvre ſouvent mon cœur en proſe ainſi qu'en rime;
J'écris une ſottiſe, auſſitôt on l'imprime.
On y joint méchamment le recueil clandeſtin
De mon couſin Vadé, de mon oncle Bazin.
Candide empriſonné dans mon vieux ſecrétaire,
En criant *tout eſt bien*, s'enfuit chez un libraire. (*g*)
Jeanne et la tendre Agnès, et le gourmand Bonneau,
Courent en étourdis de Genève à Breſlau.
Quatre bénédictins, avec leurs doctes plumes,

Auraient peine à fournir ce nombre de volumes.
On ne va point, mon fils, fût-on ſur toi monté,
Avec ce gros bagage à la poſtérité.
Pour comble de malheur, une foule importune
De bâtards indiſcrets, rebut de la fortune,
Nés le long du *charnier* nommé des *Innocens*,
Se gliſſe (*h*) ſous la preſſe avec mes vrais enfans.
C'en eſt trop. Je renonce à tes neuf immortelles;
J'ai beaucoup de reſpect et d'eſtime pour elles,
Mais tout change, tout s'uſe, et tout amour prend fin :
Va, vole au mont ſacré; je reſte en mon jardin.

PEGASE.

Tes dégoûts vont trop loin : tes chagrins ſont injuſtes.
Des arts qui t'ont nourri les déeſſes auguſtes
Ont mis ſur ton front chauve un brin de ce laurier
Qui coiffa Chapelain, Deſmarets, Saint-Didier. (*i*)
N'as-tu pas vu cent fois à la tragique ſcène,
Sous le nom de Clairon, l'altière Melpomène,
Et l'éloquent le Kain le premier des acteurs,
De tes drames rampans ranimant les langueurs,
Corriger, par des tons que dictait la nature,
De ton ſtyle ampoulé la froide et sèche enflure?
De quoi te plaindrais-tu? Parle de bonne foi;
Cinquante bons eſprits, qui valaient mieux que toi,
N'ont-ils pas à leurs frais érigé la ſtatue
Dont tu n'étais pas digne, et qui leur était due?
Malgré tous tes rivaux, mon écuyer Pigal
Poſa ton corps tout nu ſur un beau piédeſtal;

Sa main creusa les traits de ton visage étique,
Et plus d'un connaisseur le prend pour un antique.
Je vis Martin Fréron, à la mordre attaché,
Consumer de ses dents tout l'ébène ébréché.
Je vis ton buste rire à l'énorme grimace
Que fit en le rongeant cet apostat d'Ignace.
Viens donc rire avec nous, viens fouler à tes pieds
De tes sots ennemis les fronts humiliés.
Aux sons de ton sifflet vois rouler dans la crotte
Sabatier sur Clément (*k*), Patouillet (*l*) sur Nonotte. (*m*)
Leurs clameurs un moment pourront te divertir.

LE VIEILLARD.

Les cris des malheureux ne me font point plaisir.
De quoi viens-tu flatter le déclin de mon âge ?
La jeunesse est maligne, et la vieillesse est sage.
Le sage en sa retraite, occupé de jouir,
Sans chercher les humains, et pourtant sans les fuir,
Ne s'embarrasse point des bruyantes querelles
Des auteurs ou des rois, des moines ou des belles.
Il regarde de loin, sans dire son avis,
Trois Etats polonais doucement envahis ;
Saint Ignace dans Rome écrasé par saint Pierre,
Ou Clément dans Paris acharné sur le Mierre.
Dans les champs cultivés, à l'abri des revers,
Le sage vit tranquille et ne fait point de vers.
Monsieur l'abbé Terrai, pour le bien du royaume,
Préfère un laboureur, un prudent économe

A tous nos vains écrits, qu'il ne lira jamais.
Triptolème est le dieu dont je veux les bienfaits.
Un bon cultivateur est cent fois plus utile
Que ne fut autrefois Hésiode ou Virgile.
Le besoin, la raison, l'instinct doit nous porter
A faire nos moissons plutôt qu'à les chanter ;
J'aime mieux t'atteler toi-même à ma charrue,
Que d'aller sur ton dos voltiger dans la nue.

PEGASE.

Ah! doyen des ingrats! ce triste et froid discours
Est d'un vieux impuissant qui médit des amours.
Un pauvre homme épuisé se pique de sagesse.
Eh bien, tu te sens faible ; écris avec faiblesse ;
Corneille en cheveux blancs sur moi caracola,
Quand en croupe avec lui je portais Attila ;
Je suis tout fier encor de sa course dernière.
Tout mortel jusqu'au bout doit fournir sa carrière ;
Et je ne puis souffrir un changement grossier.
Quoi ! renoncer aux arts et prendre un vil métier !
Sais-tu qu'un villageois sans esprit, sans science,
N'ayant pour tout talent qu'un peu d'expérience,
Fait jaunir dans son champ de plus riches moissons
Que n'en eut Mirabeau par ses nobles leçons ? (*n*)
Laisse un travail pénible aux mains du mercenaire,
Aux journaliers la bèche, aux maçons leur équerre :
Songe que tu naquis pour mon sacré vallon.
Chante encore avec Pope, et pense avec Platon ;
Ou rime en vers badins les leçons d'Epicure,

Et ce syſtême heureux qu'on dit de la nature.
Pour la dernière fois veux-tu me monter?

LE VIEILLARD.

Non.
Apprends que tout syſtême offenſe ma raiſon.
Plus de vers, et ſurtout plus de philoſophie.
A rechercher le vrai j'ai conſumé ma vie;
J'ai marché dans la nuit ſans guide et ſans flambeau:
Hélas! voit-on plus clair au bord de ſon tombeau?
A quoi peut nous ſervir ce don de la penſée,
Cette lumière faible, incertaine, éclipſée?
Je n'ai penſé que trop. Ceux qui par charité
Ont au fond de leur puits noyé la vérité,
Font repentir ſouvent l'imprudent qui l'en tire.
Je me tais. Je ne veux rien ſavoir, ni rien dire.

PEGASE.

Eh bien, végette et meurs. Je revole à Paris
Préſenter mon ſervice à de profonds eſprits;
Les uns, dans leurs greniers, fondant des républiques;
Les autres ébranchant les verges monarchiques.
J'en connais qui pourraient, loin des profanes yeux,
Sans le ſecours des vers, élevés dans les cieux,
Emules fortunés de l'eſſence éternelle,
Tout faire avec des mots, et tout créer comme elle.
Ils ont beſoin de moi dans leurs inventions;
J'avais porté René (*o*) parmi ſes tourbillons;
Son diſciple plus fou (*p*), mais non pas moins ſuperbe,

Etait monté ſur moi, quand il parlait au Verbe.
J'ai des amis en proſe, et bien mieux inſpirés
Que tes héros du Pinde aux rimes conſacrés;
Je vais porter leurs noms dans les deux hémiſphères.

LE VIEILLARD.

Adieu donc; bon voyage au pays des chimères. (*q*)

# NOTES

## *DE M. DE MORZA.*

(*a*) *Je défriche un déſert*, &c.

En effet notre auteur a défriché quelques terrains plus rebelles que ceux des plus mauvaiſes landes de Bordeaux et de la Champagne pouilleuſe, et ils ont produit le plus beau froment; mais ces tentatives très-longues et très-diſpendieuſes ne peuvent être imitées par des colons. Il faudrait que le gouvernement s'en chargeât; qu'il recommandât ce travail immenſe à un intendant, l'intendant à un ſubdélégué, et qu'on fît venir de la cavalerie ſur les lieux.

(*b*) *Vadé*, écrivain de la foire, ſous le nom duquel l'auteur de l'Ecoſſaiſe ſe cacha par modeſtie.

(*c*) *Martin Fréron; Martin* n'eſt pas ſon nom de baptême, ce n'eſt que ſon nom de guerre. Il s'eſt déchainé, dit-on, pendant vingt ans contre l'auteur de ce dialogue, pour faire vendre ſes feuilles. *Quâ menſurâ menſi fueritis, eâdem remetietur vobis*. Il s'eſt attiré l'Ecoſſaiſe, et nous en ſommes bien fâchés.

(*d*) . . . . . . *Sabotier mon rival.*

L'abbé *Sabotier* ou *Sabatier*, natif de Caſtres, ne s'eſt pas exercé dans les mêmes genres que le chantre de *Henri IV*, et le peintre qui a deſſiné le *Siècle de Louis XIV* et de *Louis XV;* ainſi il ne peut être ſon rival. S'il s'était donné aux mêmes études, il aurait été ſon maître.

Cet abbé avait fait, en 1771, un dictionnaire de littérature, dans lequel il prodiguait des éloges outrés ; il ne se vendit point. Mais il en fit un autre, en 1772, intitulé, *Les trois siècles*, dans lequel il prodiguait des calomnies, et il se vendit. Il insulta MM. d'*Alembert*, de *Saint-Lambert*, *Marmontel*, *Thomas*, *Diderot*, *Bauzée*, *la Harpe*, de *Lille*, et vingt autres gens de lettres vivans, dont il faudrait respecter la mémoire s'ils étaient morts.

Mais celui que MM. *Sabotier* et *Clément* ont déchiré avec l'acharnement le plus emporté, est un vieillard de quatre-vingts ans qui ne pouvait pas se défendre.

Il est permis, il est utile de dire son sentiment sur des ouvrages, surtout quand on le motive par des raisons solides, ou du moins séduisantes. S'il ne s'agissait que de littérature, nous dirions qu'il est très-injuste d'accuser l'auteur de *la Henriade* et du *Siècle de Louis XIV*, occupé de célébrer la gloire des grands hommes de ce siècle, de ne leur avoir pas rendu justice. Nous dirions que personne n'a parlé avec plus de sensibilité des admirables scènes de *Corneille*, de *la perfection désespérante* du style de *Racine* (comme s'exprime M. de *la Harpe*), de la perfection non moins désespérante de l'Art poëtique, et de plusieurs belles épîtres de *Boileau*.

Nous dirions que sa liste des grands écrivains de ce siècle mémorable contient l'éloge raisonné de l'inimitable *Molière*, qu'il regarde comme supérieur à tous les comiques de l'antiquité ; celui de *la Fontaine* qui a surpassé *Phèdre* par sa naïveté et par ses grâces ; celui de *Quinault* qui n'eut ni modèles ni rivaux dans ses opéra. Nous dirions qu'il a rendu des hommages aux *Bossuet*, aux *Fénélon*, à tous les hommes de génie, à tous les savans.

Nous ajouterions qu'il aurait été indigne d'apprécier leurs extrêmes beautés s'il n'avait pas connu leurs fautes inséparables de la faiblesse humaine ; que c'eût été une grande impertinence de mettre sur le même rang Cinna et Pertharite, Polyeucte et Théodore, et d'admirer également les excellentes fables de *la Fontaine*, et celles qui sont moins heureuses. Il faut plus encore ; il faut savoir discerner dans le même ouvrage une beauté au milieu des défauts, et un vice de langage, un manque de justesse dans les pensées les plus sublimes ; c'est en quoi consiste le goût. Et nous pourrions assurer que l'auteur du *Siècle de Louis XIV*, après soixante ans de travaux, était peut-être alors aussi en droit de dire son avis que l'est aujourd'hui M. *Sabotier*.

Mais il s'agit ici d'accuſations plus importantes. C'eſt peu que cet abbé, dans l'eſpérance de plaire à ſes ſupérieurs dont il ignore l'équité et le diſcernement, impute à cent littérateurs de nos jours des ſentimens odieux ; il a la cruauté de les appeler *indévots*, *impies*. Il dit en propres mots que l'auteur de *la Henriade* nie *l'immortalité de l'ame*. C'était bien aſſez de lui ravir l'immortalité d'Alzire, de Zaïre, de Mérope, dont nous ſommes certains qu'il eſt peu jaloux, et dont il ne prend point le parti. Il eſt trop dur de dépouiller une ame de quatre-vingts ans de la ſeule vie qui puiſſe lui reſter dans le temps à venir. Ce procédé eſt injuſte et mal-adroit, et d'autant plus mal-adroit qu'il nous met dans la néceſſité de révéler quelle eſt l'ame de l'abbé dans le temps préſent.

Nous l'avons vu et lu, et nous le tenons entre nos mains, *le Spinoſa commenté*, expliqué, éclairci, embelli, écrit tout entier de la main de M. l'abbé *Sabotier*, natif de Caſtres ; et nous dépoſerons ce monument chez un notaire ou chez un greffier, dès qu'il nous en aura donné la permiſſion ; car nous ne voulons pas diſpoſer d'un tel écrit ſans l'aveu de l'auteur. C'eſt un égard que nous nous devons les uns aux autres.

Pour les poëſies légères de ce grand critique et de ce grand miſſionnaire, nous en uſerons un peu plus librement. Voici les preuves de la piété de cet abbé qui eſt ſi peu indulgent pour les péchés de ſon prochain : voici les preuves du bon goût de celui qui trouve les vers de MM. de *Saint-Lambert*, de *Lille*, de *la Harpe*, ſi mauvais.

En ſortant de la priſon où ſes mœurs reſpectables l'avaient fait renfermer à Strasbourg, il s'amuſa, pour ſe diſſiper, à faire un conte intitulé *le....* mauvais lieu. Ce conte commence ainſi ; et remarquez bien que nous l'avons écrit de ſa main, de la même main que *le Spinoſa*.

Du temps que la dame Pâris
Tenait école floriſſante
De jeux d'amour à juſte prix,
D'une écolière aſſez ſavante,
Sur les bords de la Seine un jour le pied gliſſa,
La choſe aſſurément n'était pas merveilleuſe,
Mais la chute dans l'eau n'était pas périlleuſe,
Lorſqu'un mouſquetaire paſſa.

Il crut que ce ferait une perte publique
Que la perte de tant d'appas ;
Auffi, plein d'ardeur héroïque,
Mit-il, fans héfiter, chemife et pourpoint bas, &c.

Nous épargnons, fans héfiter, aux yeux de nos chaftes lecteurs la fuite de ce morceau délicat. Ce n'eft qu'un échantillon de l'élégante poëfie de M. l'abbé *des Trois fiècles*.

Nous lui demandons bien pardon de publier un autre morceau de fa profe, bien plus touchant et bien plus décifif ( et toujours de fa main, et figné *Sabotier* de Caftres. )

„ On n'aime ici que les proceffions, les fermons et les „ meffes. Les gens qui ont eu la force de fecouer le joug des „ préjugés de l'enfance, du fanatifme et de l'erreur, en „ un mot, les hommes qui penfent bien, n'ofent fe faire „ connaître, &c. &c.

Nous donnerons le refte fi cela lui fait plaifir.

Jugez maintenant, lecteur, s'il fied bien à ce galant homme de traiter un fecrétaire d'une de nos académies d'impie et de fcélérat, et d'en dire autant de nos littérateurs les plus illuftres. On croit qu'il aura inceffamment un bénéfice : mais quelle récompenfe aura le cenfeur royal qui lui a fait obtenir une permiffion tacite de prêcher la vertu et le bon goût ?

On dit qu'il eft tonfuré, et qu'étant bientôt élevé aux dignités de l'Eglife, il croira en DIEU, ne fût-ce que par reconnaiffance ; car, malgré fon fpinofifme, il faura qu'il n'y a point de fociété policée qui n'admette un Etre fuprême, rémunérateur de la vertu, et vengeur du crime. Nous le prions de fe fouvenir de ce vers de M. de *Voltaire*.

*Si Dieu n'exiftait pas il faudrait l'inventer.*

Ce philofophe écrivait il n'y a pas long-temps à un grand prince : *C'eft de tous les vers médiocres que j'ai jamais faits, le moins médiocre et celui dont je fuis le moins mécontent.* Il avait grande raifon : un athée eft peut-être prefque auffi dangereux, fi on l'ofe dire, qu'un fanatique : car fi le fanatique eft un loup enragé qui égorge et qui fuce le fang publiquement, en croyant bien faire, l'athée pourra commettre tous les crimes fecrets, fachant bien qu'il fait mal, et comptant fur l'impunité. Voilà pourquoi les deux grands

législateurs, *Locke* & *Penn*, qui ont admis toutes les religions dans la Caroline et dans la Penſilvanie, en ont formellement exclus les athées.

(*e*) L'abbé *Guyon*, auteur d'un libelle inſipide contre notre auteur, intitulé *l'Oracle des philoſophes.*

(*f*) *Langleviel*, dit *la Beaumelle*, autre écrivain de libelles auſſi ridicules qu'affreux contre la cour. Il faut pardonner à notre auteur s'il n'a puni ces gredins qu'en imprimant leurs noms, et en expoſant ſimplement leurs calomnies.

(*g*) On a imprimé cinq ou ſix volumes des prétendues lettres de notre auteur ; cela n'eſt pas honnete. On en a falſifié pluſieurs ; cela eſt encore moins honnête ; mais les éditeurs ont voulu gagner de l'argent.

(*h*) On a gliſſé dans le recueil de ſes ouvrages bien des morceaux qui ne ſont pas de lui, comme une traduction des Apocryphes de *Fabricius*, qui eſt de M. *Bigex ;* un dialogue de *Périclès et d'un Ruſſe*, fort eſtimé, dont l'auteur eſt M. *Suard;* des vers ſur la mort de mademoiſelle *le Couvreur*, moins eſtimés, commençant par ceux-ci :

Quel contraſte frappe mes yeux ?
Melpomène ici déſolée
Elève avec l'aveu des dieux
Un magnifique mauſolée.

Cette pièce eſt du ſieur *Bonneval*, jadis précepteur chez M. de *Montmartel;* s'il a eu l'aveu des dieux, il n'a pas eu celui d'*Apollon.*

On trouve dans la collection des ouvrages de M. de *Voltaire* de prétendus vers de M. *Clairaut*, qui n'en fit jamais ; une pièce qui a pour titre *les Avantages de la raiſon*, dans laquelle il n'y a ni raiſon ni rime ; une épitre à mademoiſelle *Sallé*, qui eſt de M. *Thiriot;* une épitre à l'abbé de *Rothelin*, qui eſt de M. de *Formont ;* des vers ſur la mort de madame *du Châtelet*, dont nous ignorons l'auteur. . . . . .

Des vers au duc d'Orléans régent qu'il n'a jamais faits.

Une ode intulée *le Vrai Dieu*, qui eſt d'un jéſuite nommé *Leſévre.*

Une épitre de l'abbé de *Grécourt*, platement licencieuſe, qui commence par ces mots : *Belle maman, ſoyez l'arbitre :*

des vers au médecin *Silva* et à l'oculiste *Gendron*; une réponse à un M. de B.... qui commence ainsi :

Oui, mon cher B.... il est l'ame du monde,
Sa chaleur le pénètre et sa clarté l'inonde,
Effets d'une même action.
Sa plus belle production
Est cette lumière éthérée
Dont Newton le premier, d'une main inspirée,
Sépara les couleurs par la réfraction.

Les beaux vers ! et que les gens qui les attribuent à M. de *Voltaire* ont le goût fin, et que leur main est inspirée !

Des vers à une prétendue marquise de *T.* sur la philosophie de *Newton*, dans lesquels on trouve cette élégante tirade.

Tout est en mouvement. La terre suspendue,
En atome léger nage dans l'étendue.
L'espace, ou plutôt Dieu dans son immensité,
Balance sur son poids l'univers agité.
Les travaux de la nuit, les phases sont prédites.
Newton des premiers mois retraça les orbites.

Et les éditeurs suisses, qui ont imprimé ces bêtises venues de Paris, ont l'assurance d'imprimer en notes que c'est la véritable leçon.

On a fait pourtant un recueil immense de ces fadaises barbares sans consulter jamais l'auteur, ce qui est aussi incroyable que vrai. Tant pis pour les libraires qui ont ainsi déshonoré leur art et la littérature.

C'est sur quoi l'auteur disait : On fait mon inventaire, quoique je ne sois pas encore mort ; et chacun y glisse ses meubles pour les vendre.

(*i*) .......... *Saint-Didier*.

M. *Clément* et M. *Sabotier* ont imprimé que notre auteur avait pillé le poëme de *la Henriade* d'un poëme intitulé *Clovis* par M. *Saint-Didier*. Cela est encore peu honnête, car ce *Clovis* ne parut que trois ans après *la Henriade* : mais une erreur de trois ans est peu de chose.

Il en a échappé une de quinze ans à M. l'abbé *Sabotier;* car il a imprimé que notre auteur avait pillé fon *Siècle de Louis XIV* dans les *Annales politiques* de l'abbé de *Saint-Pierre;* mais le *Siècle de Louis XIV* fut imprimé pour la première fois en 1752, et le livre de l'abbé de *Saint-Pierre* en 1767; fur quoi un mauvais plaifant fe fouvenant mal à propos que *Sabotier* eft le fils d'un bon perruquier de Caftres, chaffé de chez fon père, a écrit qu'il aurait dû plutôt faire des perruques pour l'auteur de *la Henriade*, que de le dépouiller cruellement de fes prétendus lauriers, et d'expofer fa tête octogénaire à la rigueur des faifons.

(*k*) *Clément*, &c.

Cet homme était venu de Dijon à Paris avec fa tragédie de Charles premier, et fa tragédie de Médée. Il ne put venir à bout de les faire repréfenter. La faim le preffait; il s'engagea avec un libraire à lui fournir des critiques contre les premiers livres qui auraient du fuccès. Il obtint quelque argent à compte fur fes fatires à venir. M. de *Saint-Lambert* donnait alors fes Saifons, M. de *Lille* fa traduction de *Virgile*, M. *Dorat* fon poëme fur la déclamation, M. *Vatelet* fon poëme fur la peinture. Voilà l'écolier *Clément* qui fe met vîte à écrire contre ces maîtres de l'art, et qui leur donne des leçons comme à des difciples dont il ferait mécontent. S'il n'avait eu que ce ridicule on n'en aurait pas parlé, on ne l'aurait pas connu: mais pour rendre fes leçons plus piquantes il y méle des traits perfonnels; il outrage une dame refpectable. Alors on fait qu'il exifte, la police met mon pédant dans je ne fais quelle prifon, foit bicêtre, foit le fort-l'évêque. M. de *Saint-Lambert* a la générofité de folliciter fa grâce, et d'obtenir fon élargiffement. Que fait le critique alors, il perfuade qu'on ne lui a fait cette correction que pour avoir enfeigné l'art d'écrire, pour avoir foutenu la caufe du bon goût, qui fans lui allait expirer en France, et qu'il eft comme *Fréron* victime de fes grands talens.

Sorti de prifon il fait un nouveau libelle, dans lequel il infulte un confeiller de grand'chambre, fils d'un magiftrat de la chambre des comptes; il dit ingénieufement qu'il eft fils d'un pâtiffier, et ce magiftrat a dédaigné de le faire remettre à bicêtre. Il s'affocie depuis à *Fréron*, à *Sabotier* et à d'autres gens de cette efpèce. Il broche libelle fur libelle contre un vieillard folitaire, retiré depuis trente années, qu'on peut outrager impunément. Il avait écrit

auparavant à ce même solitaire plusieurs lettres dont nous avons les originaux entre les mains. En voici un fragment:

*Jugez, Monsieur, si votre silence peut ne pas m'affliger. Peut-être, hélas! vous êtes-vous imaginé que vous me verriez payer votre amitié, vos bienfaits, par la plus noire ingratitude; que je serais assez lâche, assez criminel, pour n'être pas plus reconnaissant que tant d'autres! Ah! Monsieur, ne me faites pas l'injure de soupçonner ainsi ma probité. C'est ce bien précieux que je voudrais délivrer de la contagion générale; vos soupçons le flétriraient. Votre générosité, votre grandeur d'ame peuvent en conserver et en relever l'éclat. Ma tendresse, mon zèle, mon respect, voilà mes seuls biens, ils sont tous à vous et ils y seront toujours,* &c. *A Dijon, ce sixième décembre 1769. Voici mon adresse: A Clément fils, chez son père, procureur à Dijon, derrière les minimes.*

Il a eu depuis l'attention de désavouer cette lettre, et la probité de dire qu'elle était falsifiée. Nous la conservons pourtant, quoique ce ne soit pas une pièce bien curieuse; mais c'est toujours un témoignage subsistant de l'honneur que cette petite cabale met dans sa conduite. C'est ce qui fesait dire à M. *Duclos*, secrétaire de l'académie, qu'il ne connaissait rien de plus méprisable et de plus méchant que la canaille de la littérature. Il est à croire que M. *Clément* s'étant marié deviendra plus juste et plus sage, qu'il sera plus modeste, qu'il ne calomniera plus des personnes dont il n'eut jamais sujet de se plaindre, qu'il n'a même jamais envisagées, et qu'il se repentira d'avoir débuté dans le monde par une conduite si infame.

(*l*) . . . . . . . . *Patouillet sur Nonotte*,

*Patouillet* est un ex-jésuite, lequel débitait, il y a quelques années, des déclamations de collége nommées *mandemens*, pour des évêques qui ne pouvaient pas en faire. Il en débita un contre notre auteur et contre d'autres gens de lettres: c'est dommage qu'il ait été brûlé par la main du bourreau. Ce *Patouillet* était un des plus forts écrivains dans le genre calomnieux que nous ayons eus depuis *Garasse*.

(*m*) *Nonotte* est un autre ex-jésuite, digne compagnon de *Patouillet*. Il a fait deux gros volumes sous le titre d'*Erreurs de Voltaire*, et qu'il aurait pu intituler *Erreurs de Nonotte*. Il commence par reprocher à l'auteur de l'*Essai sur les mœurs et l'esprit des nations*, d'avoir dit *que l'ignorance chrétienne* regarde le règne des empereurs romains comme une Saint-Barthelemi continuelle; et l'auteur n'a point dit cela.

*Nonotte*,

*Nonotte*, pour rendre odieux celui qu'il attaque, ajoute de sa grâce ce mot *chrétienne*. L'auteur ne parle point là des autres empereurs ; il parle du seul *Dioclétien* que *Galérius* engagea à être persécuteur après dix-neuf ans d'un règne de douceur et de tolérance. Sur quoi l'auteur avait remarqué la faute qu'ont faite tous les chronologistes de placer l'ère des martyrs la première année de ce règne ; il la fallait dater de l'an 303, et non de l'an 284.

Il fait dire à l'auteur que *Dioclétien ne punit que quelques chrétiens, qui étaient des hommes brouillons, emportés et factieux*. L'auteur n'a pas dit un mot de cela, et n'a pu le dire. Il n'a pas assez oublié sa langue pour se servir de cette expression, *hommes brouillons*.

*Nonotte* accuse l'auteur d'avoir dit que *Charlemagne* n'était qu'un heureux brigand. L'auteur n'a rien écrit de semblable. Ainsi voilà en deux pages trois calomnies dont ce bon *Nonotte* est convaincu. M. *Damilaville* daigna prendre le soin de relever deux ou trois cents erreurs de *Nonotte*. Elles sont imprimées à la suite de l'*Essai sur les mœurs et l'esprit des nations*. Et *Nonotte* était tout étonné qu'on lui manquât ainsi de respect ; à lui qui avait eu l'honneur de prêcher dans un village de Franche-Comté, et de régenter en sixième. L'orgueil a du bon ; et quand il est soutenu par l'ignorance, il est parfait.

(*n*) . . . . . *Mirabeau par ses doctes leçons*.

Il a fort encouragé l'agriculture par son livre intitulé l'*Ami des hommes*.

(*o*) *René Descartes*. On sait qu'il était excellent géomètre, mais que toute sa philosophie n'est fondée que sur des chimères.

(*p*) On sait aussi que *Mallebranche* s'est entretenu familièrement avec le Verbe, quoique la première partie de son livre sur les erreurs des sens et de l'imagination soit un chef-d'œuvre de philosophie.

(*q*) . . . . . . *Au pays des chimères*.

Rien n'est plus chimérique en effet que la plupart des systêmes de physique. *Burnet* et *Voodward* n'ont écrit que des folies raisonnées sur le déluge universel. *Mallebrancke* a inventé de petits tourbillons mous pour expliquer la lumière, et les couleurs ; et cela plus de vingt ans après que *Newton* avait fait son Optique. *Maillet* a osé dire que la mer avait formé les montagnes, que les hommes avaient été poissons,

que notre globe eſt de verre, qu'il eſt le débris d'une comète; d'autres ont retrouvé le monde primitif, la langue primitive, la manière dont les métaux ſe formaient dans ce monde primitif. On ſait qu'un philoſophe très-doux, très-modeſte, très-judicieux, et point jaloux, a eu le ſecret d'enduire les hommes de poix réſine pour les empêcher de tomber malades, qu'il diſſéquait des géans pour connaître la nature de l'ame, et qu'il prédiſait l'avenir : de tels hommes pourtant en ont impoſé.

# LE TEMPS PRESENT,

*Par M.* JOSEPH L'AFFICHARD, *de plusieurs académies.* 1775.

DANS un coin de mes bois, loin du bruit des cités,
Mes tablettes en main, j'étais tenté d'écrire,
En vers assez communs, d'utiles vérités
Qu'à Paris on condamne, ou dont on aime à rire.
De nos pédans fourrés j'esquissais la satire,
Lorsque je vis de loin des filles, des garçons,
Des vieillards, des enfans, qui dansaient aux chansons.
Aux transports du plaisir ils se livraient en proie:
J'étais presque joyeux de leur bruyante joie.
J'en demandai la cause; un d'eux me répondit:
Nous sommes tous heureux, à ce qu'on nous a dit.
Heureux! c'est un grand mot. Il est vrai que peut-être
Par vos travaux constans vous méritiez de l'être.
Virgile et Saint-Lambert ont quelquefois vanté
A Mécène, à Beauvau, votre félicité;
Mais ce sont, entre nous, des discours de poëtes,
De douces fictions, d'élégantes sornettes.
Leurs vers étaient heureux, et vous ne l'étiez pas.
Le bonheur nous appelle, et fuit devant nos pas:
Sous le dais, sous le chaume, il trompe notre vie.
C'est en vain qu'on a dit en pleine académie,
*Choiseul est agricole, et Voltaire est fermier.*
L'art qui nourrit le monde est un méchant métier.

Laiſſons là ce Choiſeul ſi grand, ſi magnanime,
Ce Voltaire mourant qui radote et qui rime,
Qu'un fripon perſécute, et qui dans ſon hameau
Rit encor des Frérons au bord de ſon tombeau.
Songez à vous, amis, contemplez les misères
Qu'accumulent ſur vous des brigands mercenaires,
Subalternes tyrans munis d'un parchemin,
Raviſſant les épis qu'a ſemés votre main,
Vous traînant aux cachots, à la rame, aux corvées;
Tandis que de leurs pleurs vos femmes abreuvées,
Preſſent en vain vos fils mourans entre leurs bras.
Travaillez, ſuccombez, invoquez le trépas;
Mourez ſur un fumier, le ſeul bien qui vous reſte:
Ou ſi vous ſurvivez à cet état funeſte,
Sous l'horrible débris de vos toits écraſés,
Sans vêtemens, ſans pain, danſez, ſi vous l'oſez.
A peine eus-je parlé, mille voix éclatèrent;
Juſqu'aux bords étrangers les échos répétèrent:
*Ce temps affreux n'eſt plus; on a briſé nos fers.* (a)

Juſtement étonné de ces nouveaux concerts:
Quel Hercule, diſais-je, a fait ce grand ouvrage?
Quel dieu vous a ſauvés? On répond: C'eſt un ſage.
Un ſage! Ah, juſte ciel! à ce nom je frémis.
Un ſage! il eſt perdu: c'en eſt fait, mes amis.
Ne les voyez-vous pas ces monſtres ſcolaſtiques,
Ces partiſans groſſiers des erreurs tyranniques,
Ces ſuperſtitieux qu'on vit dans tous les temps
Du vrai qui les irrite ennemis ſi conſtans,

Raſſemblant les poiſons dont leur troupe eſt pourvue?
Socrate eſt ſeul contre eux, et je crains la ciguë. (1)
Dans mon profond chagrin je reſtais éperdu :
Je plaignais le génie, et ſurtout la vertu.
Ariſton mon ami (*b*) ſurvint dans mes bocages,
Que j'avais attriſtés par ces ſombres images.
On connaît Ariſton; ce philoſophe humain,
Dédaignant les grandeurs qui lui tendaient la main,
De la vérité ſimple ami noble et fidelle,
Son eſprit réunit Euclide et Fontenelle;
Il rendit le courage à mon cœur affligé.
Ne vois-tu pas, dit-il, que le ſiècle eſt changé?
Va, de vaines terreurs ne doivent point t'abattre.
Quand un Sulli renaît, eſpère un Henri-quatre.
Ce propos ranima mes eſprits languiſſans;
La gaîté renoua le fil de mes vieux ans;
Et revenant chez moi, je repris mes tablettes,
Pour écrire à loiſir ces rimes indiſcrettes.

## *NOTES.*

(*a*) Le roi *Louis XVI* venait d'abolir les corvées, et de défendre qu'on pourſuivît arbitrairement les débiteurs du fiſc. Ces deux opérations ſi ſimples n'ont rien coûté à la couronne, et auraient été le ſalut du peuple....

(1) Il faut être juſte : les prêtres n'eurent aucune part aux intrigues, aux calomnies qui privèrent la France du miniſtre le plus éclairé et le plus vertueux qui ait jamais gouverné un grand empire.

(*b*) M. le marquis de *Condorcet*.

# POESIES MELÉES.

POESIES

# POESIES MELÉES.

## I.

## A MADEMOISELLE DU NOYER.

1713.

ENFIN je vous ai vu, charmant objet que j'aime,
En cavalier, déguisé dans ce jour :
J'ai cru voir Vénus elle-même
Sous la figure de l'Amour.
L'Amour et vous, vous êtes de même âge,
Et sa mère a moins de beauté ;
Mais malgré ce double avantage,
J'ai reconnu bientôt la vérité :
Du Noyer, vous êtes trop sage
Pour être une divinité.

## II.

# NUIT BLANCHE DE SULLI.

## 1716.

*A madame de la Vrillière.*

QUELLE beauté, dans cette nuit profonde,
Vient éclairer nos rivages heureux !
Serait-ce point la nymphe de cette onde,
Qu'amène ici le fatyre amoureux ?
Je vois s'enfuir la jaloufe dryade,
Je vois venir le faune dangereux ;
Non, ce n'eft point une fimple naïade :
A tant d'attraits dont nos cœurs font frappés,
A tant de grâce, à cet art de nous plaire,
A ces amours autour d'elle attroupés,
Je reconnais Vénus ou la Vrillière.
O Déité ! qui que ce foit des deux,
Vous qui venez prendre un rhume en ces lieux,
Heureux cent fois, heureux l'aimable afile
Qui vers minuit pofsède vos appas !
Et plus heureux les rimeurs qu'on exile
Dans ces jardins honorés par vos pas.

*A madame de Listenai.*

AIMABLE Listenai, notre fête grotesque
Ne doit point déplaire à vos yeux :
Les Amours en chiants-lit déguisés dans ces lieux,
Sont toujours les Amours ; et l'habit romanesque
Dont ils sont revêtus ne les a pas changés :
Vous les voyez encore autour de vous rangés.
Ces guenillons brillans, ces masques, ce mystère,
Ces méchans violons dont on vous étourdit,
Ce bal et ce sabbat maudit,
Tout cela dit pourtant que l'on voudrait vous plaire.

*A madame de la Vrillière.*

VENEZ, charmant moineau, venez dans ce bocage :
Tous nos oiseaux surpris et confondus,
Admireront votre plumage :
Les pigeons du char de Vénus
Viendront même vous rendre hommage :
Joli moineau, que vous dire de plus !
Heureux qui peut vous voir, et qui peut vous entendre !
Vous plaisez par la voix ; vous charmez par les yeux :
Mais le nom de moineau vous siérait un peu mieux
Si vous étiez un peu plus tendre.

## III.

## AU DUC DE LORRAINE LÉOPOLD,

*Et à madame la ducheſſe ſon épouſe, en leur préſentant la tragédie d'Oedipe.*

1718.

O Vous, de vos ſujets l'exemple et les délices,
Vous qui régnez ſur eux en les comblant de biens,
De mes faibles talens acceptez les prémices :
C'eſt aux Dieux qu'on les doit, et vous êtes les miens.

## IV.

## EPIGRAMME.

DANCHET, ſi mépriſé jadis,
Fait voir aux pauvres de génie
Qu'on peut gagner l'académie
Comme on gagne le paradis. (1)

(1) Ces vers feſaient partie d'une lettre à l'abbé de *Chaulieu*, qu'on n'a point trouvée.

# V.

## TRIOLET

### A M. TITON DU TILLET.

DEPECHEZ-VOUS, monſieur Titon,
Enrichiſſez votre Hélicon. (*)
Placez-y ſur un piédeſtal
Saint-Didier, Danchet et Nadal;
Qu'on voie armés du même archet
Nadal, Saint-Didier et Danchet;
Et couverts du même laurier
Danchet, Nadal et Saint-Didier.

# VI.

## SUR M. DE FONTENELLE.

D'UN nouvel univers il ouvrit la barrière:
Des mondes infinis autour de lui naiſſans,
Meſurés par ſes mains, à ſon ordre croiſſans,
A nos yeux étonnés il traça la carrière.
L'ignorant l'entendit, le ſavant l'admira;
Que voulez-vous de plus? il fit un opéra.

(*) Le Parnaſſe en bronze, à la bibliothéque du roi.

# VII.

## A MADAME

## LA MARQUISE DE RUPELMONDE. (2)

QUAND Apollon, avec le Dieu de l'onde,
Vint autrefois habiter ces bas lieux,
L'un fut si bien cacher sa tresse blonde,
L'autre ses traits, qu'on méconnut les Dieux :
Mais c'est en vain qu'abandonnant les cieux,
Vénus comme eux veut se cacher au monde :
On la connaît au pouvoir de ses yeux,
Dès que l'on voit paraître Rupelmonde.

(2) Ces vers ont été attribués mal à propos à *Ferrant*.

# VIII.

## IMPROMPTU

### A MADEMOISELLE DE CHAROLOIS,

*Peinte en habit de cordelier.*

FRERE Ange de Charolois,
Dis-nous par quelle aventure
Le cordon de ſaint François
Sert à Vénus de ceinture? (3)

(3) M. de *Voltaire* ſachant qu'on chantait ces vers ſur l'air de *Robin ture-lure*, y ajouta, dit-on, d'autres couplets fort plaiſans. Ce portrait donna lieu à d'autres plaiſanteries; c'était le ton de cette cour; en voici un échantillon:

Beau ſaint François ne ſouffrez pas
Qu'on perce vos mains délicates.
Dites à l'ange: C'eſt plus bas,
Qu'il faut appliquer les ſtigmates.

## IX.

## A MADAME DE **,

*En lui envoyant les Oeuvres myſtiques de Fénélon.*

QUAND de la Guion le charmant directeur
Diſait au monde : Aimez Dieu pour lui-même,
Oubliez vous dans votre heureuſe ardeur :
On ne crut point à cet amour extrême ;
On le traita de chimère et d'erreur ;
On ſe trompait : je connais bien mon cœur,
Et c'eſt ainſi, belle Eglé, qu'il vous aime.

## X.

## A LA MEME.

DE votre eſprit la force eſt ſi puiſſante
Que vous pourriez vous paſſer de beauté ;
De vos attraits la grâce eſt ſi piquante
Que ſans eſprit vous auriez enchanté.
Si votre cœur ne ſait pas comme on aime,
Ces dons charmans ſont des dons ſuperflus :
Un ſentiment eſt cent fois au-deſſus
Et de l'eſprit et de la beauté même.

## XI.

## INSCRIPTION

*Pour une ſtatue de l'Amour dans les jardins de Sceaux.*

QUI que tu ſois, voici ton maître :
Il l'eſt, le fut, ou le doit être.

## XII.

## IMPROMPTU

A MADAME LA MARQUISE DE CRILLON,

*A ſouper dans une petite maiſon de M. le duc de R***.*

DANS le plus ſcandaleux ſéjour
La vertu même eſt amenée ;
Et la débauche eſt étonnée
De reſpecter ici l'amour.

## XIII.

## A UNE DAME

*A qui l'auteur envoyait une bague où son portrait était gravé.*

BARIER grava ces traits destinés pour vos yeux :
Avec quelque plaisir daignez les reconnaître:
Les vôtres dans mon cœur furent gravés bien mieux ;
Mais ce fut par un plus grand maître.

## XIV.

## A MADEMOISELLE DE GUISE,

*Depuis duchesse de Richelieu, sœur de madame de Bouillon.*

VOUS possédez fort inutilement
Esprit, beauté, grâce, vertu, franchise :
Qu'y manque-t-il ? quelqu'un qui vous le dise,
Et quelque ami dont on en dise autant.

# XV.

## IMPROMPTU

### A M. LE COMTE DE VINDISGRATZ. (4)

SEIGNEUR, le congrès vous ſupplie
D'ordonner tout préſentement
Qu'on nous donne une tragédie
Demain pour divertiſſement.
Nous vous le demandons au nom de Rupelmonde :
Rien ne réſiſte à ſes déſirs ;
Et votre prudence profonde
Doit commencer par nos plaiſirs
A travailler pour le bonheur du monde.

(4) M. de *Voltaire* paſſant à Cambrai avec madame la marquiſe de *Rupelmonde*, pendant le congrès de 1722, et ſoupant chez madame de *Saint-Conteſt*, toute la compagnie marqua le déſir qu'elle avait de voir jouer la tragédie d'Oedipe en préſence de ſon auteur. Mais la comédie des Plaideurs ayant été précédemment annoncée pour le lendemain, à la demande de M. de *Vindiſgratz*, premier plénipotentiaire de l'Empire, les convives chargèrent M. de *Voltaire* de lui demander la repréſentation d'Oedipe. Le poëte, ſans ſortir de table, fit cette eſpèce de placet impromptu qu'il ſe chargea de porter lui-même à M. de *Vindiſgratz* : il obtint facilement ce qu'on demandait, et rapporta le placet à madame de *Rupelmonde*, avec cette apoſtille au bas :

L'Amour vous fit, aimable Rupelmonde,
Pour décider de nos plaiſirs :
Je n'en ſais pas de plus parfait au monde
Que de répondre à vos déſirs.

## XVI.

## POUR LE PORTRAIT

### DE MADEMOISELLE SALLÉ.

De tous les cœurs et du ſien la maîtreſſe,
Elle allume des feux qui lui ſont inconnus:
De Diane c'eſt la prêtreſſe,
Danſant ſous les traits de Vénus.

## XVII.

## IMPROMPTU

### A MADAME LA DUCHESSE DE LUXEMBOURG

*Qui devait ſouper avec M. le duc de Richelieu.*

Un dindon tout à l'ail, un ſeigneur tout à l'ambre,
A ſouper vous ſont deſtinés:
On doit, quand Richelieu paraît dans une chambre,
Bien défendre ſon cœur, et bien boucher ſon nez.

Sitôt que vous parlez on n'a point de réplique:
Vous aurez donc Oedipe, et même ſa critique. (*)
L'ordre eſt donné, pour qu'en votre faveur,
Demain l'on joue et la pièce et l'auteur.

(*) La parodie d'Oedipe que M. de *Voltaire* avait demandée lui-même.

## XVIII.

## A MADAME DE ***,

*En lui envoyant la Henriade.*

1724.

Mes vers auront donc l'avantage
D'attirer vos regards heureux ;
Ne pourrai-je jamais attirer vos beaux yeux
Sur l'auteur comme ſur l'ouvrage ?

## XIX.

## A MADAME DE ***.

Oui, Philis, la coquetterie
Eſt faite pour vos agrémens.
Croyez-moi, la galanterie,
Malgré tous les grands ſentimens,
Eſt ſœur de la friponnerie.

Vénus verſa ſur vous tous ſes dons précieux :
Ce ſerait être injuſte, et les mal reconnaître
Que de vous obſtiner à faire un ſeul heureux,
Lorſqu'avec vous le monde entier veut l'être.

Qu'eſt-ce que la conſtance ? un vieux mot rebattu,
Des amans ennuyeux languiſſant apanage ;
Mais l'infidélité devient une vertu,
Quand on a vos attraits, votre eſprit et votre âge.

## XX.

## IMPROMPTU

*Ecrit ſur un cahier de lettres de madame la ducheſſe du Maine et de M. de la Motte-Houdart qui avait perdu la vue.*

DANS ſes filets elle ſavait vous prendre
Sitôt qu'elle ſe laiſſait voir :
Un pauvre aveugle auſſi reſſentit ſon pouvoir ;
Je le crois bien, car il pouvait l'entendre.

## XXI.

## A MADEMOISELLE **,

*Qui avait promis un baiſer à celui qui ferait les meilleurs vers pour ſa fête.*

QUOI ! pour le prix des vers accorder au vainqueur,
D'un baiſer la douce careſſe !
Céphiſe, quelle eſt votre erreur !
Vous donnez à l'eſprit ce qui n'eſt dû qu'au cœur.

Un baiſer fut toujours le prix de la tendreſſe,
Et c'eſt à l'amour ſeul qu'en appartient le don.
Les habitans du Pinde, en leur plus grande ivreſſe,
N'ont jamais eſpéré qu'un laurier d'Apollon.
Des vers à mes rivaux je cède l'avantage ;
Ils riment mieux que moi, mais je ſais mieux aimer.
Que le laurier ſoit leur partage :
Et le mien ſera le baiſer.

## XXII.

## PORTRAIT DE M. DE LA FAYE.

Il a réuni le mérite
Et d'Horace et de Pollion :
Tantôt protégeant Apollon,
Et tantôt chantant à ſa ſuite.
Il reçut deux préſens des Dieux,
Les plus charmans qu'ils puiſſent faire :
L'un était le talent de plaire,
L'autre le ſecret d'être heureux.

## XXIII.

### A M. DUCHÉ.

DANS tes vers, Duché, je te prie,
Ne compare point au meſſie
Un pauvre diable comme moi:
Je n'ai de lui que ſa misère,
Et ſuis bien éloigné, ma foi,
D'avoir une vierge pour mère.

## XXIV.

### A MADAME LA MARECHALE DE VILLARS,

*En lui envoyant la Henriade.*

QUAND vous m'aimiez, mes vers étaient aimables;
Je chantais dignement vos grâces, vos vertus;
Cet ouvrage naquit dans ces temps favorables;
Il eût été parfait, mais vous ne m'aimez plus.

## XXV.

## A M. DE CIDEVILLE,

*Ecrits ſur un exemplaire de la Henriade.*

1730.

Mon cher confrère en Apollon,
Cenſeur exact, ami facile,
Solide et tendre Cideville,
Accepte ce frivole don.
Je ne ferai pas ton Virgile,
Mais tu feras mon Pollion.

## XXVI.

## A M. LEFEBVRE, (5)

*En réponſe à des vers qu'il avait envoyés à l'auteur.*

N'attends de moi ton immortalité,
Tu l'obtiendras un jour par ton génie ;
N'attends de moi ta première ſanté,
Ton protecteur, le Dieu de l'harmonie,

(5) Le même à qui M. de *Voltaire* adreſſa la lettre *ſur les inconvéniens de la littérature.* Mél. litt. tome 3.

Te la rendra par ſon art enchanté.
De tes beaux jours la fleur n'eſt point flétrie ;
Mais je voudrais de tes deſtins pervers,
En corrigeant l'influence ennemie,
Contribuer au bonheur d'une vie
Que tu rendras célèbre par tes vers.

## XXVII.

## MADRIGAL.

AH, Camargo (6), que vous êtes brillante !
Mais que Sallé, grands Dieux, eſt raviſſante !
Que vos pas ſont légers, et que les ſiens ſont doux !
Elle eſt inimitable, et vous êtes nouvelle ;
Les Nymphes ſautent comme vous,
Et les Grâces danſent comme elle.

(6) Célèbre danſeuſe de l'opéra, ainſi que mademoiſelle *Sallé.*

## XXVIII.

## IMPROMPTU A M. THIRIOT,

*Qui s'était fait peindre, la Henriade à la main.*

1735.

Si je voyais ce monument,
Je dirais, rempli d'allégreſſe :
Meſſieurs, c'eſt mon plus cher enfant
Que mon meilleur ami careſſe.

## XXIX.

## A MADAME DE FLAMARENS,

*Qui avait brûlé ſon manchon parce qu'il n'était plus à la mode.*

Il eſt une déeſſe inconſtante, incommode,
Bizarre dans ſes goûts, folle en ſes ornemens,
Qui paraît, fuit, revient et naît en tous les temps :
Protée était ſon père, et ſon nom eſt *la Mode*.
Il eſt un Dieu charmant, ſon modeſte rival,
Toujours nouveau comme elle, et jamais inégal,

Vif ſans emportement, ſage ſans artifice :
Ce Dieu, c'eſt le Mérite. On l'adore dans vous.
Mais le Mérite enfin peut avoir un caprice ;
Et ce Dieu ſi prudent que nous admirions tous,
A *la Mode* à ſon tour a fait un ſacrifice.
Vous, que pour Flamarens nous voyons ſoupirer,
Vous qui redoutez ſa ſageſſe,
Amans, commencez d'eſpérer ;
Flamarens vient enfin d'avoir une faibleſſe.

*Inſcription pour l'urne qui renferme les cendres du manchon.*

Je fus manchon, je ſuis cendre légère :
Flamarens me brûla, je l'ai pu mériter ;
Et l'on doit ceſſer d'exiſter,
Quand on commence à lui déplaire.

## XXX.

## A M. LINANT.

Connaissez mieux l'oiſiveté :
Elle eſt ou folie, ou ſageſſe ;
Elle eſt vertu dans la richeſſe,
Et vice dans la pauvreté.

On peut jouir en paix, dans l'hiver de ſa vie,
De ces fruits qu'au printemps ſema notre induſtrie :
Courtiſans de la gloire, écrivains ou guerriers,
Le ſommeil eſt permis, mais c'eſt ſur des lauriers.

## XXXI.

### A MADAME

### LA DUCHESSE DE BOUILLON,

*Qui vantait ſon portrait, fait par Clinchetet.*

Cesse, Bouillon, de vanter davantage
Ce Clinchetet qui peignit tes attraits :
Un meilleur peintre, avec de plus beaux traits,
Dans tous nos cœurs a tracé ton image,
Et cependant tu n'en parles jamais.

## XXXII.

### A LA MEME.

Deux Bouillons tour à tour ont brillé dans le monde,
Par la beauté, le caprice et l'eſprit ;
Mais la première eût crevé de dépit
Si par malheur elle eût vu la ſeconde.

# XXXIII.

## LES DEUX AMOURS.

*A madame la marquise du Châtelet.*

CERTAIN enfant qu'avec crainte on careſſe,
Et qu'on connaît à ſon malin ſouris,
Court en tous lieux précédé par les ris,
Mais trop ſouvent ſuivi de la triſteſſe ;
Dans les cœurs des humains il entre avec ſoupleſſe,
Habite avec fierté, s'envole avec mépris.
Il eſt un autre Amour, fils craintif de l'eſtime,
Soumis dans ſes chagrins, conſtant dans ſes déſirs,
Que la vertu ſoutient, que la candeur anime,
Qui réſiſte aux rigueurs et croît par les plaiſirs.
De cet Amour le flambeau peut paraître
Moins éclatant ; mais ſes feux ſont plus doux :
Voilà le Dieu que mon cœur veut pour maître,
Et je ne veux le ſervir que pour vous.

## XXXIV.

## A LA MEME.

LORSQUE Linus chante ſi tendrement,
Crois-tu que l'Amour ſeul l'anime ?
Non, il ſait l'art d'exprimer dans ſon chant,
Plus d'amour que ſon cœur n'en ſent;
Et j'en ſens plus qu'il n'en exprime.

## XXXV.

## A M. BERNARD.

MA muſe épique, hiſtorique et tragique,
Sur un vieux luth qu'il faut monter toujours,
S'en va raclant quelque air mélancolique;
Ton flageolet enchante les amours.
Lorſqu'Apollon régla notre apanage,
Il nous dota de préſens inégaux;
J'eus les ſifflets, les tourmens, les travaux;
Toi, les plaiſirs. Garde bien ton partage.

## XXXVI.

## A M. LOUIS RACINE.

CHER Racine, j'ai lu, dans tes vers didactiques (*)
De ton Janſénius les leçons fanatiques :
Quelquefois je t'admire, et ne te crois en rien.
Si ton ſtyle me plaît, ton Dieu n'eſt pas le mien.
Tu m'en fais un tyran, je veux qu'il ſoit un père ;
Ton hommage eſt forcé, mon culte eſt volontaire.
Mieux que toi de ſon ſang je reconnais le prix ;
Tu le ſers en eſclave, et je l'adore en fils.
Crois-moi, n'affecte plus une inutile audace :
Il faut comprendre Dieu pour comprendre ſa grâce.
Soumettons nos eſprits, préſentons-lui nos cœurs ;
Et ſoyons des chrétiens et non pas des docteurs.

(*) Le poëme de *la Grâce.*

XXXVII.

## XXXVII.

## A M. GREGOIRE,

*Député du commerce de Marſeille.*

VOYAGEUR fortuné, dont les ſoins curieux
Ont emporté les pas aux confins de la Terre,
Vous avez vu Paphos, Amathonte et Cythère :
Et vous pouvez voir en ces lieux,
Hébé, Mars et Vénus (*), réunis ſous vos yeux.

## XXXVIII.

## QUATRAIN.

*Pour le portrait de mademoiſelle le Couvreur.*

SEULE de la nature elle a ſu le langage ;
Elle embellit ſon art, elle en changea les lois ; (7)
L'eſprit, le ſentiment, le goût fut ſon partage ;
L'Amour fut dans ſes yeux et parla par ſa voix.

(*) La ducheſſe de *Villars*, née Noailles ; *Hector de Villars*, pair et maréchal de France ; la maréchale de *Villars*, ſœur de madame de *Maiſons*.

(7) Mademoiſelle *le Couvreur* bannit de la tragédie la déclamation ampoulée, qui était encore en vogue de ſon temps.

## XXXIX.

A MADAME

## LA DUCHESSE D'AIGUILLON,

*En lui envoyant l'Histoire de Charles XII et la Henriade.*

DEUX héros différens, l'un superbe et sauvage,
L'autre toujours aimable, et toujours amoureux,
A l'immortalité prétendent tous les deux ;
Mais pour être immortel il faut votre suffrage.
Ah ! si, sous tous les deux, vous eussiez vu le jour,
Plus justement leur gloire eût été célébrée :
Henri quatre pour vous aurait quitté d'Etrée,
Et Charles douze aurait connu l'amour.

## XL.

EPIGRAMME.

CERTAIN émérite envieux,
Plat auteur du *Capricieux*,
Et de ces *Aïeux chimériques*,
Et de tant de vers germaniques,

Et de tous ces sales écrits,
D'un père infame enfans proscrits,
Voulait, d'une audace hautaine,
Donner des lois à Melpomène,
Et régenter ses favoris ;
Quand du sifflet le bruit utile,
Dont aux pièces de ce Zoïle
Nous étions toujours assourdis,
Pour notre repos a fait taire
La voix débile et téméraire
De ce doyen des étourdis.

## XLI.

### A MADAME

### LA MARQUISE DU CHATELET. (8)

TOUT est égal, et la nature sage
Veut au niveau ranger tous les humains :
Esprit, raison, beaux yeux, charmant visage,

(8) M. de *Voltaire*, ayant joint à l'envoi de ce madrigal l'épigramme sur *J. B. Rousseau* : *Certain émérite envieux*, &c. mandait à madame *du Châtelet* : „ Voici des fleurs et des „ épines que je vous envoie. Je suis comme saint *Pacôme* „ qui, récitant ses matines sur sa chaise percée, disait au „ diable : Mon ami, ce qui va en haut est pour Dieu, ce „ qui tombe en bas est pour toi. Le diable c'est *Rousseau*, et „ pour Dieu, vous savez bien que c'est vous.

Fleur de ſanté, doux loiſir, jours ſereins ;
Vous avez tout, c'eſt-là votre partage.
Moi, je parais un être infortuné,
De la nature enfant abandonné,
Et n'avoir rien, ſemble mon apanage ;
Mais vous m'aimez, les Dieux m'ont tout donné.

## XLII.

*Vers de M. de Formont à M. de Voltaire.*

ASSIS devant votre pupitre,
Avec votre plume j'écris.
Cela ſemble d'abord un titre
Pour façonner des vers polis ;
Auſſi je voulais vous en faire ;
Mais Apollon m'a reconnu :
J'eus beau vouloir vous contrefaire,
De lui je n'ai rien obtenu.
Je vois trop que c'eſt temps perdu,
Et qu'il ne répond qu'à Voltaire.

*Réponſe.*

ON m'a conté (l'on m'a menti peut-être)
Qu'Apelle un jour vint entre cinq et ſix,
Confabuler chez ſon ami Zeuxis ;
Mais ne trouvant perſonne en ſon taudis,

Fit, ſans billet, ſa viſite connaître.
Sur un tableau par Zeuxis commencé,
Un ſimple trait fut hardiment tracé.
Zeuxis revint : puis en voyant paraître
Ce trait léger et pourtant achevé,
Il reconnut ſon maître et ſon modèle.
Ne ſuis Zeuxis, mais chez moi j'ai trouvé
Des traits formés de la main d'un Apelle.

## XLIII.

## DEVISE POUR MADAME DU CHATELET.

Du repos, des riens, de l'étude,
Peu de livres, point d'ennuyeux,
Un ami dans la ſolitude ;
Voilà mon ſort ; il eſt heureux.

## XLIV.

## COUPLETS

*Chantés par Polichinelle dans une fête à Sceaux.*

Polichinelle de grand cœur,
Prince (*), vous remercie :
En me feſant beaucoup d'honneur,
Vous faites mon envie.

(*) M. le comte de *Clermont*.

Vous possédez tous les talens,
Je n'ai qu'un caractère.
J'amuse pour quelques momens,
Vous savez toujours plaire.

On sait que vous faites mouvoir
De plus belles machines :
Vous fites sentir leur pouvoir
A Bruxelle, à Malines.
Les Anglais se virent traiter
En vrais polichinelles ;
Et vous avez de quoi dompter
Les remparts et les belles.

## XLV.

### A M. DE LA FAYE. (9)

PARDON, beaux vers, la Faye et Polymnie :
Las ! je deviens prosateur ennuyeux.
Non, ce n'était qu'en langage des Dieux
Qu'il eût fallu parler de l'harmonie.
Donnez-le-moi cet aimable génie,
Cet art charmant de savoir enfermer
Un sens précis dans des rimes heureuses,

(9) Ces vers paraissent avoir été faits à l'occasion de la belle ode de M. de *la Faye* en faveur de la poësie, contre le sentiment de *la Motte-Houdart* que M. de *Voltaire* n'avait combattu qu'en prose dans les lettres qui se trouvent à la suite de la tragédie d'Oedipe.

Joindre aux raiſons, des grâces lumineuſes ;
En inſtruiſant, ſavoir ſe faire aimer ;
A la diſpute, autrefois ſi cauſtique,
Oter ſon air pédanteſque et jaloux ;
Etre à la fois juſte, ſincère et doux,
Ami, rival, et poëte et critique :
A ce grand art vainement je m'applique,
Heureux la Faye, il n'eſt donné qu'à vous.

## XLVI.

## SUR L'ESTAMPE

*Du R. P. Girard et de la Cadière.*

CETTE belle voit Dieu ; Girard voit cette belle :
Ah ! Girard eſt plus heureux qu'elle !

## XLVII.

## EPIGRAMME.

ON dit que notre ami Coypel
Imite Horace et Raphaël.
A les ſurpaſſer il s'efforce ;
Et nous n'avons point aujourd'hui
De rimeur peignant de ſa force,
Ni peintre rimant comme lui.

## XLVIII.

## IMPROMPTU

*Ecrit chez madame du Deffant.*

1732.

QUI vous voit et qui vous entend
Perd bientôt sa philosophie;
Et tout sage avec du Deffant
Voudrait en fou passer sa vie.

## XLIX.

## A MADAME DU CHATELET,

*En lui envoyant l'Histoire de Charles XII.*

LE voici ce héros si fameux tour à tour
Par sa défaite et sa victoire.
S'il eût pu vous entendre et vous voir à sa cour,
Il n'aurait jamais joint, et vous pouvez m'en croire,
A toutes les vertus qui l'ont comblé de gloire,
Le défaut d'ignorer l'amour.

# L.

## A M. DE FORCALQUIER,

*Qui avait eu ses cheveux coupés par un boulet de canon au siége de Kehl.*

1733.

DES boulets allemands la pesante tempête
A, dit-on, coupé vos cheveux :
Les gens d'esprit sont fort heureux
Qu'elle ait respecté votre tête.
On prétend que César, le phénix des guerriers,
N'ayant plus de cheveux, se coiffa de lauriers.
Cet ornement est beau, mais n'est plus de ce monde.
Si César nous était rendu,
Et qu'en servant Louis il eût été tondu,
Il n'y gagnerait rien qu'une perruque blonde.

## L I.

## A M. LE COMTE DE SADE,

*Aide de camp du maréchal de Villars, ſur ſon mariage avec mademoiſelle de Carman.*

1734.

VOUS ſuivez donc les étendards
De Bellone et de l'Hymenée :
Vous vous enrôlez cette année
Et ſous Carman et ſous Villars.
Le doyen des héros, une beauté novice
Vont vous occuper tour à tour ;
Et vous nous apprendrez un jour
Quel eſt le plus rude ſervice
Ou de Bellone ou de l'Amour.

*Réponſe de M. le comte de Sade.*

AMI, je ſuis les étendards
De Bellone et de l'Hymenée ;
Si je quitte une épouſe aimée,
C'eſt pour voir triompher Villars.

Mars et l'Amour me trouveront novice,
Et je m'inftruirai tour à tour
Avec Villars des rigueurs du fervice,
Avec Carman des douceurs de l'amour.

Vous voyez, mon cher ami, que quand on me fournit la rime et la penfée, je fais des vers tant que l'on veut.

## LII.

### A MADEMOISELLE DE GUISE,

*Dans le temps qu'elle devait époufer M. le duc de Richelieu.*

GUISE, des plus beaux dons affemblage célefte,
Vous dont la vertu fimple et la gaîté modefte
Rend notre fexe amant et le vôtre jaloux,
Vous qui ferez le bonheur d'un époux
Et les défirs de tout le refte;
Quoi, dans un recoin de Monjeu,
Vos doux appas auront la gloire
De finir l'amoureufe hiftoire
De ce volage Richelieu!
Ne vous aimez pas trop, c'eft moi qui vous en prie;
C'eft le plus sûr moyen de vous aimer toujours:
Il vaut mieux être amis tout le temps de fa vie,
Que d'être amans pour quelques jours.

## LIII.

# LE PORTRAIT MANQUÉ,

### A MADAME LA MARQUISE DE B**.

On ne peut faire ton portrait:
Folâtre et férieufe, agaçante et févère,
Prudente avec l'air indifcret,
Vertueufe, coquette, à toi-même contraire:
La reffemblance échappe en rendant chaque trait.
Si l'on te peint conftante, on t'aperçoit légère:
Ce n'eft jamais toi qu'on a fait.
Fidelle au fentiment avec des goûts volages,
Tous les cœurs à ton char s'enchaînent tour à tour.
Tu plais aux libertins, tu captives les fages,
Tu domptes les plus fiers courages,
Tu fais l'office de l'Amour.
On croit voir cet enfant en te voyant paraître;
Sa jeuneffe, fes traits, fon art,
Ses plaifirs, fes erreurs, fa malice peut-être:
Serais-tu ce Dieu par hafard?

## L I V.

*Sur ce que l'auteur occupait à Sceaux la chambre de M. de Saint-Aulaire, que madame la ducheſſe du Maine appelait ſon berger.*

J'AI la chambre de Saint-Aulaire
Sans en avoir les agrémens ;
Peut-être à quatre-vingt-dix ans (10)
J'aurai le cœur de ſa bergère :
Il faut tout attendre du temps,
Et ſurtout du déſir de plaire.

## L V.

## A MADAME DE NOINTEL.

A ſes écarts Nointel allie
L'amour du vrai, le goût du bon :
En vérité, c'eſt la raiſon
Sous le maſque de la folie.

(10) M. de *Saint-Aulaire* avait fait, à 95 ans, de jolis vers pour madame la ducheſſe *du Maine*.

# LVI.

## EPIGRAMME.

QUAND les Français à tête folle,
S'en allèrent dans l'Italie,
Ils gagnèrent à l'étourdie
Et Gène et Naple et la v. . . .
Puis ils furent chassés par-tout,
Et Gène et Naple on leur ôta;
Mais ils ne perdirent pas tout,
Car la v. . . . leur resta.

# LVII.

## A MADAME DE FONTAINE-MARTEL,

*En lui envoyant le Temple de l'amitié.*

POUR vous, vive et douce Martel,
Pour vous, solide et tendre amie,
J'ai bâti ce temple immortel
Où rarement on sacrifie.
C'est vous que j'y veux encenser;
Et c'est là que je veux passer
Les jours les plus beaux de ma vie.

## LVIII.

*Vers envoyés à M. Sylva, premier médecin de la reine, avec le portrait de l'auteur.*

Au temple d'Epidaure on offrait les images
Des humains conſervés et guéris par les Dieux :
Sylva, qui de la mort eſt le maître comme eux,
Mérite les mêmes hommages.
Eſculape nouveau, mes jours ſont tes bienfaits,
Et tu vois ton ouvrage en revoyant mes traits.

## LIX.

## A MADAME D'ARGENTAL,

*Le jour de ſainte Jeanne ſa patronne.*

Jean fut un ſaint ( ſi l'on en croit l'hiſtoire
De ſaint Matthieu ) qui buvait l'eau du ciel,
D'un rocher creux feſait ſon réfectoire,
Et triſtement ſoupait avec du miel :
Jeanne au rebours, ſainte ſans prud'hommie,
Au ſentiment uniſſait la raiſon,
Sans opulence avait bonne maiſon,
Et de l'eſprit était la bonne amie :
On l'adorait, et c'était bien raiſon.

Or vous, grand faint, mangeur de fauterelle,
Dans vos déferts vivez avec les loups,
Prêchez, jeûnez, priez; mais vous, la belle,
Quand vous voudrez, j'irai fouper chez vous.

## L X.

## A M. CLEMENT,

*De Montpellier, qui avait adreffé des vers à l'auteur, en l'exhortant à ne pas abandonner la poëfie pour la phyfique.*

Un certain chantre abandonnait fa lyre;
Nouveau Kepler, un télefcope en main,
Lorgnant le ciel, il prétendit y lire,
Et décider fur le vide et le plein:
Un roffignol du fond d'un bois voifin,
Interrompit fon morne et froid délire;
Ses doux accens l'éveillèrent foudain,
(A la nature il faut qu'on fe foumette)
Et l'aftronome entonnant un refrain,
Reprit fa lyre et brifa fa lunette.

LXI.

# LXI.

## AU ROI STANISLAS,

*Sur ſa ſeconde élection au trône de Pologne.*

1734.

IL fallait un monarque aux fiers enfans du Nord ;
Un peuple de héros s'aſſemblait pour l'élire ;
Mais l'aigle de Ruſſie et l'aigle de l'Empire
Menaçaient la Pologne, et maîtriſaient le ſort.
De la France auſſitôt, ſon trône et ſa patrie,
La Vertu deſcendit aux champs de Varſovie :
Mars conduiſait ſes pas ; Vienne en frémit d'effroi :
La Pologne reſpire en la voyant paraître.
Peuples nés, lui dit-elle, et pour Mars et pour moi,
De nos mains à jamais recevez votre maître :
Staniſlas à l'inſtant vint, parut et fut roi.

## LXII.

### A MADAME

### LA DUCHESSE DE RICHELIEU.

1734.

PLUS mon œil étonné vous ſuit et vous obſerve,
Et plus vous raviſſez mes eſprits éperdus;
Avec les yeux noirs de Vénus
Vous avez l'eſprit de Minerve.
Mais Minerve et Vénus ont reçu des avis;
Il faut bien que je vous en donne:
Ne parlez déſormais de vous qu'à vos amis,
Et de votre père à perſonne.

## LXIII.

### SUR M. DE LA CONDAMINE,

*Qui était occupé de la meſure d'un degré du méridien au Pérou, lorſque M. de Voltaire feſait Alzire.*

MA muſe et ſon compas ſont tous deux au Pérou.
Il fuit, il examine, et je peins la nature;
Je m'occupe à chanter les pays qu'il meſure.
Qui de nous deux eſt le plus fou?

## LXIV.

### EPIGRAMME.

CERTAIN cafard, jadis jésuite,
Plat écrivain, depuis deux jours
Ose gloser sur ma conduite,
Sur mes vers et sur mes amours:
En bon chrétien je lui fais grâce:
Chaque pédant peut critiquer mes vers;
Mais sur l'amour jamais un fils d'Ignace
Ne glosera que de travers.

## LXV.

### A M. **,

*Qui était à l'armée d'Italie.*

1735.

AINSI le bal et la tranchée,
Les boulets, le vin et l'amour
Savent occuper tour à tour
Votre vie aux devoirs, aux plaisirs attachée.

Vous fuivez de Villars les glorieux travaux,
A de pénibles jours joignant des nuits paffables.
Eh bien, vous ferez donc le fecond des héros,
Et le premier des gens aimables.

## LXVI.

## LES TROIS BERNARDS.

DANS ce pays trois Bernards font connus :
L'un eft ce faint, ambitieux reclus,
Prêcheur adroit, fabricateur d'oracles ;
L'autre Bernard eft l'enfant de Plutus,
Bien plus grand faint, fefant plus grands miracles;
Et le troifième eft l'enfant de Phébus,
Gentil Bernard, dont la mufe féconde
Doit faire encor les délices du monde,
Quand des premiers on ne parlera plus.

## LXVII.

*Invitation au même.*

AU nom du Pinde et de Cythère,
Gentil Bernard, fois averti
Que l'art d'aimer doit famedi
Venir fouper chez l'art de plaire. (*)

(*) Madame la marquife *du Châtelet*.

## LXVIII.

*Vers mis au bas d'un portrait de Leibnitz.*

IL fut dans l'univers connu par ſes ouvrages,
Et dans ſon pays même il ſe fit reſpecter :
Il éclaira les rois, il inſtruiſit les ſages;
Plus ſage qu'eux, il ſut douter.

## LXIX.

## A MADAME DE BASSOMPIERRE,

*Abbeſſe de Pouſſai.*

AVEC cet air ſi gracieux
L'abbeſſe de Pouſſai me chagrine, me bleſſe.
De Montmartre la jeune abbeſſe
De mon héros combla les vœux ;
Mais celle de Pouſſai l'eût rendu malheureux.
Je ne ſaurais ſouffrir les beautés ſans faibleſſe.

## LXX.

*Vers de M. Linant à M. de Voltaire.*

Le nom qu'au prix de ta ſanté
T'ont fait tes vers et ton hiſtoire,
Crois-moi, n'eſt pas trop acheté :
Tu te portes, en vérité,
Encor trop bien pour tant de gloire.

*Réponſe.*

Mais vous, Linant, que le ciel a doté
De minois rond, de croupe rebondie,
Et qui plus eſt, de cet art enchanté
Par qui l'eſprit ſe joint à l'harmonie,
Votre Apollon, Dieu de la poëſie,
Eſt bien auſſi le Dieu de la ſanté.

## LXXI.

## POUR LE PORTRAIT

### DE JEAN BERNOULLI.

Son eſprit vit la vérité,
Et ſon cœur connut la juſtice ;
Il a fait l'honneur de la Suiſſe,
Et celui de l'humanité.

## LXXII.

*Vers écrits au bas d'une lettre de madame du Châtelet à madame de Champbonin.*

C'EST l'architecte (11) d'Emilie
Qui ce petit mot vous écrit.
Je me sers de sa plume, et non de son génie;
Mais je vous aime, aimable amie :
Ce seul mot vaut beaucoup d'esprit.

## LXXIII.

A MADAME

## LA MARQUISE DU CHATELET,

*Le jour qu'elle a joué à Sceaux le rôle d'Issé.*

ETRE Phébus aujourd'hui je désire,
Non pour régner sur la prose et les vers,
Car à du Maine il remet cet empire ;
Non pour courir autour de l'univers,
Car vivre à Sceaux est le but où j'aspire ;
Non pour tirer des accords de sa lyre,

(11) On bâtissait alors le château de Cirey, et M. de *Voltaire* dirigeait l'ouvrage.

De plus doux chants font retentir ces lieux ;
Mais ſeulement pour voir et pour entendre
La belle Iſſé qui pour lui fut ſi tendre,
Et qui le fit le plus heureux des Dieux.

## LXXIV.

### PARODIE DE LA SARABANDE D'ISSÉ.

*A la même.*

CHARMANTE Iſſé, vous nous faites entendre,
Dans ces beaux lieux, les ſons les plus flatteurs ;
Ils vont droit à nos cœurs.
Leibnitz n'a point de monade plus tendre,
Newton n'a point d'*xx* plus enchanteurs ;
A vos attraits on les eût vus ſe rendre ;
Vous tourneriez la tête à nos docteurs :
Bernoulli dans vos bras,
Calculant vos appas,
Eût briſé ſon compas.

LXXV.

# LXXV.

## SONNET

*A M. le comte Algarotti, vénitien.*

On a vanté vos murs bâtis ſur l'onde ;
Et votre ouvrage eſt plus durable qu'eux.
Veniſe et lui ſemblent faits pour les Dieux ;
Mais le dernier ſera plus cher au monde.

Qu'admirons-nous de ce Dieu merveilleux
Qui, dans ſa courſe éternelle et féconde,
Embraſſe tout et traverſe à nos yeux
Des vaſtes airs la campagne profonde ?

L'invoquons-nous pour avoir ſur les mers
Bâti ces murs que la honte a couverts,
Cet Ilion caché dans la pouſſière ?

Ainſi que vous il eſt le Dieu des vers ;
Ainſi que vous il répand la lumière.
Voilà l'objet des vœux de l'univers.

## LXXVI.

## A MADAME LA MARQUISE D'USSÉ.

L'ART dit un jour à la Nature:
Vous n'égalez jamais les œuvres de ma main;
Vous agiſſez ſans choix, vous créez ſans deſſein;
Que feriez-vous ſans ma parure?
Un teint flétri par vous s'embellit par mon fard,
C'eſt moi qui d'une prude arrange la ſageſſe;
Des coquettes beautés je conduis la fineſſe,
Et mène ſous mon étendard
Et les beaux eſprits et les belles.
J'ai ſeul dicté ſans vous les vers de Fontenelles,
Et les fables du ſieur Houdart.
Ainſi, belle d'Uſſé, l'Art ſe croyait le maître,
Et le monde à ſon char paraiſſait s'attacher;
Mais la Nature vous fit naître;
Et l'Art confus s'alla cacher.

# LXXVII.

## A MADAME DU CHATELET,

*Qui dînait avec l'auteur dans un collége, et qui avait ſoupé la veille avec lui dans une hôtellerie.*

M'EST-IL permis, ſans être ſacrilége,
De révéler votre ſecret ?
Vénus vint, ſous vos traits, ſouper au cabaret,
Et Minerve aujourd'hui vient dîner au collége.

# LXXVIII.

## A UN BAVARD.

IL faudrait penſer pour écrire :
Il vaut encor mieux effacer.
Les auteurs quelquefois ont écrit ſans penſer,
Comme on parle ſouvent ſans avoir rien à dire.

## LXXIX.

### IMPROMPTU

*Ecrit ſur la feuille du ſuiſſe de M. le duc de la Vallière, à qui l'auteur allait demander la romance de Gabrielle de Vergy.*

Envoyez-moi par charité
Cette romance qui fait plaire,
Et que je donnerais par pure vanité,
Si j'avais eu le bonheur de la faire.

## LXXX.

### A M. DE CORLON,

*Qui était avec l'auteur à Monjeu, chez M. le duc de Guiſe, alors malade.*

Je fais ce que je dois et n'en fais jamais rien.
Au lieu d'aller tâter le pouls de ſon Alteſſe,
J'abandonne ſon lit ſans dormir dans le mien.
Je renonce aux dîners, au piquet, à la meſſe,
Très-mauvais courtiſan, bien plus mauvais chrétien,
Libertin dans l'eſprit, et rempli de pareſſe.

Ah, monſieur de Corlon, que vous êtes heureux !
Plus libertin que moi ſans être pareſſeux,
On vous trouve à toute heure, et vous ſavez tout faire.
De grâce enſeignez-moi ce ſecret précieux
De vous lever matin, de dîner et de plaire.

## LXXXI.

## A M. LE DUC DE GUISE,

*Qui prêchait l'auteur à l'occaſion des vers précédens.*

LORSQUE je vous entends, et que je vous contemple,
Je profite avec vous de toutes les façons;
Vous m'inſtruiſez par vos leçons,
Et me gâtez par votre exemple.

## LXXXII.

## A M. JORDAN, *à Berlin.*

1738.

UN prince jeune, et pourtant ſage,
Un prince aimable, et c'eſt bien plus,
Au ſein des arts et des vertus,
Jordan, vous donne ſon ſuffrage;

Ses mains mêmes vous ont paré
De ces fleurs que la poëſie
Sous ſes pas fait naître à ſon gré.
Par vous ce prince eſt adoré,
Et chaque jour de votre vie
A Frédéric eſt conſacré.
Si je n'étais pas à Cirey,
Que je vous porterais d'envie !

## LXXXIII.

## PORTRAIT

### DE MADAME LA DUCHESSE DE LA VALLIERE.

ETRE femme ſans jalouſie,
Et belle ſans coquetterie,
Bien juger ſans beaucoup ſavoir,
Et bien parler ſans le vouloir,
N'être haute, ni familière,
N'avoir point d'inégalité ;
C'eſt le portrait de la Vallière ;
Il n'eſt ni fini, ni flatté.

## LXXXIV.

### EPIGRAMME.

CONNAISSEZ-VOUS certain rimeur obſcur,
Sec et guindé, toujours froid, toujours dur,
Ayant la rage, et non l'art de médire,
Qui ne peut plaire, et peut encor moins nuire,
Pour ſes méfaits dans la geole encagé,
A Saint-Lazare après ce fuſtigé,
Chaſſé, battu, déteſté pour ſes crimes,
Honni, berné, conſpué pour ſes rimes,
Cocu, content, parlant toujours de ſoi ?
Chacun s'écrie : Eh ! c'eſt le poëte *Roi*.

## LXXXV.

### IMPROMPTU

*Fait dans les jardins de Cirey, en ſe promenant au clair de la lune.*

ASTRE brillant, favorable aux amans,
Porte ici tous les traits de ta douce lumière :
Tu ne peux éclairer, dans ta vaſte carrière,
Deux cœurs plus amoureux, plus tendres, plus conſtans.

## LXXXVI.

## A MADAME DU CHATELET,

*En recevant ſon portrait.*

TRAITS charmans, image vivante
Du tendre et cher objet de ma brûlante ardeur !
L'image que l'amour a gravée en mon cœur,
Eſt mille fois plus reſſemblante.

## LXXXVII.

## A LA MEME.

MON cœur eſt pénétré de tout ce qui vous touche ;
De la félicité je vous fais des leçons :
Mais je ſuis peu ſavant ; un mot de vôtre bouche,
Vaut bien mieux que tous mes ſermons.

# LXXXVIII.

## A M. CLOZIER,

*Qui avait envoyé à l'auteur un poëme ſur la grâce.*

LORSQUE vous me parlez des grâces naturelles
Du héros votre commandant, (*)
Et de la déité qu'on adore à Bruxelles ; (**)
C'eſt un langage qu'on entend.
La grâce du Seigneur eſt bien d'une autre eſpèce :
Moins vous nous l'expliquez, plus vous en parlez bien :
Je l'adore et n'y comprends rien.
L'attendre et l'ignorer, voilà notre ſageſſe.
Tout docteur, il eſt vrai, ſait le ſecret de Dieu :
Elus de l'autre monde, ils ſont dignes d'envie.
Mais qui vit auprès d'Emilie,
Ou bien auprès de Richelieu,
Eſt un élu de cette vie.

(*) M. le duc de *Richelieu.*

(**) La marquiſe du *Châtelet* était alors à Bruxelles.

## LXXXIX.

*Sur le mariage du fils du doge de Venise, avec la fille d'un ancien doge.*

VÉNISE et la mère d'Amour
Naquirent dans le sein de l'onde ;
Ces deux puissances tour à tour
Ont été la gloire du monde :
C'est pour éterniser un triomphe si beau
Qu'aujourd'hui l'Amour sans bandeau
Unit deux cœurs qu'il favorise ;
Et c'est un triomphe nouveau
Et pour Vénus et pour Venise.

## XC.

## L'EPIPHANIE DE 1741.

STUART, chassé par les Anglais,
Dit son rosaire en Italie :
Stanislas, ex-roi polonais,
Fume sa pipe en Austrasie :
L'empereur, chéri des Français,
Vit à l'auberge en Franconie :
La belle reine des Hongrais
Se rit de cette épiphanie.

## XCI.

### SUR LE SERIN DE MADEMOISELLE DE RICHELIEU.

J'APPARTIENS à l'Amour; non, j'appartiens aux Grâces;
Non, j'appartiens à Richelieu :
L'un dans ſes yeux, les autres ſur ſes traces,
A la mépriſe ont donné lieu.

## XCII.

### EPIGRAMME

*Sur la mort de M. d'Aube* (12), *neveu de M. de Fontenelle.*

QUI frappe-là ? dit Lucifer. —
Ouvrez, c'eſt d'Aube. Tout l'enfer
A ce nom fuit et l'abandonne.
Oh, oh! dit d'Aube, en ce pays
On me reçoit comme à Paris :
Quand j'allais voir quelqu'un, je ne trouvais perſonne.

(12) Ancien intendant de Soiſſons, homme fort inſtruit, mais ſi contrediſant que tout le monde le fuyait. C'eſt lui dont il eſt parlé dans *les diſputes* de M. de *Ruhlières*.

Outre ce neveu, M. de *Fontenelle* avait encore un frère qui était prêtre. Quelqu'un lui demandait un jour ce que fesait ſon frère : *Le matin il dit la meſſe, et le ſoir il ne ſait ce qu'il dit.*

## XCIII.

## POUR LE PORTRAIT

### DE MADAME LA PRINCESSE DE TALMONT.

Les Dieux, en lui donnant naiſſance
Aux lieux par la Saxe envahis,
Lui donnèrent pour récompenſe
Le goût qu'on ne trouve qu'en France,
Et l'eſprit de tous les pays.

## XCIV.

*Vers écrits à la marge d'un manuſcrit de madame du Châtelet ſur Newton.*

Penser avec ſolidité,
Et d'un ſtyle brillant et ſage
Oſer écrire avec courage
Ce que le génie a dicté ;
Etre femme, avoir en partage
Et la grandeur et la beauté,
Sans être vaine ni volage ;
Sur les hommes, en vérité,
C'eſt avoir pris trop d'avantage.

## XCV.

*A M. l'abbé, depuis cardinal de Bernis.*

VOTRE muſe vive et coquette,
Cher abbé, me paraît plus faite
Pour un ſouper avec l'amour,
Que pour un ſouper de poëte.
Venez demain chez Luxembourg,
Venez la tête couronnée
De lauriers, de myrte et de fleurs;
Et que ma muſe un peu fanée
Se ranime par les couleurs
Dont votre jeuneſſe eſt ornée.

## XCVI.

### A M. H...

*Anglais, qui avait comparé l'auteur au ſoleil.*

LE ſoleil des Anglais, c'eſt le feu du génie,
C'eſt l'amour de la gloire et de l'humanité,
Celui de la patrie et de la liberté:
Voilà leur Apollon, voilà leur Polymnie.
Le feu que Prométhée au Ciel avait ſurpris,

N'eſt point dans les climats, il eſt dans les eſprits ;
Le Nord n'en éteint point les flammes immortelles,
Par-tout vous en portez les vives étincelles.
Vous brillerez par-tout, dans la chaire, au ſénat ;
Vous ſervirez le prince, et beaucoup mieux l'Etat :
Et né pour inſtruire et pour plaire,
Ce feu que vous tenez de votre illuſtre père
A dans vous un nouvel éclat.

## XCVII.

## A MADAME DE BOUFFLERS,

*En lui envoyant un exemplaire de la Henriade.*

Vos yeux ſont beaux, mais votre ame eſt plus belle:
Vous êtes ſimple et naturelle,
Et ſans prétendre à rien, vous triomphez de tous.
Si vous euſſiez vécu du temps de Gabrielle,
Je ne ſais pas ce qu'on eût dit de vous,
Mais l'on n'aurait point parlé d'elle.

# XCVIII.

## A M. DE LA NOUE,

*Auteur de Mahomet II, tragédie, en lui envoyant celle de Mahomet le prophète.*

MON cher la Noue, illuſtre père
De l'invincible Mahomet,
Soyez le parrain d'un cadet
Qui ſans vous n'eſt point fait pour plaire.
Votre fils eſt un conquérant,
Le mien a l'honneur d'être apôtre,
Prêtre, fripon, dévot, brigand;
Qu'il ſoit le chapelain du vôtre.

# XCIX.

## A MADAME LA DUCHESSE DE LA VALLIERE,

*Au nom de madame la ducheſſe de **, en lui envoyant une navette.*

L'EMBLEME frappe ici vos yeux :
Si les grâces, l'amour et l'amitié parfaite
Peuvent jamais former des nœuds,
Vous devez tenir la navette.

## C.

## EPIGRAMME.

*La muse de Saint-Michel.*

NOTRE monarque, après sa maladie,
Etait à Metz attaqué d'insomnie.
Ah! que de gens l'auraient guéri d'abord!
Le poëte *Roi* dans Paris versifie:
La pièce arrive, on la lit, le roi dort.
De Saint-Michel la muse soit bénie! (*)

## CI.

## A MADAME DU BOCAGE.

J'AVAIS fait un vœu téméraire
De chanter un jour à la fois
Les grâces, l'esprit, l'art de plaire,
Le talent d'unir sous ses lois
Les dieux du Pinde et de Cythère:
Sur cet objet fixant mon choix,
Je cherchais ce rare assemblage,

(*) *Roi* était chevalier de Saint-Michel.

Nul

Nul autre ne put me toucher ;
Mais je vis hier du Bocage,
Et je n'eus plus rien à chercher.

## CII.

### A M. DE LA BRUERE.

L'AMOUR t'a prêté ſon flambeau ;
Quinault, ſon miniſtre fidelle,
T'a laiſſé ſon plus doux pinceau.
Tu vas jouir d'un ſort plus beau
Sans jamais trouver de cruelle,
Et ſans redouter un Boileau.

## CIII.

### EPIGRAMME

*Sur Boyer, théatin, évêque de Mirepoix, qui aſpirait au cardinalat.*

EN vain la fortune s'apprête
A t'orner d'un luſtre nouveau ;
Plus ton deſtin deviendra beau,
Et plus tu nous paraîtras bête.
Benoît donne bien un chapeau,
Mais il ne donne point de tête.

## CIV.

## A M. DE VERRIERE,

*Qui avait adressé à l'auteur une très-longue épître en vers.* (13)

Vous qu'Apollon admit à ses concerts,
Ne me louez pas tant, travaillez mieux vos vers ;
Le plus bel arbre a besoin de culture.
Emondez ces rameaux confusément épars ;
Ménagez cette séve, elle en sera plus pure.
Sachez que le secret des arts
Est de corriger la nature.

(13) Elle fut imprimée en 1736. Dans une note de cette épître, M. de *Verrière* rapporte que M. de *Voltaire*, lisant son prétendu portrait dans un libelle fait contre lui en 1735, fit, dans son indignation, l'impromptu suivant :

Sais-tu que celui dont tu parles
D'Apollon est le favori :
Qu'il est le Quint-Curce de Charles,
Et l'Homère du grand Henri ?

# CV.

A MADAME

## LA DUCHESSE D'ORLEANS,

*Sur une énigme inintelligible qu'elle avait donnée à deviner à l'auteur.* (*)

Cette énigme n'a point de mot ;
Expliquer chose inexplicable,
Est d'un docteur ou bien d'un sot ;
L'un à l'autre est assez semblable.
Mais si l'on donne à deviner
Quelle est la princesse adorable
Qui sur les cœurs sait dominer,
Sans chercher cet empire aimable ;
Pleine de goût sans raisonner,
Et d'esprit sans faire l'habile :
Cette énigme peut étonner,
Mais le mot n'est pas difficile.

(*) La voici :

Je suis des Musulmans l'horreur et le modèle :
J'ai suivi les Césars, et suis encor pucelle.
Soit qu'il pleuve ou qu'il tonne,
Je vais à l'abreuvoir ;
Et la place que j'abandonne
Ne sera prise par personne,
Qu'il n'ait pissé sur son mouchoir.

## CVI.

## MADRIGAL.

PROJET flatteur d'engager une belle,
Soins concertés de lui faire la cour,
Tendres écrits, fermens d'être fidelle,
Airs empreffés, vous n'êtes point l'amour.
Mais fe donner fans efpoir de retour,
Par fon défordre annoncer que l'on aime,
Refpect timide avec ardeur extrême,
Perfévérance au comble du malheur,
Voilà l'amour: il n'eft que dans mon cœur.

## CVII.

## A MADAME DE POMPADOUR,

*Alors madame d'Etiole, qui venait de jouer la comédie aux petits appartemens.*

AINSI donc vous réuniffez
Tous les arts, tous les goûts, tous les talens de plaire:
Pompadour, vous embelliffez
La cour, le Parnaffe et Cythère.
Charme de tous les cœurs, tréfor d'un feul mortel,
Qu'un fort fi beau foit éternel!

Que vos jours précieux soient marqués par des fêtes;
Que la paix dans nos champs revienne avec Louis!
Soyez tous deux sans ennemis,
Et tous deux gardez vos conquêtes.

## CVIII.

## A M. LE MARECHAL DE RICHELIEU,

*En lui envoyant plusieurs pièces détachées.*

Que de ces vains écrits, enfans de mes beaux jours,
La lecture au moins vous amuse:
Mais charmant Richelieu, ne traitez point ma muse
Ainsi que vos autres amours;
Ne l'abandonnez point, elle en sera plus belle;
Votre aimable suffrage animera ma voix.
Richelieu, soyez-lui fidelle:
Vous le serez pour la première fois.

## CIX.

### A MADAME DE BOUFFLERS, QUI S'APPELAIT MADELEINE.

*Chanson sur l'air des folies d'Espagne.*

VOTRE patronne en son temps savait plaire;
Mais plus de cœurs vous sont assujettis.
Elle obtint grâce, et c'est à vous d'en faire,
Vous qui causez les feux qu'elle a sentis.

Votre patronne, au milieu des apôtres,
Baisa les pieds de son divin époux :
Belle Boufflers, il eût baisé les vôtres,
Et saint Jean même en eût été jaloux.

## CX.

### IMPROMPTU

*A madame du Châtelet déguisée en turc, et conduisant au bal madame de Boufflers, déguisée en sultane.*

SOUS cette barbe qui vous cache,
Beau Turc, vous me rendez jaloux :
Si vous ôtiez votre moustache,
Roxane le ferait de vous.

## CXI.

## A M. DE PLEEN,

*Qui attendait l'auteur chez madame de Graffigny, où l'on devait lire la Pucelle.*

COMMENT ! Ecoſſais que vous êtes,
Vous voilà parmi nos poëtes !
Votre eſprit eſt de tout pays.
Je ſerai ſans doute fidelle
Au rendez-vous que j'ai promis ;
Mais je ne plains pas vos amis,
Car cette veuve aimable et belle
Par qui nous ſommes tous ſéduits,
Vaut cent fois mieux qu'une pucelle.

## CXII.

## A MADAME DU CHATELET.

IL eſt deux Dieux qui font tout ici bas :
J'entends qui font que l'on plaît et qu'on aime ;
Si ce n'eſt tout, du moins je ne crois pas
Etre le ſeul qui ſuive ce ſyſtême.
Ces deux divinités ſont l'Eſprit et l'Amour,
Qui rarement vivent enſemble ;

L'Intérêt les fépare, et chacun a fa cour.
Heureux celui qui les raffemble !
Affez d'ouvrages imparfaits
Sont les fruits de leur jaloufie.
Ils voulurent pourtant un jour faire la paix :
Ce jour de paix fut unique en leur vie ;
Mais on ne l'oublîra jamais,
Car il produifit Emilie.

## CXIII.

*Etrennes à la même, au nom de madame de Boufflers.*

UNE étrenne frivole à la docte Uranie !
Peut-on la préfenter ? oh, très-bien, j'en réponds.
Tout lui plait, tout convient à fon vafte génie :
Les livres, les bijoux, les compas, les pompons,
Les vers, les diamans, le biribi, l'optique,
L'algèbre, les foupers, le latin, les jupons,
L'opera, les procès, le bal et la phyfique.

*Réponfe de madame du Châtelet.*

HELAS ! vous avez oublié,
Dans cette longue kirielle,
De placer la tendre amitié ;
Je donnerais tout le refte pour elle.

# CXIV.

## A MADAME DE ***.

LE nouveau Trajan des Lorrains,
Comme roi n'a pas mon hommage;
Vos yeux feraient plus fouverains,
Mais ce n'eſt pas ce qui m'engage.
Je crains les belles et les rois:
Ils abuſent trop de leurs droits,
Ils exigent trop d'eſclavage.
Amoureux de ma liberté,
Pourquoi donc me vois-je arrêté
Dans les chaînes qui m'ont ſu plaire?
Votre eſprit, votre caractère
Font ſur moi ce que n'ont pu faire
Ni la grandeur, ni la beauté.

## CXV.

## A MADAME **,

*Qui avait adreſſé des vers à l'auteur, en lui demandant d'entrer avec ſa fille aux fêtes de Verſailles pour le mariage du dauphin.*

IL faut au duc d'Ayen montrer vos vers charmans:
De notre paradis il ſera le ſaint Pierre;
Il aura les clefs, et j'eſpère
Qu'on ouvrira la porte aux beautés de quinze ans.

## CXVI.

## A MADAME DE POMPADOUR.

LES eſprits et les cœurs, et les remparts terribles,
Tout cède à ſes efforts, tout fléchit ſous ſa loi:
Et Berg-Op-Zom et vous, vous êtes invincibles;
Vous n'avez cédé qu'à mon roi:
Il vole dans vos bras, du ſein de la victoire;
Le prix de ſes travaux n'eſt que dans votre cœur;
Rien ne peut augmenter ſa gloire,
Et vous augmentez ſon bonheur.

## CXVII.

*Vers faits en passant au village de Lawfelt.*

RIVAGE teint de sang, ravagé par Bellone,
Vaste tombeau de nos guerriers,
J'aime mieux les épis dont Cérès te couronne,
Que des moissons de gloire et de tristes lauriers.
Fallait-il, justes Dieux! pour un maudit village,
Répandre plus de sang qu'aux bords du Simoïs!
Ah! ce qui paraît grand aux mortels éblouis,
Est bien petit aux yeux du sage.

## CXVIII.

## A M. HELVETIUS,

*En lui envoyant un exemplaire de Sémiramis.*

MORTEL de l'espèce très-rare
Des solides et beaux esprits,
Je vous offre un tribut qui n'est pas d'un grand prix;
Vous pourriez donner mieux, mais vos charmans écrits
Sont le seul de vos biens dont vous soyez avare.

## CXIX.

### A M. D'ARNAUD,

*Qui lui avait adressé des vers très-flatteurs.*

MON cher enfant, tous les rois sont loués,
Lorsque l'on parle à leur personne ;
Mais ces éloges qu'on leur donne
Sont trop souvent désavoués.
J'aime peu la louange, et je vous la pardonne ;
Je la chéris en vous puisqu'elle vient du cœur.
Vos vers ne sont pas d'un flatteur ;
Vous peignez mes devoirs, et me faites connaître
Non pas ce que je suis, mais ce que je dois être.
Poursuivez et croissez en grâces, en vertus ;
Si vous me louez moins, je vous loûrai bien plus.

## CXX.

### A MADAME DE POMPADOUR,

*Dessinant une tête.*

POMPADOUR, ton crayon divin
Devait dessiner ton visage :
Jamais une plus belle main
N'aurait fait un plus bel ouvrage.

## CXXI.

## A LA MEME,

*Après une maladie.*

LACHESIS tournait ſon fuſeau,
Filant avec plaiſir les beaux jours d'Iſabelle ;
J'aperçus Atropos qui, d'une main cruelle,
Voulait couper le fil, et la mettre au tombeau.
J'en avertis l'Amour ; mais il veillait pour elle,
Et du mouvement de ſon aile,
Il étourdit la Parque, et briſa ſon ciſeau.

## CXXII.

## IMPROMPTU A LA MEME,

*En entrant à ſa toilette, le lendemain d'une repréſentation d'Alzire, au théâtre des petits appartemens, où elle avait joué le rôle d'Alzire.*

CETTE Américaine parfaite
Trop de larmes a fait couler.
Ne pourrai-je me conſoler,
Et voir Vénus à ſa toilette ?

## CXXIII.

## AU ROI STANISLAS.

Le Ciel, comme Henri, voulut vous éprouver.
La bonté, la valeur, à tous deux fut commune;
Mais mon héros fit changer la fortune
Que votre vertu fait braver.

## CXXIV.

## COMPLIMENT

*Adressé au roi Stanislas et à madame la princesse de la Roche-sur-Yon, sur le théâtre de Lunéville, par M. de Voltaire, qui venait d'y jouer le rôle de l'assesseur dans l'Etourderie.*

O Roi dont la vertu, dont la loi nous est chère,
Esprit juste, esprit vrai, cœur tendre et généreux,
Nous devons chercher à vous plaire,
Puisque vous nous rendez heureux.
Et vous fille des rois, princesse douce, affable,
Princesse sans orgueil, et femme sans humeur,
De la société, vous, le charme adorable,
Pardonnez au pauvre assesseur.

## CXXV.

## AU MEME,

*A la clôture du théâtre de Lunéville.*

DES jeux où présidaient les Ris et les Amours
La carrière est bientôt bornée ;
Mais la vertu dure toujours,
Vous êtes de toute l'année.
Nous fesions vos plaisirs, et vous les aimiez courts ;
Vous faites à jamais notre bonheur suprême,
Et vous nous donnez tous les jours
Un spectacle inconnu trop souvent dans les cours :
C'est celui d'un roi que l'on aime.

## CXXVI.

## AU ROI DE PRUSSE.

1740.

LES lauriers d'Apollon se fanaient sur la terre ;
Les beaux arts languissaient ainsi que les vertus ;
La Fraude aux yeux menteurs, et l'aveugle Plutus,
Entre les mains des rois gouvernaient le tonnerre :
La Nature indignée élève alors la voix :

,, Je veux former, dit-elle, un règne heureux et juſte ;
,, Je veux qu'un héros naiſſe, et qu'il joigne à la fois
,, Les talens de Virgile et les vertus d'Auguſte,
,, Pour le bonheur du monde et l'exemple des rois. ,,
Elle dit, et du ciel les Vertus deſcendirent,
Tout le Nord treſſaillit, tout l'Olympe accourut ;
Les myrtes, les lauriers, les palmes reverdirent,
Et FREDERIC parut.

## CXXVII.

## A U M E M E.

O fils aîné de Prométhée,
Vous eûtes, par ſon teſtament,
L'héritage du feu brillant
Dont la terre eſt ſi mal dotée.
On voit encor, mais rarement,
Des reſtes de ce feu charmant
Dans quelques françaiſes cervelles.
Chez nous, ce ſont des étincelles:
Chez vous, c'eſt un embraſement.

Pour ce Boyer, ce lourd pédant,
Diſeur de ſottiſe et de meſſe,
Il connaît peu cet élément ;
Et dans ſa fanatique ivreſſe,
Il voudrait brûler ſaintement
Dans des flammes d'une autre eſpèce.

## CXXVIII.

### IMPROMPTU

*Sur une rose demandée par le même roi.*

PHENIX des beaux esprits, modèle des guerriers,
Cette rose naquit au pied de vos lauriers.

## CXXIX.

### A MADAME

### LA PRINCESSE ULRIQUE DE PRUSSE,

*Depuis reine de Suède.*

SOUVENT un peu de vérité
Se mêle au plus grossier mensonge;
Cette nuit, dans l'erreur d'un songe,
Au rang des rois j'étais monté.
Je vous aimais, princesse, et j'osais vous le dire!
Les Dieux à mon réveil ne m'ont pas tout ôté:
Je n'ai perdu que mon empire. (14)

(14) M. de *Modène*, capitaine au régiment Dauphin, a traduit ainsi ces vers charmans:

*Sæpè aliquid veri secum mendacia ducunt;*
*Hac nocte, in somno, demens, regnare putavi:*
*Te ardebam, princeps, audebam dicere! Manè*
*Amisi imperium: non abstulit omnia numen.*

## CXXX.

## PLACET

*Pour un homme à qui le roi de Pruſſe devait de l'argent.*

GRAND roi, tous vos voiſins vous doivent leur eſtime,
Vos ſujets vous doivent leurs cœurs;
Vous recevez par-tout un tribut légitime
D'amour, de reſpect et d'honneurs.
Chacun doit ſon hommage à votre ardeur guerrière.
O vous, qui me devez quelques mille ducats,
Prince, ſi bien payé de la nature entière,
Pourquoi ne me payez-vous pas?

## CXXXI.

## AU ROI DE PRUSSE.

A Berlin, le premier décembre.

J'AI vu la beauté languiſſante
Qui par lettres me conſulta
Sur les bleſſures d'une amante.
Son bon médecin lui donna

La recette de l'inconſtance.
Très-bien, ſans doute, elle en uſa,
En uſe encore, en uſera
Avec longue perſévérance;
Le tendre Amour applaudira,
Certain prince aimable en rira,
Mais le tout avec indulgence.
Oui, grand prince, dans vos Etats
On verra quelques infidelles;
J'entends les amans et les belles,
Car pour vous ſeul on ne l'eſt pas.

## CXXXII.

### A LA METRIE,

*Qui était malade.*

Je ne ſuis point inquiété
Si notre joyeux la Métrie
Perd quelquefois cette ſanté
Qui rend ſa face ſi fleurie.
Quelque peu de gloutonnerie,
Avec beaucoup de volupté,
Sont les deux emplois de ſa vie.
Il ſe conduit comme il écrit,
A la nature il s'abandonne;
Et chez lui le plaiſir guérit
Tous les maux que le plaiſir donne.

## CXXXIII.

## AU ROI DE PRUSSE.

Vous êtes pis qu'un hérétique;
Car ces gens, qu'un bon catholique
Doit pieusement détester,
Pensent qu'on peut ressusciter,
Et que la Bible est véridique.
Mais le héros de Sans-souci,
En qui tant de lumière abonde,
Fait peu de cas de l'autre monde,
Et se moque de celui-ci.

## CXXXIV.

## IMPROMPTU

*A M. de Maupertuis, qui était à la toilette du roi de Prusse avec l'auteur, lorsque ce prince, encore à la fleur de son âge, leur fit remarquer qu'il avait des cheveux blancs.*

Ami, vois-tu ces cheveux blancs
Sur une tête que j'adore?
Ils ressemblent à ses talens:
Ils sont venus avant le temps,
Et comme eux ils croîtront encore.

## CXXXV.

### AUTRE,

*Sur un carrousel donné par le roi de Prusse, et où présidait la princesse Amélie.*

JAMAIS dans Athène et dans Rome
On n'eut de plus beaux jours, ni de plus digne prix.
J'ai vu le fils de Mars sous les traits de Pâris,
Et Vénus qui donnait la pomme.

## CXXXVI.

### A MADAME DE ***,

*En lui envoyant les œuvres du roi de Prusse.*

AIMABLE Eglé, vous lirez les écrits
D'un roi fameux par plus d'une victoire;
Législateurs, rois, héros, beaux esprits
Dans tous les temps vanteront sa mémoire.
Il a cherché tous les genres de gloire;
(L'amour à part, j'en excepte ce point.)
Mais si jamais j'écrivais son histoire,
J'ajouterais qu'il ne vous connut point.

## CXXXVII.

## AU ROI DE PRUSSE.

Du fein des brillantes clartés,
Et de l'éternelle abondance
Dont vous avez la jouiſſance,
Trop heureux roi, vous inſultez
Mon obſcure et triſte indigence.
Je vous l'avoue, un bon écrit
De ma part eſt choſe très-rare ;
Je ne ſuis qu'un pauvre d'eſprit,
Vous m'appelez d'eſprit avare.
Mais il faut que le pauvre encor
Porte ſa ſubſtance au tréſor
De ces puiſſances trop altières ;
Et le palais d'azur et d'or
Reçoit le tribut des chaumières.

## CXXXVIII.

## AUX PRINCESSES DE PRUSSE ULRIQUE ET AMELIE.

Si Pâris venait ſur la terre
Pour juger entre vos beaux yeux,
Il couperait la pomme en deux,
Et ne produirait plus de guerre.

## CXXXIX.

### AUX MEMES.

PARDON, charmante Ulric, pardon, belle Amélie:
J'ai cru n'aimer que vous le reſte de ma vie,
Et ne ſervir que ſous vos lois;
Mais enfin, j'entends et je vois
Cette adorable ſœur dont l'Amour ſuit les traces. (*)
Ah! ce n'eſt pas outrager les trois Grâces
Que de les aimer toutes trois.

## CXL.

*Vers qui accompagnaient une branche de laurier cueillie ſur le tombeau de Virgile, et envoyée par la margrave de Bareith au roi de Pruſſe ſon frère.*

SUR l'urne de Virgile un immortel laurier
De l'outrage des temps ſeul a pu ſe défendre;
Toujours vert et toujours entier,
Je voulais le cueillir, et n'oſais l'entreprendre.
Prévenant mon effort, je l'ai vu ſe plier,
Et cette voix s'eſt fait entendre:

(*) Madame la margrave de *Bareith.*

Approche, auguſte sœur du rival d'Alexandre ;
Frédéric, de ma lyre eſt le digne héritier :
J'y joins un nouveau don que lui ſeul peut prétendre :
Déjà ſon front par Mars fut cinq fois couronné ;
Qu'aujourd'hui par ta main il ſoit encore orné
Du laurier qu'Apollon fit naître de ma cendre.

## CXLI.

*Sur le départ du roi de Pruſſe, de Potſdam pour Berlin.*

Je vais donc vous quitter, ô champêtre ſéjour,
Retraite du vrai ſage et temple du vrai juſte !
J'y voyais Horace et Salluſte,
J'étais auprès d'un roi, mais ſans être à la cour.
Il va donc étaler des pompes qu'il dédaigne :
D'un peuple qui l'attend contenter les déſirs.
Il va donc s'ennuyer pour donner des plaiſirs.
Que j'aimais l'homme en lui ! pourquoi faut-il qu'il règne?

## CXLII.

A MADAME

## LA MARQUISE DE BELESTAT,

*Qui se plaignait qu'on lui avait pris deux contrats au jeu, et qui choisit l'auteur pour arbitre; à Plombières.*

1754.

Vous vous plaignez à tort, on ne vous a rien pris :
C'est vous qui ravissez des biens d'un plus haut prix;
Qui sur nos libertés ne cessez d'entreprendre.
Votre cœur attaqué sait trop bien se défendre;
Et la mère des jeux, des grâces et des ris
Vous condamne à le laisser prendre.

## CXLIII.

## A MADEMOISELLE DE LA GALAISIERE,

*Jouant le rôle de Lucinde, dans l'Oracle.*

J'ALLAIS pour vous au Dieu du Pinde,
Et j'en implorais la faveur;
Il me dit: Pour chanter Lucinde,
Il faut un Dieu plus séducteur.

Je cherchai loin de l'Hypocrène
Ce Dieu si puissant et si doux ;
Bientôt je le trouvai sans peine,
Car il était à vos genoux.
Il me dit : Garde-toi de croire
Que de tes vers elle ait besoin ;
De la former j'ai pris le soin,
Je prendrai celui de sa gloire.

## CXLIV.

### A L'IMPERATRICE DE RUSSIE,

### ELISABETH PETROWNA,

*En lui envoyant un exemplaire de la Henriade, qu'elle avait demandé à l'auteur.*

Semiramis du Nord, auguste impératrice,
Et digne fille de Ninus,
Le Ciel me destinait à peindre les vertus,
Et je dois rendre grâce à sa bonté propice :
Il permet que je vive en ces temps glorieux
Qui t'ont vu commencer ta carrière immortelle.
Au trône de Russie il plaça mon modèle ;
C'est là que j'élève mes yeux.

## CXLV.

### A M. LE MARECHAL DE RICHELIEU,

*Après la prise du Port-Mahon.*

RIVAL du conquérant de l'Inde,
Tu bois, tu plais et tu combats;
Le pampre, le laurier, le myrte suit tes pas.
Tu prends Chypre et Mahon, mais nous perdons le Pinde.
En vain l'Anglais moqueur lançait de toutes parts
Sur un vaisseau musqué les feux et les brocards:
Chez nous l'ambre est ami de la fatale poudre,
Tu semais les bons mots, les souris et la foudre.
L'ironie à tes pieds tombe avec leurs remparts;
Leurs chansons t'insultaient; leurs défaites te vantent.
Mais nos rimeurs jaloux profanent tes lauriers.
Veux-tu rendre l'honneur à tes succès guerriers?
Viens siffler tous ceux qui les chantent.

## CXLVI.

### A MADAME DU BOCAGE.

EN vain Milton, dont vous suivez les traces,
Peint l'âge d'or comme un songe effacé;
Dans vos écrits embellis par les grâces,
On croit revoir un temps trop tôt passé.

Vivre avec vous dans le temple des muſes,
Lire vos vers, et les voir applaudis,
Malgré l'enfer, le ſerpent et ſes ruſes :
Charmante Eglé, voilà le paradis.

## CXLVII.

## EPIGRAMME

*Imitée de l'Anthologie.*

L'AUTRE jour, au fond d'un vallon,
Un ſerpent piqua Jean Fréron ;
Que penſez-vous qu'il arriva ?
Ce fut le ſerpent qui creva.

## CXLVIII.

## SUR OVIDE, CATULLE ET TIBULLE.

CELUI qui fut puni de ſa coquetterie,
Ce maître en l'art d'aimer qui rien ne nous apprit,
Prodiguait à Corine avec galanterie,
    Beaucoup d'amour et trop d'eſprit.
    Tibulle auprès de ſa Délie,
Par des vers enchanteurs exaltait ſes plaiſirs ;
Et Catulle vantait, plus vif en ſes déſirs,
Dans ſes vers libertins les baiſers de Lesbie.

## CXLIX.

## A M. DE CHENEVIERES,

*Sur une jolie pièce de vers qu'il appelait les ſept péchés mortels.*

Vous êtes dans la ſaiſon
Des plus aimables faibleſſes :
Puiſſiez-vous ſervir vos maîtreſſes
Comme vous ſervez Apollon !
Entre des vers et vos Liſettes
Goûtez le deſtin le plus doux :
Votre confeſſeur eſt jaloux
Des jolis péchés que vous faites.

## CL.

## AU MEME.

Vous poſſédez la langue de Cythère.
Si vos beaux faits égalent votre voix,
Vous êtes maître en l'art divin de plaire.
En fait d'amour il faut parler et faire.
Ce Dieu fripon reſſemble aſſez aux rois ;
Les bien ſervir n'eſt pas petite affaire.
Hélas ! il eſt plus aiſé mille fois
De les chanter que de les ſatisfaire.

## CLI.

### A MADAME

### LA MARQUISE DE CHAUVELIN,

*Dont l'époux avait chanté les ſept péchés mortels.*

Les ſept péchés que mortels on appelle
Furent chantés par monſieur votre époux ;
Pour l'un des ſept nous partageons ſon zèle,
Et pour vous plaire on les commettrait tous.
C'eſt grand'pitié que vos vertus défendent
Le plus chéri, le plus digne de vous,
Lorſque vos yeux, malgré vous, le demandent.

## CLII.

### A MADAME LULLIN,

*En lui envoyant un bouquet, le 9 janvier 1759, jour auquel elle avait cent ans accomplis.*

Nos grands-pères vous virent belle :
Par votre eſprit vous plaiſez à cent ans ;
Vous méritiez d'épouſer Fontenelle,
Et d'être ſa veuve long-temps.

## CLIII.

## EPIGRAMME.

SAVEZ-VOUS pourquoi Jérémie
A tant pleuré pendant ſa vie ?
C'eſt qu'en prophète il prévoyait
Qu'un jour le Franc le traduirait.

## CLIV.

## CHANSON

*En l'honneur de maître le Franc de Pompignan, et de révérend père en Dieu, ſon frère, l'évêque du Puy, leſquels ont été comparés, dans un diſcours public, à Moïſe et à Aaron. N. B. Que maître le Franc eſt le Moïſe, et maître du Puy, l'Aaron; et que maître le Franc a donné de l'argent à maître Aliboron, dit Fréron, pour être préconiſé dans ſes belles feuilles.*

Sur l'air de la muſette de *Rameau : Suivez les lois, &c.* (*dans les Talens lyriques.*)

MOÏSE, Aaron,
Vous êtes des gens d'importance ;
Moïſe, Aaron,
Vous avez l'air un peu gaſcon.

De vous on commence
A ricaner beaucoup en France ;
Mais en récompenſe
Le veau d'or eſt cher à Fréron :
Moïſe, Aaron,
Vous êtes des gens d'importance ;
Moïſe, Aaron,
Vous avez l'air un peu gaſcon.

## CLV.

## AUTRE,

Sur l'air : *d'un inconnu.*

SIMON le Franc qui toujours ſe rengorge,
Traduit en vers tout le vieux Teſtament :
Simon les forge
Très-durement ;
Mais pour la proſe, écrite horriblement,
Simon le cède à ſon puîné Jean-George.

## CLVI.

### A M. LE CHEVALIER DE LA TREMBLAIS,

*Sur la relation en vers et en prose de son voyage d'Italie.*

Ce Chapelle, ce Bachaumont
Ont fait un moins heureux voyage;
Tout est épigramme ou chanson
Dans leur renommé badinage.
Vous parlez d'un plus noble ton,
Et je crois entendre Platon
Qui, revenant de Syracuse,
Dans Athène emprunte la muse
De Pindare et d'Anacréon.

## CLVII.

### AU MEME.

Ce beau lac de Genève où vous êtes venu,
Du Cocyte bientôt m'offre les rives sombres:
Vous êtes un Orphée, en ces lieux descendu,
Pour venir enchanter les ombres.

## CLVIII.

*Sur la mort de l'abbé de la Coste, qui était aux galères.*

LA Coste est mort ! il vaque dans Toulon,
Par ce trépas, un emploi d'importance :
Ce bénéfice exige résidence,
Et tout Paris y nomme Jean Fréron.

## CLIX.

## AU ROI DE PRUSSE.

QUAND la triomphante Bellone
Par votre main raffermira
Des Césars le funeste trône;
Quand le Hongrois cultivera,
A l'abri d'une paix profonde,
Du tokai la vigne féconde ;
Quand par-tout son vin se boira,
Qu'en le buvant on chantera
Les pacificateurs du monde,
Mon prince à Berlin reviendra ;
Mon prince, à son peuple qui l'aime,
Libéralement donnera

Un nouvel et bel opéra
Qu'il aura composé lui-même.
Chaque auteur vous applaudira ;
Car tout envieux que nous sommes
Et du mérite et d'un grand nom,
Un poëte est toujours fort bon
A la tête de cent mille hommes.

Mais, croyez-moi, d'un tel secours
Vous n'avez pas besoin pour plaire :
Fussiez-vous pauvre comme Homère,
Comme lui vous vivrez toujours.

Pardon, si ma plume légère,
Que souvent la vôtre enhardit,
Ecrit toujours au bel esprit,
Beaucoup plus qu'au roi qu'on révère.
Le Nord sanglant, à vos heureux progrès,
Vit des rois le plus formidable ;
Moi qui vous approchai de près,
Je n'y vis que le plus aimable.

## C L X.

*Vers gravés au bas d'une estampe où l'on voit un âne qui se met à braire, en regardant une lyre suspendue à un arbre.* (15)

QUE veut dire
Cette lyre ?
C'est Melpomène ou Clairon.
Et ce monsieur qui soupire
Et fait rire,
N'est-ce pas Martin Fréron ?

## C L X I.

## IMPROMPTU

*Sur l'aventure tragique d'un jeune homme de Lyon, qui se jeta dans le Rhône en 1762, pour une infidelle qui n'en valait pas la peine.*

EGLÉ, je jure à vos genoux
Que s'il faut, pour votre inconstance,
Noyer ou votre amant ou vous,
Je vous donne la préférence.

(15) Cette estampe se trouve à la tête d'une édition de la tragédie de Tancrède, imprimée chez les frères *Cramer*, en 1761.

## CLXII.

## A MADAME DU BOCAGE,

*Après son voyage d'Italie.*

Sur ces bords, fameux dans l'hiſtoire,
Que vous venez de parcourir,
Qu'avez-vous admiré ? des débris pleins de gloire,
Des noms d'éternelle mémoire.
Ces chefs-d'œuvre vantés, vous les avez vus tous ;
Ils ont mérité vos ſuffrages ;
Mais vous n'avez rien vu de plus charmant que vous,
Ni de plus beau que vos ouvrages.

## CLXIII.

## A LA MEME,

*Sur ſon Paradis perdu.*

Par le nouvel eſſai que vous faites briller,
Vous nous contraignez tous à vous rendre les armes :
Continuez, Iris, à nous humilier ;
On vous pardonne tout en faveur de vos charmes.

## CLXIV.

### A M. DE **,

*En réponse à des vers que la Société de la Tolérance de Bordeaux lui avait envoyés.*

VOUS voulez donc édifier
Un beau temple à la Tolérance !
Je prétends y sacrifier :
C'est ma sainte de préférence.

A vos maçons j'ai pu fournir
Des pierres pour cette entreprise ;
Les dévots s'en voulaient servir
Pour me lapider dans l'église.

Mais je sais ce qu'ont ordonné
Les maximes de l'Evangile :
En bon chrétien j'ai pardonné
Au méchant comme à l'imbécille.

## CLXV.

## A M. LE COMTE DE**.

*Au sujet de l'Impératrice-Reine.*

MARC-AURELE autrefois des princes le modèle,
Sur les devoirs des rois inſtruiſit nos aïeux,
Et Thérèſe fait à nos yeux
Tout ce qu'écrivait Marc-Aurèle.

## CLXVI.

*Sur l'expulſion des jéſuites.*

LES renards et les loups furent long-temps en guerre,
Nos moutons reſpiraient ; nos bergers diligens
Ont chaſſé par arrêt les renards de nos champs ;
Les loups vont déſoler la terre :
Nos bergers ſemblent, entre nous,
Un peu d'accord avec les loups.

# CLXVII.

## IMPROMPTU

### A MADAME LA PRINCESSE DE VIRTEMBERG,

*Qui avait appelé le vieillard, papa, dans un soupé.*

Oh ! le beau titre que voilà !
Vous me donnez la première des places :
Quelle famille j'aurais-là !
Je ferais le père des Grâces. (16)

# CLXVIII.

### A MADAME

## LA MARQUISE DE SAINT-AUBIN,

*Auteur du livre intitulé, Le danger des liaisons.*

J'ai lu votre charmant ouvrage :
Savez-vous quel est son effet ?
On veut se lier davantage
Avec la muse qui l'a fait.

(16) Les trois sœurs, la princesse de Virtemberg, la landgrave de Hesse-Cassel, et la princesse de Prusse, épouse du prince *Auguste-Ferdinand*, étaient trois des plus belles femmes de l'Europe.

# CLXIX.

## EPIGRAMME.

ALIBORON, de la goutte attaqué,
Se confeſſait, car il a peur du diable;
Il détaillait, de remords ſuffoqué,
De ſes méfaits une liſte effroyable.
Chrétiennement chacun fut expliqué:
Stupide orgueil, menſonge, ivrognerie,
Baſſe impudence, et noire hypocriſie;
Il ne croyait en oublier aucun.
Le confeſſeur dit: Vous en paſſez un. —
Un? de par Dieu, j'en dis aſſez, je penſe —
Eh, mon ami, le péché d'ignorance!

## CLXX.

### A LA SIGNORA JULIA URSINA,

*De Venise, qui avait adressé une lettre très-flatteuse et très-agréable, à M. de Voltaire, sans se faire connaître.*

Etes-vous la déesse Isis,
Sous son grand voile méconnue ?
Etes-vous la mère des Ris ?
Mais quelquefois elle était nue.
Nous voyons de vous un écrit
Plein de raison, brillant et sage;
Mais en nous montrant tant d'esprit,
Ne cachez plus votre visage.

## CLXXI.

### IMPROMPTU

*A une dame de Genève, qui prêchait l'auteur sur la Trinité.*

Oui, j'en conviens, chez moi la Trinité
Jusqu'à présent n'avait pas fait fortune ;
Mais j'aperçois les trois Grâces en une :
Vous confondez mon incrédulité.

## CLXXII.

## COUPLETS D'UN JEUNE HOMME,

*Chantés à Ferney, le 11 auguſte 1765, veille de ſainte Claire, à mademoiſelle Clairon.*

Sur l'air : *Annette à l'âge de quinze ans.*

DANS la grand'ville de Paris
On ſe lamente, on fait des cris ;
Le plaiſir n'eſt plus de ſaiſon.
La comédie
N'eſt plus ſuivie,
Plus de Clairon.

MELPOMENE et le Dieu d'amour,
La conduiſirent tour à tour ;
En France elle donne le ton.
Paris répète,
Que je regrète
Notre Clairon.

DÈS qu'elle a paru parmi nous,
Nos bergers ſont devenus fous ;
Tircis vient de quitter Fanchon.
Si l'infidelle
Laiſſe ſa belle,
C'eſt pour Clairon.

Je ſuis à peine en mon printemps,
Et j'ai déjà des ſentimens :
*Vous êtes un petit fripon.*
Sois bien diſcrète,
La faute eſt faite,
J'ai vu Clairon.

Clairon, daigne accepter nos fleurs,
Tu vas en ternir les couleurs ;
Ton ſort eſt de tout effacer.
La roſe expire ;
Mais ton empire
Ne peut paſſer.

*Couplet ajouté par M. ***.*

Nous ſommes privés de Vanlo;
Nous avons vu paſſer Rameau ;
Nous perdons Voltaire et Clairon.
Rien n'eſt funeſte,
Car il nous reſte
Monſieur Fréron.

# CLXXIII.

## VERS A MESDAMES D. L. C. ET G.

*Préſentés par un enfant de dix ans, en 1765.*

A tout âge il eſt dangereux
De vous voir et de vous entendre.
Sans faire un choix entre vous deux,
A toutes deux il faut ſe rendre.

*A madame D. L. C.*

PAR vous l'Amour fait tout dompter :
Songez que je ſuis de ſon âge.
Et ſi vous avez ſon viſage,
Dans mon cœur il peut habiter.

*A madame G.*

AVEC tant de beauté, de grâce naturelle,
Qu'a-t-elle affaire de talens ?
Mais avec des ſons ſi touchans,
Qu'a-t-elle affaire d'être belle ?

## CLXXIV.

### A M. DU MOURIER,

*Auteur du Poëme de Richardet.*

Vous ne parlez que d'un moineau,
Et vous avez une volière:
Il eſt chez vous plus d'un oiſeau
Dont la voix tendre et printanière
Plaît par un ramage nouveau.
Celui qui n'a plume qu'aux ailes
Et qui fait ſon nid dans les cœurs,
Répandit ſur vous ſes faveurs.
Il vous fait trouver des lecteurs,
Comme il vous a ſoumis des belles.

## CLXXV.

### A M. DE LA HARPE,

*Qui avait prononcé un compliment en vers ſur le théâtre de Ferney, avant une repréſentation d'Alzire.*

Des plaiſirs et des arts vous honorez l'aſile;
Il s'embellit de vos talens:
C'eſt Sophocle dans ſon printemps,
Qui couronne de fleurs la vieilleſſe d'Eſchyle.

# CLXXVI.

## AU PRINCE DE BRUNSVICK.

*Vers prononcés à Ferney, en 1766, par mademoiſelle Corneille.*

Quoi ! vous venez dans nos hameaux !
Corneille dont je tiens le ſang qui m'a fait naître,
Corneille à cet honneur eût prétendu peut-être.
Il aurait pu vous plaire, il peignait vos égaux.
On vous reçoit bien mal en ce déſert ſauvage :
Les reſpects à la fin deviennent ennuyeux.
Votre gloire vous ſuit ; mais il faut davantage,
Et ſi j'avais quinze ans je vous recevrais mieux.

# CLXXVII.

## A MESSIEURS

## DE LA HARPE ET DE CHABANON,

*Qui lui avaient donné des vers à l'occaſion de ſaint François ſon patron, en octobre 1767.*

Ils ont berné mon capuchon ;
Rien n'eſt ſi gai ni ſi coupable.
Qui ſont donc ces enfans du diable,
Diſait ſaint François mon patron ?

C'eſt la Harpe, c'eſt Chabanon :
Ce couple agréable et fripon,
A Vénus vola ſa ceinture,
Sa lyre au divin Apollon ;
Et ſes pinceaux à la Nature.
Je le crois, dit le penaillon ;
Car plus d'une fille m'aſſure
Qu'ils m'ont auſſi pris mon cordon.

## CLXXVIII.

### INSCRIPTION

*Sur un cadran ſolaire, demandée à l'auteur.*

Vous qui vivez dans ces demeures,
Etes-vous bien ? Tenez-vous-y :
Et n'allez pas chercher midi
A quatorze heures.

## CLXXIX.

## COUPLET

*A madame Cramer, ſur M. le chevalier de Boufflers.*

MARS l'enlève au ſéminaire;
Tendre Vénus, il te ſert,
Il écrit avec Voltaire,
Il fait peindre avec Hubert,
Il fait tout ce qu'il veut faire,
Tous les arts ſont ſous ſa loi:
De grâce, dis-moi, ma chère,
Ce qu'il ſait faire avec toi.

## CLXXX.

## LE HUITAIN BIGARRÉ,

*Au ſieur la Bletterie, auſſi ſuffiſant perſonnage que traducteur inſuffiſant.*

ON dit que ce nouveau *Tacite*
Aurait dû garder le *tacet*;
Ennuyer ainſi, *non licet*.
Ce petit pédant preſtolet

*Movet bilem*, la bile excite.
En français le mot de sifflet
Convient beaucoup, *multum decet*,
A ce translateur de Tacite.

## CLXXXI.

## A MADAME DU BOCAGE,

*Qui avait adressé à l'auteur un compliment en vers à l'occasion de sa fête.*

1768.

QUI parle ainsi de saint François?
Je crois reconnaître la sainte
Qui de ma retraite autrefois
Visita la petite enceinte.
Je crus avoir sainte Vénus,
Sainte Pallas dans mon village:
Aisément je les reconnus,
Car c'était sainte du Bocage.
L'Amour même aujourd'hui se plaint
Que, dans mon cœur étant fêtée,
Elle ne fut que respectée;
Ah! que je suis un pauvre saint!

## CLXXXII.

## PORTRAIT

*De madame de Saint-Julien.*

L'ESPRIT, l'imagination,
Les grâces, la philoſophie,
L'amour du vrai, le goût du bon,
Avec un peu de fantaiſie;
Aſſez ſolide en amitié,
Dans tout le reſte un peu légère :
Voilà, je crois, ſans vous déplaire,
Votre portrait fait à moitié.

## CLXXXIII.

## A LA MÊME,

*Qui était à Ferney.*

J'ETAIS dans la ſolitude,
Sans eſpoir et ſans lien;
Et de n'aſpirer à rien,
C'était ma pénible étude :

Je vous vois, je ſens très-bien
Qu'il faut que mon cœur déſire ;
Et vous me forcez à dire
L'oraiſon de ſaint Julien.

## CLXXXIV.

## EPITAPHE

*Du pape Clément XIII.*

Cy gît des vrais croyans le mufti téméraire,
Et de tous les Bourbons l'ennemi déclaré :
De *Jéſus* ſur la terre il s'eſt dit le vicaire,
Je le crois aujourd'hui mal avec ſon curé.

## CLXXXV.

## A MADAME LA COMTESSE DE B...

A quoi peut-on ſervir ſur la fin de ſa vie ?
Ah ! croyez-moi, choiſiſſez mieux ;
Sans doute un vieil aveugle ennuie,
C'eſt un aveugle enfant qu'il faut à vos beaux yeux.

## CLXXXVI.

### A M. ***.

BEAU roſſignol de la belle Italie,
Votre ſonnet cajole un vieux hibou,
Au mont Jura retiré dans un trou,
Sans voix, ſans plume, et ſurtout ſans génie.
Il veut quitter ſon pays morfondu;
Auprès de vous, à Naple il va ſe rendre:
S'il peut vous voir, et s'il peut vous entendre,
Il reprendra tout ce qu'il a perdu.

## CLXXXVII.

### SUR UN RELIQUAIRE.

AMI, la Superſtition
Fit ce préſent à la Sottiſe:
Ne le dis pas à la Raiſon,
Ménageons l'honneur de l'Egliſe.

## CLXXXVIII.

### A UNE JEUNE DAME,

*Qui avait chanté dans un repas.*

QUE j'ai goûté le plaifir de l'entendre !
Que j'ai fenti le danger de la voir !
Dans tous fes traits l'amour mit fon pouvoir ;
Même on m'a dit qu'il lui fit un cœur tendre :
Je fuis venu trop tard pour y prétendre ,
Mais affez tôt pour l'aimer fans efpoir.

## CLXXXIX.

### A M. GUENEAU DE MONTBEILLARD.

DANS le féjour d'Euclide , un compagnon d'Horace,
Par des vers délicats, pleins d'efprit et de grâce ,
Veut en vain ranimer mes efprits languiffans :
Ma mufe eut quelque feu , l'âge vient la morfondre.
Que votre époufe, et vous , me prêtent leurs talens ,
Alors je pourrai vous répondre.

## CXC.

### A M. ***.

### SUR L'IMPERATRICE DE RUSSIE.

Tu cherches ſur la terre un vrai héros, un ſage
Qui mépriſe les ſots et leur faſſe du bien,
Qui parle avec eſprit, qui penſe avec courage :
Va trouver Catherine, et ne cherche plus rien.

## CXCI.

### A MADAME DE ***,

*Qui avait fait préſent d'un roſier à l'auteur.*

Vous embelliſſez la retraite
Où, loin des ſots et de leur bruit,
Dans le ſein d'une étude abſtraite,
De la paix je goûte le fruit.
C'eſt par vos bienfaits qu'il arrive
Que le plus charmant arbriſſeau,
Au verger que ma main cultive,
Va prêter un éclat nouveau :
De ce don mon ame eſt touchée.

Ainsi dans l'âge heureux d'Astrée,
La main brillante des talens,
En dépit des traits de l'Envie,
Sur les épines de la vie
Sema les roses du printemps.

## CXCII.

### A L'IMPERATRICE DE RUSSIE,

### CATHERINE II,

*Qui invitait l'auteur à faire un voyage dans ses Etats.*

DIEUX ! qui m'ôtez les yeux et les oreilles,
Rendez-les-moi, je pars au même instant.
Heureux qui voit vos augustes merveilles,
O Catherine ! heureux qui les entend !
Plaire et régner, voilà votre talent;
Mais le premier me plairait davantage.
Par votre esprit vous étonnez le sage,
Qui cesserait de l'être en vous voyant.

# CXCIII.

## SUR LA MEME.

Ses bontés font ma gloire, et caufent mon regret;
Elle daigne à mes vers accorder fon fuffrage :
Si j'étais né plus tard, elle en ferait l'objet;
Je réuffirais davantage.

# CXCIV.

## A MADEMOISELLE CLAIRON.

Les talens, l'efprit, le génie,
Chez Clairon font très-affidus;
Car chacun aime fa patrie.
Chez elle ils fe font tous rendus
Pour célébrer certaine orgie (17)
Dont je fuis encor tout confus.
Les plus beaux momens de ma vie
Sont donc ceux que je n'ai point vus!

(17) L'inauguration de la ftatue de M. de *Voltaire*, fête célébrée chez mademoifelle *Clairon*, en octobre 1772. Cette actrice, habillée en prêtreffe d'*Apollon*, pofa une couronne de laurier fur le bufte de l'auteur de Zaïre, et récita une ode de M. *Marmontel* en fon honneur.

Vous avez orné mon image
Des lauriers qui croiſſent chez vous :
Ma gloire, en dépit des jaloux,
Fut en tous les temps votre ouvrage.

## CXCV.

### A MADAME

### LA MARQUISE DE MONTFERAT,

*Aſſiſe à table entre un jéſuite et un miniſtre proteſtant.*

Les malins qu'Ignace engendra,
Les raiſonneurs de janſéniſtes,
Et leurs couſins les calviniſtes
Se diſputent à qui l'aura.
Les Grâces, dont elle eſt l'ouvrage,
Ont dit : Elle eſt notre partage,
C'eſt à nous qu'elle reſtera.

## CXCVI.

## COUPLETS

### A M. DE LA MARCHE,

*Premier président du parlement de Bourgogne, qui avait fait des vers pour sa fille.*

Plus d'un amant sur sa lyre a formé
Les tendres sons qui charment les amantes ;
Un père a fait des chansons plus touchantes :
Pourquoi cela ? c'est qu'il a mieux aimé.

Je suis bien loin de blasphémer l'Amour :
C'est un grand dieu, je le sers, et je jure
De le servir jusqu'à mon dernier jour ;
Mais il faut bien qu'il cède à la nature.

## CXCVII.

### A M. ***.

Croyez-moi je renonce à toutes les chimères
Qui m'ont pu séduire autrefois.
Les faveurs du public, et les faveurs des rois
Aujourd'hui ne me touchent guères.

Le fantôme brillant de l'immortalité
Ne se présente plus à ma vue éblouie.
Je jouis du présent, j'achève en paix ma vie
Dans le sein de la liberté:
Je l'adorai toujours et lui fus infidelle.
J'ai bien réparé mon erreur ;
Je ne connais le vrai bonheur
Que du jour que je vis pour elle.

## CXCVIII.

### A M. LE PRESIDENT DE FLEURIEU,

*Qui reprochait à l'auteur de n'avoir pas répondu à l'une de ses lettres, et d'avoir écrit à son fils, M. de la Tourette.*

Egalement à tous je m'intéresse;
Je vois par-tout les vertus, les talens.
Que l'on écrive au père, à la mère, aux enfans,
C'est au mérite qu'est l'adresse.

# CXCIX.

## AU LANDGRAVE DE HESSE,

*Au nom d'une dame à qui ce prince avait donné une boîte ornée de ſon portrait.*

J'AI baiſé ce portrait charmant :
Je vous l'avoûrai ſans myſtère ;
Mes filles en ont fait autant,
Mais c'eſt un ſecret qu'il faut taire :
Une fille dit rarement
Ce qu'elle fit, ou voulut faire.
Vous trouverez bon qu'une mère
Vous parle un peu plus hardiment ;
Et vous verrez qu'également
En tous les temps vous ſavez plaire.

# CC.

## A M. L'ABBÉ DE LILLE.

VOUS n'êtes point ſavant en *us :*
D'un français vous avez la grâce :
Vos vers ſont de *Virgilius*,
Et vos épîtres ſont d'Horace.

## CCI.

### A M. LE COMTE DE SCHOUVALOF,

*Qui avait adressé une épître à l'auteur.*

PUISQU'IL faut croire quelque-chose,
J'avoûrai qu'en lisant vos séduisans écrits,
Je crois à la métempsycose.
Orphée aux bords du Tanaïs,
Expira dans votre pays.
Près du lac de Genève il vient se faire entendre ;
En vous il renaît aujourd'hui ;
Et vous ne devez pas attendre
Que les femmes jamais vous battent comme lui.

## CCII.

### A M. LE CHANCELIER DE MAUPEOU.

JE veux bien croire à ces prodiges
Que la fable vient nous conter,
A ses héros, à leurs prestiges,
Qu'on ne cesse de nous citer :
Je veux bien croire à ce fier Diomède
Qui ravit le Palladium ;

Aux généreux travaux de l'amant d'Andromède,
A tous ces fous qui bloquaient Ilium :
De tels contes pourtant ne ſont crus de perſonne.
Mais que Maupeou tout ſeul du dédale des lois
Ait ſu retirer la couronne,
Qu'il l'ait ſeul rapportée au palais de nos rois :
Voilà ce que je ſais, voilà ce qui m'étonne.
J'avoue avec l'antiquité,
Que ſes héros ſont admirables,
Mais par malheur ce ſont des fables,
Et c'eſt ici la vérité.

## CCIII.

### A. M. **,

*Officier ruſſe, qui avait ſervi contre les Turcs, ſur un préſent que lui avait fait l'impératrice de Ruſſie.*

REÇOIS de cette amazone
Le noble prix de tes combats ;
C'eſt Vénus qui te le donne
Sous la figure de Pallas.

## CCIV.

## A MADAME DE SCALLIER,

*Qui jouait parfaitement du violon.*

SOUS tes doigts l'archet d'Apollon
Etonne mon ame et l'enchante :
J'entends bientôt ta voix touchante,
J'oublie alors ton violon :
Tu parles, et mon cœur plus tendre
De tes chants ne se souvient plus :
Mais tes regards sont au-dessus
De tout ce que je viens d'entendre.

## CCV.

## IMPROMPTU

*Fait devant un rigoriste, qui parlait de vertu avec un peu de pédanterie.*

LE dieu des dieux assez mal raisonna
Lorsqu'à Vénus le bon homme ordonna
D'être à jamais de Grâces entourée :
C'est à Minerve, et pédante et sucrée,

Que ces conſeils devaient être adreſſés.
Ecoutez-bien, gens à morale auſtère :
Sans nos avis la beauté ſonge à plaire,
Et la vertu n'y ſonge pas aſſez.

## CCVI.

## A L'ABBÉ DE VOISENON.

Il eſt bien vrai que l'on m'annonce
Les lettres de maître Clément ;
Il a beau m'écrire ſouvent,
Il n'obtiendra point de réponſe.
Je ne ferai pas aſſez ſot
Pour m'embarquer dans ces querelles ;
Si c'eût été Clément Marot,
Il aurait eu de mes nouvelles.

# CCVII.

## SUR L'ESTAMPE

*Mise par le libraire le Jay, à la tête du commentaire sur la Henriade, où le portrait de M. de Voltaire est entre ceux de la Beaumelle et de Fréron.* (18)

1774.

Le Jay vient de mettre Voltaire
Entre la Beaumelle et Fréron ;
Ce ferait vraiment un Calvaire,
S'il s'y trouvait un bon larron.

# CCVIII.

## AU ROI DE PRUSSE,

*Sur le mot* immortali, *que ce prince avait fait mettre au bas d'un buste de porcelaine qui représente l'auteur, et qu'il lui envoya, en 1775.*

C'est un sage, un héros dont la main souveraine
Me donne l'immortalité ;
Vous m'accordez, grand homme, avec trop de bonté,
Des terres dans votre domaine.

(18) *Le Jay* avait fait remettre par le sieur *Rosset*, libraire à Lyon, une épreuve de cette estampe à M. de *Voltaire* qui, pour réponse, lui fit tenir ces quatre vers.

## CCIX.

### A M. LE CHEVALIER DE CHATELLUX,

*Qui avait envoyé à l'auteur ſon diſcours de réception à l'académie françaiſe, lequel traitait du goût.*

1775.

DANS ma jeuneſſe, avec caprice,
Ayant voulu tâter de tout,
Je bâtis un Temple du Goût ;
Mais c'était un mince édifice :
Vous en élevez un plus beau ;
Vous y logez auprès du maître :
Et le Goût eſt un dieu nouveau,
Qui vous a nommé ſon grand-prêtre.

## CCX.

### IMPROMPTU

#### SUR M. TURGOT.

JE crois en Turgot fermement ;
Je ne ſais pas ce qu'il veut faire,
Mais je ſais que c'eſt le contraire
De ce qu'on fit juſqu'à préſent.

## CCXI.

### A M. ***.

Vous me mandez que je ſuis mort :
Je le crois, et j'en ſuis bien aiſe.
Dans mon tombeau, fort à mon aiſe,
De vos vivans je plains le ſort.
Loin du pays de la folie,
Des rois ſagement ſéqueſtré,
J'apprends à jouir de la vie
Depuis que je ſuis enterré.

## CCXII.

### A M. DE CROIX,

*Sur des vers préſentés le jour de ſaint François.*

Pourquoi vous plaiſez-vous, avec ce doux langage,
A me reprocher mon patron ?
Ne me raillez pas davantage,
Monſieur, et gardez ſon cordon.

## CCXIII.

## A M. LE KAIN.

Acteur ſublime et ſoutien de la ſcène,
Quoi! vous quittez votre brillante cour,
Votre Paris, embelli par ſa reine!
De nos beaux arts la jeune ſouveraine
Vous fait partir pour mon triſte ſéjour!
On m'a conté que ſouvent elle-même,
Se dérobant à la grandeur ſuprême,
Sèche en ſecret les pleurs des malheureux;
Son moindre charme eſt, dit-on, d'être belle.
Ah! laiſſons là les héros fabuleux:
Il faut du vrai, ne parlons plus que d'elle.

## CCXIV.

## A M. NECKER,

*Directeur général des Finances.*

1777.

On vous damne comme hérétique:
On vous damne bien autrement
Pour votre plan économique,
Fruit du génie et du talent:

Mais ne perdez point l'efpérance,
Allez toujours à votre but,
En réformant notre finance :
On ne peut manquer fon falut,
Quand on fait celui de la France.

## CCXV.

## A M. LE PRINCE DE LIGNE.

Sous un vieux chêne, un vieux hibou
Prétendait aux dons du génie ;
Il fredonnait, dans fon vieux trou,
Quelques vieux airs fans harmonie :
Un charmant cygne, au cou d'argent,
Aux fons remplis de mélodie,
Se fit entendre au chat-huant,
Et le trifte oifeau fur le champ
Mourut, dit-on, de jaloufie.
Non, beau cygne, c'eft trop mentir ;
Il n'avait pas tant de faibleffe :
Il eût expiré de plaifir,
Si ce n'eût été de vieilleffe.

## CCXVI.

### A M. D'HERMENCHES,

*Baron de Conſtant, &c. qui avait joué la comédie à Ferney, et chanté des couplets à la louange de l'auteur, ſur l'air,* Vive la ſorcellerie, *à la ſuite d'une petite pièce où il feſait le rôle d'un magicien.*

De nos hameaux vous êtes l'enchanteur;
De mes écrits vous voilez la faibleſſe;
Vous y mettez, par un art ſéducteur,
Ce qu'ils n'ont point, la grâce, la nobleſſe.
C'eſt bien raiſon qu'un ſorcier ſi flatteur
Pour ſon épouſe ait une enchantereſſe.

## CCXVII.

### A MADAME DE SAINT-JULIEN.

Dans un déſert, un vieux hibou
Tombait ſous le fardeau de l'âge.
Un ſerin fit, près de ſon trou,
Briller ſa voix et ſon plumage.
Que faites-vous, ſerin charmant?
Pourquoi prodiguer vos merveilles,
Sans pouvoir à ce chat-huant
Rendre des yeux et des oreilles?

## CCXVIII.

## A M. DESRIVIERES,

*Sergent aux Gardes-Françaises, qui avait adressé à l'auteur le livre intitulé, Loisirs d'un soldat.*

Soldat digne de Xénophon,
Ou d'un César, ou d'un Biron,
Ton écrit dans les cœurs allume
Le feu d'une héroïque ardeur :
Ton régiment sera vainqueur
Par ton courage et par ta plume.

## CCXIX.

## SUR LE MARIAGE

### DE M. LE MARQUIS DE VILLETTE.

A Ferney, en 1777.

Il est vrai que le dieu d'amour,
Fatigué du plaisir volage,
Loin de la ville et de la cour,
Dans nos champs a fait un voyage.
Je l'ai vu ce dieu séducteur;
Il courait après le bonheur,
Il ne l'a trouvé qu'au village.

# CCXX.

## A MADAME DE FLORIAN,

*Qui voulait que l'auteur vécût long-temps.*

VOUS voulez arrêter mon ame fugitive ;
Ah ! Madame, je le vois bien,
De tout ce qu'on poſsède on ne veut perdre rien ;
On veut que ſon eſclave vive.

# CCXXI.

## A M. ***.

JE le ferai bientôt ce voyage éternel
Dont on ne revient point au ſéjour de la vie :
En vain vous prétendez que le Dieu d'Iſraël
Daignera me prêter, comme au bon homme Elie,
Un beau cabriolet des remiſes du ciel,
Avec quatre chevaux de ſa grande écurie ;
Dieu fait depuis ce temps moins de cérémonie :
Le luxe était permis dans le vieux Teſtament ;
De la nouvelle loi la rigueur le condamne ;
Tout change ſur la terre et dans le firmament :
Elie eut un carroſſe, et Jéſus n'eut qu'un âne.

## CCXXII.

### A M. PIGAL,

*Sculpteur, chargé par le roi de faire les ſtatues du maréchal de Saxe et de M. de Voltaire.*

LE roi connaît votre talent :
Dans le petit et dans le grand
Vous produiſez œuvre parfaite :
Aujourd'hui, contraſte nouveau,
Il veut que votre heureux ciſeau
Du héros deſcende au trompette.

## CCXXIII.

### A M. GRETRY,

*Sur ſon opéra du Jugement de Midas, repréſenté ſans ſuccès devant une nombreuſe aſſemblée de grands ſeigneurs, et très-applaudi quelques jours après ſur le théâtre de Paris.*

LA cour a ſifflé tes talens ;
Paris applaudit tes merveilles ;
Grétry, les oreilles des grands
Sont ſouvent de grandes oreilles.

# CCXXIV.

## EPITAPHE

## DE M. JAYEZ,

*Ministre de l'Evangile à Nyon, demandée par sa veuve à M. de Voltaire.*

En janvier 1778.

SANS superstition ministre des autels,
Il fut plus citoyen que prêtre ;
Il instruisait, aimait, soulageait les mortels,
Et fut digne de Dieu, si quelqu'un le peut être.

# CCXXV.

## A MADAME HEBERT,

*Qui avait envoyé à l'auteur deux remèdes, l'un contre l'hémorragie, l'autre contre une fluxion sur les yeux.*

A Paris, mars 1778.

JE perdais tout mon sang, vous l'avez conservé ;
Mes yeux étaient éteints, et je vous dois la vue.
Si vous m'avez deux fois sauvé,
Grâce ne vous soit point rendue ;

Vous en faites autant pour la foule inconnue
De cent mortels infortunés ;
Vos foins font votre récompenfe :
Doit-on de la reconnaiffance
Pour les plaifirs que vous prenez ?

## CCXXVI.

### A M. LE MARQUIS DE SAINT-MARC,

*Sur les vers qu'il fit prononcer lors du couronnement de l'auteur au théâtre français.* (19)

Vous daignez couronner, aux jeux de Melpomène,
D'un vieillard affaibli les efforts impuiffans !
Ces lauriers, dont vos mains couvraient mes cheveux blancs,
Etaient nés dans votre domaine.
On fait que de fon bien tout mortel eft jaloux ;
Chacun garde pour foi ce que le ciel lui donne :
Le Parnaffe n'a vu que vous
Qui sût partager fa couronne.

(19) NOTICE *de ce qui s'eft paffé à la fixième repréfentation d'Irène ; Extrait du Journal de littérature, du 5 avril 1778.*

Par M. de LA HARPE.

Le 30 mars 1778, jour de la fixième repréfentation d'Irène, fera fans contredit le jour le plus mémorable dont on puiffe conferver le fouvenir dans les faftes de la littérature et du théâtre. M. de *Voltaire*, qu'une maladie dangereufe,

## CCXXVII *et dernière.*

## ADIEUX A LA VIE.

A Paris 1778.

Adieu, je vais dans ce pays
D'où ne revint point feu mon père :
Pour jamais, adieu, mes amis,
Qui ne me regretterez guère.
Vouz en rirez, mes ennemis,
C'eſt le *requiem* ordinaire.
Vous en tâterez quelque jour ;
Et lorſqu'aux ténébreux rivages
Vous irez trouver vos ouvrages,
Vous ferez rire à votre tour.

preſque au moment de ſon arrivée, avait dérobé aux vœux et à l'empreſſement de l'académie et du public, a repris du moins aſſez de force pour venir jouir des honneurs que l'un et l'autre lui préparaient. Il ſe rendit d'abord au louvre. Les portes et les avenues de l'académie étaient aſſiégées d'une multitude avide de le voir, et il ne paſſa qu'au travers des battemens de mains et des acclamations. L'académie, qui était nombreuſe ce jour-là, alla au-devant de lui juſque dans la première ſalle; on le fit aſſeoir à la place du directeur, et quand tous ſes confrères lui eurent témoigné la joie qu'ils avaient de le revoir après une ſi longue abſence, M. d'*Alembert* crut ne pouvoir mieux faire que de lire l'éloge du légiſlateur du goût dans le dernier ſiècle, à celui qui en a été l'héritier et le ſoutien dans le nôtre. Après cette lecture, qui fit un extrême plaiſir à l'aſſemblée et à M. de *Voltaire*, on lui propoſa d'accepter extraordinairement, et par un choix unanime, la place de directeur, qu'on a coutume de tirer au ſort, et qui allait être vacante à la fin du

Quand, ſur la ſcène de ce monde,
Chaque homme a joué ſon rôlet,
En partant il eſt à la ronde
Reconduit à coups de ſifflet.
Dans leur dernière maladie,
J'ai vu des gens de tous états,
Vieux évêques, vieux magiſtrats,
Vieux courtiſans à l'agonie.
Vainement, en cérémonie,
Avec ſa clochette arrivait
L'attirail de la ſacriſtie;

trimeſtre de janvier. Il la reçut avec reconnaiſſance. Rien de ce qui s'eſt paſſé ce jour-là, ne s'était jamais pratiqué pour perſonne; et l'académie, qui a voulu déroger à ſes lois et à ſes uſages, s'eſt honorée elle-même, en oubliant ainſi toutes les règles en faveur d'un homme au-deſſus de toute règle comme de toute comparaiſon.

Ces honneurs n'étaient que le prélude d'un plus grand ſpectacle, et c'était à la nation d'achever ce qu'avait commencé l'académie. On attendait M. de *Voltaire* à la comédie. Les cours des tuileries étaient pleines d'une foule innombrable de tout ſexe, de tout âge, de toute condition; du plus loin qu'on aperçut ſa voiture, des cris annoncèrent ſon approche; les applaudiſſemens redoublèrent quand il deſcendit ſoutenu par deux perſonnes, et peut-être ne peut-on rien imaginer de plus touchant, de plus beau, qu'un pareil moment. Ce vieillard, qui ſemblait ſuccomber à la fois ſous tant d'années et ſous tant de gloire, pouvant à peine arriver à travers la foule enivrée, qui ne pouvait ſe raſſaſier du plaiſir de le voir; toute cette multitude, animée du même ſentiment, emportée par le même tranſport, pouſſant le même cri; et par un mouvement bien remarquable, attentive à le protéger contre elle-même, à le couvrir, pour ainſi dire, en ſe précipitant ſur lui, et à lui faire un rempart contre le torrent qui entraînait toute une nation ſur ſes pas. M. de *Voltaire* eſt arrivé ainſi au théâtre, comme porté dans les bras de la France entière, et ſi jamais un homme ne

Le curé vainement oignait
Notre vieille ame à sa sortie ;
Le public malin s'en moquait ;
La satire un moment parlait
Des ridicules de sa vie,
Puis à jamais on l'oubliait :

parut plus grand, jamais une nation ne parut plus aimable. Dès qu'il se montra dans sa loge, entre madame *Denis* et madame de *Villette*, on peut s'imaginer quel fracas d'applaudissemens retentit de tous les coins de la salle et des corridors, qui n'étaient pas moins remplis de monde. M. *Brizard* apporta une couronne de laurier que madame la marquise de *Villette* posa sur la tête du grand homme ; mais il l'en retira aussitôt, malgré tous les efforts que l'on fit, malgré les instances du public qui lui criait de la garder, et qui voyait avec un plaisir inexprimable le génie placé entre l'amitié et la reconnaissance, couronné par les grâces et la beauté, et se défendant contre sa propre gloire. On eut peine à commencer la pièce au milieu du bruit qui ne cessait pas. Elle fut jouée mieux qu'elle ne l'avait encore été ; les acteurs redoublaient d'efforts et de talens, et la scène se ressentait de la présence du dieu. La pièce finie, on baissa la toile comme à l'ordinaire ; un moment après on la releva, et l'enthousiasme fut au comble en voyant le buste de M. de *Voltaire*, placé sur un piédestal au milieu du théâtre, tous les comédiens autour, des couronnes à la main. Madame *Vestris* s'avança, et lut des vers qui venaient d'être faits sur le champ par M. de *Saint-Marc* (*), et qui

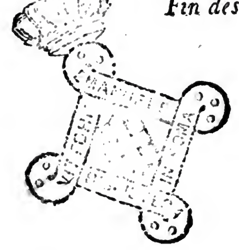
(*) Aux yeux de Paris enchanté
Reçois en ce jour un hommage
Que confirmera, d'âge en âge,
La sévère postérité.
Non, tu n'as pas besoin d'atteindre au noir rivage
Pour jouir des honneurs de l'immortalité.
Voltaire, reçois la couronne
Que l'on vient de te présenter :
Il est beau de la mériter
Quand c'est la France qui la donne.

Ainſi la farce était finie.
Au terme où je ſuis parvenu
Quel mortel eſt le moins à plaindre ?
C'eſt celui qui ſait ne rien craindre,
Qui vit et qui meurt inconnu.

avaient le mérite d'exprimer très-bien les ſentimens du public, qui les fit répéter une ſeconde fois avec des battemens de mains qui ne finiſſaient pas. Le buſte fut furchargé des couronnes que chacun s'empreſſait d'y accumuler, et reſta ainſi expoſé pendant toute la petite pièce: c'était Nanine, ouvrage charmant, plein de grâce et d'intérêt.

Des larmes d'attendriſſement, des larmes douces ont coulé de tous les yeux à ce ſpectacle du génie récompenſé avec tant d'éclat, à la fin de la plus belle carrière. Il ſemblait que tous les cœurs fuſſent heureux du bonheur d'un grand homme, et remplis de ſa gloire. Qu'un pareil jour fait honneur aux lettres, à la France, à l'humanité! L'humanité ſemble ſe relever et s'ennoblir, quand les hommes raſſemblés expriment ainſi, tous à la fois, ce ſentiment de juſtice qui eſt au fond de tous les cœurs. Ce n'eſt donc pas en vain que M. de *Voltaire* a vu paſſer quatre générations; et ſoixante ans de travaux pour le plaiſir et l'inſtruction de tous les peuples policés, n'ont pas été perdus pour lui. Tout ce qui s'eſt empreſſé à le voir, avait appris à lire et à penſer dans ſes ouvrages, avait mille fois joui de ſes chefs-d'œuvre en tout genre: que de droits à la reconnaiſſance! Tant de ſuccès et de trophées, trente ans de cet éloignement qui ajoute encore à la renommée, les progrès de la raiſon, et ce mouvement prodigieux qu'il a imprimé à l'eſprit humain depuis le commencement de ce ſiècle: voilà ce qui a fait pour lui de ſes contemporains une ſorte de poſtérité; voilà ce qui l'a mis à ſa place. Toutes les voix ont applaudi à ſon triomphe, et c'eſt peut-être le premier où l'envie n'ait pas été même aperçue.

*Fin des Contes, Satires et Poëſies mêlées.*



# TABLE
# DES PIECES
CONTENUES DANS CE VOLUME.

## CONTES.

## SATIRES.

## POESIES MELÉES.

### A.

( *Voyez* Boufflers, Clairon, Cramer, la Marche.)

## D.

F.



G.

## L.

## P.



*De*

## R.



## S.

## V.

## U.



Fin de la Table des pièces contenues dans ce volume.

